NAVY SEAL

CHRIS KYLE

EN COLLABORATION AVEC
SCOTT McEWEN ET JIM DeFELICE

N°1 DES VENTES AUX ETATS-UNIS

AMERICAN SNIPER

L'AUTOBIOGRAPHIE DU SNIPER
LE PLUS REDOUTABLE
DE L'HISTOIRE MILITAIRE AMÉRICAINE

CHRIS KYLE

AVEC SCOTT McEWEN et JIM DeFELICE

AMERICAN SNIPER

Titre original :
American Sniper
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Franck Mirmont
Adapté par Véronique Duthille

Je souhaite dédier ce livre à mon épouse, Taya, et à mes enfants pour être restés à mes côtés. Merci d'avoir été là quand je rentrais à la maison.

J'aimerais également le dédier à la mémoire de mes frères SEAL, Marc et Ryan, en raison des valeureux services qu'ils ont rendus à notre pays et de l'indéfectible amitié qui nous a liés. Leur mort me tourmentera jusqu'à la fin de mes jours.

Note de l’auteur

Les événements rapportés dans ce livre sont authentiques, restitués le plus fidèlement possible. Nous avons transcrit les dialogues d’après mes souvenirs, ce qui signifie qu’ils ne sont pas exacts au mot près. Mais leur sens reste le même.

Au cours de ma carrière, j’ai participé à un grand nombre d’opérations qui demeurent classifiées pour des raisons de sécurité nationale. Elles ne sont pas incluses dans ce récit. Aucune information classifiée n’a été utilisée dans la rédaction de ce livre.

La plupart des personnes avec lesquelles j’ai servi sont toujours des SEALs en activité. D’autres travaillent dans d’autres fonctions pour le gouvernement, afin de protéger notre pays. Toutes pourraient être considérées comme des ennemis par les ennemis de notre pays, comme je le suis moi-même. Pour cette raison, je n’ai pas divulgué leur identité réelle dans ce livre. Elles se reconnaîtront, et j’espère qu’elles sauront qu’elles ont toute ma gratitude.

Prologue

Le diable dans mon réticule

Fin mars 2003, dans la région de Nasiriya, Irak

À travers la lunette de mon fusil de précision, je scrutais la rue de cette petite ville irakienne. À une cinquantaine de mètres de moi, une femme ouvrit la porte d'une maison et sortit dans la rue avec son enfant, une fillette âgée de quelques années.

La rue était déserte. Les habitants étaient restés cloîtrés chez eux. De temps à autre, un curieux soulevait un coin de rideau pour jeter un coup d'œil dans la rue. Tous attendaient. Ils écoutaient le grondement des véhicules de l'unité de Marines qui approchait. Les soldats américains remontaient la rue en direction du nord afin de libérer le pays de Saddam Hussein.

Ma mission consistait à les protéger. Ma section était arrivée plus tôt dans la journée afin de prendre le contrôle du bâtiment et d'assurer la couverture des hommes - d'empêcher les Marines de tomber dans une embuscade au cours de leur progression.

Cette mission n'avait rien de très compliqué, et j'étais heureux que les Marines soient de mon côté. Connaissant la puissance dévastatrice de leurs armes, je n'aurais pas aimé avoir à les combattre. L'armée irakienne n'avait pas la moindre chance face à eux. De toute manière, elle semblait avoir déjà abandonné ses positions.

La guerre avait commencé environ deux semaines plus tôt. Ma section « Charlie » (rebaptisée plus tard « Cadillac ») du SEAL Team 3 avait vécu le début des hostilités le 20 mars à l'aube. Nous avions atterri sur la péninsule d'Al-Faw pour protéger un terminal pétrolier et empêcher Saddam Hussein d'y mettre le feu comme cela s'était produit au cours de la première guerre du Golfe. Nous avions

maintenant pour mission de donner un coup de main aux Marines dans le cadre de leur marche vers le nord, de Nasiriya à Bagdad.

J'étais un SEAL un commando de la Navy entraîné aux opérations spéciales. SEAL signifie « SEa, Air, Land », ce qui donne une bonne idée des endroits où nous pouvons opérer. Dans le cas présent, nous nous trouvions bien à l'intérieur des terres, bien plus qu'il n'est d'usage pour des SEALs, une situation qui allait devenir de plus en plus fréquente à mesure que la guerre contre la terreur se prolongerait. J'avais passé près de trois ans à m'entraîner, à apprendre à devenir un guerrier ; j'étais prêt pour le combat, du moins aussi prêt qu'on peut l'être.

Le fusil que j'épaulais était un .300 WinMag, un fusil à verrou, une arme de précision que m'avait confiée mon chef de section. Comme cela faisait un moment qu'il surveillait la rue, il avait eu besoin de faire une pause. Le fait qu'il m'ait confié son arme et demandé de prendre la relève était une marque de confiance de sa part. J'étais encore un petit nouveau, un bleu, au sein du team. Je n'avais pas encore fait mes preuves.

Je n'avais pas encore été formé non plus en qualité de sniper SEAL. Je mourais d'envie de le devenir, mais la route était encore longue. En me confiant son fusil, ce matin-là, le chef avait également voulu me mettre à l'épreuve et voir ce que j'avais dans le ventre.

Nous nous trouvions sur le toit d'un vieux bâtiment défraîchi, à la lisière de la ville que les Marines allaient devoir traverser. Dans la rue en contrebas, le vent soulevait la poussière et les vieux papiers. Le patelin empestait comme une bouche d'égout - la puanteur de l'Irak était une chose à laquelle je ne m'habituerais jamais.

« Les Marines approchent », indiqua mon chef lorsque le bâtiment commença à vibrer. « Continue à surveiller. »

J'observai à travers ma lunette. Les seules personnes en mouvement étaient la mère et son enfant. L'enfant était très jeune, dans les 2 ou 3 ans ; peu habitué aux vêtements locaux, je n'arrivais pas à déterminer s'il s'agissait d'une fille ou d'un garçon.

Je regardai ensuite un groupe de Marines débarquer. Dix jeunes et fiers Marines en treillis sortirent de leur véhicule et se rassemblèrent pour effectuer une patrouille à pied. Tandis qu'ils se préparaient, la mère prit quelque chose dans ses vêtements, tira dessus d'un coup

sec, puis confia l'objet à son enfant. Qu'elle poussa en direction des Marines.

Elle avait dégoupillé une grenade. Je ne le réalisai pas tout de suite. - C'est un truc jaune, dis-je au chef en lui décrivant ce que j'avais vu et qu'il observait à son tour. Le truc qu'elle a donné à son enfant est jaune, le corps est…

— Une grenade, répondit le chef. C'est une grenade chinoise.

— Merde !

— Tire !

— Mais…

— Tu dois ruer le gosse. Cette grenade ne doit pas atteindre les Marines.

J'hésitai. Quelqu'un essayait de prévenir les Marines par radio, mais la liaison était impossible à établir. Ils avançaient maintenant dans la rue, en direction de la femme et de l'enfant.

« Tire ! », ordonna le chef.

Je pressai mon doigt sur la détente. La balle fusa. Je touchai l'enfant, qui s'écroula. La grenade roula à terre. Je calai mon fusil et tirai sur la mère tandis que la grenade explosait.

C'était la première fois que je tuais quelqu'un avec un fusil de précision. Et c'était aussi la première fois - et la seule - que je tuais quelqu'un en Irak qui n'était pas un homme armé.

Il était de mon devoir d'ouvrir le feu et je ne regrette pas mon geste. L'enfant était déjà mort avant que je tire : sa mère l'avait tué dès lors qu'elle avait tiré sur la goupille. J'avais juste fait en sorte qu'elle n'entraîne pas des Marines avec elle dans la mort.

La mère possédait peut-être d'autres grenades, peut-être pas. Elle aurait probablement été tuée elle aussi dans l'explosion. Quoi qu'il en soit, et en raison des règles d'engagement qui étaient les nôtres, le fait qu'elle ait commis un acte hostile envers nos troupes m'avait autorisé à tirer. Et, à mes yeux, elle méritait la mort pour la manière terrible dont elle s'était comportée avec son enfant.

Mes balles sauvèrent plusieurs Américains dont les vies avaient sans aucun doute plus de valeur que l'âme malsaine de cette femme. Je peux me présenter devant Dieu sans avoir mauvaise conscience

concernant mon travail. Pourtant, ce jour-là, je ne pus m'empêcher de haïr de toutes mes forces le mal qui habitait cette femme. Je l'abhorre aujourd'hui encore.

Un mal implacable, diabolique. Voilà ce que nous combattions en Irak. C'était la raison pour laquelle nombre de personnes, dont moi-même, qualifions l'adversaire de « bestial ». Il n'y avait vraiment aucun autre mot pour décrire l'ennemi auquel nous étions opposés.

Les gens me demandent toujours : « Combien de personnes avez-vous tuées ? » Je réponds habituellement : « Le chiffre exact fait-il de moi quelqu'un de différent ? »

Honnêtement, le nombre n'est pas important. J'aurais juste aimé pouvoir en tuer plus. Non pas pour clamer mes exploits, mais parce que je suis persuadé que le monde se porterait mieux s'il y avait moins de ces salopards qui cherchent à tuer des Américains. Chaque personne que j'ai neutralisée en Irak voulait s'en prendre à des Américains ou à des Irakiens loyaux envers le nouveau gouvernement.

En ma qualité de SEAL, j'avais un travail à accomplir. Je tuais l'ennemi - un ennemi que je pouvais voir, jour après jour, comploter pour tuer mes frères américains. Je suis aujourd'hui encore hanté par les succès qu'ils remportaient dans cette entreprise. Ils étaient rares, mais une vie américaine perdue c'était encore une de trop.

Je ne me soucie pas de ce que les gens peuvent penser de moi. C'est une des choses que j'admirais le plus chez mon père dans ma jeunesse. Il se fichait complètement de ce que les autres pensaient. Il se contentait d'être lui-même. C'est une qualité qui m'a permis de rester sain d'esprit, pour autant que je puisse honnêtement affirmer que je suis sain d'esprit.

Alors que ce livre va bientôt être mis sous presse, je reste mal à l'aise à l'idée que l'histoire de ma vie va être publiée. En premier lieu, j'ai toujours considéré que si quelqu'un voulait vraiment savoir à quoi ressemble la vie d'un SEAL, il devait décrocher son propre Trident : mériter son écusson, le symbole de ce que nous sommes. Endurer notre entraînement, accomplir les sacrifices requis, aussi bien physiques que mentaux. C'est le seul vrai moyen de le savoir.

En second lieu, et de manière plus importante, pourquoi s'intéresser à ma vie ? Je ne suis pas différent des autres.

Il se trouve que je me suis souvent retrouvé dans des situations dramatiques. Les gens m'ont affirmé que c'était intéressant, mais je ne vois pas en quoi. D'autres personnes ont envisagé d'écrire un livre sur ma vie, ou sur certaines des missions que j'avais accomplies. Je trouve cela étrange, mais je pense aussi qu'il s'agit de ma vie et de mon histoire et je suppose qu'il vaut mieux que je sois celui qui décrit la manière dont les événements se sont réellement produits.

Enfin, je ne suis pas le seul à mériter d'être mis en avant et, si je n'écris pas mon histoire, il se peut que les autres soient oubliés. Cette idée ne me séduit pas. Mes hommes méritent bien plus d'éloges que je n'en mérite moi-même.

À l'heure où j'écris ce livre, la Navy me crédite de plus d'hommes tués en ma qualité de sniper que n'importe quel autre militaire de l'armée américaine, encore en service ou non. J'imagine que c'est vrai. La Navy n'arrête pas de refaire ses calculs. Un jour, ils en arrivent au chiffre de 255. La semaine suivante, ce chiffre est revu à la baisse, puis il est revu à la hausse, avant d'être à nouveau réévalué entre les deux extrêmes.

Les gens aiment les chiffres. Je ne suis pas près de vous en donner un. Je ne suis pas quelqu'un qui aime les chiffres. Les SEALs sont des guerriers silencieux, et je suis un SEAL jusqu'au plus profond de mon âme. Si vous voulez connaître toute l'histoire, libre à vous d'aller décrocher un Trident. Si vous voulez vraiment savoir ce que je vaux, allez demander à un SEAL.

Si vous pouvez vous contenter de ce que je suis prêt à partager avec vous, y compris certains faits que j'aurais préféré garder sous silence, poursuivez votre lecture.

J'ai toujours affirmé que je n'étais pas le meilleur tireur, ni même le meilleur sniper de l'Histoire. Je ne cherche pas à dénigrer mes talents. J'en ai même bavé pour les acquérir. J'ai eu la chance de bénéficier de formidables instructeurs auxquels devrait aller une grande part de mes mérites. Comme cela devrait être le cas pour mes camarades - mes camarades du SEAL, les Marines ou les fantassins avec lesquels j'ai combattu et qui m'ont aidé à faire mon boulot - ils ont joué un rôle essentiel dans mes victoires. Mais, au bout du compte, ma prétendue « légende » a beaucoup à voir avec la chance,

et avec le fait que je me suis retrouvé dans la merde un grand nombre de fois.

J'ai bénéficié de plus d'opportunités que la plupart des gars. J'ai servi de manière quasi ininterrompue depuis les prémices de la seconde Guerre du Golfe jusqu'à mon départ de l'armée en 2009. J'ai été suffisamment chanceux pour servir au cœur de l'action.

Il y a une autre question que l'on me pose souvent : « Cela vous dérange-t-il d'avoir tué autant de gens en Irak ? »

Je leur réponds : « Non. »

Et je le pense vraiment. La première fois que vous tirez sur quelqu'un, vous éprouvez une certaine nervosité. Vous vous demandez : *Puis-je vraiment tuer ce gars ? Est-ce vraiment ce qu'il faut faire ?* Mais, après avoir tué votre ennemi, vous comprenez que c'était ce qu'il convenait de faire. Vous vous dites : *Super*.

Vous le refaites. Et le refaites encore. Vous le faites afin que l'ennemi ne vous tue pas ou ne tue pas vos camarades. Vous le faites jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne à tuer.

C'est ce en quoi consiste la guerre.

J'ai adoré tout ce que j'ai fait. Si les circonstances étaient différentes - si ma famille n'avait pas besoin de moi -, j'y retournerais aussitôt. Ce ne serait pas mentir ni exagérer que de prétendre que je me suis amusé. Être un SEAL a été la meilleure chose de ma vie.

Les gens essaient de me cataloguer comme un salaud, un réac, un enfoiré, un sniper, un SEAL et sans doute d'autres termes qu'il serait malvenu d'imprimer. Chacun de ces termes pourrait être justifié à l'occasion. Mais au final, mon histoire, que ce soit en Irak ou par la suite, ne se limite pas à tuer des gens ou à combattre pour mon pays.

C'est avant tout une histoire d'homme. C'est une histoire d'amour autant que de haine.

Chapitre 1

Dompter des chevaux sauvages et autres réjouissances

COW-BOY DANS L'ÂME

Foute histoire a un début.

La mienne commence au Texas, dans le nord de l'État. J'ai grandi dans des petites villes où j'ai été sensibilisé à l'importance de la famille et de valeurs traditionnelles comme le patriotisme, l'autonomie ou encore l'attention accordée à ses proches et à ses voisins. Je suis fier d'affirmer que je cherche toujours à mener ma vie selon ces valeurs. Je possède un sens de la justice assez prononcé. Je vois les choses en noir et en blanc, assez rarement en gris. Je pense également qu'il est important de protéger son prochain. En même temps, j'aime bien m'amuser. La vie est trop courte pour ne pas en profiter.

J'ai été élevé dans la religion chrétienne et je crois en Dieu. Si je devais établir mes priorités, ce serait Dieu, mon pays, ma famille. Le classement des deux derniers peut cependant prêter à discussion - aujourd'hui, j'aurais tendance à penser que la Famille, dans certaines circonstances, peut passer avant le Pays. Mais l'écart est serré.

J'ai toujours aimé les armes, j'ai toujours aimé la chasse, et d'une certaine manière j'imagine que vous pourriez dire que j'ai toujours eu une mentalité de cow-boy. J'ai commencé à monter à cheval en même temps que j'apprenais à marcher. Je ne me qualifierais pas moi-même de vrai cow-boy, parce que cela fait longtemps que je n'ai pas travaillé dans un ranch et que j'ai sans doute perdu une bonne partie de mes talents de cavalier. Pourtant, au plus profond de moi, si je ne suis pas un SEAL, je suis un cow-boy, ou du moins devrais-je l'être. Le problème vient de ce que c'est un moyen difficile de gagner sa vie lorsqu'on a une famille à nourrir.

Je ne me rappelle plus exactement quand j'ai commencé à chasser, mais je devais être très jeune. Ma famille possédait un droit de chasse aux cerfs à quelques kilomètres de la maison et nous allions chasser tous les hivers. (Un droit de chasse est un droit accordé par le propriétaire d'un terrain pour une certaine somme : moyennant finances, vous avez le droit d'aller chasser sur ses terres. Il existe peut-être d'autres sortes d'arrangements là où vous vivez, mais celui-ci est assez courant dans notre région.) En dehors des cerfs, nous chassions également la dinde, la colombe, la caille, selon la saison. « Nous », c'est-à-dire ma mère, mon père et mon frère, qui a quatre ans de moins que moi. Nous passions nos week-ends dans un vieux camping-car. Il n'était pas très spacieux, mais nous formions une petite famille aux liens très étroits et nous nous amusions énormément.

Mon père travaillait pour Southwestern Bell et AT&T - les deux sociétés se scindèrent puis fusionnèrent à nouveau au cours de sa carrière. Il travaillait comme cadre et nous déménagions régulièrement au gré de ses promotions. D'une certaine manière, je grandis un peu partout au Texas.

Bien que mon père connût la réussite dans son travail, il détestait ce qu'il faisait. Non pas le travail en lui-même, mais tout ce qui allait avec. La bureaucratie. Le fait de devoir travailler dans un bureau. Il ne supportait *vraiment pas* d'avoir à porter un costume et une cravate tous les jours.

« Je me fiche de savoir combien tu gagnes », avait-il coutume de me dire. « Ça ne vaut rien si ça ne te rend pas heureux. » C'est le conseil le plus avisé qu'il me donna jamais : Fais ce que tu veux de ta vie. Aujourd'hui encore, j'essaie de me conformer à cette philosophie.

D'une certaine manière, dans ma jeunesse mon père fut mon meilleur ami, mais il combinait cette attitude avec une bonne dose de discipline paternelle. Il y avait des limites et je ne tentais jamais de les franchir. Il ne me maltraita jamais - j'eus bien sûr droit à quelques roustes lorsque je les méritais, mais jamais de manière excessive ou sous le coup de la colère. Lorsque mon père était fou de rage, il se donnait quelques minutes pour se calmer avant de m'administrer une bonne correction - aussitôt suivie d'un câlin.

À en croire mon frère, lui et moi passions notre temps à nous battre. Je ne sais pas si c'est vrai, mais nous avions notre dose de disputes. Il était plus jeune et plus petit que moi, mais il se défendait avec tout ce qu'il avait et ne cédait jamais. Il est d'un caractère bien trempé et demeure à ce jour l'un de mes amis les plus proches. Nous nous faisions les pires crasses, mais nous nous amusions aussi beaucoup et savions que nous pouvions toujours compter l'un sur l'autre.

Une statue de panthère trônait dans l'entrée principale de notre lycée. La tradition voulait qu'à chaque rentrée scolaire les lycéens les plus âgés forcent les plus jeunes à monter sur cette panthère. Évidemment, ceux-ci résistaient. J'avais achevé ma scolarité quand mon frère débuta la sienne, mais je revins au lycée le jour de la rentrée afin de proposer cent dollars au lycéen qui parviendrait à asseoir mon frère sur la statue.

J'ai toujours ces cent dollars.

J'avais beau me bagarrer souvent, je n'étais jamais celui qui provoquait les bagarres. Mon père m'avait clairement fait savoir que je me prendrais une beigne si je devais être à l'origine d'une bagarre. Nous étions censés être au-dessus de cela.

Mais se défendre, c'était différent. Protéger mon frère, c'était encore mieux : si quelqu'un lui cherchait des noises, je me chargeais de son cas. J'étais le seul à pouvoir porter la main sur mon frère.

Adolescent, je commençai à prendre la défense des plus jeunes qui se faisaient agresser. Il me semblait que je devais les protéger. Cela devint pour moi un devoir.

Peut-être cela commença-t-il parce que je cherchais des excuses pour me battre sans en porter la responsabilité. Mais je pense qu'il y avait autre chose : les notions de justice et de fair-play de mon père m'influencèrent sans doute plus que je ne pouvais le supposer à cette époque, et plus encore à présent que je suis devenu adulte. Mais, quelles que soient les raisons, elles m'offrirent d'innombrables occasions de me battre.

Ma famille était profondément croyante. Mon père était diacre et ma mère faisait le catéchisme le dimanche. Je me rappelle une période au cours de laquelle nous allions à l'église chaque dimanche, matin et soir, ainsi que le mercredi soir. Et pourtant, nous ne nous

considérions pas comme excessivement religieux, juste comme des personnes qui croyaient en Dieu et s'impliquaient dans la vie de leur église. La vérité m'oblige à dire que je n'appréciais pas particulièrement cette fréquentation assidue.

Mon père travaillait dur. J'imagine qu'il avait ça dans le sang : son père était un fermier originaire du Kansas et ces gens avaient l'habitude de se tuer à la tâche. Un seul travail ne suffisait pas à mon père - il géra une petite épicerie pendant un moment, et nous avions un ranch de taille modeste. Il a aujourd'hui pris sa retraite, en tout cas officiellement, mais on peut toujours le voir travailler chez un vétérinaire du coin lorsqu'il ne s'affaire pas dans son petit ranch.

Ma mère également travaillait dur. Quand mon frère et moi fûmes assez âgés pour être autonomes, elle partit travailler comme conseillère dans un centre éducatif fermé. C'était un travail difficile, qui l'obligeait à côtoyer toute la journée des enfants en difficulté, et elle finit par passer à autre chose. Elle est aujourd'hui à la retraite, elle aussi, mais elle continue à s'occuper avec un travail à temps partiel et ses petits-enfants.

Le travail au ranch complétait mes journées d'école. Mon frère et moi avions différentes corvées à accomplir après les cours ou le week-end : nourrir et soigner les chevaux, faire paître le bétail, inspecter les clôtures.

Le bétail posait toujours un problème. Je me suis pris des coups de sabots dans la jambe, dans la poitrine, et même là où le soleil ne brille jamais. Cependant, je n'ai jamais été frappé à la tête. Cela aurait pourtant permis de me remettre les idées en place.

En grandissant, je me mis à élever des bouvillons et des génisses pour la FFA - Future Farmers of America (aujourd'hui la National FFA Organization). J'adorais la FFA et je passais énormément de temps à toiletter et à faire parader mes animaux, même si s'occuper d'eux pouvait se révéler frustrant. Je m'énervais contre eux et pensais que j'étais le roi du monde. Quand je n'arrivais plus à rien avec eux, il arrivait que je les frappe sur la tête pour essayer de les raisonner. C'est ainsi que, par deux fois, j'eus la main fracturée.

Comme je l'ai dit plus tôt, me prendre un coup de sabot en pleine tête m'aurait sans doute remis les idées en place.

J'arrivais à garder mon sang-froid lorsque je devais manipuler des armes, mais je n'en étais pas moins passionné par celles-ci. Comme bon nombre de garçonnets, ma première « arme » fut un fusil à air comprimé. Un peu plus tard, j'eus un pistolet à air comprimé qui était une copie conforme du vieux Colt modèle Peacemaker 1860. Depuis, j'ai gardé un faible pour les armes à feu de cette époque et, après avoir quitté la Navy, j'ai commencé à collectionner de belles répliques. Ma préférée est une réplique d'un Colt de la Navy année 1861 fabriquée sur une machine-outil.

Je reçus mon premier véritable fusil à l'âge de 7 ou 8 ans. C'était un fusil avec un mécanisme à verrou d'un calibre 30-06. Une arme robuste et plutôt destinée aux adultes, ce qui ne manqua pas de m'effrayer au début. Je tombai amoureux de cette arme, mais celle que je convoitais bien plus encore était celle de mon frère, un Marlin 30-30. C'était un fusil doté d'un mécanisme à levier, dans le plus pur style cow-boy.

Oui, il y avait là un thème récurrent.

DRESSER UN CHEVAL SAUVAGE

Vous ne pouvez pas prétendre être un cow-boy avant d'avoir dompté un cheval. Je commençai à apprendre la technique lorsque j'étais lycéen. Au départ, je n'y connaissais absolument rien. L'idée de base était la suivante : *Tu sautes sur la bête et tu la montes jusqu'à ce qu'elle arrête de ruer. En faisant de ton mieux pour rester dessus.*

J'appris beaucoup en grandissant, mais j'acquis la plupart de mes connaissances sur le terrain - ou sur le cheval, pour être précis. Le cheval se comportait d'une certaine manière, et je faisais de même. Ensemble, nous arrivions à un compromis. La leçon la plus importante à retenir était sans doute celle de la patience. Je n'étais pas très patient par nature. Je dus développer cette qualité en travaillant avec les chevaux ; elle me fut extrêmement utile lorsque je devins sniper ou qu'il me fallut courtiser ma femme.

Contrairement au bétail, je ne trouvais jamais aucun prétexte pour frapper un cheval. Le monter jusqu'à ce qu'il soit épuisé, pas de

problème. Rester sur son dos pour qu'il comprenne qui était le boss, bien sûr. Mais frapper un cheval ? Je n'ai jamais trouvé une raison suffisante. Les chevaux sont bien plus malins que le bétail. Vous pouvez apprendre à un cheval à coopérer si vous êtes suffisamment patient et si vous laissez le temps travailler pour vous.

Je ne sais pas si je possédais réellement un talent pour dompter les chevaux ou non, mais le fait de traîner avec eux nourrit mon appétit pour l'univers des cow-boys. Quand j'y repense, il n'y a donc rien de très surprenant dans le fait que je me sois retrouvé à participer à des compétitions de rodéo tout en étant encore scolarisé. Je faisais du sport au lycée - base-ball et football américain - mais cela n'avait rien à voir avec l'excitation que pouvait procurer un rodéo.

Tous les lycées ont leurs clans : les athlètes, les intellos, etc. Le clan auquel j'appartenais était celui des « rois du lasso ». Nous portions des jeans et des bottes et, d'une manière générale, nous adoptions l'attitude des cow-boys et nous nous comportions comme eux. Je n'étais pas un *vrai* roi du lasso - j'aurais été incapable d'attraper un veau au lasso à cette époque - mais cela ne m'empêcha pas de participer à des rodéos dès l'âge de 16 ans.

Je commençai à monter des taureaux ou des chevaux dans un endroit où il suffisait de payer vingt dollars pour monter aussi longtemps que l'animal vous le permettaient. Il fallait apporter son propre équipement : éperons, jambières, harnais. Il n'y a rien d'extraordinaire dans cet exercice : vous chevauchez votre mouture, vous tombez, vous grimpez à nouveau dessus. Peu à peu, je parvins à rester plus longtemps eu selle, jusqu'à ce que je me sente suffisamment confiant pour participer à des petits rodéos locaux.

Débourrer un taureau, ce n'est pas comme dompter un cheval. Les taureaux ruent vers l'avant, mais leur peau est si flasque que lorsqu'ils penchent, vous ne vous contentez pas de glisser vers l'avant, vous glissez aussi sur le côté. Et un taureau peut vraiment tournoyer. Laissez-moi l'expliquer d'une autre manière : rester à dos de taureau n'est vraiment pas chose facile.

Je chevauchai des taureaux pendant près d'un an, sans grand succès. Devenant plus raisonnable avec l'âge, je retournai au dressage des chevaux et finis par m'essayer au domptage en selle. Il

s'agit d'un numéro assez classique au cours duquel vous ne devez pas seulement rester en selle pendant plus de huit secondes, mais faire aussi preuve de style et de finesse. Pour je ne sais quelle raison, je me débrouillais bien mieux dans ce type d'épreuve que dans les autres, aussi je m'y collai pendant un certain temps, amassant plusieurs boucles de ceinturon et quelques jolies selles en guise de trophées. Cela dit, je n'étais pas un champion, mais je me débrouillais suffisamment bien pour dépenser un peu d'argent en tournées de bar.

Cela me valut également d'attirer l'attention des *bouclettes,* la version rodéo des groupies féminines. Tout était donc pour le mieux. Je m'éclatais à voyager de ville en ville, à faire la fête et à monter.

Le style de vie cow-boy, en quelque sorte.

Je continuai à monter à la fin de mes années de lycée, en 1992, et entamai mes études supérieures à l'université d'État Tarleton, à Stephenville, au Texas. Pour ceux qui l'ignoreraient, l'université Tarleton a été fondée en 1899, avant de rejoindre l'université A&M du Texas en 1917. Cette université a pour réputation de former d'excellents fermiers ainsi que de très bons enseignants dans le domaine agricole.

À l'époque, je pensais devenir exploitant de ranch. Avant de m'engager dans cette voie, je m'étais cependant interrogé sur la possibilité d'une carrière militaire. Mon grand-père maternel avait été pilote dans l'Army Air Force et, un temps, j'avais caressé l'idée de devenir aviateur. Puis j'avais envisagé d'entrer dans les Marines - je voulais me trouver au cœur de l'action. J'aimais l'idée du combat. J'avais aussi vaguement entendu parler des opérations spéciales et j'avais songé à m'engager dans les Marine Recon, l'unité d'élite du corps des Marines. Mais ma famille, surtout ma mère, tenait à ce que je suive un cursus universitaire. Je finis par me ranger à leur avis : j'irais d'abord à l'université, et je m'engagerais ensuite. De cette manière, je pourrais prendre un peu de bon temps avant de passer aux choses sérieuses.

Je pratiquais toujours le rodéo et je commençais à faire pas mal de progrès. Mais ma carrière s'interrompit brutalement durant ma première année d'université, lorsqu'un cheval sauvage me tomba dessus alors qu'il s'apprêtait à sortir d'une bétaillère pour un rodéo à

Rendon, au Texas. Les gars qui m'aidaient ne pouvaient ouvrir la bétaillère en raison de la manière dont le cheval était tombé, aussi ils durent le tirer en arrière en le faisant passer sur mon corps. J'avais toujours un pied coincé dans un étrier, et je reçus tant de coups de sabots pendant qu'on me tirait de là que je perdis connaissance. Je me réveillai à bord d'un hélicoptère des services d'urgence volant vers l'hôpital. Je finis avec des broches dans le poignet, une épaule déboîtée, des côtes cassées, un poumon et un rein écrasés.

Les broches étaient sans aucun doute ce qu'il y avait de pire. Il s'agissait en réalité de grosses vis de près d'un centimètre de diamètre qui dépassaient de quelques centimètres de chaque côté de mon poignet, comme chez le monstre de Frankenstein. Elles me démangeaient terriblement et me donnaient un air étrange, mais elles permettaient à ma main de tenir droite.

Quelques semaines après mon accident, je décidai d'appeler une fille avec laquelle je voulais sortir. Il n'était pas question que mes broches m'empêchent de passer un peu de bon temps. Tandis que nous roulions en voiture, l'une des longues vis ne cessait de cogner contre la commande du clignotant. Cela m'énerva tellement que je finis par la casser juste là où elle sortait de ma peau. J'imagine que cela ne plut guère à mon amie. Notre rendez-vous s'acheva prématurément.

Ma carrière dans le rodéo était derrière moi, mais je n'en continuais pas moins à faire la fête comme si j'étais toujours en tournée. Mes finances finirent par s'épuiser rapidement, aussi je me mis à chercher du travail le soir après les cours. Je dégotai finalement un boulot dans un dépôt de bois en qualité de livreur, pour y décharger des livraisons de bois ou d'autres produits.

J'étais un employé plutôt sérieux et je suppose que cela finit par se savoir. Un jour, un camarade vint me voir :

« Je connais quelqu'un qui possède un ranch et qui cherche un employé », me dit-il. « Je me demande si ça pourrait t'intéresser. »

« Bien sûr », répondis-je. « J'y vais tout de suite. »

Et c'est ainsi que je devins employé dans un ranch - un vrai cow-boy - même si je continuais à suivre les cours à l'université à plein temps.

LA VIE DE COW-BOY

Je commençai à travailler pour un vrai cow-boy du nom de David Landrum, dans le comté de Hood, au Texas, et je me rendis vite compte que j'étais loin d'être le cow-boy que je pensais être. David fit ce qu'il fallait pour me remettre les idées en place. Il m'apprit tout ce qu'il y avait à savoir pour travailler dans un ranch, et bien plus encore. David était quelqu'un de dur, qui vous insultait à la moindre erreur. Mais quand vous faisiez du bon travail, il ne disait rien. Néanmoins, je finis par vraiment l'apprécier.

Travailler dans un ranch avait pour moi le goût du paradis.

C'est une vie difficile, où le travail ne manque pas, mais en même temps la vie est agréable. Vous travaillez dehors tout le temps. La plupart du temps, il n'y a que vous et les animaux. Vous n'avez pas à gérer d'autres personnes ou d'autres services, à supporter les conneries d'un supérieur. Vous vous contentez de faire votre travail.

L'exploitation de David s'étalait sur quelques milliers d'hectares. C'était un véritable ranch, géré à l'ancienne. Nous avions même une vieille cantine ambulante pour nous accompagner lorsqu'il s'agissait de rassembler les troupeaux l'été venu.

J'aimerais insister sur le fait qu'il s'agissait d'un endroit merveilleux, avec de douces collines, quelques ruisseaux, et une terre si vaste que vous éprouviez le sentiment d'être vivant chaque fois que vous la regardiez. Le cœur du ranch consistait en une vieille maison qui avait sans doute servi de gîte d'étape au XIX^{e} siècle. C'était une bâtisse majestueuse, dotée de vérandas à l'avant et à l'arrière, avec des chambres spacieuses et une belle cheminée qui réchauffait aussi bien les âmes que les corps.

Bien sûr, comme je n'étais qu'un simple employé, mon logement était un peu plus primitif. Je dormais dans une pièce qui était à peine assez grande pour accueillir un lit superposé. Elle devait faire 1,80 mètre sur 3,60 mètres, et ma couchette occupait presque tout l'espace. Il n'y avait pas assez de place pour un placard ; je devais suspendre mes affaires, y compris mes sous-vêtements, à un poteau.

Les murs n'étaient pas isolés. Le Texas peut être relativement froid l'hiver et même avec la cuisinière à gaz allumée et un radiateur électrique à côté du lit, je dormais tout habillé. Mais le pire venait de ce qu'il n'y avait aucune fondation digne de ce nom sous le plancher. Je devais en permanence lutter contre les ratons laveurs et les tatous qui venaient nicher sous mon lit. Ces ratons laveurs étaient aussi têtus qu'audacieux ; j'ai dû en tuer une vingtaine avant qu'ils finissent par comprendre qu'ils n'étaient pas les bienvenus sous ma chambre.

Je commençai par conduire le tracteur et planter du blé pour nourrir le bétail pendant l'hiver. Puis je passai à l'alimentation du bétail lui-même. En fin de compte, jugeant qu'il y avait de fortes chances pour que je m'incruste, David décida de me confier de nouvelles responsabilités tout en augmentant mon salaire à 400 dollars par mois. Il me proposa également de loger dans une de ses maisons, sans aucun loyer à payer.

Après la fin de mes cours, tous les jours vers 13 ou 14 heures, je prenais la direction du ranch. Je travaillais alors jusqu'à ce que le soleil se couche, puis je révisais mes cours et j'allais me coucher. À l'aube, je nourrissais les chevaux, puis je reprenais le chemin de l'université. La période estivale était la plus agréable. J'étais à cheval de 5 heures du matin à 21 heures.

Je finis par m'occuper des poulains de 2 ans, entraînant ceux qui étaient destinés au *cutting* afin qu'ils puissent être vendus aux enchères (le *cutting* consiste à trier le bétail à l'aide de sa monture, à séparer un animal de ses congénères. Ces chevaux jouent un rôle important dans un ranch et un cheval bien entraîné peut valoir une belle somme).

C'est au cours de cette période que j'appris réellement à prendre soin des chevaux, à devenir beaucoup plus patient avec eux que je ne l'avais été auparavant. Si vous perdez votre calme avec un cheval, cela peut nuire à son dressage pour le restant de ses jours. Je fis en sorte de prendre mon temps avec eux et de faire preuve de douceur.

Les chevaux sont très intelligents. Ils apprennent vite - pour autant que vous fassiez ce qu'il faut. Vous leur montrez un exercice facile à accomplir, vous arrêtez, puis vous recommencez. Un cheval se lèche les babines lorsqu'il sait le faire. C'est ce que je recherchais.

Vous terminez alors l'entraînement sur une bonne note, avant de recommencer le lendemain.

Bien sûr, il me fallut un certain temps pour apprendre tout cela. Chaque fois que je m'y prenais mal, mon patron me le faisait savoir. Il me tombait dessus tout de suite, me traitait de tous les noms. Je n'en voulus pourtant jamais à David. En moi-même, je savais que je valais mieux que ça et j'étais déterminé à le lui montrer.

Il se trouve que c'est exactement le genre d'attitude qu'il faut avoir pour devenir un SEAL.

REJETÉ PAR LA NAVY

Étudier et assister aux cours n'était pas mon fort. Je décidai donc de quitter l'université, d'abandonner le ranch et d'en revenir à mon plan initial : m'engager clans l'armée. Puisque c'était ce que j'avais en tête depuis le début, il n'y avait plus lieu de remettre ma décision au lendemain.

Ainsi, un jour de 1996, je fis le chemin jusqu'à un bureau de recrutement, déterminé à signer mon engagement.

Ce bureau de recrutement était un petit supermarché en soi. Les bureaux de l'armée de terre, de la Navy et de l'armée de l'air étaient alignés les uns à côté des autres. À peine étiez-vous entré que les recruteurs vous accrochaient du regard. Ils étaient en concurrence les uns avec les autres, pas forcément pour le meilleur.

Je me dirigeai vers le bureau des Marines, mais ils étaient sortis déjeuner. Comme je m'apprêtais à repartir, le gars de l'armée de terre m'interpella.

« Hé, me lança-t-il, pourquoi ne viendrais-tu pas voir par ici ? »

Je n'avais aucune raison de ne pas le faire. J'allai donc le voir.

« Alors, qu'est-ce qui t'intéresse dans l'armée ? », me demanda-t-il.

Je lui confiai que j'aimais bien l'idée des opérations spéciales et que d'après ce que j'avais entendu dire au sujet des forces spéciales de l'armée de terre, cela ne me déplairait pas de servir dans cette branche - pour autant que je décide d'intégrer l'armée de terre. (Les

forces spéciales, ou FS, sont une petite unité de l'armée de terre en charge des opérations spéciales. Le terme « forces spéciales » est parfois utilisé de manière incorrecte pour désigner d'une manière générale des unités menant des opérations spéciales, mais lorsque j'emploie ce terme, j'entends par là l'unité des forces spéciales de l'armée de terre).

À l'époque, il fallait la qualification E5 - le grade de sergent - avant de pouvoir envisager d'intégrer les forces spéciales. L'idée d'attendre aussi longtemps avant d'accéder à ce qui pouvait être intéressant ne m'enchantait pas particulièrement. « Tu pourrais devenir Ranger », suggéra le recruteur.

Je ne connaissais pas grand-chose des Rangers, mais ce que le recruteur m'exposa me sembla plutôt séduisant - sauter des avions, taper des objectifs, devenir un expert dans le maniement des armes légères. Il m'ouvrit les yeux sur les possibilités offertes, mais ne parvint pas à me convaincre entièrement.

« Je vais y réfléchir », dis-je avant de partir.

Tandis que je me dirigeais vers la sortie, le gars de la Navy m'interpella :

« Hé, dit-il, tu devrais venir voir par ici. »

Je m'avançai.

— Alors, de quoi discutais-tu avec lui ?

— J'envisageais d'intégrer les FS, indiquai-je. Mais il faut être E5.

Alors, nous avons parlé des Rangers.

— Ah ouais ? Tu as déjà entendu parler des SEALs ?

À l'époque, les SEALs étaient encore relativement peu connus. J'en avais vaguement entendu parler, mais je ne connaissais pas grand-chose d'eux. Je crois me souvenir que je haussai alors les épaules.

« Viens t'asseoir, lança le marin. Je vais tout t'expliquer. »

Il commença par me parler du BUD/S, la phase d'entraînement Basic Underwater Demolition/Scuba, qui constitue la première formation que tous les SEALs doivent accomplir. Aujourd'hui, il doit y avoir une centaine de livres ou de films consacrés aux SEALs et au programme BUD/S ; il y a même une notice relativement importante

consacrée aux épreuves sur Wikipédia. Mais, en ce temps-là, le BUD/S était encore assez mystérieux, du moins en ce qui me concernait. Lorsque j'entendis l'instructeur m'expliquer la difficulté de la chose, le fait que moins de 10 % des stagiaires parvenaient à l'étape suivante, je fus impressionné. Le simple fait de réussir à l'entraînement signifiait que vous deviez être un putain de dur à cuire.

Ce genre de défi n'était pas pour me déplaire.

Le recruteur poursuivit ensuite en me parlant des missions que les SEALs ou leurs prédécesseurs, les UDT, avaient accomplies. (Les UDT, membres des équipes de démolition sous-marine - Underwater Demolition Team -, étaient des hommes-grenouilles qui effectuèrent des missions de reconnaissance sur les plages ennemies ou menèrent d'autres actions de guérilla à partir de la Seconde Guerre mondiale.) Il évoqua plusieurs histoires d'infiltration au milieu des obstacles sous-marins pour parvenir jusqu'aux plages tenues par les soldats japonais ou quelques combats incroyables qui se déroulèrent derrière les lignes ennemies au Vietnam. À l'entendre, il s'agissait de vrais durs et, lorsque je le quittai, il n'y avait rien au monde que je désirais plus que devenir un SEAL.

La plupart des recruteurs, surtout les meilleurs, sont un peu roublards, et celui que j'avais vu n'était pas différent des autres. Lorsque je revins pour signer ma feuille d'engagement, il m'indiqua que je devais refuser la prime d'engagement si je voulais être certain de décrocher une affectation dans les SEALs.

Ce que je fis.

Bien sûr, il s'agissait d'un mensonge éhonté. Je suis certain que le fait d'avoir fait renoncer à la prime d'engagement lui valait d'être bien vu de ses supérieurs, et je ne doute pas un instant qu'il puisse se reconvertir quand il le voudra comme vendeur de voitures d'occasion.

La Navy ne me fit aucune promesse quant au lait de pouvoir intégrer les SEALs ; il fallait que je mérite cette opportunité. En revanche, ils me garantirent que je pourrais tenter ma chance. Cela me suffisait amplement, car je ne voyais pas de quelle manière je pourrais échouer.

Le problème, c'est que je n'eus même pas la possibilité d'échouer.

La Navy me déclara inapte lorsqu'un examen physique révéla que j'avais eu des broches dans le poignet à la suite de mon accident de rodéo. J'essayai de discuter avec eux, de plaider ma cause, mais ils ne voulurent rien savoir. J'offris même de signer une décharge stipulant que je ne tiendrais jamais la Navy pour responsable de ce qui pourrait m'arriver au bras.

Ils se contentèrent de me fermer la porte au nez.

J'en conclus que ma carrière militaire était déjà derrière moi.

LA convocation

L'armée m'ayant rejeté, je décidai de faire carrière comme employé de ranch et de devenir un cow-boy. Ayant déjà un bon travail dans un ranch, je ne voyais aucune raison de poursuivre mes études. Je laissai tomber l'université, quand bien même il ne me restait plus que quelques partiels à valider.

David doubla mon salaire et me confia de nouvelles responsabilités. Des offres plus intéressantes encore m'attirèrent dans d'autres ranchs, même si, pour diverses raisons, je finissais toujours par revenir chez David. Finalement, peu avant l'hiver 1997-98, je pris la route du Colorado.

J'avais accepté une offre d'emploi sans réfléchir, ce qui s'avéra être une grosse erreur. Je pensais alors que je finirais par me lasser des étendues plates du Texas et que cela ne me ferait pas de mal de changer de décor et de déménager au milieu des montagnes.

Mais, croyez-le ou non, j'atterris dans un ranch situé dans le seul coin du Colorado qui est encore plus plat que le Texas. Et bien plus froid. Il ne me fallut pas longtemps avant de rappeler David pour voir s'il avait besoin d'un coup de main.

« Tu peux revenir », me dit-il.

Je commençai à faire mes valises, mais n'eus guère le temps d'aller jusqu'au bout. Avant même que j'organise mon voyage de retour, je reçus un coup de fil d'un recruteur de la Navy.

— Ça vous intéresse toujours de devenir SEAL ?, demanda-t-il.

— Pourquoi ?

— Votre candidature nous intéresse.

— Même avec mes broches dans le poignet ?

— Ne vous souciez pas de ça.

Je ne m'en souciai pas. Sitôt le téléphone raccroché, j'organisai mon départ.

Chapitre 2

Martyrisé

BIENVENUE À L'ENTRAÎNEMENT BUD/S

« *Plaquage au sol ! Faites-moi cent pompes ! TOUT DE SUITE !* »

Près de 220 hommes se jetèrent sur le bitume et commencèrent à pomper. Nous étions tous en treillis avec nos casques fraîchement peints en vert. L'entraînement BUD/S ne faisait que commencer. Nous étions pleins d'énergie, excités, et nerveux comme pas possible.

Nous étions sur le point de nous faire massacrer et nous nous réjouissions à cette idée.

L'instructeur ne prenait même pas la peine de sortir la tête de son bureau, situé à l'intérieur du bâtiment adjacent qui donnait sur la cour où nous pompions. Sa voix grave portait suffisamment loin pour traverser le hall d'entrée et parvenir jusqu'à l'endroit où nous étions rassemblés.

« *Pompez plus fort ! Quarante pompes de plus ! QUA-RANTE !* »

Mes bras n'avaient pas encore commencé à me brûler que j'entendis un étrange sifflement. Je relevai la tête pour voir ce qui se passait.

Je fus récompensé par un jet d'eau glacial en pleine figure. Plusieurs autres instructeurs avaient fait leur apparition et nous attaquaient à coups de lances à incendie. Tous ceux qui étaient assez stupides pour relever la tête se faisaient arroser.

Bienvenue à l'entraînement BUD/S.

« *Sur le dos ! Pédalez ! MAINTENANT !* »

Le BUD/S (Basic Underwater Demolition/SEAL) constitue le programme préparatoire que doivent suivre tous les candidats qui veulent devenir SEALs. Il est dispensé au Naval Spécial Warfare

Center de Coronado, en Californie. Il débute par la phase « endoc », ou endoctrinement, qui est conçue pour préparer les candidats aux minima requis. Trois autres phases lui succèdent : entraînement physique, plongée, combat terrestre.

Plusieurs récits ou documentaires ont été consacrés au BUD/S ces dernières années, montrant combien ce stage est difficile. Ce qu'ils ont dévoilé est relativement exact (du moins dans les grandes lignes, car la Navy et les instructeurs ont minimisé certaines choses à l'attention des chaînes de télé ; il n'en demeure pas moins que cette version édulcorée reste assez fidèle à la réalité). Pour résumer, les instructeurs vous tapent dessus, puis ils vous tapent encore. Cela fait, ils vous bottent le cul et recommencent à vous taper dessus jusqu'à ce que vous n'en puissiez plus.

Ça vous donne l'idée générale.

J'ai adoré. J'ai détesté, j'ai répugné à le faire, je les ai maudits… mais j'ai adoré.

DUR, TOUJOURS PLUS DUR

Il m'avait fallu près d'une année pour parvenir à cette étape. J'avais intégré la Navy et m'étais présenté pour effectuer mes classes en février 1999. Les classes avaient été plutôt bidons. Je me souviens avoir appelé mon père pour lui raconter que l'entraînement que je subissais était bien moins difficile que mon boulot au ranch. Ce n'était pas satisfaisant. Je m'étais engagé dans la Navy pour devenir un SEAL et me lancer un défi. Au lieu de cela, j'avais perdu ma forme physique et je m'étais empâté.

En effet, les classes au sein de la Navy sont destinées à vous apprendre à vous comporter dans un navire. Ils vous enseignent énormément de choses, ce qui est formidable, mais j'en attendais quelque chose de plus exigeant, similaire à ce que pouvaient être les classes des Marines. Mon frère s'est engagé dans les Marines et il est ressorti de ses classes plus aguerri et en pleine forme. Pour ma part, j'aurais sans doute échoué au BUD/S si je m'y étais présenté tout de suite après mes classes. Depuis ce temps-là, les procédures ont changé. Il existe maintenant un cursus préparatoire au BUD/S qui

met l'accent sur la manière d'entretenir et d'améliorer sa condition physique.

Je serais étonné qu'un lecteur de ce livre ne connaisse absolument rien du programme BUD/S. Il s'étale sur un peu plus d'un semestre et exige énormément, tant d'un point de vue physique que mental ; ainsi que je l'ai mentionné plus tôt, le taux d'échec y est de près de 90 %. Il y a trois phases : Conditionnement, Plongée et Armement, Tactiques. La phase la plus célèbre du programme BUD/S est la « Semaine d'enfer », 132 heures consécutives d'exercices et d'activités physiques. Certaines des routines ont changé au cours des années et j'imagine qu'elles continueront à évoluer. La Semaine d'enfer est cependant restée pour sa part l'épreuve physique la plus exigeante et elle continuera à constituer l'un des sommets de l'entraînement - ou le point le plus bas, selon votre manière de voir les choses. À l'époque où j'ai participé à ce programme, la Semaine d'enfer était programmée à l'issue de la phase 1. Mais nous y reviendrons.

Heureusement, je n'intégrai pas directement le programme BUD/S. Il me fallut suivre d'autres entraînements avant cela, puis une pénurie d'instructeurs au sein du programme BUD/S m'en tint éloigné (de même que quelques autres candidats) pendant un moment, me permettant ainsi de rester tranquille un certain temps.

Pour me conformer au règlement de la Navy, je dus choisir une spécialisation dans l'éventualité où j'échouerais au programme BUD/S et ne pourrais devenir un SEAL. Je choisis le domaine du renseignement - je pensais naïvement que je pourrais finir comme James Bond. On ne se moque pas.

Il n'empêche que c'est au cours de cette formation que je commençai à travailler plus sérieusement. Je passai trois mois à apprendre les bases du renseignement telles qu'elles étaient enseignées par la Navy et, plus important encore, j'eus l'opportunité d'améliorer ma condition physique. Il se trouve que j'aperçus sur base un groupe de véritables SEALs qui me fournirent une motivation supplémentaire pour aller m'entraîner. Par la suite, j'allai régulièrement au gymnase pour entretenir tous les muscles de mon corps : les jambes, les pectoraux, les triceps, les biceps, etc. Je commençai également à courir trois fois par semaine, entre 6 et 12 kilomètres à chaque session, augmentant à chaque fois la distance parcourue de 3 kilomètres.

J’avais horreur de la course à pied, mais je commençais à acquérir le bon état d’esprit : ne pas lésiner sur les moyens pour réussir.

C’est également à cette occasion que j’appris à nager, ou du moins à mieux nager.

La région du Texas dont je suis originaire est assez éloignée de l’océan. Parmi d’autres choses, il fallait notamment que je maîtrise la brasse marinière - une technique de brasse sur le côté essentielle pour un SEAL.

Quand ma formation dans le domaine du renseignement s’acheva, j’étais dans une forme presque parfaite, mais sans doute pas encore prêt pour le programme BUD/S. Même si je n’en avais pas conscience à l’époque, la pénurie d'instructeurs me porta chance en entraînant un retard dans la prise en charge des stagiaires. La Navy décida de m’affecter au service des affectations SEAL. (Il s’agit des militaires en charge de l’affectation des personnels. Leur rôle est équivalent à celui des gestionnaires des ressources humaines dans les grandes entreprises.)

Je travaillais à mi-temps avec eux, soit de 8 heures à 12 heures, soit de 12 heures à 16 heures. Quand je ne travaillais pas, je m’entraînais avec les autres candidats. Nous faisions des exercices physiques - ce que les instructeurs de la vieille école appellent la callisthénie - pendant deux heures. Rien de bien nouveau : étirements, pompes, flexions.

Nous restions à l’écart des appareils de musculation. L’idée était de ne pas rigidifier les muscles ; nous voulions développer notre puissance, mais en conservant un maximum de souplesse.

Le mardi et le jeudi, nous nagions jusqu’à épuisement, jusqu’à en arriver au point de couler. Le vendredi était consacré aux courses longue distance : entre 16 et 20 kilomètres. Difficile, sans doute, mais au sein du programme BUD/S vous étiez censé courir un semi-marathon.

Mes parents se rappellent avoir eu une conversation avec moi à cette époque. J’essayais alors de les préparer à ce qui pouvait m’attendre. Ils ne connaissaient pas grand-chose des SEALs, ce qui était une bonne chose.

Quelqu'un avait mentionné que mon identité réelle pourrait être effacée des registres officiels. Lorsque je leur en fis part, je les vis grimacer.

Je leur demandai si cela leur posait un problème - même s'ils n'avaient pas vraiment leur mot à dire.

« Pas de problème », insista mon père. Ma mère garda le silence. Ils étaient tous les deux inquiets, mais ils essayèrent de n'en rien montrer et ne dirent jamais rien qui puisse me décourager.

Puis, après environ six mois à attendre et à m'entraîner, je reçus enfin mes ordres : j'étais convoqué au programme BUD/S.

DES COUPS DE PIED AU CUL

Je dépliai ma carcasse du siège du taxi et défroissai les plis de mon uniforme. En sortant mon sac du coffre, j'inspirai profondément, puis j'empruntai le chemin conduisant au bâtiment dans lequel je devais me présenter. J'avais 24 ans et j'étais sur le point de réaliser mon rêve.

Et de me faire botter le cul au passage.

Il faisait sombre, même s'il n'était pas très tard vers 17-18 heures - et je m'attendais à me faire sauter dessus à peine la porte franchie. Vous entendez toutes sortes de rumeurs au sujet du programme BUD/S et de sa difficulté, mais vous n'avez jamais une vision d'ensemble. Tout ce que vous pouvez imaginer rend les choses pires encore.

Je repérai un gars assis derrière un bureau. J'avançai et me présentai. Il vérifia mes papiers, régla les différentes formalités et remplit la paperasse nécessaire.

Pendant ce temps, je songeais : *Ça n'a pas l'air trop difficile.*

Mais aussi : « On va me sauter dessus d'une seconde à l'autre. »

Bien entendu, j'eus un peu de mal à trouver le sommeil. Je n'arrêtais pas de penser que les instructeurs allaient débarquer dans la piaule et m'en faire voir des vertes et des pas mûres. J'étais à la fois excité et inquiet.

L’aube se leva sans qu’il se soit rien passé. C’est alors que je découvris que je n’avais pas encore réellement intégré le programme BUD/S - pas encore, pas officiellement. Je n’étais qu’en phase d’endoc - d’endoctrinement. L’endoc est conçu pour vous préparer au programme BUD/S. C’est un peu la même chose que pour un enfant qui apprendrait d’abord à faire du vélo avec des roulettes. Pour autant que les SEALs aient besoin de roulettes pour s’entraîner.

L’endoc dura un mois. Ils nous hurlèrent dessus, mais ce n’était nullement comparable avec le programme BUD/S. Nous passâmes un peu de temps à apprendre les bases de ce que l’on attendrait de nous, par exemple la manière de réussir le parcours d’obstacles. L’idée était que nous baissions peu à peu la garde jusqu’à ce que les véritables choses commencent. Nous passâmes également pas mal de temps à donner un coup de main à gauche et à droite pendant que les stagiaires en cours de programme passaient les véritables sélections.

L’endoc fut amusant. J’en appréciais la dimension physique, le fait de mettre son corps à l’épreuve et d’affiner ses capacités physiques. En même temps, je voyais bien comment les stagiaires étaient traités au cours de leur programme BUD/S et je ne cessais de me dire : *Oh, putain, il vaudrait mieux que je sois sérieux et que je me mette au travail.*

Puis, avant même que je le réalise, la phase 1 commença. L’entraînement avait désormais lieu *pour de vrai*, et je me faisais *vraiment* botter le cul. De manière très régulière, et douloureuse.

Ce qui nous ramène au début de ce chapitre, à l’épisode durant lequel je me fais arroser avec une lance à incendie pendant que je fais des pompes. Je m’étais entraîné physiquement pendant des mois, mais je n’avais encore jamais autant souffert. Ce qui est amusant, môme si je m'attendais plus ou moins à ce qui allait m’arriver, c’est que je n’avais aucune idée de la difficulté réelle à laquelle j’allais être confronté. Il est impossible d’en avoir conscience tant qu’on ne passe pas réellement par là.

Un peu plus tard dans la matinée, je me dis sérieusement : *Oh, merde, ces gars-là vont me tuer*. Je ne sentais plus mes bras et j’avais l’impression que j’allais bientôt m’effondrer et me désintégrer sur le bitume.

Je ne sais trop comment, je parvins cependant à tenir.

La première fois que le jet d'eau me prit pour cible, je détournai la tête. Cela me valut d'attirer l'attention - mauvaise idée.

« Ne tournez pas la tête ! », hurla un instructeur, ajoutant à son apostrophe quelques mots bien sentis liés à mon manque de personnalité et de capacités. « Redressez la tête et encaissez ! »

Ce que je fis. Je ne sais plus combien de centaines de pompes ou d'autres exercices nous effectuâmes. Je me rappelle simplement que j'avais l'impression que j'allais tomber dans les pommes. Cela me motiva - je ne voulais pas échouer.

Je ne cesserais d'être tourmenté par cette crainte d'échouer, chaque jour, et souvent plusieurs fois par jour.

Les gens s'interrogent sur la difficulté des épreuves, sur le nombre de pompes ou d'abdominaux que nous devons faire. S'il fallait donner un chiffre, ce serait une centaine à chaque fois, mais le chiffre ne veut pas dire grand-chose. Pour autant que je m'en souvienne, tout le monde était capable de faire une centaine de pompes ou le chiffre requis. La difficulté du programme BUD/S résidait plutôt dans la répétition des exercices, le stress, la pression continue qui était exercée sur nous. J'imagine que c'est difficile à concevoir quand on ne l'a pas vécu.

L'opinion générale veut que les SEALs soient des gars hyper-baraqués en excellente forme physique. La dernière partie de cette affirmation est vraie - tous les SEALs sont en parfaite condition. Mais ils existent dans tous les gabarits. Pour ma part, je mesurais 1,88 mètre et pesais 80 kg ; d'autres, qui serviraient plus tard avec moi, allaient de 1,70 mètre à près de 2 mètres. Ce que nous avions en commun n'était pas la musculature, mais la volonté de tout faire pour réussir.

Réussir le programme BUD/S et devenir un SEAL est plus une question de résistance mentale qu'autre chose. Être obstiné, refuser d'abandonner, voilà la clé du succès. D'une certaine manière, j'avais découvert cette formule gagnante par hasard.

SOUS LE RADAR

Cette première semaine, j'essayai de me tenir aussi éloigné que possible de l'écho radar. Se faire remarquer n'apportait *rien* de bon. Que ce soit durant l'entraînement physique, au cours d'un exercice, ou ne serait-ce qu'en formant les rangs, la moindre petite chose pouvait attirer l'attention sur votre personne. Si vous voûtiez le dos dans les rangs, un instructeur vous recadrait aussitôt. Quand les instructeurs ordonnaient de faire quelque chose, j'étais le premier à essayer de le faire. Si je me débrouillais bien - et je faisais tout mon possible pour réussir -ils m'oubliaient et passaient à quelqu'un d'autre.

Je ne pouvais cependant pas rester invisible. En dépit de tous mes entraînements, de toute ma préparation physique et de tout le reste, j'avais toujours quelques difficultés avec les tractions. Vous connaissez le système : vous vous accrochez à la barre et vous vous hissez à la force de vos bras. Puis vous redescendez et vous recommencez. Et vous recommencez encore, et encore... Durant le programme BUD/S, il fallait s'accrocher à la barre et attendre qu'un instructeur nous ordonne de commencer. Or, la première fois, celui-ci se tenait juste à côté de moi.

« Allez-y ! », aboya-t-il.

« Hmmmm », lâchai-je en me contorsionnant.

Grossière erreur. Je me fis aussitôt cataloguer comme faible.

J'étais incapable de faire le nombre de tractions demandé, ne parvenant à en enchaîner qu'une demi-douzaine (ce qui était en réalité le minimum requis). Mais désormais, avec tous les regards fixés sur moi, il m'était impossible de me faire oublier. Il fallait que mes tractions soient parfaites. Et *nombreuses*. L'instructeur me prit à part et m'ordonna d'en faire plus, puis de m'y entraîner plus souvent.

Cela produisit son effet. Les tractions devinrent l'un de mes exercices favoris. J'arrivais à en enchaîner une trentaine sans problème. Je ne devins pas le meilleur du stage dans cet exercice, mais cela ne me posa plus aucun problème.

Et la natation ? Tout le travail de mise en condition que j'avais fait avant de commencer le programme BUD/S s'avéra payant. La natation devint l'un des exercices dans lesquels j'excellai. Je n'étais

peut-être pas le plus rapide des nageurs, mais je comptais parmi les meilleurs de la promotion.

Une fois encore, il convient de rappeler que les minima requis ne veulent rien dire. Pour être qualifié, il suffit de nager 1 000 mètres dans l'océan. Mais une fois que vous avez achevé le programme BUD/S,

1 000 mètres ne signifient plus rien. Vous nagez tout le temps. Des distances de *2* 000 mètres à la nage ne sont qu'une promenade. Il y eut notamment cette fois où nous sortîmes sur nos bateaux pneumatiques et où nous fûmes jetés à l'eau à sept milles de la plage.

« Il n'y a qu'un seul moyen de rentrer à la maison, les gars », dirent les instructeurs. « Nagez. »

DE REPAS EN REPAS

Tous ceux qui ont entendu parler des SEALs ont probablement entendu parler de la Semaine d'enfer. Il s'agit de cinq journées et demi sur un rythme effréné qui n'ont d'autre objectif que vérifier si vous avez l'endurance et la volonté nécessaires pour devenir un guerrier idéal.

Tous les SEALs ont une histoire différente à raconter sur la Semaine d'enfer. La mienne a débuté un ou deux jours avant, dans l'écume des vagues, sur quelques rochers. Nous étions un groupe à bord d'un canot pneumatique - un bateau gonflable capable de contenir six hommes - et nous devions accoster entre ces rochers. J'étais l'homme de tête, ce qui signifie que mon rôle consistait à sauter hors du canot et à le maintenir stable pendant que les autres sortiraient à leur tour, avant que nous le ramenions sur la berge.

Évidemment, au moment que je choisis pour débarquer, une immense vague souleva le canot et le projeta droit sur mon pied. Le choc me fit un mal de chien, je ne sentais plus mon pied.

Ignorant autant que possible la douleur, je poursuivis l'exercice. Un peu plus tard, quand nous eûmes achevé le programme de la journée, j'accompagnai un camarade chez son père, qui était médecin. L'examen radiologique qu'il me fit passer révéla que mon pied était fracturé.

Il voulut le plâtrer, mais je refusai. Se présenter au programme BUD/S avec un pied dans le plâtre aurait signifié remettre mon stage à plus tard. Et si j'agissais de la sorte, juste avant la Semaine d'enfer, il me faudrait tout recommencer à zéro - ce qui était inconcevable.

(Même au cours du programme BUD/S, vous pouvez quitter la base sans autorisation durant les quartiers libres. Bien entendu, je n'étais pas allé voir un médecin de la Navy, qui m'aurait immédiatement rétrogradé dans le stage suivant.)

La nuit au cours de laquelle la Semaine d'enfer devait commencer, nous fûmes rassemblés dans une grande chambrée, nourris de pizzas et gavés de films - *La Chute du faucon noir, Nous étions soldats, Braveheart*... Nous essayions tous de nous détendre, bien que ce fût impossible, sachant que la Semaine d'enter était sur le point de démarrer. On aurait dit une soirée dansante sur le *Titanic*. Les films nous préparaient psychologiquement, mais nous savions qu'un iceberg flottait devant nous, quelque part dans l'obscurité.

Une fois encore, ce fut mon imagination qui me tourmenta. Je savais qu'à un moment ou à un autre quelqu'un allait surgir par cette porte avec une M60 chargée à blanc et qu'il faudrait que je me précipite dehors pour gagner l'aire de rassemblement surnommée le « broyeur » (la place bitumée qui servait à nos exercices physiques). Mais à quel moment ?

Chaque minute qui s'écoulait ajoutait à mes tourments. J'étais là, assis, à me répéter : « Oh, bon Dieu ». Encore et encore. Sur différents tons.

J'essayai de dormir un peu, mais je ne pus trouver le sommeil. Finalement, quelqu'un ouvrit la porte à la volée et commença à défourailler.

Dieu merci !

Je ne crois pas avoir jamais été aussi heureux de me faire malmener. Je m'élançai dehors. Les instructeurs balançaient des grenades incapacitantes et avaient ouvert à fond les lances à incendie. (Les grenades incapacitantes libèrent un éclair aveuglant et produisent une détonation assourdissante en explosant, mais ne blessent pas. Ce terme est utilisé pour différentes sortes de grenades dans la Navy ou l'armée de terre.)

J'étais enthousiasmé, prêt à subir ce que certaines personnes considèrent comme le test ultime pour les stagiaires SEALs. Mais en même temps je songeais : *Putain, qu'est-ce qui se passe ?* Parce que j'avais beau tout savoir de la Semaine d'enfer - ou tout au moins le penser -, je ne savais pas trop ce qu'il pouvait en être réellement.

Nous fûmes divisés en groupes. Ils nous envoyèrent en différents points et nous commençâmes à faire des pompes, des mouvements de jambes, des sauts sur place…

Après cela, tout s'enchaîna. Mon pied ? C'était le dernier de mes soucis, une douleur parmi d'autres. Nous allâmes nager, nous effectuâmes d'autres exercices physiques, nous mîmes les canots à la mer. En fait, nous n'arrêtions pas de bouger. À un moment, un des gars s'avéra si épuisé qu'il crut que le kayak de l'instructeur qui venait vérifier ce qui se passait à bord de notre canot était un requin, et il se mit à hurler. (Il s'agissait en réalité du pacha, dont je ne suis pas sûr qu'il prît cela pour un compliment.)

Avant que le programme BUD/S ne démarre, quelqu'un m'avait confié que le meilleur moyen de le supporter consistait à ne pas se projeter au-delà du repas suivant. Il suffisait de donner tout ce que nous avions jusqu'à ce qu'arrive l'heure de se restaurer. Nous avions droit à un repas toutes les six heures précisément, avec une ponctualité d'horloger. Je me concentrai là-dessus. Le salut ne se trouvait jamais qu'à moins de cinq heures et cinquante-neuf minutes.

Et pourtant, je crus à plusieurs reprises que je n'y arriverais pas. Je fus tenté d'abandonner et d'aller sonner la cloche qui marquerait la fin de mes tourments - si vous sonniez la cloche, on vous offrait un café et un beignet. Mais on vous disait en même temps au revoir, puisque sonner la cloche (ou simplement se tenir au garde-à-vous et annoncer « J'abandonne ») signifiait pour vous la fin du programme.

Croyez-le ou non, l'état de mon pied fracturé s'améliora au fil de la semaine. Je m'étais peut-être habitué à la douleur, au point qu'elle me semblait désormais familière. En revanche, ce que je ne supportais pas, c'était d'avoir froid. Se coucher sur la plage au milieu des vagues, en maillot, à se geler les couilles, c'était vraiment ce qu'il y avait de pire. J'accrochais alors mes bras aux gars qui se trouvaient

de chaque côté, tremblant de tous mes membres. Et je priais pour que quelqu'un me pisse dessus.

Tout le monde priait de la même manière. L'urine était la seule chose susceptible de nous réchauffer. S'il vous arrive de regarder en direction du rivage durant un stage BUD/S et que vous voyez un groupe de gars serrés les uns contre les autres au milieu de l'écume, c'est que l'un d'eux vide sa vessie dans l'eau et que tous les autres en profitent.

Si la cloche s'était trouvée un peu moins loin, je me serais sans doute levé pour aller la sonner et récupérer un café chaud avec un beignet. Mais je n'en fis rien. J'étais soit trop têtu pour abandonner, soit trop paresseux pour courir jusqu'à elle. À vous de choisir.

Plusieurs choses me motivaient pour continuer. Tout d'abord, je me souvenais parfaitement de tous ceux qui avaient affirmé que j'échouerais au stage BUD/S. Rester jusqu'au bout était le seul moyen de leur montrer qu'ils avaient eu tort. Enfin, la vision de tous ces navires mouillant au large était une autre source de motivation. Je ne cessais de me demander si je voulais vraiment finir sur l'un d'eux.

Bien sûr que non.

La Semaine d'enfer avait débuté le dimanche soir. À partir du mercredi, j'eus le sentiment que j'allais réussir. À compter de ce moment-là, mon objectif principal consista à rester éveillé. (Je n'avais dormi que deux heures durant cette période, fractionnées sur plusieurs moments.) La phase physique la plus intense était derrière nous et il s'agissait désormais d'un défi mental. De nombreux instructeurs affirment que la Semaine d'enfer est une épreuve à 90 % mentale, et ils ont raison. Il vous faut prouver que vous avez un mental suffisamment résistant pour poursuivre une mission même si vous êtes épuisé. C'est là le véritable enjeu de ce stage.

C'était en tout cas un moyen très efficace pour faire le tri entre les gars. Pour être honnête, sur le moment, je ne me rendis pas compte de l'importance de cette sélection. En situation de combat, en revanche, cela devint évident. Vous ne pouvez pas vous permettre de vous relever pour aller sonner une cloche et rentrer chez vous quand vous vous faites tirer dessus. Impossible de dire : « Donnez-moi ce

café et ce beignet que vous m'avez promis. » Si vous abandonnez, vous mourez et vos hommes meurent avec vous.

Mes instructeurs, au programme BUD/S, ne cessaient d'assener des choses comme : « Vous croyez vraiment en baver ? Vous en baverez encore plus lorsque vous intégrerez un team. Vous aurez encore plus froid et vous serez encore plus fatigué que vous ne l'êtes. »

Allongé dans les vagues, j'étais persuadé qu'ils exagéraient. J'étais loin de me douter que, quelques années plus tard, la Semaine d'enfer m'apparaîtrait comme une promenade de santé.

Le froid devint mon pire cauchemar, littéralement.

Après la Semaine d'enfer, je ne cessai de me réveiller en grelottant. Je pouvais être blotti sous un tas de couvertures, je grelottais quand même en revivant toutes les scènes dans mon esprit.

Tant de livres et de documentaires ont été consacrés à la Semaine d'enfer que je ne vous ferai pas perdre plus longtemps votre temps en la décrivant. Je me contenterai de dire une seule chose : il est beaucoup plus difficile de la vivre que de la lire.

RÉTROGRADÉ

La semaine qui suit la Semaine d'enfer est une phase de récupération appelée la « Semaine balade ». Vous êtes alors une véritable loque, votre corps est contusionné, courbaturé. Vous portez des chaussures de tennis et vous ne courez plus, vous vous contentez de marcher d'un pas rapide. C'est une concession qui vous est faite, mais qui ne dure pas très longtemps : au bout de quelques jours, les instructeurs recommencent à vous en faire baver.

« OK, fini la balade ! », hurlent les instructeurs. « Vous avez assez récupéré ! »

Ce sont les instructeurs qui décident si vous êtes blessé et si vous ne l'êtes pas.

À l'issue de la Semaine d'enfer, je crus en avoir fini. J'échangeai mon T-shirt blanc contre le T-shirt marron et entamai la phase 2 du programme BUD/S, la phase plongée. Malheureusement, je m'étais

chopé une infection au cours des exercices précédents. Peu de temps après le début de cette deuxième phase, je me retrouvai au sommet d'une tour de plongée, une construction qui permet de s'exercer aux plongées en profondeur. Au cours de cet exercice bien particulier, je devais effectuer une descente en cloche, puis une remontée au gilet en faisant en sorte de conserver la même pression entre oreille externe et oreille moyenne. Plusieurs méthodes permettent d'y arriver : l'une d'elles consiste à fermer la bouche, à se pincer les narines et à souffler dedans. Si vous n'y arrivez pas, cela peut entraîner quelques soucis…

J'en avais été averti, mais, en raison de mon infection, j'étais incapable d'y parvenir correctement. Comme j'étais en phase BUD/S et encore inexpérimenté, je décidai de ne pas en tenir compte et de tenter ma chance. Ce fut une erreur : je descendis au fond de la tour et finis l'exercice avec les tympans perforés. Lorsque je refis surface, le sang coulait par mes oreilles, mon nez et mes orbites.

Je reçus aussitôt une assistance médicale et partis me faire soigner. En raison de cet incident, je fus rétrogradé, basculé dans un stage ultérieur pour recommencer le programme une fois guéri.

Quand vous êtes rétrogradé, vous vous retrouvez dans une sorte de brouillard. Comme j'avais déjà effectué la Semaine d'enfer, je n'avais pas besoin de tout recommencer à zéro - Dieu merci, cette semaine ne se vit qu'une fois. Cependant, je ne pouvais pas me permettre de rester sans rien faire en attendant d'intégrer la promotion suivante. Dès que je le pus, je vins donner un coup de main aux instructeurs, me remis au sport quotidiennement et courus avec les T-shirt blancs (stagiaires en première phase) tandis qu'ils se faisaient massacrer.

S'il y a une chose qu'il faut savoir à mon sujet, c'est que j'adore chiquer.

Je chique depuis mon adolescence. Mon père me surprit une fois à mâcher du tabac alors que j'étais au lycée. Il s'y opposa et décida de me faire passer cette mauvaise habitude une bonne fois pour toutes. Il me fit avaler toute une boîte de tabac à mâcher mentholé. Aujourd'hui encore, je suis incapable de me laver les dents avec du dentifrice à la menthe.

C’est différent avec les autres tabacs à mâcher. Aujourd’hui, la marque Copenhagen reste ma préférée.

Vous n’êtes pas autorisé à chiquer quand vous participez au programme BUD/S. Cependant, ayant été rétrogradé, j’imaginais que je pouvais passer outre cette interdiction. Un jour, j’enfournai un peu de Copenhagen dans ma bouche et je rejoignis un groupe pour participer à une course à pied. Je me trouvais en queue de peloton, de telle sorte que personne ne me remarquerait. Du moins, c’est ce que je pensais.

Vous le croirez ou non, mais un instructeur revint en arrière et commença à me parler. Dès que je lui répondis, il vit que j’avais du tabac dans la bouche.

« Plaquage au sol ! »

Je quittai le groupe et me mis en position de pomper.

« Où se trouve ta boîte à tabac ? »

« Dans ma chaussette. »

« Récupère-la. »

Il fallut bien sûr que je reste en position pour l’attraper, aussi je lançai une main en arrière pour la sortir de ma chaussette. L’instructeur ouvrit la boîte et la posa devant moi. « Bouffe le tabac ! »

Chaque fois que je finissais une pompe et me rapprochais du sol, je devais manger une bouchée de tabac et l’avaler. Je chiquais depuis l’âge de 15 ans et il m’était déjà arrivé d’avaler le tabac après avoir fini de le chiquer, ce qui n’est pas aussi terrible que l’on voudrait bien le croire. Ce n’était certainement pas aussi monstrueux que l’aurait souhaité mon instructeur - la chose aurait été différente s’il s’était agi de tabac mentholé. Cela l’énerva cependant de voir que je n’étais pas écœuré, aussi me garda-t-il quelques heures de plus pour continuer à me faire effectuer toutes sortes d’exercices. À la fin, je faillis vomir - non pas à cause du Copenhagen, mais en raison de la fatigue.

Finalement, il me laissa partir. Après cela, nous nous rapprochâmes. Il s’avéra qu’il chiquait lui-même. Lui et un autre instructeur originaire du Texas me prirent en sympathie avant la fin du stage BUD/S, et j’appris beaucoup des deux hommes durant la suite du processus.

Nombreux sont ceux qui s'étonnent de voir que des blessures physiques n'empêchent pas nécessairement de devenir SEAL, à moins qu'elles ne soient assez graves pour provoquer votre départ de la Navy. Cela relève du bon sens, puisque le fait de devenir SEAL tient plus à votre résistance mentale qu'à vos prouesses physiques - si vous êtes capable de vous remettre d'une blessure et d'achever le programme, alors vous êtes capable de faire un bon SEAL,. Je connais pour ma part un SEAL, qui se cassa si violemment le col du fémur au cours de l'entraînement qu'il dut se faire poser une prothèse. Il lui fallut rester assis un an et demi, mais il finit par achever le programme BUD/S.

Vous entendez des gars prétendre qu'ils se sont fait expulser du programme BUD/S parce qu'ils se sont battus avec un instructeur et lui ont fait mordre la poussière. Ce sont des fieffés menteurs. Personne ne se bat avec un instructeur. Ça ne se fait tout simplement pas. C'est impossible, croyez-moi. Si vous tentiez votre chance, ils vous tomberaient tous dessus si vite et vous foutraient une telle branlée que vous ne pourriez sans doute plus jamais remarcher.

MARCUS

Vous devenez proche des gars au cours du programme BUD/S, mais vous essayez de ne pas être trop proche cependant tant que la Semaine d'enfer n'est pas achevée. C'est à cette occasion que les rangs s'éclaircissent le plus. Notre promotion débuta avec un effectif de 250 stagiaires, mais nous n'étions plus que deux douzaines à l'arrivée.

J'étais l'un d'eux. J'avais débuté au sein de la promotion 231, mais ma rétrogradation fit que je fus diplômé au sein de la promotion 233.

À l'issue du programme BUD/S, les SKALs intègrent un programme de formation avancée baptisé SQT - SEAL Qualifying Training. C'est là que je retrouvai un copain que j'avais rencontré au cours du programme BUD/S, Marcus Luttrell.

Nous n'étions jamais dans le même groupe durant le stage BUD/S, mais cela ne nous empêcha pas de nous entendre dès notre première

rencontre. Rien que de très normal : nous étions tous deux originaires du Texas.

Cela peut vous paraître étrange si vous n'êtes pas texan. Mais des liens très étroits se nouent entre tous ceux qui sont originaires de cet État. Je ne sais pas si c'est une question d'expériences communes, ou de quelque chose dans l'eau qu'on y boit - ou dans la bière. Toujours est-il que les Texans ont tendance à s'apprécier mutuellement et, dans ce cas précis, à se lier aussitôt d'amitié. Après tout, il n'y a rien de très mystérieux là-dedans : nous avions beaucoup en commun, depuis ce que nous avions vécu enfants, avec un goût prononcé pour la chasse, jusqu'à nos ambitions communes de s'engager dans la Navy pour intégrer les SEALs.

Marcus avait achevé son programme BUD/S avant moi, puis il avait effectué son stage de formation avant de retourner suivre le SQT. Formé en qualité d'infirmier, il m'était venu en aide lorsque j'avais eu mon premier accident d'hyperoxie. (L'hyperoxie est provoquée par un afflux trop important d'oxygène dans le sang au cours d'une plongée. Plusieurs causes peuvent en être à l'origine et elle peut provoquer des dégâts importants, mais dans mon cas c'était sans gravité.)

Encore cette foutue plongée ! Je dis volontiers que je suis un «... L », pas un « SEAL ». J'aime bien avoir les pieds sur terre ; je laisse le ciel et l'eau aux autres.

J'étais alors en train de nager avec un lieutenant et nous étions déterminés à emporter la palme d'or du jour - un trophée pour la meilleure plongée de la journée. L'exercice impliquait de nager sous la coque d'un navire et d'y poser des mines ventouses (des mines spécialement conçues pour cet usage et qui disposent généralement d'un minuteur.)

Nous nous débrouillions très bien quand soudain, alors que je me trouvais sous la coque du navire, je fus pris de vertiges tandis que mon cerveau se liquéfiait. Je réussis à attraper un pylône et à m'y agripper. Le lieutenant voulut me passer une mine, puis il m'adressa des signes en voyant que je ne la prenais pas. Je me contentai de regarder béatement l'océan. Enfin, je repris mes esprits et je pus poursuivre l'exercice.

Nous ne récoltâmes aucune palme d'or ce jour-là. Je retrouvai ma forme en remontant à la surface, et Marcus comme les instructeurs vérifièrent que j'allais bien.

Bien qu'étant par la suite dans deux teams différents, Marcus et moi restâmes en contact au cours des années qui suivirent. Souvent, quand je revenais d'un déploiement, Marcus prenait la relève. Nous déjeunions alors ensemble et échangions des tuyaux.

Vers la fin du stage SQT, nous reçûmes les ordres nous affectant dans nos différents teams. Même si nous avions achevé le programme BUD/S, nous ne nous considérions pas encore comme de véritables SEALs ; nous ne recevrions nos Tridents que lorsque nous intégrerions un team - et encore, il fallait d'abord que nous fassions nos preuves. (Le Trident SEAL, que nous appelons également Budweiser, est l'insigne métallique que portent les SEALs. En plus du trident de Neptune, l'insigne comprend un aigle et une ancre.) À l'époque, il y avait six teams, ce qui signifiait trois affectations possibles sur chaque côte, est et ouest. Mon choix prioritaire était le Seal Team 3, alors basé à Coronado. Il avait ma préférence parce qu'il avait déjà été déployé au Proche-Orient et qu'il risquait d'y retourner. Je voulais autant que possible me retrouver clans l'action. Je pense que c'est ce que nous voulions tous.

Mes deux choix suivants se portaient sur des teams situés sur la côte est car j'avais déjà été en Virginie, l'État dans lequel se trouvait le quartier général SEAL. Je ne suis pas fanatique de la Virginie, mais je préférais de beaucoup cet État à la Californie. San Diego, la ville la plus proche de Coronado, jouit d'un climat superbe, mais la Californie du Sud regorge autant de fruits que de cinglés. Je préférais vivre dans un coin plus sain.

J'avais été informé par le service des affectations pour lequel j'avais travaillé qu'il ferait en sorte que mon choix soit respecté. Je n'avais aucune certitude là-dessus, mais j'aurais de toute manière accepté n'importe quelle affectation - de toute façon, je n'avais pas mon mot à dire dans le processus de décision.

L'annonce des affectations n'eut rien de très théâtral. Ils nous réunirent dans une grande salle de classe et nous distribuèrent une feuille sur laquelle se trouvaient nos ordres de route. On m'avait accordé mon choix : Team 3.

Cependant, autre chose se produisit ce printemps-là qui eut un énorme impact non seulement sur ma carrière militaire, mais aussi sur ma vie.

Je tombai amoureux.

L'AMOUR

Je ne sais pas si vous croyez au coup de foudre ; je ne pense pas que j'y croyais moi-même avant cette nuit d'avril 2001 au cours de laquelle je vis Taya en pleine discussion avec l'un de mes amis au comptoir d'un bar de San Diego. Elle faisait montre d'un vrai talent pour porter son pantalon de cuir noir d'une façon à la fois élégante et sexy. Cette combinaison me convenait tout à fait.

Je venais juste d'intégrer le Team 3. Nous n'avions pas encore commencé à nous entraîner et je profitais d'une semaine de permission avant que les choses sérieuses ne commencent, qu'il me faille devenir un vrai SEAL et mériter ma place au sein du team.

À l'époque, Taya travaillait comme visiteuse médicale pour une société pharmaceutique. Originaire de l'Oregon, elle avait fréquenté l'université du Wisconsin et déménagé sur la côte quelques années avant que nos chemins ne se croisent. Ma première impression fut qu'elle était incroyablement *sexy*, bien que quelque chose semblât la contrarier. Lorsque nous commençâmes à bavarder, je découvris également quelle était intelligente et qu'elle avait un bon sens de l'humour. J'eus immédiatement le sentiment que nous pourrions nous entendre.

Mais peut-être devrait-elle vous raconter cette histoire ; sa version sonne mieux que la mienne.

TAYA :

Je me souviens de la nuit au cours de laquelle nous nous sommes rencontrés - en partie, du moins. C'est arrivé alors que je traversais une mauvaise passe. Je n'aimais pas l'emploi que j'occupais. J'étais nouvelle dans cette ville et je cherchais encore à me faire de vraies amies. Je sortais de temps en temps avec des gars, mais sans grande réussite. Au cours des dernières années, j'avais vécu quelques belles histoires et d'autres moins belles, ainsi que quelques

relations passagères. Je me souviens avoir littéralement prié Dieu, avant de rencontrer Chris, pour qu'il mette quelqu'un de bien sur mon chemin. Rien d'autre ne comptait, je crois. J'espérais simplement rencontrer un homme doux et gentil.

Une amie m'avait appelée pour aller boire un verre à San Diego. À l'époque, je vivais à Long Beach, à près de 150 km de là. Je n'avais aucune envie de sortir, mais elle avait réussi à me convaincre.

Marchant dans la rue, nous passâmes devant un bar du nom de Maloneys. La sono jouait à fond Land Down Under, *de Men at Work. Mon amie voulut entrer, mais le prix de d'entrée était excessif quelque chose comme 10 ou 15 dollars.*

— Je refuse de payer ce prix-là, lui indiquai-je. Pas pour un bar qui passe Men at Work.

— Oh, la ferme, répondit mon amie.

Elle me paya mon ticket.

Nous nous trouvions au comptoir. Je buvais et j'étais de mauvais poil. C'est alors que ce grand gaillard, plutôt beau mec, arriva vers nous et commença à me parler. J'étais en train de discuter avec l'un de ses amis, qui avait tout l'air d'être un imbécile. J'étais encore d'humeur irritable. Il me dit son prénom - Chris - et je lui dis le mien.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?, lui demandai-je.

— Je conduis un camion de glaces.

— Tu racontes des bêtises, répondis-je. Ça paraît évident que tu es militaire.

— Non, non, protesta-t-il.

Il me raconta deux ou trois autres bobards. Les SEALs n'admettent presque jamais devant des étrangers ce qu'ils font réellement, et Chris était capable d'inventer de formidables mensonges. L'un d'eux voulait qu'il soit masseur de dauphins : il prétendait que les dauphins en captivité avaient la peau si fragile qu'il fallait la graisser pour éviter qu'elle ne s'abîme. C'était une histoire plutôt convaincante - en tout cas pour une femme jeune, naïve et pompette.

Heureusement, il n'essaya pas cette histoire sur moi - j'espère que c'est parce qu'il a pensé que je ne tomberais pas dans le panneau. Il réussissait parfois à convaincre les filles qu'il était « distributeur de billets », assis à l'intérieur de l'automate à distribuer les billets une fois que les gens avaient inséré leur carte de crédit. Je n'étais certainement pas assez naïve ou éméchée pour qu'il essaie de m'embobiner avec cette histoire-là.

Il m'avait suffi d'un regard pour deviner qu'il était militaire. Il était musclé et avait les cheveux courts, ainsi qu'un accent qui signifiait : « Je ne suis pas du coin. »

Il finit par admettre qu'il était dans l'armée.

— Alors, qu'est-ce que tu fais dans l'armée ?, demandai-je.

Il me raconta quelques bêtises, puis j'obtins enfin la vraie version.

— Je viens de finir le stage BUD/S.

Je répondis quelque chose comme :

— Alors, comme ça, tu es un SEAL.

— Ouais.

— Je sais tout ce qu'il y a à savoir de vous, les gars, lançai-je.

Voyez-vous, ma sœur venait de divorcer. Mon beau-frère voulait devenir un SEAL - il avait passé une partie des épreuves - et je savais (ou du moins je croyais savoir) ce qu'étaient les SEALs.

Aussi je poursuivis :

— Vous êtes des types arrogants, égoïstes, qui ne font que courir après la gloire. Vous mentez sans cesse et vous croyez pouvoir faire tout ce que vous voulez.

Je vous l'ai dit, je n'étais pas dans un bon jour.

La manière dont il répondit m'intrigua. Il ne grimaça pas, ne fit pas le malin, ne sembla même pas offensé. Il semblait véritablement… troublé.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?, demanda-t-il avec un air d'innocence et de sincérité.

Je lui racontai l'histoire de mon beau-frère.

— Je serais prêt à sacrifier ma vie pour mon pays, répondit-il. Tu penses vraiment que c'est de l'égoïsme ? C'est le contraire.

Il faisait preuve d'un tel idéalisme et d'un tel romantisme à l'égard de valeurs comme le patriotisme et le fait de servir son pays que je ne pus m'empêcher de le croire.

Nous discutâmes longuement, puis mon amie nous rejoignit et je lui accordai mon attention. Chris me fit alors savoir qu'il allait prendre congé.

— Pourquoi ?, demandai-je.

— Tu étais en train de dire que tu ne voulais pas fréquenter de SEALs ni sortir avec l'un d'eux.

— Oh, non, j'ai simplement dit que je n'en épouserais jamais un. Je n'ai pas dit que je ne sortirais pas avec l'un d'eux.

Son visage s'éclaira.

— Dans ce cas, dit-il avec son petit sourire matois, j'imagine que tu accepterais de me donner ton numéro de téléphone ?

Il traîna encore un peu dans le bar. Moi aussi. Nous restâmes jusqu'à la fermeture. Tandis que je me levais pour partir au milieu de tous les clients qui s'en allaient, quelqu'un me poussa contre lui. Je sentis son corps musclé et son parfum, et je lui déposai un petit baiser dans le cou. Quand nous nous retrouvâmes dehors, il nous raccompagna jusqu'à notre voiture… et je me mis alors à vomir tout le whisky que j'avais bu au cours de la soirée.

Comment ne pas aimer une femme qui se lâche la première fois que vous la rencontrez ? Je sus dès le début que c'était quelqu'un avec qui je souhaitais passer beaucoup de temps. Mais, bien sûr, ce fut impossible au début. Je l'appelai le lendemain matin pour prendre de ses nouvelles et m'assurer qu'elle allait bien. Nous parlâmes et plaisantâmes un peu. Après cela, je la rappelai et lui laissai plusieurs messages. Elle ne rappela pas.

Les autres gars du team commencèrent à se moquer de moi. Ils prenaient des paris sur le fait qu elle ne me rappellerait jamais. Il nous arrivait de parler de temps en temps lorsqu'elle finissait par décrocher - peut-être parce qu'elle pensait alors qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Au bout d'un moment, il sembla évident - même à mes propres yeux - que ce n'était jamais elle qui prenait l'initiative.

Puis quelque chose changea. Je me rappelle la première fois qu'elle m'appela. Nous nous trouvions alors sur la côte est, pour un

entraînement.

Lorsque nous eûmes fini de discuter, je me ruai à l'intérieur de la chambrée et commençai à sauter sur les lits de mes camarades. J'avais interprété son appel comme le fait qu'elle s'intéressait *vraiment* à moi. J'étais heureux de partager cette nouvelle avec les mauvaises langues.

TAYA :

Il était toujours sensible à ce que je ressentais. D'une manière générale, il est très observateur et cela vaut aussi pour mes émotions. Il n'a pas besoin de dire grand-chose. Il suffit que je lui pose une question simple ou que j'évoque quelque chose pour voir qu'il me comprend à 100 %. Il n'aime pas forcément parler de sentiments, mais il sait deviner quand il est approprié ou nécessaire d'aborder un sujet que j'aurais tendance à vouloir éviter.

Je l'ai remarqué très tôt dans notre relation. Il faisait preuve d'une réelle attention lorsque nous parlions au téléphone.

À bien des égards, nous sommes très différents l'un de l'autre. Pourtant, nous avions l'air de bien nous entendre.

Un jour, au téléphone, il me demanda ce qui, à mon avis, nous rendait compatibles. Je décidai d'évoquer certaines des choses qui me plaisaient chez lui.

— Je pense que tu es quelqu'un de bien, lui dis-je, quelqu'un de vraiment bien. Et un être sensible.

— Sensible ? - Il parut choqué et offensé à cette idée. - Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Tu ne sais pas ce que sensible veut dire ?

— Ça veut dire pleurer au cinéma, ce genre de chose ?

Je ris. Je lui expliquai qu'il semblait comprendre ce que j'éprouvais, parfois avant même que je m'en aperçoive moi-même. Et il me laissait exprimer ces émotions. Plus important encore, il me laissait de l'espace.

Je ne pense pas que ce soit l'image que la plupart des gens se font des SEALs, mais il s'agit pourtant d'un portrait fidèle, en tout cas en ce qui le concerne.

11 SEPTEMBRE 2001

À mesure que notre relation se renforçait, Taya et moi passions de plus en plus de temps ensemble. Nous finîmes par passer les nuits dans l'appartement de l'un ou de l'autre, à Long Beach ou à San Diego.

Un matin, je me réveillai en l'entendant hurler : « Chris ! Chris ! Réveille-toi ! Il faut que tu regardes ça ! »

J'entrai dans le salon d'un pas traînant. Taya avait tourné l'écran et poussé le volume à fond. Je vis une tour du World Trade Center de New York vomir de la fumée.

Je ne comprenais pas ce qui se passait. Une partie cie moi-même était encore endormie.

Puis, alors que nous regardions, un avion vint s'encastrer dans le flanc de la deuxième tour.

« Putain ! », m'exclamai-je.

Je fixai l'écran, bouillonnant de rage et les idées confuses, ne sachant pas très bien si tout cela était réel.

Soudain, je me rappelai que mon téléphone portable était éteint. Je le rallumai et vis que j'avais un paquet de messages. Ce qu'ils indiquaient tous pourrait se résumer par :

Kyle, ramène ton putain de cul à la base. Tout de suite !

Je sautai dans la bagnole de Taya - son réservoir était plein, contrairement à la mienne - et je pris la route de la base. Je ne sais pas exactement à quelle vitesse je roulais, peut-être à 160 kilomètres/ heure, en tout cas j'allais à toute berzingue.

Du côté de San Juan Capistrano, en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, je vis des gyrophares scintiller derrière moi.

Je me rangeai sur le côté. Le flic qui s'approcha semblait furieux.

— Y a-t-il une raison pour laquelle vous roulez si vite ?

— Oui, Monsieur, répondis-je. Je sers dans l'armée et je viens d'être rappelé. Je comprends que vous deviez me mettre une amende. Je sais que je suis en tort mais, avec tout le respect que je

vous dois, pourriez-vous faire aussi vite que possible afin que je puisse revenir sur base ?

— Vous servez dans quelle branche ?

Putain, songeai-je, *je viens de te dire que je devais me présenter à la base. Tu pourrais pas juste me filer cette amende ?* Mais je gardai mon calme.

— Je sers dans la Navy, répondis-je.

— Que faites-vous dans la Navy ?, interrogea-t-il.

Je commençais à être à cran.

— Je suis SEAL.

Il referma son calepin.

— Je vais vous escorter jusqu'à la périphérie de la ville, lança-t-il. Faites-leur payer !

Il ralluma son gyrophare et déboîta devant moi. Nous roulâmes un peu moins vite que la vitesse à laquelle j'allais avant qu'il ne me pince, mais nous étions bien au-delà de la limite autorisée. Il m'accompagna aux limites de sa juridiction, peut-être légèrement au-delà, puis me fit un signe d'adieu.

L'ENTRAÎNEMENT

Nous fûmes mis en alerte immédiate, mais il s'avéra que personne n'avait besoin de nous en Afghanistan ou ailleurs. Ma section allait devoir patienter une année avant de voir de l'action et, lorsque ce serait le cas, ce ne serait pas contre Oussama ben Laden, mais contre Saddam Hussein.

Les gens se font beaucoup d'idées préconçues sur les SEALs et leurs missions. La plupart d'entre eux pensent que nous sommes exclusivement des commandos marine, opérant toujours depuis des navires et frappant uniquement des objectifs maritimes ou côtiers.

Évidemment, bon nombre de nos missions se déroulent en mer - après tout, nous faisons partie de la Navy. Et d'un point de vue historique, les SEALs trouvent leur origine dans les équipes de démolition sous-marine - les UDT. Formés au cours de la Seconde

Guerre mondiale, les hommes-grenouilles des UDT avaient pour tâche de reconnaître les plages avant les débarquements tout en s'entraînant pour de multiples autres missions menées depuis la mer, comme infiltrer les ports ennemis ou poser des mines sur les bâtiments ennemis. Ils furent les nageurs de combat les plus teigneux de la Seconde Guerre mondiale et de la période d'après guerre et les SEALs sont fiers de marcher dans leurs traces.

Mais, en même temps que l'éventail de missions menées par les UDT s'élargit, la Navy comprit que les besoins en opérations spéciales allaient au-delà des limites côtières. De nouvelles unités dénommées SEALs furent formées et entraînées pour ces nouvelles missions, et elles remplacèrent progressivement les UDT.

Si le « L » de SEAL qui signifie « *land »,* la terre, est la dernière lettre de l'acronyme, il n'en a pas moins son importance. Toutes les unités des forces spéciales de l'armée américaine ont leur spécialité. Plusieurs d'entre elles recoupent ce que nous faisons, et il en va de même avec les missions que nous effectuons. Mais chaque branche de l'armée possède une expertise qui lui est propre. Les Ion es spéciales de l'année de terre excellent dans l'entraînement des unités étrangères, pour la guerre tant conventionnelle que non conventionnelle. Les Rangers constituent une formidable force d'assaut - si vous voulez vous saisir d'un bel objectif, un aéroport par exemple, ça c'est leur truc. Les opérateurs des forces spéciales de l'armée de l'air, les *parajumpers,* sont incomparables dès lors qu'il s'agit de sortir les gens du bourbier.

En ce qui nous concerne, l'un de nos domaines de compétences réside dans les AD.

AD signifie « action directe ». Une mission « action directe » est une frappe extrêmement brève dirigée contre une cible de haute importance. Vous pourriez la comparer à une frappe chirurgicale contre un ennemi. D'un point de vue pratique, cela peut aller d'une attaque pour détruire un pont derrière les lignes ennemies à un raid sur une cache terroriste pour y arrêter un artificier - un « raid éclair », comme disent certains. Même s'il s'agit de missions différentes les unes des autres, l'idée sous-jacente est la même : frapper fort et vite avant que l'ennemi ne réalise ce qui se passe.

Après le 11-Septembre, les SEALs commencèrent à se focaliser sur les régions dans lesquelles les terroristes islamistes étaient les plus à même de se trouver - l'Afghanistan en numéro 1, puis le Proche-Orient et l'Afrique. Cela ne nous empêcha pas de continuer à faire tout ce qu'un SEAL sait faire - plonger, sauter d'un avion, faire couler des navires, etc. -, mais, au cours de nos entraînements, nous mettions plus l'accent sur les frappes terrestres que nous ne l'avions fait au cours des années précédentes.

Cette nouvelle direction entraîna des débats qui passaient bien au-dessus de mon grade. Certains voulaient que les SEALs ne pénètrent pas à plus de 20 kilomètres à l'intérieur des terres. Personne ne me demanda mon avis, mais pour ma part, je pense qu'il ne devrait y avoir aucune limite. Personnellement, je suis très heureux de pouvoir rester au sec, mais cela reste accessoire. L'important est que je puisse faire ce pour quoi j'ai été entraîné, partout où la mission a besoin d'être accomplie.

L'entraînement, en tout cas dans sa majeure partie, était amusant, même lorsque nous nous en prenions plein la figure. Nous plongions, nous allions en plein désert, nous partions en montagne. Il nous fallut même subir le supplice de la simulation de noyade et nous fûmes gazés.

Tout le monde subit la simulation de noyade au cours de l'entraînement. Il s'agit de vous préparer dans l'éventualité d'une capture. 1rs instructeurs nous torturèrent de la manière la plus violente qui soit, en nous ligotant et en nous frappant, faisant simplement en sorte de ne pas nous infliger de séquelles permanentes. Ils affirment que tout le monde a un point de rupture et que les prisonniers finissent toujours par parler. En ce qui me concerne, j'aurais fait de mon mieux pour mourir avant de révéler mes secrets.

L'entraînement au gaz fut un autre grand moment. En gros, vous vous faites asperger de gaz CS et vous devez résister. Le gaz CS est un gaz lacrymogène - à base de chlorobenzylidène malonitrile, pour ceux qui auraient fait des études de chimie. Nous l'avions surnommé « tousse-et-crache », car il s'agissait du meilleur moyen de lutter contre ses effets. Au cours de l'entraînement, vous appreniez à laisser vos yeux pleurer, la pire réaction étant de les frotter. Vous dégouliniez de morve, vous toussiez et vous larmoyiez, mais vous

pouviez encore manier votre arme et poursuivre la mission - ce qui constituait l'objectif de l'exercice.

Nous partîmes à Kodiak, en Alaska, faire une course d'orientation. Nous n'étions pas en plein cœur de l'hiver, mais il y avait cependant tellement de neige qu'il nous fallait des chaussures adaptées. Nous commençâmes par apprendre à préserver la température de notre corps - en accumulant les couches de vêtements, etc. - et à construire des abris. L'une des leçons importantes de cet exercice, qui pouvait être appliquée en toutes circonstances, consistait à déterminer la charge à emporter sur le terrain. Vous deviez pouvoir décider si le plus important était de rester léger et mobile, ou de privilégier les munitions et les protections balistiques.

Pour ma part, je préférais la légèreté et la rapidité ; quand nous partions en exercice, je ne comptais pas seulement les kilos de mon paquetage mais aussi les grammes. Plus vous êtes léger, plus vous pouvez être rapide. Les petits salopards que nous allions affronter étaient plus rapides que l'éclair ; chaque détail aurait son importance pour que nous puissions prendre le dessus sur eux.

Les entraînements étaient compétitifs. Nous découvrîmes à un moment que la meilleure section du team serait déployée en Afghanistan. À partir de là, les choses prirent une nouvelle tournure. La concurrence devint féroce, et pas seulement sur le terrain des exercices. Les officiers se poignardaient mutuellement dans le dos. Ils allaient voir le chef de corps et bavaient les uns sur les autres : « Vous avez vu comment ils se sont comportés sur le champ de tir ? Ils ne sont vraiment pas à la hauteur… »

Au final, nous ne fûmes plus que deux sections en lice : la nôtre et une autre. Nous arrivâmes seconds. Ils partirent faire la guerre, nous restâmes à la maison.

C'est là l'une des pires choses qui puissent arriver à un SEAL.

La guerre en Irak se profilant à l'horizon, nos priorités évoluèrent. Nous nous entraînâmes au combat en zone désertique et en zone urbaine. Nous travaillions dur, mais il y avait toujours quelques moments légers.

Je me rappelle cette fois où nous pratiquions un ENZUB (entraînement aux actions en zone urbaine). Nos autorités dénichaient pour cela une ville susceptible de nous accueillir et de

nous prêter un vrai bâtiment - un entrepôt vide, par exemple, ou une maison, quelque chose de plus authentique que ce que l'on peut trouver sur une base. Pour l'entraînement en question, il s'agissait d'une maison. Tout avait été soigneusement planifié avec les autorités policières du coin. Quelques « acteurs » avaient été recrutés pour jouer leur rôle au cours de l'exercice.

Mon travail consistait à assurer la sécurité à l'extérieur. J'interrompis la circulation, faisant signe aux véhicules de s'éloigner sous le regard vigilant des policiers qui observaient sur les côtés.

Tandis que je me tenais dehors, le pistolet bien en vue, l'air pas particulièrement amical, un gars commença à s'approcher de moi en longeant un bâtiment proche.

J'appliquai les consignes de l'exercice. Tout d'abord, je lui fis signe de s'éloigner ; il continua à avancer. Puis je lui braquai le faisceau de ma lampe en plein visage ; il continua à avancer. Je dirigeai mon viseur laser sur lui ; il continua à avancer.

Bien sûr, plus il se rapprochait, plus j'étais convaincu qu'il jouait son rôle et qu'il avait été envoyé pour me tester. Je passai mentalement en revue les règles d'engagement qui stipulaient la manière dont je devais réagir.

« T'es qui, toi ? Un keuf ? »

Le terme « keuf » ne figurait pas dans mes règles d'engagement, mais je me dis qu'il improvisait. La logique de ces règles voulait que je le plaque au sol, ce que je fis. Il commença par résister, puis passa la main sous son blouson pour attraper ce que je pensai être une arme, ce qu'un SEAL jouant le rôle d'un méchant aurait précisément fait. Je réagis de la manière SEAL appropriée, en le plaquant au sol et en le bousculant un peu plus au passage.

Ce qu'il avait sous son blouson se brisa et un liquide se répandit. Il jura et se débattit, mais je ne pris pas le temps d'écouter ses jérémiades.

Lorsqu'il fut bien épuisé, je le menottai, puis regardai autour de moi.

Les policiers, installés dans leurs voitures de service à proximité, étaient pliés de rire. J'allai les voir pour savoir de quoi il retournait.

« Ce type, c'est une ordure », m'expliquèrent-ils. « L'un des plus importants trafiquants de drogue de toute la ville. Nous aurions aimé pouvoir lui foutre la raclée qu'il vient de recevoir. »

Apparemment, M. Keuf avait ignoré tous nos avertissements et s'était baladé au milieu de notre exercice en pensant pouvoir continuer à faire son petit business comme à son habitude. Il y a des crétins partout - mais j'imagine que c'est cette qualité qui lui avait initialement permis de démarrer dans son domaine.

BIZUTAGE ET MARIAGE

Durant plusieurs mois, le Conseil de sécurité de l'ONU fit pression sur l'Irak pour qu'elle respecte les résolutions qui avaient été votées, notamment en autorisant les inspections de sites soupçonnés de produire des armes de destruction massive. La guerre n'était pas encore inévitable : Saddam Hussein aurait pu choisir de céder et de montrer aux inspecteurs de l'ONU tout ce qu'ils souhaitaient voir. Mais, pour la plupart d'entre nous, nous savions qu'il n'en ferait rien. Nous fûmes donc enchantés d'apprendre que nous allions être déployés au Koweït. Nous imaginions déjà que nous partions faire la guerre.

Il y avait là-bas un paquet de choses à faire. En dehors de la surveillance des frontières avec l'Irak ou de la protection des minorités kurdes, qui avaient été gazées et massacrées par Saddam au cours de la première guerre du Golfe, les troupes américaines assuraient également l'interdiction de survol des régions nord et sud. Saddam faisait en effet de la contrebande de pétrole et d'autres produits en violation des résolutions de l'ONU, qu'il s'agisse d'exportation ou d'importation, et les États-Unis et leurs alliés avaient décidé d'y mettre le holà.

Avant que nous ne soyons déployés, Taya et moi décidâmes de nous marier. Cette décision nous surprit tous les deux. Nous avions commencé à en discuter un jour dans la voiture, et nous en étions arrivés tous les deux à la conclusion que nous devions nous marier.

Cette décision me stupéfia alors même que je la prenais. J'étais pourtant convaincu que c'était la bonne chose à faire. Cela tombait

sous le sens. Nous étions très amoureux. Je savais que Taya était la femme avec laquelle je désirais passer le restant de mes jours. Et pourtant, pour je ne sais quelle raison, je ne pensais pas que ce mariage puisse durer.

Nous savions tous les deux que le taux de divorce était extrêmement élevé au sein des SEALs. J'avais même entendu parler d'un taux de 95 % et j'y croyais. Peut-être avais-je cela à l'esprit. Peut-être qu'une partie de moi-même n'était pas prête à s'engager pour toute la vie. Et peut-être comprenais-je également les efforts que mon boulot me demanderaient une fois que nous partirions en guerre. Je ne pourrais pas vraiment expliquer toutes ces contradictions qui me troublaient alors.

Mais s'il y avait bien une chose dont j'étais sûr, c'est que j'étais follement amoureux d'elle et qu'elle m'aimait. Et, pour le meilleur ou pour le pire, qu'il y ait la paix ou la guerre, le mariage serait la prochaine étape de notre couple.

Il y a une chose qu'il faut savoir au sujet des SEALs : quand vous intégrez un team, vous vous faites bizuter. Les sections sont des groupes d'hommes aux relations très étroites. Les bleus - toujours surnommés « les petits nouveaux » - sont traités comme de la merde jusqu'à ce qu'ils fassent leurs preuves. Cela ne se produit généralement pas avant leur premier déploiement, et encore. Les petits nouveaux héritent des tâches les plus rebutantes. Ils sont constamment mis à l'épreuve. Ils s'en prennent plein la gueule.

C'est une sorte de bizutage longue durée qui peut prendre plusieurs formes. Par exemple, au cours d'un entraînement, vous donnez le meilleur de vous-même. Les instructeurs vous en font baver tout au long de la journée. Puis, lorsque l'exercice prend fin, tout le monde sort et va faire la fête. Quand nous sommes en mission d'entraînement, nous circulons généralement dans des camionnettes pouvant transporter douze passagers. Le petit nouveau prend automatiquement le volant - ce qui signifie, bien sûr, qu'il ne pourra pas boire lorsque nous déboulerons dans les bars, en tout cas pas à la hauteur de ce que les SEALs peuvent engloutir.

Il s'agit de la forme de bizutage la plus douce. En fait, elle est si douce qu'elle ne s'apparente pas vraiment à du bizutage.

Étrangler le petit nouveau pendant qu'il conduit, ça, en revanche, c'est du bizutage.

Une nuit, peu après que j'eus intégré ma section, nous partîmes faire la fête après une mission. Quand nous quittâmes le bar, tous les anciens s'installèrent à l'arrière. Je ne conduisais pas, mais cela ne me posait aucun problème - j'aime bien m'asseoir à l'avant. Nous roulions à bonne vitesse depuis un moment lorsque soudain j'entendis : « Un-deux-trois-quatre, je déclare la guerre. »

Je me fis aussitôt tabasser. Une « déclaration de guerre » signifiait l'ouverture des hostilités contre le petit nouveau. Je sortis du véhicule avec plusieurs côtes meurtries et un œil au beurre noir, peut-être deux. Je dois avoir eu la lèvre ouverte une bonne dizaine de fois au cours de ces bizutages.

Il faut préciser que les hostilités dans les camionnettes sont différentes de celles qui ont lieu dans les bars, une autre spécialité des SEALs. Les SEALs sont connus pour leur propension à s'impliquer dans des bagarres de bar et je ne faisais pas exception à la règle. Je fus arrêté plus d'une fois, même si de manière générale les plaintes n'étaient jamais enregistrées ou alors rapidement enterrées.

Pourquoi les SEALs se bagarrent-ils autant ?

Je n'ai pas fait d'étude scientifique, mais je pense que c'est dû en grande partie à l'agressivité que nous refoulons en nous. Nous sommes entraînés à tuer des gens et, en même temps, nous apprenons à nous sentir invincibles. Il s'agit d'une combinaison assez explosive.

Lorsque vous entrez dans un bar, il y aura toujours quelqu'un pour vous bousculer d'un coup d'épaule ou pour vous faire comprendre d'une autre manière que vous êtes indésirable. Cela arrive dans tous les bars du monde. La plupart des gens se contentent généralement de faire comme si de rien n'était.

En revanche, si quelqu'un fait cela à un SEAL, nous répondons et l'assommons.

En même temps, il faut préciser que si les SEALs sonnent la fin des combats, ce ne sont généralement pas eux qui les déclenchent. Dans de très nombreux cas, ces bagarres sont le résultat d'un accès

de jalousie ou de la nécessité pour un imbécile de tester sa virilité ou de gagner le droit de se vanter de s'être battu avec un SEAL.

Quand nous entrons dans un bar, nous n'allons pas nous planquer dans un coin ou la jouer profil bas. Nous entrons avec assurance. Nous sommes peut-être un peu bruyants. Et comme nous sommes jeunes et en pleine forme, les gens ont tendance à nous remarquer. Les filles tournent souvent autour des groupes de SEALs et cela rend peut-être leurs amis jaloux. À moins qu'ils ne cherchent à prouver autre chose pour je ne sais quelle raison. D'une manière ou d'une autre, les choses dégénèrent et des bagarres éclatent.

Mais je n'étais pas en train de parler des bagarres de bar ; je parlais des bizutages. Et de mon mariage.

Nous nous trouvions dans le Nevada, dans les montagnes ; il faisait froid, il neigeait. On m'avait accordé quelques jours de permission pour rentrer me marier ; j'étais censé pouvoir décoller le lendemain matin. Le reste de la section avait encore un peu de boulot à terminer.

Nous retournâmes cette nuit-là sur notre base temporaire et gagnâmes la salle de planification des missions. Le chef indiqua à tous que nous pouvions nous détendre et boire quelques bières pendant que nous organiserions l'opération du lendemain. Puis il se tourna vers moi.

« Hé, le petit nouveau, va chercher les bières et les boissons dans la camionnette et ramène-les ici. »

J'y allai aussitôt.

Lorsque je revins, tout le monde était assis. Il n'y avait plus qu'une seule chaise de libre, et elle se trouvait au milieu d'un cercle formé par les autres. Je ne réfléchis pas et m'assis dessus.

« OK, voici ce que nous allons faire », commença mon chef, qui se tenait devant un tableau effaçable à l'entrée de la pièce. « L'opération sera une embuscade. La cible se trouvera au centre. Nous l'encerclerons complètement. »

Je songeai que cela n'était pas très malin. Si nous arrivions de toutes les directions, nous nous tirerions les uns sur les autres. Nos positions d'embuscade adoptaient habituellement une forme de L pour éviter ce genre de désagrément.

Je regardai le chef. Il me regarda. Soudain, son expression grave se transforma en un sourire sardonique.

Aussitôt, les autres me sautèrent dessus.

Je m'écroulai au sol une seconde plus tard. Ils me menottèrent à une chaise, puis me firent subir une parodie de procès.

De nombreuses charges avaient été retenues contre moi. La première voulait que j'eusse fait part de mon désir de devenir sniper.

« Ce petit nouveau manque vraiment de reconnaissance ! », s'époumona le procureur. « Il ne veut pas faire son boulot. Il pense qu'il est meilleur que les autres. »

J'essayai de protester, mais le juge - le chef en personne - me refusa la parole. Je me tournai vers l'avocat de la défense.

— À quoi vous attendiez-vous ?, dit-il. Mon client n'a pas été plus loin que l'école primaire.

— Coupable, lança le juge. Charge suivante !

— Votre Honneur, l'accusé a manqué de respect à sa hiérarchie, annonça le procureur. Il a dit à l'OC d'aller se faire foutre.

— Objection !, rétorqua mon avocat, c'est à l'OIC qu'il a dit d'aller se faire foutre.

L'OC est l'officier commandant, l'OIC le chef de section. Une nuance importante, sauf dans le cas présent.

— Coupable ! Charge suivante !

Pour toutes les charges dont je lus reconnu coupable - ils sortaient tout ce qui leur passait par la tête - je fus condamné à boire un whisky-coca aussitôt suivi d'un verre de whisky

Ils réussirent à me saouler avant même que nous n'en arrivions aux crimes les plus graves. À un moment, ils me déshabillèrent et me remplirent le caleçon de glaçons. Je finis par m'évanouir.

Puis ils me vidèrent une bombe de peinture dessus, avant de me dessiner des petits lapins Playboy sur le torse et dans le dos - pas vraiment le genre de tatouage à arborer pour une lune de miel.

Un peu plus tard, mes amis commencèrent à s'inquiéter de mon état de santé. Ils me ficelèrent donc à une planche dorsale, complètement nu, et me transportèrent dehors, avant de me planter

dans la neige. Ils m'y laissèrent le temps que je reprenne vaguement conscience. Je tremblais alors tellement que j'aurais pu remplacer un marteau piqueur pour percer un trou dans le toit d'un bunker. Ils me mirent sous perfusion - une solution saline administrée par voie intraveineuse permet de réduire le taux d'alcool dans le sang -, puis me ramenèrent finalement à l'hôtel, toujours ficelé sur ma planche dorsale.

Tout ce dont je me souviens ensuite, c'est d'avoir été transporté dans un escalier, sans doute jusqu'à ma chambre. Il devait y avoir quelques clients alentour, car j'entendais les gars hurler « Rien à voir, circulez ! » tandis qu'ils me transportaient.

Taya nettoya le gros de la peinture et des lapins lorsque je la retrouvai le lendemain. Quelques séquelles restaient cependant visibles sous ma chemise, aussi je la boutonnai jusqu'au col pour la cérémonie.

Les hématomes de mon visage avaient alors presque disparu. Mon sourcil cicatrisait lentement grâce aux points de suture (le souvenir d'une bagarre amicale entre copains quelques semaines plus tôt). La coupure de ma lèvre (au cours d'un entraînement) cicatrisait elle aussi plutôt bien. Les jeunes épouses ne rêvent sans doute pas d'un promis peinturluré et amoché, mais cela sembla faire le bonheur de Taya.

Les conditions de notre lune de miel lui firent moins plaisir. Le team m'avait généreusement accordé trois jours pour convoler et partir en voyage de noces. En ma qualité de petit nouveau, je lui en étais gré. Mon épouse ne fut pas aussi compréhensive et elle me le fit savoir. Quoi qu'il en soit, nous nous mariâmes et partîmes rapidement en lune de miel. Puis je repris le boulot.

Chapitre 3

Arraisonnements

PRÊTS À FAIRE FEU

« Réveille-toi, on a un pétrolier en visu. »

J'émergeai de mon sommeil, allongé sur le bateau où j'avais essayé de me reposer malgré le vent glacé et la mer agitée. J'étais trempé par les embruns. Même si c'était mon premier déploiement et que j'étais encore le petit nouveau, je maîtrisais déjà l'art de m'endormir quelles que soient les conditions de confort - une qualité essentielle chez un SEAL.

La coque d'un pétrolier se dessinait à l'horizon. Un hélicoptère l'avait repéré, naviguant discrètement dans le Golfe après avoir illégalement rempli ses soutes en Irak. Notre mission consistait à monter à bord, à vérifier ses papiers, et, si comme nous le supposions le navire avait violé les résolutions de l'ONU, à le remettre aux Marines ou à d'autres autorités qui le prendraient en charge.

Je me hâtai de me préparer. Notre semi-rigide (une embarcation à coque rigide équipée de boudins gonflables, utilisée pour de multiples missions des SEALs) ressemblait à un mélange de canot de sauvetage en caoutchouc et de hors-bord qui aurait été équipé de deux monstrueux moteurs à l'arrière. D'une longueur de 11 mètres, il pouvait accueillir huit SEALs et monter jusqu'à 45 nœuds par mer calme.

Les gaz d'échappement des moteurs dérivèrent dans le sillage de l'embarcation, se mêlant aux embruns, tandis que nous prenions de la vitesse. Nous chevauchions le sillage du pétrolier, là où son radar ne pouvait pas nous repérer. Je me mis au travail et attrapai une longue perche sur le plancher de l'embarcation. Nous décélérâmes tandis que notre semi-rigide remontait le long du le flanc du navire, jusqu'à ce que nous calions notre vitesse sur la sienne. Les moteurs

du navire iranien grondaient si fort dans l'eau que le vacarme couvrait celui de nos propres moteurs.

Alors que nous glissions sur le flanc du pétrolier, je déployai ma perche vers le haut, en essayant d'accrocher le grappin fixé à son sommet sur le bastingage du navire. Ma prise assurée, je libérai la perche.

Parfait.

Un tendeur reliait le grappin à la perche, tandis qu'une échelle souple faite de câbles métalliques était reliée au grapin. Quelqu'un attrapa le bas de l'échelle pendant que l'homme de tête commençait à gravir le flanc du navire.

Un pétrolier à pleine charge s'enfonce profondément dans l'eau, au point qu'il suffit parfois d'agripper le bastingage et de sauter par-dessus bord. Ce n'était pas le cas ici - le bastingage était légèrement plus haut que notre petite embarcation. Je ne suis pas un adepte des grandes hauteurs, mais cela ne me posait pas de problème tant que je ne réfléchissais pas trop à ce que je faisais.

L'échelle dansait sous le vent et les vibrations du pétrolier ; je tirai sur mes bras aussi rapidement que possible, mes muscles faisant bon usage de ce qu'ils avaient appris au cours de toutes ces sessions de traction lors du stage BUD/S. Quand j'atteignis le bastingage, l'homme de tête se dirigeait déjà vers la passerelle.

Soudain, le pétrolier commença à prendre de la vitesse. Le capitaine, qui venait seulement de découvrir que son navire faisait l'objet d'un abordage, tentait de gagner les eaux iraniennes. S'il y parvenait, il nous faudrait abandonner le navire : nos ordres nous interdisaient formellement d'arraisonner un navire en dehors des eaux internationales.

Je rattrapai les gars en tête alors qu'ils arrivaient à la porte de la passerelle. L'un des hommes d'équipage y arriva à peu près en même temps et tenta de la fermer à clé. Il ne fut pas assez rapide, ou assez fort : l'un des nôtres se jeta contre la porte et l'ouvrit d'un coup.

Je m'élançai, l'arme à l'épaule.

Nous avions effectué une bonne dizaine d'opérations similaires au cours des derniers jours et personne n'avait opposé la moindre

résistance. Mais le capitaine de ce navire avait l'esprit combatif et, même s'il n'était pas armé, ne semblait pas disposé à se rendre.

Il fonça sur moi.

Une réaction stupide. Je n'étais pas seulement plus grand que lui, je portais également un gilet balistique. Sans oublier le fait que j'avais un pistolet-mitrailleur entre les mains.

Je pris mon arme par le canon et frappai l'homme en pleine poitrine. Il s'effondra.

Par le plus grand des hasards, je glissai aussi. Mon coude s'écrasa droit dans son visage.

À deux reprises.

Cela lui ôta toute velléité de résistance. Je le retournai sur le ventre et le menottai.

L'arraisonnement et la fouille des navires - officiellement désignées par le sigle VBSS - constituent l'une des missions habituelles des SEALs. Alors que la Navy « classique » dispose de matelots entraînés à effectuer ce boulot en temps de paix, nous sommes pour notre part entraînés à effectuer ces fouilles dans des zones où les équipages risquent d'opposer une certaine résistance. Au cours de l'hiver 2002-2003, alors que la guerre pointait à l'horizon, cela concernait notamment le golfe Persique au large de l'Irak. Les Nations unies estimèrent plus tard que l'Irak avait réussi à exporter frauduleusement, en violation des sanctions internationales, pour plusieurs milliards de dollars de pétrole ou d'autres marchandises - cet argent bénéficiant directement au régime de Saddam.

Ce trafic s'effectuait de différentes manières. On pouvait trouver du pétrole dans des céréaliers, dissimulé dans des fûts. Plus couramment, il s'agissait de pétroliers qui transportaient des milliers et des milliers de litres excédentaires par rapport à ce que les Nations unies leur avaient permis d'embarquer dans le cadre du programme « Pétrole contre nourriture ». Mais cela ne concernait pas que le pétrole. Cet hiver-là, l'une des cargaisons de contrebande les plus importantes fut constituée de… dattes. Apparemment ils pouvaient en tirer un bon prix sur le marché mondial.

C’est au cours des premiers mois de mon premier déploiement que je fis la connaissance de l’unité polonaise *Wojskowa Formacja Specjalna GROM im. Cichociemnych Spadochroniarzy Armii Krajowej* - l’Unité Militaire Spéciale GROM des Parachutistes Sombres et Silencieux de l’Armée Polonaise, plus connue sous le nom de GROM. C’est la version polonaise des forces spéciales, qui jouit d’une excellente réputation dans le domaine des opérations spéciales, et cette unité participait aux arraisonnements avec nous.

Habituellement, nous travaillions à partir d’un grand navire que nous utilisions comme base flottante pour nos semi-rigides. La moitié de la section partait patrouiller pour une période de vingt-quatre heures. Nous naviguions en direction d’un cap donné, puis nous nous laissions dériver pour la nuit et attendions. Avec un peu de chance, un hélicoptère ou un navire nous signalait un bateau quittant les côtes irakiennes et s’enfonçant profondément dans l’eau. Tous ceux qui transportaient un chargement étaient arraisonnés et inspectés. Nous mettions le cap dessus et montions à bord.

À plusieurs reprises, nous utilisâmes un Mk-V. Le Mk-V est une embarcation rigide destinée aux opérations spéciales et que certaines personnes ont comparée aux vedettes-torpilleurs de la Seconde Guerre mondiale. L’embarcation ressemble à une vedette blindée, et son travail consiste à insérer des SEALs en zone dangereuse aussi rapidement que possible. Construite en aluminium, elle dépote sérieusement, pouvant atteindre les 65 nœuds. Mais nous appréciions surtout le pont plat derrière la superstructure. Normalement, nous devions y embarquer deux Zodiac, mais comme ces derniers n’étaient pas nécessaires, tous les hommes grimpaient à bord depuis leurs semi-rigides et pouvaient s’allonger pour dormir en attendant qu’un navire soit repéré. Cela valait bien mieux que de s’étendre en travers des sièges ou de se tortiller en essayant de se reposer contre le plat-bord.

L’arraisonnement des navires dans le Golfe se transforma rapidement en routine. Nous pouvions en aborder une douzaine chaque nuit. Mais notre plus belle prise ne s’effectua pas au large de l’Irak ; elle se produisit à 1 500 milles de là, au large des côtes africaines.

LES SCUD

À la fin de l'automne, une section de SEALs déployée aux Philippines alla fouiner du côté d'un cargo baptisé *So San* et plusieurs hommes y fixèrent un mouchard. À partir de là, le navire nord-coréen fut surveillé.

Ce cargo jaugeant 3 500 tonnes avait un historique de livraison intéressant de et vers la Corée du Nord. À en croire une rumeur, il avait transporté des produits chimiques susceptibles d'être utilisés dans la fabrication de gaz innervant. Dans notre cas, cependant, le livre de bord du *So San* indiquait qu'il transportait du ciment.

En réalité, il convoyait des missiles Scud.

Le navire fut suivi autour de la Corne de l'Afrique tandis que l'administration du président Bush statuait sur son sort. Finalement, le président ordonna que le navire soit arraisonné et fouillé : tout à fait le genre de mission dans laquelle les SEALs excellent.

Nous disposions d'une section à Djibouti, ce qui était bien plus proche que l'endroit où nous nous trouvions, mais en raison de la chaîne de commandement et de la manière dont étaient gérés les détachements - l'unité de Djibouti travaillait alors pour les Marines, alors que nous étions sous l'autorité directe de la Navy-, nous reçûmes pour mission de nous emparer du cargo.

Vous imaginez la joie de notre unité sœur lorsque nous arrivâmes à Djibouti. Nous ne leur avions pas seulement « volé » une mission qu'ils considéraient comme leur, ils devaient en plus nous donner un coup de main pour décharger notre matériel et nous préparer.

Dès que je descendis de l'avion, je repérai la présence d'un camarade.

— Hé !, hurlai-je.

— Va te faire foutre, répondit-il.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Va te faire foutre.

Son accueil n'alla pas plus loin. Je ne lui en voulais pas ; à sa place, j'aurais été aussi furax. Lui et les autres finirent cependant par nous rejoindre - ils n'étaient pas furieux contre nous, mais contre la

manière dont les choses se déroulaient. À contrecœur, ils nous aidèrent à nous préparer pour la mission, puis ils nous accompagnèrent jusqu'à un hélicoptère qui faisait la navette avec l'*USS Nassau,* un navire d'assaut amphibie qui croisait dans l'océan Indien.

Les amphibies, comme on les appelle, sont de gigantesques porte-hélicoptères d'assaut. Parfois, ils servent également aux Harrier des Marines. Ils ressemblent à de vieux porte-avions avec leur pont d'envol rectiligne. Ils sont assez imposants et disposent d'outils de commandement et de contrôle qui peuvent être utilisés pour monter un centre de planification et de commandement avancé dans le cadre d'un assaut.

Il y a plusieurs moyens de s'emparer d'un navire, en fonction des conditions et de la cible. Nous aurions pu utiliser des hélicoptères pour prendre d'assaut le *So San,* mais en observant les clichés du navire, nous nous aperçûmes que des câbles d'acier traversaient le pont supérieur. Il aurait fallu retirer ces câbles avant de pouvoir nous poser, et cela aurait allongé le déroulé de l'opération.

Sachant que nous perdrions l'effet de surprise si nous utilisions les hélicoptères, nous décidâmes plutôt d'avoir recours aux semi-rigides. Nous commençâmes à pratiquer des approches sur les flancs de l'*USS Nassau* avec des embarcations qui nous avaient été amenées par une Spécial Boat Unit (les Spécial Boat Units transportent les SEALs sur les lieux de l'action. Elles manœuvrent des semi-rigides, des Mk-V et d'autres embarcations susceptibles d'être utilisées par les SEALs. Ils sont entraînés à réaliser des insertions en conditions de combat et à braver le feu ennemi afin d'infiltrer et d'exfiltrer les SEALs.)

Parallèlement, le *So San* continuait à voguer vers nous. Nous nous équipâmes lorsqu'il arriva à notre portée, nous préparant à le frapper. Mais, avant que nous n'embarquions dans nos semi-rigides, nous reçûmes l'ordre de rester en stand-by. Les Espagnols étaient passés à l'attaque.

Quoi !

La frégate espagnole *Navarra* avait intercepté le *So San,* qui n'avait trompé personne en naviguant sans pavillon et en cachant son nom. Selon les comptes rendus ultérieurs, les forces spéciales

espagnoles étaient intervenues dès lors que le cargo avait refusé d'obéir aux sommations de la frégate. Bien sûr, ils eurent recours aux hélicoptères et, comme nous l'avions supposé, ils perdirent du temps à cisailler les câbles. D'après ce que j'ai entendu dire, ce délai suffit au capitaine et à son équipage pour se débarrasser de documents et de chargements compromettants. Et je pense que cela s'est réellement passé de cette manière.

Visiblement, de nombreuses choses se déroulaient en coulisses dont nous n'étions pas informés.

Mais qu'importe.

Notre mission évolua très vite. Plutôt que nous emparer du cargo, nous devions maintenant monter à bord et le fouiller - et découvrir les Scud.

Vous pourriez croire qu'il est facile de trouver des missiles de ce genre, mais ils restèrent invisibles dans notre cas. Les soutes du cargo étaient remplies de sacs de ciment - des sacs de 40 kg. Il devait y en avoir des centaines de milliers.

Il n'y avait qu'un seul endroit où les missiles pouvaient être cachés. Nous commençâmes donc à déplacer les sacs. Nous nous activâmes pendant vingt-quatre heures d'affilée. Sans sommeil, uniquement des sacs à transporter. Je dois en avoir déplacé plusieurs milliers à moi tout seul. C'était terrible. J'étais couvert de poussière. Dieu seul sait à quoi mes poumons pouvaient ressembler. Finalement, nous trouvâmes des conteneurs enfouis en profondeur. Nous sortîmes les torches et les scies.

J'attrapai une de ces scies circulaires qui peuvent découper quasiment tout sur terre, y compris des conteneurs pour missiles Scud.

Nous trouvâmes 15 missiles sous les sacs de ciment. Je n'avais encore jamais vu de Scud auparavant et, pour être honnête, je dois avouer qu'ils avaient plutôt de la gueule. Nous prîmes des photos, puis nous demandâmes à l'équipe Nedex - les experts en neutralisation d'explosifs - de s'assurer qu'ils étaient inertes.

Tous les hommes de la section étaient recouverts de poussière de ciment. Quelques-uns allèrent piquer une tête afin de se nettoyer. Pas moi. Compte tenu de mes mésaventures avec la plongée sous-

marine, je n'avais aucune envie de courir le moindre risque. Avec tout ce ciment sur moi, qui sait ce qui aurait pu se produire au contact de l'eau ?

Nous confiâmes le *So San* aux Marines et retournâmes à bord de l'*USS Nassau,* où les autorités nous firent savoir que nous serions renvoyés au Koweït « aussi rapidement et avec la même efficacité que nous avions été amenés là ».

Bien sûr, il n'en fut rien. Nous passâmes deux semaines à bord de l'*USS Nassau.* Pour je ne sais quelle raison, la Navy n'arrivait pas à nous allouer un de ces innombrables hélicoptères immobilisés sur le pont pour nous transférer jusqu'à Djibouti. Aussi, nous jouâmes aux jeux vidéo et soulevâmes de la fonte. Et nous eûmes le temps de dormir.

Malheureusement, nous n'avions que le jeu vidéo *Madden Football* avec nous. Je fis de gros progrès. Jusque-là, je n'avais jamais été très bon en jeux vidéo. Aujourd'hui, je suis un expert - surtout de *Madden Football.* C'est sans doute à ce moment-là que je suis devenu accro. Je crois que ma femme m'en veut toujours de ces deux semaines passées à bord de l'*USS Nassau.*

Une petite précision sur les Scud : ils étaient destinés au Yémen. En tout cas, c'est ce que le Yémen prétendit. Certaines rumeurs prétendirent qu'ils faisaient partie d'un accord impliquant la Libye pour qu'elle accueille Saddam Hussein en exil, mais je n'ai aucune idée quant à leur fiabilité. Quoi qu'il en soit, nous rendîmes les missiles à leur cargo et ils poursuivirent leur route jusqu'au Yémen, Saddam Hussein resta en Irak, et nous retournâmes au Koweït pour nous préparer à la guerre.

NOËL

C'était le premier Noël que je passais loin de ma famille et je trouvais cela un peu déprimant. Cette journée s'écoula sans qu'il se passe rien de mémorable.

Je me rappelle cependant les cadeaux que nous firent parvenir les parents de Taya : des Hummer télécommandés.

Il s'agissait de petits jouets qui étaient une vraie tuerie à piloter. Certains des Irakiens qui travaillaient sur la base n'avaient visiblement jamais rien vu de tel. Quand j'envoyais le véhicule dans leur direction, ils hurlaient de peur et prenaient leurs jambes à leur cou. Peut-être pensaient-ils qu'il s'agissait d'une sorte de missile radioguidé ? Leurs cris perçants et leurs fuites dans la direction opposée me faisaient plier de rire. Ces petits moments de plaisir en Irak furent inestimables.

Certaines des personnes avec lesquelles nous travaillions n'étaient pas des flèches, et toutes n'étaient pas forcément bien disposées vis-à-vis des États-Unis.

L'un d'entre eux fut même surpris se masturbant au-dessus de notre nourriture.

Il fut rapidement escorté hors de la base. Le chef de corps savait en effet que, dès que l'on apprendrait cette histoire, l'un d'entre nous tenterait de lui régler son compte.

Nous demeurâmes dans deux camps différents au Koweït : Ali Al-Salem et Doha. Les commodités dont nous y disposions étaient pour le moins limitées.

Doha était une grande base américaine, et elle joua un rôle important dans la première guerre du Golfe comme dans la seconde. Nous nous vîmes affecter un entrepôt, dans lequel nous élevâmes quelques cloisons pour faire office de chambres avec l'aide des Seabees, le génie militaire de l'US Navy. Nous ferions à nouveau appel aux Seabees pour un coup de main similaire dans le futur.

Ali Al-Salem était un camp encore plus spartiate, du moins en ce qui nous concernait. Nous y eûmes droit, en tout et pour tout, à une tente et quelques étagères. Les galonnés s'imaginaient sans doute que les SEALs n'avaient pas de grands besoins en matière de confort.

Je me trouvais au Koweït lorsque j'assistai à ma première tempête de sable. Le jour se transforma soudain en nuit. Du sable se mit à tourbillonner partout. On vit au loin un gigantesque nuage brun-orangé s'approcher puis, tout à coup, on se retrouva plongé dans les ténèbres avec l'impression d'être au centre d'un puits de mine secoué de toutes parts, ou enfermé dans le tambour d'une machine à laver qui utiliserait du sable plutôt que de l'eau.

Je me trouvais alors dans un hangar à avions et, même si les portes en étaient fermées, la densité de poussière dans l'air était inimaginable.

Le sable était si fin qu'il fallait à tout prix éviter de s'en prendre dans les yeux car il était impossible de s'en débarrasser. Nous apprîmes très rapidement à porter des lunettes de ski pour nous protéger, les lunettes de soleil étant inefficaces.

LA mitrailleuse M60

En ma qualité de petit nouveau, je fus nommé mitrailleur à la M60, une mitrailleuse à bande dont plusieurs modèles ont équipé l'armée américaine au cours des décennies passées.

La M60 a été développée dans les années 1950. Elle est chambrée en 7,62 mm et bénéficie d'une conception telle qu'elle peut être utilisée en version coaxiale sur un véhicule blindé ou à bord d'un hélicoptère, aussi bien qu'en version mitrailleuse légère pour être portée par un homme. Elle fut de tous les combats au Vietnam, où les fantassins la surnommèrent « la Cochonne » et, de temps à autre, maudirent son canon chauffé au rouge au point qu'il fallait un gant en amiante pour le changer après avoir tiré quelques centaines de balles - ce qui n'était pas très pratique au milieu des combats.

La Navy apporta des améliorations substantielles à cette arme au fil des années, qui demeure une arme extrêmement puissante. La dernière version est en fait si innovante qu'elle a reçu un nouveau nom : Mk-43 Mod 0. (Certains soutiennent qu'elle devrait être considérée comme une nouvelle arme à part entière ; je n'entrerai pas dans ce débat.) Elle est relativement légère - une dizaine de kilos - et dispose d'un canon relativement court. Elle bénéficie également d'un rail, sur lequel il est possible de fixer des accessoires tels qu'une lunette de visée.

Différentes autres versions sont en service, dont la M240, la M-249 et la Mk-46, une variante de la M-249.

D'une manière générale, toutes les mitrailleuses utilisées au sein de ma section étaient appelées des « 60 », même s'il s'agissait d'un modèle différent comme la Mk-48. Nous utilisâmes également la Mk-48 au cours de notre déploiement en Irak, mais à moins que cela n'ait une importance pour une raison ou pour une autre, je continuerai à désigner toutes les mitrailleuses de la section sous le

vocable de « 60 » et laisserai à d'autres le soin de débattre de la pertinence de la chose.

Le surnom de « Cochonne » donné à la M60 a perduré au cours des ans, ce qui fait que de nombreux mitrailleurs sont eux-mêmes affublés du sobriquet « Cochon » ou l'une de ses variantes ; dans ma section, un de mes amis prénommé Bob n'y échappa pas.

J'y échappai. J'avais pour surnom « Tex », qui était l'un des mots les plus civilisés par lesquels les gens m'appelaient.

La guerre devenant inévitable, nous commençâmes à patrouiller à la frontière du Koweït, afin de nous assurer que les Irakiens ne tenteraient pas des frappes préventives. Nous commençâmes également à nous entraîner pour les missions à venir.

Cela impliquait de passer un bon bout de temps dans les DPV, également connus sous le nom de « Buggies des sables ».

Les DPV (Desert Patrol Vehicles) ont une allure particulièrement sympathique vus de loin, et ils sont bien mieux équipés que les véhicules tout-terrain de base. Ils disposent d'une mitrailleuse 12,7 mm et d'un lance-grenades Mk-19 à l'avant, ainsi que d'une M60 à l'arrière. Ils bénéficient également d'un lance-roquette LAW à usage unique, une arme antichar dans l'esprit des bazookas ou des Panzerfausts de la Seconde Guerre mondiale. Les roquettes sont fixées à des supports spécifiques montés sur le cadre tubulaire supérieur. L'antenne satellite fixée au sommet du cadre tubulaire, avec l'antenne radio à côté, ajoute encore à sa silhouette sympathique.

Quasiment toutes les images de DPV que vous verrez le représentent volant au-dessus d'une dune de sable, les roues dans le vide. Une image excessivement sympathique.

Malheureusement, ce n'est qu'une image, pas la réalité.

D'après ce que j'ai compris, les DPV ont été conçus à partir d'un design utilisé lors des courses tout-terrain sur les plages de Californie. Presque entièrement désossés, ils avaient sans aucun doute une allure terrible. Le problème, c'est que nous ne les conduisions pas désossés. Tous les équipements que nous transportions ajoutaient un poids considérable. Nous avions nos sacs à dos, mais aussi l'eau et la nourriture dont nous avions besoin pour

survivre quelques jours dans le désert. Ainsi que des réservoirs d'essence supplémentaires, sans oublier trois SEALs équipés de pied en cap - le conducteur, le navigateur et le mitrailleur.

Et sans compter, dans notre cas, un drapeau du Texas flottant à l'arrière du véhicule. Mon chef et moi étions tous deux texans, ce qui rendait l'usage du drapeau obligatoire.

L'accumulation d'équipements faisait rapidement grimper la charge du véhicule. Les DPV fonctionnent avec des petits moteurs Volkswagen qui, selon moi, sont de la camelote. Ils étaient peut-être adaptés à des voitures, ou à des buggies des sables qui ne voyaient jamais un combat, mais lorsque nous partions en patrouille pour deux ou trois jours, nous passions presque toujours le même nombre de jours à effectuer des réparations une fois rentrés. Nous rencontrions inévitablement des problèmes de transmission ou des ratés moteur. Il nous fallait faire nos propres réparations. Heureusement, ma section comptait un mécanicien certifié ASCE, qui faisait en sorte de garder nos véhicules en état de rouler.

Mais leur plus grand défaut venait de ce qu'ils n'avaient que deux roues motrices. C'était un véritable problème dès lors que le sol était meuble. Nous réussissions à nous en sortir aussi longtemps que nous continuions à rouler mais, dès que nous nous arrêtions, les ennuis commençaient. Nous devions pelleter à tour de bras tout le sable du Koweït pour réussir à nous désensabler.

Cela dit, quand tout fonctionnait, ces véhicules étaient de vraies tueries. En ma qualité de mitrailleur, je disposais du siège surélevé derrière le conducteur et le navigateur, tous deux assis l'un à côté de l'autre en dessous de moi. Équipé de lunettes balistiques et tactiques ainsi que d'un casque genre pilote d'hélicoptère, je me sanglais dans un harnais à cinq points d'attache et serrais les fesses tandis que nous traversions le désert à toute vitesse. Nous pouvions pousser jusqu'à 110 kilomètres/heure. Je lâchais alors quelques rafales de 12,7 mm, puis tirais sur le levier de mon siège pour pivoter vers l'arrière. J'attrapais alors la M60 et lâchais quelques rafales de plus. Si nous simulions une attaque sur le flanc en roulant, je pouvais saisir le M-4 que je portais et tirer dans cette direction.

Rafaler à pleine vitesse avec la M60, voilà qui était *amusant* !

Bien viser avec cette mitrailleuse tandis que le véhicule rebondissait sur le sable n'était pas rien. Vous pouviez pointer l'arme vers le haut ou vers le bas pour viser l'objectif, mais sans espoir d'obtenir une grande précision - au mieux, vous pouviez déclencher un barrage de feu suffisant pour vous permettre de décamper au plus vite.

En plus de nos quatre DPV équipés de trois sièges, nous avions également deux DPV à six sièges. La version six sièges était la version de base - deux rangées de trois sièges, avec pour seule arme la M60 à l'avant. Nous utilisions ce modèle comme véhicule de commandement. Le conduire était plutôt rasoir ; cela vous donnait l'impression de vous trouver dans le break de votre mère tandis que votre père s'éclatait avec son coupé sport.

Nous nous entraînâmes pendant plusieurs semaines, effectuant de nombreuses traversées du désert, montant des postes d'observation ou réalisant des missions de SR (Surveillance et reconnaissance) le long de la frontière. Nous creusions, nous recouvrions nos véhicules de filets de camouflage et nous essayions de devenir invisibles au milieu du désert. Cela n'avait rien d'évident pour un DPV : au mieux, cela ressemblait à un DPV essayant de se planquer au milieu du désert. Nous nous entraînâmes également à débarquer des hélicoptères à bord de nos DPV, accélérant sur la rampe arrière dès qu'elle touchait le sol : un véritable rodéo sur quatre roues.

Alors que la fin du mois de janvier approchait, nous commençâmes à nous inquiéter - non pas que la guerre éclate, mais qu'elle démarre sans nous. Le déploiement habituel d'une section SEAL est de six mois. Nous étions partis en septembre, et nous devions donc rentrer aux États-Unis quelques semaines plus tard.

Je voulais me battre. Je voulais faire ce pour quoi j'avais été entraîné. Les contribuables américains avaient dépensé des sommes considérables pour que je puisse m'entraîner et devenir un SEAL. Je souhaitais faire mon devoir, défendre mon pays, accomplir mon travail.

Plus que tout autre chose, je voulais connaître le frisson de la bataille.

Taya, elle, voyait les choses d'un autre œil.

TAYA :

J'étais terrifiée tandis que les préparatifs de la guerre se poursuivaient. Même si les hostilités n'avaient pas officiellement commencé, je savais qu'ils étaient impliqués dans des opérations dangereuses. Quand les SEALs travaillent, le risque est toujours présent. Chris essayait de minimiser les choses pour ne pas m'inquiéter, mais je n'étais pas aveugle et je pouvais lire entre les lignes. Mon angoisse s'exprimait de différentes manières. J'étais nerveuse. Je croyais voir des choses qui, en fait, n'existaient pas. Je n'arrivais pas à dormir autrement qu'avec toutes les lumières allumées ; je lisais toutes les nuits jusqu'à ce que mes paupières se ferment toutes seules. Je faisais tout ce que je pouvais pour éviter d'être seule ou d'avoir du temps pour cogiter.

Chris m'appela deux fois pour me parler d'accidents d'hélicoptères dans lesquels il avait été impliqué. Les deux accidents n'étaient pas très graves, mais il avait peur que j'en entende parler par une antre source et que je m'inquiète pour rien.

« Je voulais juste te prévenir; au cas où tu l'apprendrais aux infos », disait-il. « L'hélico a eu quelques problèmes, mais je vais très bien. »

Un jour, il m'annonça qu'il devait participer à un nouvel exercice héliporté. Le lendemain matin, alors que je regardais les informations, j'appris qu'un hélicoptère s'était écrasé près de la frontière et que tous les hommes qui se trouvaient à bord avaient péri. Le présentateur précisa que l'appareil était rempli d'hommes des forces spéciales.

Dans le jargon militaire, « forces spéciales » se réfère à toutes les unités de l'armée qui mènent des opérations spéciales, mais les présentateurs télé ont tendance à utiliser ce terme pour désigner plus spécifiquement les SEALs. J'en ai aussitôt tiré des conclusions hâtives.

Il ne m'appela pas ce jour-là, alors qu'il avait promis de le faire.

Je me répétais qu'il n'y avait pas de raison de paniquer, que ce ne pouvait pas être lui.

Je me réfugiai dans mon travail. Cette nuit-là, alors qu'il ne m'avait toujours pas appelée, je commençai à sentir l'angoisse monter… puis la panique. Je fus incapable de trouver le sommeil alors même que j'étais épuisée par ma journée de travail, mais aussi

par le fait d'avoir retenu mes larmes toute la journée et fait comme si tout allait bien.

Finalement, vers 1 heure du matin, je commenais à craquer.

Le téléphone a sonné, j'ai bondi pour décrocher.

« Salut, mon cœur ! », a-t-il lancé, d'une voix aussi joyeuse que d'habitude.

J'ai hurlé dans le téléphone.

Chris ne cessait de me demander ce qui n'allait pas, mais je n'arrivais même plus à m'exprimer correctement. La peur et le soulagement s'évacuaient dans un flot de paroles inintelligibles noyées par les sanglots.

Après ce jour-là, j'ai cessé de regarder les informations à la télévision.

Chapitre 4

Plus que cinq minutes à vivre

BUGGIES DES SABLES ET BOUE NE FONT PAS BON MÉNAGE

Équipé et harnaché dans mon siège de mitrailleur du DPV, je ressentais les vibrations de l'hélicoptère qui s'apprêtait à décoller du Koweït dans le crépuscule de ce 20 mars 2003. Notre DPV avait été chargé par la tranche arrière du MH-53 PAVE-Low et nous étions en route pour accomplir la mission que nous avions passé les dernières semaines à répéter. Notre attente allait prendre fin ; l'opération Iraqi Freedom (Liberté de l'Irak) avait été lancée.

Je partais enfin en guerre.

Je transpirais, et pas seulement sous l'effet de l'excitation. Comme nous ne savions pas exactement ce que Saddam nous réservait, nous avions reçu l'ordre de porter nos tenues MOPP (« Mission Oriented Protective Posture »). Cette tenue nous protégeait des attaques chimiques, mais elle était aussi inconfortable qu'un pyjama en caoutchouc et le masque à gaz qui l'accompagnait était encore plus difficile à supporter.

« Les pieds dans l'eau ! », lança quelqu'un sur le canal radio.

Je vérifiai mes armes. Elles étaient prêtes, y compris la 12,7 mm. Il me suffisait de tirer le levier d'armement et d'armer la bête.

Le DPV était dirigé droit sur l'arrière de l'hélicoptère. La rampe n'était pas entièrement fermée, de sorte que je pouvais voir la nuit. Soudain, la bande rectangulaire de nuit noire se piqueta de rouge

- les Irakiens avaient décidé d'employer les radars et les défenses antiaériennes que nos services de renseignement avaient jugé inexistants - et les pilotes de l'hélicoptère commencèrent aussitôt à larguer des leurres pour les désorienter.

Nous fûmes alors pris pour cible par des traçantes ; des torrents de lueurs rouges dessinèrent des arcs de cercle à travers mon rectangle de nuit.

Putain, songeai-je. *Nous allons nous faire descendre avant même d'avoir pu dessouder quelqu'un.*

D'une manière ou d'une autre, les Irakiens réussirent à nous manquer et nous poursuivîmes notre descente en piqué vers la terre ferme.

« Les pieds au sec ! », hurla quelqu'un à la radio. Nous étions désormais au-dessus de la terre ferme.

Et les choses s'accéléraient. Nous faisions partie d'un team chargé de prendre le contrôle d'un champ pétrolifère avant que les Irakiens ne puissent y mettre le feu comme ils l'avaient fait au cours de l'opération Tempête du désert en 1991. Des éléments du SEAL et du GROM intervenaient de la même manière pour s'emparer de plates-formes pétrolières ou de gaz dans le Golfe, ainsi que sur toute la bande côtière pour prendre le contrôle des raffineries ou des sites portuaires.

Douze d'entre nous étaient chargés de frapper plus en profondeur dans les terres, du côté de la raffinerie d'Al-Faw. Les quelques minutes supplémentaires qu'il nous avait fallu pour atteindre notre destination s'étaient traduites par un formidable barrage de feu et, le temps que l'hélicoptère se pose, nous étions déjà dans la merde.

La rampe s'abaissa et notre conducteur écrasa l'accélérateur. J'armai la mitrailleuse, prêt à faire feu en descendant la rampe. Le DPV donna de la bande dans la terre meuble… puis se retrouva presque aussitôt immobilisé.

Saloperie !

Le conducteur commença à faire rugir son moteur, enclenchant marche avant et marche arrière à tour de bras afin d'essayer de dégager le véhicule. Au moins étions-nous sortis de l'hélicoptère - l'un des autres DPV était resté coincé les roues avant dans la terre, les roues arrière sur la rampe. Son hélicoptère se secouait de haut en bas, dans un effort désespéré pour se débarrasser de ce véhicule encombrant - les pilotes détestaient se faire tirer dessus et ils ne songeaient qu'à repartir.

En même temps, j'entendais les différents DPV rendre compte sur le canal radio. Presque tous les véhicules étaient englués dans le sol gorgé de pétrole. La fille du renseignement avait prétendu que le sol était ferme là où nous atterririons mais, bien sûr, elle et ses collègues avaient également affirmé que les Irakiens ne disposaient pas de défense antiaérienne. Comme d'aucuns le disent, le renseignement militaire est un oxymore.

— Nous sommes immobilisés, lança notre chef.

— Ouais, nous aussi, répondit le lieutenant.

— Nous sommes englués, annonça quelqu'un d'autre.

— Putain, faut qu'on se barre d'ici.

— OK, que tout le monde abandonne son véhicule et se rende à pied sur son objectif, ordonna le chef.

Je défis les cinq points de mon harnais, attrapai la M60 et partis le dos courbé en direction de la clôture qui ceinturait la raffinerie. Notre boulot consistait à sécuriser le portail d'entrée et le fait que nous n'ayons plus de véhicule ne pouvait en rien justifier que nous ne réussissions pas.

Je trouvai un tas de gravats à proximité du portail et me mis en position avec la M60. Un gars vint s'installer à côté de moi avec un Carl Gustav. Techniquement considérée comme un fusil sans recul, cette arme tire des putains de roquettes qui peuvent détruire un char ou percer un beau trou dans n'importe quel bâtiment. Personne ne pourrait plus emprunter le portail que nous surveillions sans nous en demander la permission.

Les Irakiens avaient établi un périmètre défensif à l'extérieur de la raffinerie. Le problème pour eux, c'est que nous avions atterri à l'intérieur. Nous nous trouvions désormais entre eux et la raffinerie - en d'autres mots, à l'intérieur de leurs lignes.

Cela ne leur plut guère. Ils pivotèrent et commencèrent à nous tirer dessus.

Dès que je compris que nous ne faisions pas l'objet d'une attaque chimique, je retirai mon masque à gaz et m'appliquai à vider ma M60 sur toutes les cibles qui s'offraient à moi - de trop nombreuses cibles, en fait. Nous étions largement surpassés en nombre, mais ça ne posait pas de réel problème. Nous commençâmes à appeler

l'appui aérien. En quelques minutes, toutes sortes d'appareils firent leur apparition au-dessus de nos têtes : des F/A-18, des F-16, des A-10, et même un AC-130.

Les A-10, plus connus sous le nom de Warthog, étaient formidables. Ces appareils évoluent à faible vitesse, mais c'est délibéré - ils sont conçus pour voler à basse altitude et à faible vitesse de manière à pouvoir pilonner leurs cibles terrestres avec une efficacité maximale. En dehors de leurs bombes et de leurs missiles, ils sont également équipés d'un canon Gatling de calibre 30 mm. Cette nuit-là, les Gatling réduisirent l'ennemi en bouillie. Les Irakiens firent appel à leurs blindés pour nous déloger, mais ils n'arrivèrent jamais à nous approcher. Quand ils comprirent qu'ils étaient baisés, ils essayèrent de s'enfuir.

Grossière erreur. Ils nous rendirent simplement les choses plus faciles. Nos avions n'arrêtaient pas d'apparaître et de les clouer au sol. Ils les avaient dans leur ligne de mire, et ne les quittaient pas d'une semelle. Vous pouviez entendre les canons cracher leurs obus et vous siffler aux oreilles - *errrrrrrrrrrrrrrr* - puis vous entendiez les échos -*erhrhrrrhrh* - aussitôt suivis par des explosions secondaires et le chaos que pouvaient provoquer les obus.

Putain, songeai-je, *c'est génial. J'adore ce que je fais.*

C'était à la fois stressant et excitant, et j'aimais ce boulot.

GAZÉ

Une unité britannique nous rejoignit à l'aube. La bataille était alors terminée. Bien sûr, nous ne résistâmes pas à la tentation de les chambrer.

« Vous pouvez approcher, les combats sont terminés », lancions-nous. « Vous n'avez plus rien à craindre. »

Je ne pense pas qu'ils trouvèrent cela très drôle, mais qui sait. Ils parlaient un anglais bizarre. Épuisés, nous franchîmes le portail pour nous abriter dans un bâtiment qui avait été presque entièrement détruit au cours des combats. Nous pénétrâmes dans les ruines, nous allongeâmes sur les gravats et nous endormîmes aussitôt.

Quelques heures plus tard, je me réveillai. La plupart des gars de ma compagnie se levaient également. Nous retournâmes dehors et commençâmes à inspecter le périmètre du champ pétrolifère. Là, nous repérâmes certaines des défenses antiaériennes que les Irakiens étaient censés ne pas avoir. Mais les comptes-rendus du renseignement militaire n'avaient cependant pas besoin d'être mis à jour : aucune de ces défenses n'était plus opérationnelle.

Il y avait des cadavres partout. Un gars s'était littéralement fait exploser le cul. Il s'était vidé de son sang, mais pas avant d'avoir essayé de se mettre à l'abri des frappes aériennes. Vous pouviez voir la traînée de sang qu'il avait laissée derrière lui dans la boue.

Pendant que nous nous réorganisions, je remarquai un pick-up Toyota au loin. Il approcha sur la route avant de s'arrêter à un peu moins de 2 kilomètres.

Les pick-up civils de couleur blanche avaient été utilisés par les Irakiens en qualité de véhicules militaires pendant la durée de la guerre. Il s'agissait généralement d'un modèle de la gamme Toyota Hilux, un pick-up compact décliné en plusieurs versions. (Aux États-Unis, le Hilux était habituellement baptisé SR5 ; ce modèle a fini par ne plus être vendu sur le territoire américain, mais il continue à être exporté à l'étranger.) Incertains de ce qui pouvait se préparer, nous continuâmes à observer le véhicule pendant un moment, jusqu'à ce que nous entendions un *Whoup*.

Quelque chose fit *splat* à quelques mètres de nous. Les Irakiens nous avaient balancé un obus de mortier à partir du plateau arrière du véhicule. Il s'était enfoncé dans la boue gorgée de pétrole sans provoquer de dégâts.

« Dieu merci, il n'a pas explosé », fit quelqu'un. « Sinon, nous serions morts. »

Une fumée blanche commença à s'échapper du trou creusé par l'obus.

« Des gaz ! », hurla quelqu'un.

Nous partîmes en courant vers le portail. Mais, juste avant que nous ne le passions, les Britanniques nous le fermèrent au nez et refusèrent de l'ouvrir.

« Vous ne pouvez pas entrer ! », hurla l'un d'eux. « Vous venez d'être gazés. »

Alors que des hélicoptères Cobra du corps des Marines bourdonnaient au-dessus de nous pour aller s'occuper du mortier, nous nous demandâmes si nous allions mourir.

Quelques minutes plus tard, comme nous respirions toujours, il fallut se rendre à l'évidence : la fumée n'était rien d'autre que de la fumée. Peut-être s'agissait-il simplement de vapeur d'eau provoquée par le contact de l'obus avec la boue. Un simple grésillement, pas d'explosion, pas de gaz.

Ce qui était un sacré soulagement.

LE CHATT-EL-ARAB

Al-Faw étant sécurisé, nous préparâmes deux DPV et prîmes la route en direction du nord, vers le Chatt-el-Arab, le fleuve qui sépare l'Iran et l'Irak avant de se jeter dans le Golfe. Notre travail consistait à chercher des bateaux kamikazes ou des mouilleurs de mines susceptibles de descendre le fleuve avant de s'enfoncer dans le Golfe. Nous dénichâmes un vieux poste-frontière abandonné par les Irakiens et nous y installâmes un poste d'observation.

Nos règles d'engagement au début de la guerre étaient assez simples : *Si vous voyez quelqu'un de sexe masculin entre 16 et 65 ans, tirez pour tuer. Tuez tous les hommes que vous voyez.*

Ce n'était pas le texte officiel, mais c'était l'idée générale. Maintenant que nous observions l'Iran, nous avions cependant pour ordre de ne *pas* tirer, en tout cas pas en direction de l'Iran.

Toutes les nuits, quelqu'un de l'autre côté du fleuve tentait sa chance et nous tirait dessus. Nous rendions scrupuleusement compte et demandions la permission de riposter, mais la réponse venait toujours sous la forme d'un « NON » prononcé de manière très distincte et très forte.

En y repensant, cela n'avait rien d'étonnant. Nos armes de plus gros calibre étaient un Cari Gustav et deux M60. Les Iraniens disposaient d'artillerie et avaient soigneusement répertorié notre

position. Il ne leur aurait pas fallu longtemps pour nous frapper. En fait, ils essayaient sans doute de nous pousser à la faute afin de pouvoir nous détruire.

Il n'en demeure pas moins que cela nous énervait. Quand quelqu'un vous tire dessus, vous avez bien sûr envie de riposter.

Après les débuts en fanfare de cette guerre, notre moral ne tarda pas à s'effondrer. Nous nous contentions de rester assis là sans rien faire. L'un de nos gars avait un caméscope et nous commençâmes à faire un film drôle pour passer le temps. Nous n'avions pas grand-chose d'autre à faire. Nous trouvâmes également quelques armes irakiennes et les entassâmes pour les faire sauter, mais ce fut à peu près tout. Les Irakiens ne faisaient circuler aucun bateau sur le fleuve et les Iraniens se contentaient de nous tirer dessus de temps en temps puis attendaient notre réaction. La chose la plus amusante que nous pouvions faire consistait à entrer dans l'eau et à pisser dans leur direction.

Pendant toute une semaine, nous nous relayâmes pour monter la garde - deux hommes de garde, quatre homme au repos —, écouter les échanges radio et surveiller le fleuve. Finalement, nous fûmes relevés par d'autres SEALs et nous repartîmes au Koweït.

LA COURSE VERS BAGDAD

La prétendue « course vers Bagdad » avait alors débuté. Les Américains et les unités alliées traversaient la frontière et s'enfonçaient chaque jour de plus en plus profondément en territoire irakien.

Nous passâmes plusieurs jours à traîner dans notre camp de base au Koweït, attendant de recevoir nos ordres. Cette période fut encore plus frustrante que ce que nous avions connu dans notre poste-frontière. Nous voulions de l'action. Il y avait quantité de missions que nous aurions pu accomplir, comme par exemple détruire les défense antiaériennes « inexistantes » plus loin dans les terres - mais le commandement ne semblait pas vouloir faire appel à nous.

Notre période de déploiement avait été prolongée afin que nous puissions prendre part à l'ouverture des hostilités. Mais, à en croire

les rumeurs, nous n'allions plus tarder à repartir pour les États-Unis après avoir été relevés par le Team 5. Aucun d'entre nous ne voulait quitter l'Irak alors que les choses commençaient enfin à bouger. Notre moral était au plus bas. Nous étions à cran.

Pour couronner le tout, les Irakiens avaient lancé plusieurs missiles Scud juste avant le début de la guerre. La plupart avaient été interceptés par des missiles Patriot, mais l'un d'eux était passé au travers. Et devinez quoi ? Il avait détruit le café Starbuck dans lequel nous avions l'habitude de traîner durant notre entraînement d'avant-guerre.

Frapper un café, c'était tout de même assez pitoyable. J'imagine que ç'aurait pu être pire. Imaginez qu'ils aient visé le marchand de beignets.

La blague de l'époque affirmait que Bush avait déclaré la guerre quand il avait appris que le Starbuck avait été détruit. Personne ne conteste la possibilité de se moquer des Nations unies, mais lorsque vous interférez avec le droit des gens à avoir leur dose de caféine quotidienne, quelqu'un doit payer.

Nous restâmes sur base pendant trois ou quatre jours, à tourner en rond et à déprimer. Puis, finalement, nous rejoignîmes les Marines qui effectuaient une percée en direction de la région de Nasiriya. Nous repartions en guerre.

DU CÔTÉ DE NASIRIYA

Nasiriya est une ville située sur les rives de l'Euphrate au sud de l'Irak, à environ 200 kilomètres au nord-ouest du Koweït. Elle fut conquise par les Marines dès le 31 mars, mais des combats se poursuivirent pendant un certain temps dans la région, des petits groupes de soldats irakiens ou de *fedayin* continuant à résister et à harceler les Américains. C'est à Nasiriya que Jessica Lynch fut capturée et gardée prisonnière pendant les premiers jours de la guerre.

Certains historiens estiment que c'est dans cette région que les

Marines rencontrèrent la résistance la plus vive, allant jusqu'à comparer les combats aux accrochages les plus violents de la guerre

du Vietnam ou, plus tard, à ceux qui se déroulèrent à Fallouja. En dehors de la ville elle-même, les Marines s'emparèrent de l'aéroport de Jalibah, de plusieurs ponts sur l'Euphrate, ainsi que d'autoroutes et de villes qui ouvraient la voie vers Bagdad au début des offensives. Tout au long de ces opérations, ils s'opposèrent à des insurgés fanatiques à l'image de ceux qui se feraient connaître après la chute de Bagdad.

Nous jouâmes un rôle mineur dans ce conflit. Nous nous retrouvâmes impliqués dans des batailles extrêmement violentes, mais ce furent les Marines qui accomplirent le gros du travail. Évidemment, il n'y a pas grand-chose que je puisse raconter de cela ; ce que je vis de ces batailles fut équivalent à ce que j'aurais pu voir d'un grand tableau à travers une paille minuscule.

Quand vous travaillez avec l'armée de terre ou avec le corps des Marines, vous remarquez immédiatement une différence. L'armée est assez coriace, mais ses performances peuvent varier d'une unité à l'autre. Certaines sont excellentes et constituées de guerriers de première classe. D'autres sont absolument catastrophiques, et la plupart d'entre elles se situent à mi-chemin.

D'après mon expérience, les Marines sont de véritables va-t-en-guerre, quoi qu'il puisse se passer. Ils sont prêts à se battre jusqu'à la mort. Ils ne souhaitent rien tant qu'aller au feu et décimer l'ennemi. Ce sont de vrais fils de pute, durs à la tâche.

Nous nous infiltrâmes dans le désert au milieu de la nuit, à bord de deux DPV équipés de trois sièges qui débarquèrent de la rampe arrière d'un hélicoptère CH-53E Super Stallion. Le sol était assez dur cette fois pour que personne ne reste embourbé.

Nous nous trouvions derrière les lignes avancées de l'armée américaine et nous ne rencontrâmes aucun ennemi dans le secteur. Nous roulâmes à travers le désert jusqu'à parvenir à un camp de l'armée. Nous nous y reposâmes quelques heures, puis nous repartîmes à bord de nos DPV pour conduire des missions de reconnaissance en avant des Marines.

Le désert n'était pas complètement vide. Bien qu'il y ait surtout de larges étendues sauvages et désolées, on distinguait parfois une ville ou un village dans le lointain. La plupart du temps, nous nous contentions de les observer de loin et les évitions. Notre travail

consistait à découvrir les éventuels points de fortification ennemis et à les signaler par radio afin que les Marines décident s'il valait mieux les attaquer ou les contourner. Chaque fois que nous atteignions un point élevé, nous faisions une pause pour scruter l'horizon.

Nous ne connûmes qu'un accrochage sérieux ce premier jour. Nous étions en train de contourner une petite ville mais, visiblement, trop près, car nous nous fîmes tirer dessus. Je ripostai à la 12,7 mm, puis passai à la M60 tandis que nous foutions le camp en vitesse.

Nous dûmes parcourir quelques centaines de kilomètres au cours de cette première journée. Nous fîmes une pause à la fin de l'après-midi, prîmes un peu de repos, puis repartîmes à nouveau à la tombée de la nuit. Lorsque nous recommençâmes à nous faire allumer cette nuit-là, nos ordres changèrent. Les galonnés nous demandèrent de nous replier et s'arrangèrent pour que des hélicoptères viennent nous récupérer.

Vous pourriez croire que notre travail consistait à nous faire tirer dessus, puisque c'était le seul moyen d'amener l'ennemi à se dévoiler. Vous pourriez croire que le fait de s'approcher suffisamment près de l'ennemi pour l'amener à nous tirer dessus signifiait que nous avions découvert une présence ennemie alors inconnue de nos forces. Vous pourriez même penser que cela signifiait que nous faisions du bon travail.

Et vous aurez sans doute raison. Mais pour notre chef de corps, c'était tout faux. Il voulait que nous évitions les accrochages. Il ne voulait risquer aucune perte au combat, même si cela devait nous empêcher de faire correctement notre travail. (Et je me dois d'ajouter qu'en dépit des échanges de coups de feu ou de l'accrochage précédent, nous n'avions subi aucune perte.)

Nous étions en rogne. Nous étions partis pour une mission de reconnaissance d'une semaine. Nous avions quantité d'essence, d'eau, de nourriture, et nous avions d'ores et déjà programmé un éventuel ravitaillement en cas de besoin. Putain, nous aurions pu rouler jusqu'à Bagdad, qui se trouvait alors toujours entre les mains des Irakiens.

Nous rentrâmes sur base, découragés.

Ce n'était pas la fin de la guerre pour nous, mais cela augurait mal de ce qui nous attendait.

Il faut que vous le compreniez : aucun SEAL ne *souhaite* mourir. Le but de la guerre, comme Patton l'a souligné, c'est de faire en sorte que ce soit le salopard d'en face qui meure. Cependant, nous voulions tout de même combattre.

Nos motivations sont en partie d'ordre personnel. C'est la même chose que pour un athlète : un athlète souhaite participer aux compétitions majeures, il veut se mesurer aux autres dans un stade ou sur un ring. Mais la part la plus importante est le patriotisme.

C'est le genre d'argument que vous ne pouvez pas comprendre s'il faut vous l'expliquer. Peut-être que ces quelques lignes vous y aideront cependant :

Une nuit, un peu plus tard, nous nous retrouvâmes impliqués dans un combat épuisant. Dix d'entre nous passèrent environ quarante-huit heures coincés à l'étage d'un vieux bâtiment en brique désaffecté, à nous défendre par une chaleur d'environ 40 °C alors que nous étions équipés de nos gilets pare-balles. Le seul moment de répit que nous avions était lorsque nous rechargions.

Finalement, au lever du soleil, le bruit de la fusillade mourut et les balles cessèrent de frapper les murs de brique. Le combat était terminé. Tout devint étrangement calme.

Quand les Marines arrivèrent pour nous relever, ils trouvèrent tous les hommes dans la pièce soit affalés contre un mur soit écrasés de fatigue sur le sol, occupés à panser des plaies ou à accuser le coup.

Dehors, l'un des Marines prit un drapeau américain et le hissa au-dessus de la position. Quelqu'un fit résonner l'hymne américain. Je n'ai aucune idée de la provenance de la musique, mais sa symbolique et la manière dont elle toucha nos âmes étaient bouleversantes. Cette scène demeure à ce jour l'un de mes souvenirs les plus forts.

Tous les hommes épuisés par la bataille se relevèrent, avancèrent jusqu'aux fenêtres et saluèrent. Les paroles de l'hymne résonnèrent en chacun d'entre nous tandis que nous regardions la bannière étoilée flotter dans l'aube naissante. Le souvenir de ce pour quoi nous nous battions fit circuler le sang dans nos corps et naître les larmes dans nos yeux.

J'ai littéralement vécu ce que signifie « terre de liberté » et « patrie des courageux ». Ce ne sont pas des paroles éculées pour moi.

J’en ressens la signification au plus profond de mon âme. Je les sens résonner dans ma poitrine. Même à l’occasion d’un match de football, si quelqu’un parle ou ne prend pas la peine de se découvrir alors que résonne cet hymne, cela m’exaspère. Je ne peux pas fermer les yeux sur une telle attitude.

Pour les SEALs avec lesquels je me trouvais, comme pour moi-même, le patriotisme était directement lié à notre volonté de nous jeter au cœur de la bataille. Mais l’énergie combative dont peut faire preuve une unité comme la nôtre dépend de son commandement. Elle repose beaucoup sur les galonnés, les officiers qui nous dirigent.

On trouve de tout parmi les officiers SEAL. Certains sont plutôt bons, d’autres plutôt mauvais. D'autres encore ne sont que des froussards.

Oh, ce sont peut-être des durs sur le plan individuel, mais il faut bien plus qu’un caractère trempé pour faire un bon chef. Les méthodes utilisées et les objectifs assignés doivent pouvoir contribuer à la force de l’unité.

Notre haut commandement souhaitait que nous atteignions 100 % de nos objectifs sans encourir la moindre perte. Cela peut sembler admirable - qui ne voudrait pas réussir sans que personne ne soit blessé ? Mais dans le cadre d’une guerre, de tels objectifs sont incompatibles et irréalistes. Si vous visez 100 % de réussite et aucune perte, vous mènerez de très rares opérations. Vous ne prendrez jamais aucun risque, raisonnable ou non.

Logiquement, nous aurions pu conduire des appuis sniper et effectuer des reconnaissances pour les Marines tout autour de Nasiriya. Nous aurions pu nous impliquer beaucoup plus dans la poussée des Marines. Nous aurions même pu sauver des vies parmi eux.

Nous voulions effectuer des sorties nocturnes et frapper les villes que les Marines allaient devoir traverser le lendemain. Nous voulions fragiliser les points de résistance, tuer autant de salopards que possible. Nous effectuâmes quelques missions de ce type, mais bien moins que ce que nous aurions pu faire.

LE MAL

Je n'ai jamais su grand-chose de l'islam. Élevé dans la religion chrétienne, j'avais bien sûr été sensibilisé aux guerres de religion à travers les âges. Je savais ce qu'il en était des croisades et j'avais conscience que les combats avaient duré une éternité, avec leur lot d'atrocités.

Mais je savais également que le christianisme avait évolué depuis le Moyen Âge. Nous ne tuons plus les gens au motif qu'ils sont d'une religion différente de la nôtre.

Ceux que nous combattions en Irak, après que l'armée de Saddam se fut enfuie ou eut été vaincue, étaient de véritables fanatiques. Ils nous haïssaient parce que nous n'étions pas musulmans. Ils voulaient nous tuer, même si nous avions renversé leur dictateur, tout simplement parce que nous pratiquions une religion différente de la leur.

La religion n'est-elle pas censée prêcher la tolérance ?

On dit qu'il faut prendre de la distance envers son ennemi pour pouvoir le tuer. Si cela est vrai, en Irak, les insurgés nous facilitèrent vraiment les choses. Le récit au début de ce livre sur ce que la mère fit à son enfant en dégoupillant la grenade n'est qu'un exemple révélateur parmi d'autres.

Les fanatiques que nous combattions n'accordaient d'importance à rien sinon à leur interprétation tordue de la religion. Et la moitié du temps, ils ne faisaient que prétendre accorder de l'importance à la religion - la plupart d'entre eux ne priaient même pas. Un grand nombre se droguait afin de pouvoir nous combattre.

La plupart des insurgés était des lâches. Ils avaient régulièrement recours à la drogue pour se donner du courage. Sans elle, seuls, ils ne valaient rien. J'ai une vidéo quelque part qui montre un père et sa fille dans une maison en train d'être fouillée. Ils se trouvent au rez-de-chaussée ; pour je ne sais quelle raison, une flash-bang explose à l'étage.

Sur la vidéo, le père se cache derrière sa fille. De crainte d'être tué, il se prépare à sacrifier sa fille.

DES CORPS DISSIMULÉS

Il s’agissait sans aucun doute de lâches, cependant ils savaient s’y prendre pour assassiner les gens. Les insurgés n’avaient que faire des règles d’engagement ou des cours martiales. S’ils avaient l’avantage sur lui, ils tuaient le premier Occidental qui leur tombait sous la main, qu’il soit militaire ou non.

Un jour, nous fûmes envoyés dans une maison dont nous avions entendu dire quelle recelait peut-être des prisonniers américains. Nous ne trouvâmes personne dans le bâtiment. Mais, dans la cave, nous découvrîmes des signes évidents montrant que la terre avait été remuée. Nous allumâmes des lampes et commençâmes à creuser.

Il ne fallut pas longtemps avant que je tombe sur une jambe, puis sur un corps fraîchement enfoui.

Un soldat américain. Infanterie.

Je trouvai un autre corps à côté du sien. Puis encore un autre, celui-ci vêtu d’un treillis de Marine.

Mon frère s’était engagé dans les Marines un peu avant le 11-Septembre. Je n’avais pas de nouvelles de lui et je pensais qu’il avait été déployé en Irak.

Pour je ne sais quelle raison, alors que j’aidais à exhumer le corps, je me persuadai qu'il s’agissait de mon frère.

Ce n’était pas lui. Je récitai une prière silencieuse et nous continuâmes à creuser.

Encore un corps, un autre Marine. Je me penchai sur lui et me forçai à le regarder.

Pas lui.

Mais désormais, avec chaque corps que nous arrachions de cette fosse - et ils étaient nombreux - j’étais de plus en plus convaincu que j’allais découvrir mon frère. Mon estomac se contracta. Je continuai à creuser. J’avais envie de vomir.

Finalement, nous en vînmes à bout. Il n’était pas là.

Je ressentis un immense soulagement, voire de l’allégresse : aucun des corps n’était celui de mon frère. Puis j’éprouvai un violent sentiment de tristesse en songeant à tous ces jeunes hommes dont nous avions exhumé les corps.

Lorsque j'eus finalement des nouvelles de mon frère, je découvris qu'il avait bien été déployé en Irak, mais loin de l'endroit où j'avais déterré les corps. Je suis sûr qu'il avait eu lui aussi ses moments difficiles, qu'il en portait les cicatrices, mais le simple fait d'entendre sa voix me fit aller mieux.

J'étais toujours son grand frère, désireux de le protéger. Bon sang, il n'avait pas besoin que je veille sur lui ; c'était un Marine, et un coriace. Mais on ne se débarrasse jamais de ses vieux instincts.

Quelque part ailleurs, nous découvrîmes des barils de produits chimiques qui étaient destinés à servir dans la production d'armes biochimiques. Tout le monde évoque la non-existence d'armes de destruction massive en Irak, mais on semble se référer aux armes nucléaires en état de fonctionner, non pas aux innombrables armes chimiques létales ou à leurs précurseurs que Saddam avait stockés.

La raison vient peut-être de ce que les inscriptions sur les barils montraient que ces produits chimiques provenaient de France ou d'Allemagne, nos prétendus alliés occidentaux.

La question que je me suis toujours posée, c'est ce que Saddam avait vraiment réussi à cacher avant que nous n'envahissions le pays. Nous lui avions laissé tant de temps avant de lancer l'offensive qu'il avait eu tout le loisir de déplacer et de dissimuler des tonnes de matériel. Où ce matériel a-t-il été caché ? Quand reverra-t-il le jour ? À quoi servira-t-il ? Je pense qu'il s'agit là de bonnes questions auxquelles personne n'a jamais répondu.

Un jour, nous vîmes quelque chose dans le désert qui nous fit penser à des IED enterrés. Nous appelâmes une équipe de déminage qui ne tarda pas à arriver. Je vous le donne en mille : ce qu'ils trouvèrent n'était pas une bombe, c'était un avion.

Saddam avait enterré plusieurs de ses avions de chasse dans le désert. Il les avait recouverts de bâches plastiques et avait essayé de les planquer. Il s'imaginait probablement que nous agirions comme nous l'avions fait pour Tempête du désert : en frappant vite et en repartant aussitôt.

Là-dessus, il se trompait.

« ON VA CREVER ! »

Nous continuâmes à travailler de concert avec les Marines au cours de leur progression vers le nord. Nos missions nous emmenaient systématiquement en avant de leurs lignes, à la recherche de poches de résistance. Bien que nous ayons été informés de la présence de soldats ennemis dans la région, nous n'étions pas censés tomber sur des unités importantes.

À ce moment-là, nous agissions en section complète, à seize. Nous parvînmes jusqu'à un petit compound à la lisière d'une ville. Là, nous commençâmes à nous faire accrocher.

Les échanges de coups de feu s'amplifièrent rapidement et, au bout de quelques minutes, nous réalisâmes que nous étions encerclés, toutes voies de retraite bloquées par une force de plusieurs centaines d'irakiens.

Je commençai à neutraliser de nombreux Irakiens - comme tout un chacun - mais pour chaque homme que nous abattions, quatre ou cinq autres semblaient se matérialiser à sa place. Cela dura plusieurs heures, les combats allant croissant et décroissant.

La plupart des accrochages en Irak se vivaient de manière sporadique. Ils pouvaient être extrêmement intenses pendant quelques minutes, voire pendant une heure ou plus, mais les Irakiens finissaient généralement par se replier - à moins que nous ne nous repliions nous-mêmes.

Cette fois, il n'en fut rien. Les assauts se poursuivirent par vagues successives durant toute la nuit. Les Irakiens savaient qu'ils bénéficiaient de la supériorité numérique et qu'ils nous avaient encerclés, et ils n'étaient pas décidés à abandonner.

Nos réserves de munitions commençaient à s'épuiser. J'avais emporté 1200 halles pour la M60, cc qui avait largement suffi pour toutes les situations dans lesquelles nous nous étions retrouvés auparavant (et même plus tard). Mais cette nuit-là, il n'y avait pas le compte.

Nous appelâmes les Marines à la rescousse, mais les unités les plus proches étaient trop éloignées pour nous prêter assistance.

Avant le déclenchement la guerre, la section avait reçu deux téléphones satellite en dotation afin que nous puissions nous en

servir pour des appels personnels. Nous les avions avec nous et, l'un après l'autre, nous commençâmes à appeler nos foyers au cours des brèves accalmies qui émaillaient le combat.

Chacun d'entre nous tâchait de paraître aussi calme et naturel que possible. Nous voulions que notre dernière conversation avec nos épouses ou avec nos proches soit agréable, sereine.

La mienne se déroula sur le mode : « Hé, comment ça va ? J'étais en train de penser à toi. » Elle dura peut-être une minute. Taya m'indiqua plus tard qu'elle n'avait jamais imaginé ce qui pouvait se produire de mon côté.

La bataille se poursuivit jusqu'à ce que nous soyons presque à court de munitions pour nos fusils. Les Irakiens se trouvaient alors à 200 mètres de notre position, peut-être même moins. Nous continuions à les descendre, mais le temps nous était compté avant qu'il ne nous faille recourir à nos armes de poing.

Ils en profiteraient alors pour s'approcher encore plus. Une fois que nos pistolets seraient vides, ils investiraient le bâtiment. Nous savions tous, au fond de nous-mêmes, que nous pourrions en tuer chacun trois ou quatre avec nos poignards dans des combats au corps-à-corps, mais nous savions aussi qu'en aucun cas nous ne pourrions gagner : peu importe ce que vous savez faire, quel art martial vous pratiquez, vous ne pouvez pas battre à mains nues une armée forte de plusieurs centaines d'hommes.

Nous étions baisés. Nous allions mourir. Ou, pire encore, nous allions être capturés et faits prisonniers.

Nous choisîmes de voter et nous demandâmes à notre transmetteur - Nate - de réclamer une frappe aérienne sur notre position.

Nate réussit à contacter un pilote de F/A-18 et lui ordonna de nous bombarder.

Le pilote ne voulait évidemment pas faire une chose pareille. Nous entendions les paroles de Nate tandis que nous poursuivions le combat, faisant bon usage de nos dernières munitions.

« Vous ne pouvez pas vous contenter de frapper leur position », disait Nate au pilote. « Ils sont trop nombreux. Et, de toute manière,

ils sont si proches de nous que nous serons également touchés quoi qu'il arrive. »

« Écoutez, nous allons mourir… », poursuivit Nate.

« Faites-le pour nous. Nous sommes tous prêts… »

« Si vous ne le faites pas, ils vont traîner nos corps dehors. Nos familles vont voir nos corps exhibés et profanés. Laissez-nous au moins mourir comme des hommes. »

Le pilote finit par accepter. Son appareil embarquait une bombe JDAM (une bombe à guidage GPS). Je ne suis pas certain de la taille qu'elle faisait - elles vont de 250 kg à une tonne - mais il affirma à Nate qu'elle détruirait non seulement le compound, mais également tous les Irakiens qui se trouvaient dans un rayon de 500 à 600 mètres.

Nous étions prêts.

« Cinq minutes », lança Nate.

Il nous indiquait par là que l'avion se trouvait à cinq minutes du point de largage.

Nous prîmes conscience de la chose. Dans cinq petites minutes, nous aurions cessé de vivre.

Je me dépêchai de tirer mes dernières cartouches.

Quelques secondes plus tard, une nouvelle transmission fit grésiller la radio de Nate. « Nous approchons sur vos six heures. »

Des forces amies arrivaient sur notre position.

La cavalerie.

En fait, les Marines. Nous n'allions pas mourir.

Dieu merci !

« Hé, appelle le pilote ! », hurla quelqu'un.

« Appelle ce putain de pilote ! On ne va pas crever aujourd'hui ! »

« Nate ! Nate ! »

Nate s'exécuta aussitôt. Et le pilote fut le plus heureux des aviateurs.

LA FIN DES COMBATS

Ce fut le dernier accrochage significatif auquel nous fûmes confrontés durant notre déploiement. Le chef de corps nous ordonna de rentrer sur base.

Ce fut un gâchis. Les Marines pénétraient dans Nasiriya chaque nuit, pour essayer de nettoyer la ville des insurgés qui s'activaient. Nos autorités auraient pu nous confier un quartier dans lequel nous aurions patrouillé. Nous aurions pu débarquer et éliminer les salopards, mais le chef de corps avait mis son veto.

Nous l'apprîmes sur notre base avancée et dans les camps où nous restions assis en attendant d'avoir un vrai boulot à faire. Les gars du GROM, les forces spéciales polonaises, allaient quant à eux au contact et faisaient du bon boulot. Ils nous expliquèrent que nous étions des lions dirigés par des agneaux.

Les Marines étaient blasés. Ils revenaient chaque nuit de leur opération et se foutaient de nous :

« Alors, vous en avez descendu combien cette nuit ? Oh, c'est vrai, vous n'avez pas eu le droit de sortir. »

De vrais casse-couilles. Mais je ne pouvais pas leur en vouloir. Je me disais que nos autorités n'étaient qu'une bande de trouillards.

Nous avions commencé à nous entraîner pour nous emparer du barrage de Mukarayin, au nord-est de Bagdad. Ce barrage était important non seulement parce qu'il fournissait de l'énergie hydroélectrique, mais aussi parce que l'ouverture de ses vannes aurait ralenti la progression des forces militaires attaquant les Irakiens dans la région. Mais la mission fut sans cesse repoussée, avant d'être finalement confiée au SEAL Team 5 lorsqu'il arriva dans le Golfe à la fin de notre séjour. (La mission, conforme au plan que nous avions élaboré, fut un succès.)

Nous aurions pu accomplir maintes choses. Je n'ai aucune idée de l'impact que cela aurait pu avoir sur le cours de la guerre. Nous aurions sans aucun doute pu sauver des vies ici ou là, peut-être même abréger certains affrontements d'une journée ou deux. Au lieu de cela, nous reçûmes pour ordre de nous préparer à faire nos paquetages. Notre déploiement touchait à sa fin.

Je restai coincé sur la base pendant deux semaines sans avoir rien à faire. J'avais l'impression d'être un lâche qui passait son temps à jouer à des jeux vidéo en attendant d'être rapatrié.

J'étais consterné. En fait, j'étais si furieux que j'envisageais même de quitter la Navy et de plaquer les SEALs.

Chapitre 5

Sniper

TAYA :

La première fois que Chris rentra à la maison, il était complètement écœuré. Vis-à-vis de l'Amérique, surtout.

Sur le chemin du retour, dans la voiture, nous écoutâmes la radio. Les gens ne parlaient pas de la guerre ; la vie continuait comme s'il ne se passait rien en Irak.

« Les gens ne s'intéressent qu'à des conneries », dit-il. « Nous nous battons pour le pays, mais tout le monde s'en fout. »

Il avait été vraiment déçu quand la guerre avait commencé. Il se trouvait au Koweït et avait vu un reportage assez négatif sur l'armée. Il m'avait appelé : « Tu sais quoi ? Si c'est vraiment ce qu'ils pensent, qu'ils aillent se faire foutre. Je suis prêt à sacrifier ma vie et ils ne font que raconter des conneries ! »

Il fallut que je lui dise que de nombreuses personnes s'intéressaient au conflit et quelles ne se souciaient pas seulement des militaires en général, mais de lui en particulier. Il pouvait compter sur moi, sur ses amis à San Diego et au Texas, et sur sa famille.

Mais le retour à la vie normale fut difficile. Il se réveillait sur les nerfs. Il avait toujours été nerveux, mais désormais, quand je me levais au milieu de la nuit, je prenais le temps de m'arrêter et de prononcer son prénom avant de revenir dans le lit. Il fallait que je le réveille avant de me recoucher afin de m'assurer qu'il n'allait pas me frapper par pur réflexe.

Une nuit, je me réveillai : Chris agrippait mon bras à deux mains. Une main enserrait mon avant-bras, l'autre me tenait juste au-dessus du coude. Profondément endormi, il semblait pourtant prêt à me briser le bras en deux. Je restai aussi immobile que possible et répétai plusieurs fois son prénom, de plus en plus fort, de

manière à ne pas le brusquer mais de façon à l'empêcher de me casser le bras. Il finit par se réveiller et relâcher son emprise.

Petit à petit, nous prîmes de nouvelles habitudes et nous nous adaptâmes à la situation.

CICATRICES

Je n'ai pas quitté les SEALs.

Je l'aurais sans doute fait si mon contrat avait été proche de sa date d'expiration et j'aurais peut-être rejoint les Marines. Mais l'option ne se présentait même pas.

J'avais cependant quelque espoir. Lorsque vous revenez à la maison et que le team rentre de son déploiement, il y a toujours des changements au sommet et vous héritez d'un nouveau commandement. Il y avait une possibilité que notre nouveau chef de corps soit meilleur que le précédent.

Je discutai avec Taya et lui expliquai à quel point j'étais contrarié. Bien sûr, elle voyait les choses différemment : elle était simplement heureuse que je sois revenu vivant et en un seul morceau. Pendant ce temps, nos galonnés reçurent de belles promotions et de vives félicitations pour le rôle qu'ils avaient joué dans la guerre. Ils entrèrent dans la gloire.

Gloire de pacotille.

Gloire de pacotille pour une guerre qu'ils n'avaient pas menée et qu'ils s'étaient contentés de regarder de loin. Leur lâcheté avait coûté des vies que nous aurions pu sauver s'ils nous avaient laissés faire notre travail. Mais c'est la politique : une bande d'affairistes assis à la même table et se congratulant les uns les autres à l'abri tandis que des hommes meurent pour de vrai.

À partir de ce moment-là, chaque fois que je rentrais d'un déploiement, je restais cloîtré chez moi pendant une semaine. Je me contentais de rester enfermé. D'ordinaire, nous avions un mois de permission après avoir déchargé et rangé notre équipement. Au cours de la première semaine, je demeurais à la maison avec Taya et

je me repliais sur moi-même. Ce n'est qu'à l'issue de cette période que je recommençais à sortir et à voir des amis ou la famille.

Je ne souffrais d'aucun flashback des combats ou de quoi que ce soit de dramatique ; j'avais juste besoin d'être seul.

Je me rappelle cependant qu'une fois, après le premier déploiement, j'eus une sorte de flashback, mais il ne dura que quelques secondes. J'étais assis dans la pièce qui nous servait de bureau dans notre maison d'Alpine, près de San Diego. Nous avions une alarme contre les cambrioleurs et, pour je ne sais quelle raison, Taya la déclencha en rentrant à la maison.

Cette sirène me flanqua la peur de ma vie. J'eus l'impression d'être propulsé au Koweït. Je plongeai sous le bureau, pensant qu'un Scud allait me tomber sur la tête.

Maintenant, nous en rions, mais, sur le coup, je fus réellement terrifié pendant plusieurs secondes, plus que je ne l'avais jamais été au Koweït quand les Scud sifflaient réellement au-dessus de nos têtes.

J'ai eu d'autres aventures avec ces alarmes. Un jour, je me réveillai après que Taya fut partie travailler. Dès que je sortis du lit, l'alarme se déclencha. Celle-ci fonctionnait en mode vocal, aussi elle m'alerta avec une voix numérique.

« *Alerte ! Intrus dans la maison ! Alerte !* »

J'attrapai mon pistolet et partis confronter le criminel. Je n'allais certainement pas permettre à un fils de pute de s'introduire chez moi et de ressortir vivant pour s'en vanter.

« *Intrus dans le salon !* »

Je progressai précautionneusement dans le salon et fis usage de tout mon entrainement de SEAL pour sécuriser la pièce.

Vide. L'intrus était malin.

J'avançai dans le couloir.

« *Intrus dans la cuisine !* »

La cuisine se révéla également vide. Ce salopard cherchait à m'échapper.

« Intrus dans le couloir ! »

Putain !

Je ne saurais vous dire combien de temps il me fallut pour réaliser que j'étais l'intrus en question : le système d'alarme me suivait à la trace. Taya l'avait branché sur le mode « maison vide », ce qui avait mis en route les détecteurs de mouvement.

Je vous donne la permission de rigoler. *Avec* moi, pas *de* moi, n'est-ce pas ?

Je me sentais toujours plus vulnérable chez moi. Après chaque déploiement, quelque chose ne manquait pas de m'arriver, généralement au cours d'un entraînement. Je me cassais un orteil, ou un doigt, toutes sortes de blessures légères. À l'étranger, en déploiement, au cours d'une guerre, j'avais l'impression d'être invincible.

« Tu retires ta cape de super-héros à chaque fois que tu rentres d'opération », plaisantait Taya.

Au bout d'un moment, je me figurai qu'elle avait raison.

Mes parents étaient inquiets durant tout le temps où je restais au loin. Ils voulaient me voir dès que je rentrais à la maison et je crains que mon besoin de rester seul dans un premier temps les ait plus blessés qu'ils ne voudront jamais l'admettre. Quand nous nous retrouvions enfin, la journée se déroulait cependant pour le mieux.

Mon père avait plus de mal que ma mère à accepter mon départ, et il faisait ouvertement part de ses craintes. C'est étrange ; souvent, les personnes les plus dures craignent le pire lorsqu'elles n'ont aucun contrôle sur les événements ou qu'elles ne peuvent pas accompagner ceux qu'elles aiment. J'ai moi-même éprouvé ce sentiment.

Ce schéma se répétait à chaque fois que je partais en opération. Ma mère faisait preuve de stoïcisme et mon père, habituellement si stoïque, laissait libre cours à son inquiétude.

EN FORMATION

Je renonçai en partie à mes vacances et revins une semaine plus tôt de permission pour entamer une formation de sniper. J'aurais donné bien plus qu'une semaine pour avoir cette opportunité.

Les snipers du corps des Marines ont fait l'objet d'une grande attention au cours des années et leur programme de formation est toujours considéré comme l'un des meilleurs au monde. En fait, les snipers SEAL étaient traditionnellement entraînés par eux. Mais nous avons pris l'initiative de démarrer notre propre formation en adaptant une grande partie du programme des Marines et en y ajoutant plusieurs éléments susceptibles d'aider les snipers SEAL à accomplir leurs missions. La formation sniper des SEALs dure de ce fait près de deux fois plus longtemps.

L'entraînement sniper fut, après la formation BUD/S, le stage le plus difficile de ma vie. Les instructeurs essayaient en permanence de nous désorienter. Nous nous couchions tard et nous levions tôt. Nous étions toujours en train de courir ou soumis au stress.

Cela faisait partie de la formation. Puisqu'ils ne peuvent pas vous tirer dessus, ils font tout leur possible pour vous mettre une pression maximale. D'après ce que j'ai entendu dire, seulement 50 % des SEALs qui se présentent au stage vont jusqu'au bout. Je veux bien le croire.

La première formation permet aux SEALs d'apprendre à utiliser les ordinateurs et les appareils photo nécessaires à leur travail. En effet, les snipers SEAL ne font pas que tirer. En réalité, le tir ne représente qu'une faible partie de la mission. C'est un aspect important, vital, mais il est loin de constituer l'essentiel du travail.

Un sniper SEAL est entraîné à observer. Il s'agit d'une qualité fondamentale. Il peut être amené à se retrouver en avant des lignes, avec pour mission de tout découvrir sur les forces ennemies. Même s'il reçoit pour ordre de neutraliser une cible prioritaire, la première chose qu'il doit faire consiste à observer la zone. Il doit être capable d'utiliser les outils modernes de géolocalisation comme le GPS et, en même temps, synthétiser les informations qu'il recueille. C'est donc par là que la formation débute.

L'étape suivante de la formation, et d'une certaine manière la plus difficile, n'est autre que la progression. La plupart des stagiaires échouent à cette occasion. Progresser signifie s'infiltrer sur une position sans être repéré : plus facile à dire qu'à faire. Il s'agit de se déplacer lentement et d'atteindre la position exacte nécessaire à l'accomplissement de la mission. Il ne s'agit pas pour autant de

patience, en tout cas pas seulement. Il s'agit de faire preuve de discipline professionnelle.

Je ne suis pas quelqu'un de patient, mais j'ai appris à prendre mon temps pour réussir à évoluer furtivement. Si je sais que je dois tuer quelqu'un, je suis prêt à attendre un jour, une semaine, deux semaines.

Oui, il m'est arrivé d'attendre aussi longtemps.

Je suis prêt à faire tout ce qu'il faut. Et, bien entendu, il n'est pas question de relâcher sa vigilance, ne serait-ce que pour soulager un besoin naturel.

Au cours de l'un de nos exercices, nous dûmes progresser à travers un champ de blé. Je passai plusieurs heures à camoufler ma tenue ghillie avec des brins d'herbe et des épis de blé. La tenue ghillie est faite de toile et sert de base au camouflage dont le sniper se servira pour accomplir sa mission. Cette tenue vous permet d'ajouter de l'herbe, des végétaux, tout ce dont vous pourriez avoir besoin pour vous fondre dans l'environnement. La toile ajoute une certaine profondeur, de sorte que vous ne ressemblez pas à un gugusse avec des épis de blé plantés dans le cul lorsque vous traversez un champ. Vous ressemblez à un buisson.

Mais ces tenues tiennent chaud et font transpirer, et elles ne rendent pas invisible. Quand on arrive sur un nouveau type de terrain, il faut s'arrêter et réarranger son camouflage. On doit ressembler à la parcelle de terrain que l'on traverse.

Je me souviens, une fois, alors que je progressais 1-e-n-t-e-m-e-n-t à travers un champ, avoir entendu, tout près, le bruit caractéristique d'un serpent à sonnettes. Le crotale semblait s'être pris d'affection pour le bout de terrain que je devais traverser. J'eus beau prier pour qu'il s'éloigne, il n'en fit rien. Peu désireux de révéler ma position à l'instructeur qui nous notait, je rampai lentement sur le côté et déviai ma trajectoire. Certains ennemis ne valent pas la peine d'être combattus.

Durant la période de formation consacrée à l'apprentissage de la progression, vous n'êtes pas noté pour le premier coup de feu tiré. Vous êtes noté à l'occasion du second coup de feu. En d'autres mots, une fois que vous avez tiré, peut-on vous repérer ?

Avec un peu de chance, non. Parce que, dans le cas contraire, non seulement vous risquez de vous faire tirer dessus, mais il vous faut également vous replier. Et il vaut mieux pouvoir le faire vivant.

Il est important de se rappeler que les cercles parfaits n'existent pas dans la nature, ce qui signifie que vous devez faire le nécessaire pour camoufler votre lunette de visée et votre canon. Pour ma part, je collais du scotch autour de mon canon, puis le peignais à la bombe afin de le camoufler un peu plus. Je gardais également toujours un peu de végétation devant ma lunette et devant mon canon - il n'est pas nécessaire de tout voir, il suffit d'avoir la cible bien en vue.

Cet apprentissage de la progression fut pour moi la partie la plus difficile de la formation. Je faillis échouer en raison de mon manque de patience.

Ce n'est qu'après avoir maîtrisé la science de la progression que nous passâmes au tir proprement dit.

LES FUSILS

Les gens posent beaucoup de questions sur les armes, sur les fusils que j'utilisais en qualité de sniper, sur ce que j'ai appris, sur ce que je préfère. Sur le terrain, je faisais en sorte d'adapter mon arme en fonction de la mission et de la situation rencontrée. Lors de ma formation, j'avais appris ce qu'il y avait à savoir sur de nombreuses armes, et je savais donc les utiliser toutes, mais je- savais surtout choisir celle qui convenait le mieux au travail à accomplir.

Durant la formation, j'utilisais quatre armes de base. Deux d'entre elles étaient des fusils semi-automatiques : le Mk-12, un fusil de sniper calibre 5,56, et le Mk-11, un fusil de sniper calibre 7,62. (Quand je parle d'une arme, je me contente généralement de mentionner le calibre. Ainsi, le Mk-12 est pour moi le 5,56.)

Puis il y avait mon .300 Win Mag. Il s'agit d'un fusil alimenté par chargeur, mais néanmoins d'un fusil à verrou. Comme les deux autres, il était équipé d'un silencieux. Cela signifie qu'un dispositif au bout du canon permet de neutraliser le feu de bouche et de réduire l'onde de bouche que provoque la balle en quittant le canon, un peu comme un silencieux pour un pot d'échappement. (En réalité, il ne

s'agit pas vraiment d'un silencieux, même si certains le conçoivent comme tel. Sans trop entrer dans les détails techniques, disons que ce dispositif permet aux gaz de quitter le canon tandis que la balle est tirée. Grosso modo, il existe deux modèles différents, l'un qui se fixe sur le canon et l'autre qui est intégré dans le canon lui-même. Entre autres effets intéressants, ce dispositif permet également de réduire le recul éprouvé par le tireur, ce qui rend le tir plus précis.)

Je disposais également d'un fusil de calibre 12,7 mm, sans silencieux.

Parlons maintenant de chacune de ces armes.

LE MK-12

Officiellement, le fusil à usage spécial Mk-12 de l'US Navy bénéficie d'un canon de 40,6 cm, mais en dehors de cela il s'agit de la même plate-forme de tir que le M-4. Il est chambré en 5,56 mm (x 45 mm) et reçoit un chargeur de 30 cartouches. (Il peut aussi recevoir des chargeurs de 20 coups.)

Dérivé de la munition .223 Remington, et donc plus petit et plus léger que certaines cartouches militaires plus anciennes, le calibre 5,56 ne constitue pas un calibre de choix lorsqu'il s'agit de tuer quelqu'un. Plusieurs balles peuvent être nécessaires pour neutraliser l'ennemi, surtout le genre de fou furieux complètement shooté que nous avions à affronter en Irak - à moins de toucher la tête. Et contrairement à ce que vous pourriez penser, tous les tirs de sniper, en tout cas les miens, ne visent pas la tête. En général, je vise plutôt le centre de la masse corporelle - une belle cible bien large au milieu du corps, ce qui me donne tout l'espace nécessaire pour bien travailler.

Il était très facile de manier ce fusil, lequel est quasiment interchangeable avec le M-4 qui, même s'il n'est pas un fusil de sniper, n'en demeure pas moins une bonne arme de combat. En fait, lorsque je revins dans ma section, je récupérai la partie inférieure de mon M-4 et la fixai sous la partie supérieure de mon Mk-12. Cela me permit de bénéficier d'une crosse ajustable et de tirer en

automatique. (Je constate que certains Mk-12 sont désormais équipés d'une crosse ajustable.)

Lors des patrouilles, je préférais la crosse courte. L'arme est plus facile à porter à l'épaule et cela permet de prendre l'avantage sur l'ennemi. C'est aussi plus pratique pour progresser à l'intérieur d'un bâtiment ou dans un espace confiné.

Une autre remarque sur mes goûts personnels : je n'utilisais jamais la fonction tir automatique sur le fusil. Vous n'en avez besoin que pour faire baisser la tête aux gars d'en face - rafaler ne permet pas d'ajuster son tir. Mais comme il était possible que les circonstances m'amènent à agir ainsi, j'aimais autant bénéficier de cette option en cas de besoin.

LE MK-1 1

Cette arme à usages multiples s'appelle officiellement le fusil Mk-11 Mod X à usage spécial, mais elle est aussi connue sous le nom de SR25. J'aimais beaucoup le concept du Mk-11 car je pouvais partir en patrouille avec (au lieu du M-4) et m'en servir également comme arme de sniper. Il n'avait pas de crosse adaptable, mais c'était là le seul inconvénient. J'accrochais le silencieux à mon gilet et le laissais là lorsque je démarrais une patrouille. Si j'avais besoin d'effectuer un tir de sniper, je le réinstallais. Mais si je me trouvais dans une rue ou me déplaçais à pied, je pouvais riposter aussitôt aux tirs ennemis. C'était un semi-automatique, donc je pouvais largement arroser la cible. Il tirait des balles 7,62 x 51 mm à partir de chargeurs de 20 coups. Elles offraient une puissance d'arrêt supérieure aux plus petits calibres 5,56 mm de l'OTAN. Il suffisait de toucher une fois l'ennemi pour le mettre à terre.

Nos balles étaient des Match Grade achetées chez Black Hills, qui commercialise les meilleures munitions de sniper du coin.

Le Mk-11 souffrait d'une mauvaise réputation sur le terrain parce qu'il s'enrayait souvent. Cela ne se produisait pas tant lors des entraînements que sur le terrain, à l'étranger. Nous finîmes par découvrir que cela avait quelque chose à voir avec le couvre-culasse, qui entraînait une double alimentation ; nous résolûmes une bonne

partie du problème en laissant le couvercle abaissé. Cette arme ayant quelques autres défauts, elle ne figura jamais parmi mes favorites.

LE .300 WIN MAG

Le .300 est d'un tout autre niveau.

Comme de nombreux lecteurs doivent le savoir, .300 Win Mag (prononcer « trois cents win mag ») fait référence aux balles que tire le fusil - la balle de.300 Winchester Magnum (7,62 x 67 mm). Il s'agit d'une excellente cartouche dont les performances permettent un tir extrêmement précis avec une forte puissance d'arrêt.

D'autres unités tirent cette cartouche à partir de fusils différents (ou légèrement différents) ; le plus célèbre étant sans aucun doute le M-24 Sniper Weapon System, basé sur le fusil Remington 700. (Oui, il s'agit du fusil que les civils peuvent acheter pour aller chasser.) Dans notre cas, nous commençâmes avec des crosses MacMillan, adaptâmes le canon et utilisâmes la culasse du Remington 700. Au final, cela faisait de beaux fusils.

Dans ma troisième section - celle qui alla à Ramadi - nous bénéficiâmes des tout nouveaux .300. Ils étaient équipés de crosses Accuracy International, avec des canons et des culasses tout droits sortis de l'usine. La version AI disposait d'un canon plus court et d'une crosse adaptable. Elle pouvait faire de vrais dégâts.

Son design rend le .300 un peu plus lourd, mais il offre la précision d'un rayon laser. À 1 000 mètres et plus, vous mettez dans le mille. Et pour les cibles plus proches, vous n'avez pas trop à vous inquiéter des éventuelles corrections en nombres de clics à effectuer. Vous pouvez régler votre arme sur 500 mètres et néanmoins toucher n'importe quelle cible située entre 100 et 700 mètres sans vous soucier des réglages de dernière minute.

J'ai utilisé le .300 Win Mag pour la plupart de mes tirs létaux.

CALIBRE 12,7

La munition 12,7 mm est énorme, très lourde, et je ne l'aime tout simplement pas. Je ne l'ai jamais utilisée en Irak.

Il y a une certaine excitation, et même un peu de romanesque, autour de ces armes qui tirent des cartouches 12,7 x 99 mm. Plusieurs modèles de fusils existent aussi bien au sein de l'armée américaine que dans d'autres armées du monde. Vous avez sans doute entendu parler du Barrett M-82 ou du M-107, conçus par Barrett Firearms Manufacturing. Ils disposent d'une portée phénoménale et constituent sans aucun doute d'excellentes armes lorsqu'ils sont bien utilisés. Pour ma part, je ne les aimais pas tant que ça. (Le calibre 12,7 mm que j'aime est le modèle Accurracy International, qui bénéficie d'une crosse ajustable plus compacte et d'une meilleure précision de tir ; il n'était cependant pas disponible alors.)

Tout le monde affirme que le 12,7 mm constitue l'arme de prédilection contre les véhicules. Mais en vérité, si vous tirez une balle de 12,7 mm dans le bloc moteur d'un véhicule, vous n'allez pas l'arrêter. Pas sur le coup. Le liquide de refroidissement finira par fuir et le véhicule s'immobilisera alors, mais cela n'a rien d'instantané. Une balle .338 ou .300 produira le même effet. Non, le meilleur moyen de stopper un véhicule consiste encore à neutraliser le chauffeur. Et cela, vous pouvez le faire avec toutes sortes d'armes.

.338

Nous ne disposions pas de .338 au cours de notre entraînement ; nous les reçûmes plus tard, au cours de la guerre. Une nouvelle fois, le nom fait référence au calibre des balles : plusieurs équipementiers existent, donc MacMillan et Accuracy International. La balle file plus loin et sur une trajectoire plus plane qu'une balle de calibre 12,7 mm, tout en pesant moins lourd et en coûtant moins cher ; elle provoque pourtant les mêmes dégâts. Il s'agit d'une arme fantastique.

J'utilisai un .338 au cours de mon dernier déploiement. J'y aurais eu recours plus souvent si j'en avais eu la possibilité. Le seul inconvénient dont je patis fut l'absence de silencieux pour le modèle que j'utilisais. Lorsque vous tirez depuis l'intérieur d'un bâtiment,

l’onde de bouche est si forte qu'elle constitue une vraie souffrance - au sens littéral. Mes tympans souffraient au bout de quelques tirs.

Puisque j’en suis à parler armes, je préciserais que mon mes préférées sont actuellement celles conçues par GA Précision, une petite société fondée en 1999 par George Gardner. Lui et son équipe apportent un soin extrême à tout ce qu’ils font et leurs armes sont extraordinaires. Je n’eus pas la chance de pouvoir les utiliser lorsque j’étais dans la Navy, mais je les utilise maintenant.

Les lunettes de visée sont un élément important du système d’armement. Au cours de mes déploiements, j utilisai un grossissement x32. (La puissance de grossissement désigne la magnitude de la distance focale. Sans trop rentrer dans les détails, plus le grossissement est important, plus le tireur peut voir loin. Mais il y a des choix à faire, en fonction de la situation et de la lunette appropriée. Les lunettes doivent être choisies en tenant compte de l’environnement dans lequel elles seront utilisées ; pour donner un exemple évident, il ne servirait à rien de monter une lunette à grossissement x32 sur un fusil de chasse.) En plus de cela, et selon les circonstances, je disposais d’un viseur laser ou d’un viseur infrarouge, ainsi que de vision nocturne pour ma lunette.

En tant que SEAL, j’utilisais des lunettes Nightforce. Elles sont fabriquées dans un verre très clair et sont extrêmement résistantes en conditions difficiles. Elles ont toujours tenu leur zéro pour moi. Lors de mes déploiements, j’utilisais un télémètre Leica pour déterminer ma distance de la cible.

La plupart de mes crosses de fusils permettaient l’utilisation de repose-joue ajustables. Parfois appelé le busc (d’un point de vue technique, le busc est la partie supérieure de la crosse, mais les termes sont parfois interchangeables), ce dispositif me permettait de garder mes yeux en position pendant que j’observais à travers la lunette. Sur les armes plus anciennes, nous ajustions un morceau de mousse synthétique et rehaussions la crosse jusqu’à ce qu’elle soit à la bonne hauteur. (Comme les anneaux de montage des lunettes sont devenus de plus en plus larges et de tailles toujours plus variées, la possibilité d’ajuster la hauteur de la crosse est devenue plus grande.)

Je réglais la sensibilité de mes détentes sur une pression de 900 grammes. C’est une pression relativement légère. Je voulais que la

détente me surprenne à chaque fois ; je ne voulais pas faire trembler le fusil au moment de tirer. Je ne voulais aucune résistance : *Attention, prépare-toi, pose le doigt sur la détente, commence à appuyer doucement, et le coup part.*

En ma qualité de chasseur, je savais comment tirer, comment faire en sorte que la balle aille du point A au point B. Mais la formation de sniper m'a enseigné l'aspect scientifique de la chose. L'une des leçons les plus intéressantes fut d'apprendre que le canon du fusil ne doit toucher aucune pièce de la crosse. (Le canon « flotte » dans la crosse, en raison de la manière dont la crosse est conçue. Il ne repose que sur le fût.) Lorsque vous tirez une balle, vous produisez une vibration qui se propage dans le canon. Tout ce qui est au contact du canon pourrait affecter cette vibration et, à son tour, affecter la précision du tir. D'autres facteurs interviennent, comme l'effet Coriolis, qui est lié à la rotation de la Terre et qui influence la trajectoire d'une balle (mais cela ne joue que pour les tirs très longue distance).

Vous engrangez toutes ces connaissances lors de la formation de sniper. Vous apprenez à tirer sur quelqu'un qui se déplace - selon qu'il marche, qu'il coure, et en fonction de la distance. Vous répétez les mêmes procédures jusqu'à ce qu'elles soient gravées non seulement dans votre cerveau, mais également dans vos bras, dans vos mains et dans vos doigts.

Dans la plupart des situations de tir, je règle l'élévation mais pas la force du vent. (En d'autres mots, régler l'élévation signifie corriger son tir pour prendre en compte la baisse de trajectoire de la balle tout au long de la distance qu'elle doit parcourir ; tenir compte du vent signifie prendre en compte l'effet que le vent peut avoir sur cette même trajectoire.) Mais le vent évolue en permanence. Aussi, le temps d'ajuster en fonction de sa force, il avait le temps de changer à nouveau. L'élévation est une autre affaire - cela dit, quand vous vous retrouvez en situation de combat, vous n'avez pas forcément le temps de fignoler vos réglages. Vous tirez ou vous vous faites tirer dessus.

À L'ÉPREUVE

Je n'étais pas le meilleur sniper de ma promotion. En fait, j'échouai même au test de mise en situation. Cela signifiait

potentiellement mon exclusion de la formation.

À la différence des Marines, nous n'opérons pas avec un *spotter* sur le terrain. La philosophie des SEALs, en gros, implique que si un camarade se trouve à vos côtés, il doit plutôt tirer qu'observer. Cela dit, nous utilisions des spotters durant l'entraînement.

Après avoir échoué au test, les instructeurs revinrent sur toutes mes actions, essayant de comprendre ce qui avait pu foirer. Ma lunette était parfaitement ajustée, mes réglages étaient parfaits, mon fusil ne souffrait d'aucun défaut mécanique…

Soudain, l'un des instructeurs me fixa.

« Tu chiques ? », m'interrogea-t-il, plus sur le ton de l'affirmation que de la question.

« Oh…»

Je n'avais pas chiqué au cours de l'épreuve. C'était la seule chose que j'avais laite différemment de toutes les autres fois… Et c'est là que le bât avait blessé. Je repassai l'épreuve haut la main, une boule de tabac coincée dans la joue.

Les snipers ont tendance à être superstitieux. Nous sommes comme les joueurs de base-ball, avec nos tics et nos petits rituels. Il suffit de regarder un match de base-ball pour constater qu'un batteur agit toujours de la même manière, effectuant les mêmes gestes quand il avance vers sa base - il fait le signe de la croix, frappe la poussière, agite sa batte… Les snipers font de même.

Durant mon apprentissage, et même après, je tenais mon fusil d'une certaine manière, portais les mêmes vêtements, effectuais mes gestes de la même manière. Pour ma part, il s'agissait de contrôler tout ce que je faisais. Je savais que le fusil remplirait son rôle, j'avais besoin de m'assurer que je remplirais le mien.

Devenir sniper au sein des SEALs signifie bien plus que savoir tirer. Au fil de la formation, j'appris à observer un terrain et son environnement. J'appris à voir les choses avec l'œil d'un sniper.

Si je voulais me tuer, où m'installerais-je ?

Ce toit. Je pourrais descendre toute la section de là.

Une fois que j'avais repéré différentes positions, je passais encore du temps à les étudier. Je bénéficiais d'une excellente vue, mais il ne

s’agissait pas tant de voir que de percevoir - savoir quelles sortes de mouvements étaient susceptibles d’attirer l’attention, discerner les formes les plus subtiles qui pouvaient laisser présager une embuscade.

Il fallait que je m’entraîne pour rester au meilleur niveau. L’observation est un exercice difficile. J’allais en extérieur et m’obligeais à distinguer des points caractéristiques au loin. Je cherchais en permanence à améliorer mon savoir-faire, même lors de mes permissions. Au Texas, dans un ranch, vous pouvez voir des animaux, des oiseaux - vous apprenez à regarder au loin et à repérer les mouvements, les formes, toutes les petites anormalités du paysage.

Pendant un moment, il me sembla que tout ce que je faisais contribuait à mon entraînement, y compris les jeux vidéo. Je possédais un petit jeu de mah-jong de voyage qu’un ami m’avait offert comme cadeau de mariage. Je ne sais pas s’il s’agissait d’un cadeau de mariage approprié - il était petit et se jouait en solitaire - mais c’était un formidable outil pour s’entraîner. Dans le mah-jong, vous devez observer les différentes tuiles et chercher les paires. Je faisais des parties chronométrées contre l’ordinateur, dans le seul but d’aiguiser

Je l’ai dit plus tôt, et je le répète, je ne suis pas le meilleur tireur du monde. Il y avait quantité de gars meilleurs que moi, *y* compris au sein de ma promotion. J’étais juste dans la moyenne.

Il se trouve que le gars qui fut reçu avec les honneurs - le meilleur - faisait partie de notre section. Cependant, il ne tua pas autant d’ennemis que moi, notamment parce qu’il partit plusieurs mois aux Philippines tandis que je passais mon temps en Irak. Pour faire un bon sniper, il faut non seulement en avoir les qualités, mais aussi l’occasion de les exercer. Et de la chance.

MALMENÉ PAR LES DAUPHINS, BOUFFÉ PAR LES REQUINS

Après avoir passé tout l’été en formation, je retournai dans ma section et me consacrai aux tâches habituelles, effectuant différents

entraînements alors que nous nous préparions à un nouveau déploiement. Comme à mon habitude, je vécus mes moments les plus difficiles dans l'eau.

Tout le monde fait preuve de compassion et d'attendrissement envers les animaux marins, mais quelques rencontres malheureuses font que ce n'est pas mon cas.

La Navy fit appel à nous pour tester un programme de défense des installations portuaires faisant appel aux dauphins, nous demandant de leur servir de cible - et parfois sans nous prévenir. Les dauphins apparaissaient et nous faisaient passer de très sales moments. Ils étaient entraînés pour frapper dans les flancs, et ils étaient capables de briser les côtes. Et si vous n'aviez pas été prévenu à l'avance de l'exercice, vous n'aviez aucune idée de ce qui pouvait se passer - la première réaction, en tout cas la mienne, consistait à penser que nous étions attaqués par des requins.

Une fois, alors que nous étions dans l'eau, les dauphins nous attaquèrent. Frappé de toutes parts, je me dirigeai vers la rive pour échapper à ces salopards. Repérant une jetée, je plongeai dessous - je savais qu'ils ne me suivraient pas.

En sécurité.

Tout à coup, quelque chose me pinça la jambe, violemment.

C'était une otarie. Les otaries avaient été dressées pour protéger les jetées.

Je retournai vers le large. J'aimais autant me faire martyriser par un dauphin que bouffer par une otarie.

Mais les requins étaient, de loin, les pires.

Une nuit, nous devions traverser la baie de San Diego à la nage afin de fixer une mine magnétique sur un navire. Une opération simple et basique pour des SEALs.

Rares sont les SEALs qui détestent autant l'eau que moi. En fait, la plupart aiment tellement l'élément liquide qu'ils s'amusent à jouer des tours aux autres pendant les exercices. Vous pouvez avoir un gars qui vient fixer sa mine, puis qui se laisse couler au fond en attendant que le prochain nageur arrive avec sa mine. Il y a généralement assez de luminosité pour que la silhouette du prochain nageur se découpe sous la surface de l'eau et soit facile à repérer. Ainsi, lorsque la

victime - je veux dire le plongeur - arrive à son tour pour fixer sa mine, le premier nageur remonte, lui attrape une palme et la secoue.

Cela fout une peur bleue au plongeur. Il pense habituellement qu'un requin se trouve dans les parages et, du coup, il foire le reste de l'exercice. Parfois, sa combinaison a besoin d'un nettoyage un peu plus poussé que d'habitude.

Cette nuit-là, je me trouvais sous la coque du navire et je venais de fixer ma mine lorsque quelque chose attrapa ma palme.

UN REQUIN !!!

Puis je repris mes esprits en songeant aux farces que font certains SEALs et aux mises en garde que j'avais reçues.

Ce n'est qu'un des gars qui se moque de moi, pensai-je. Je me retournai pour le bousculer à son tour.

Et je me retrouvai en train de faire un doigt d'honneur à un requin qui trouvait ma palme à son goût. Il la tenait dans sa mâchoire.

Ce n'était pas un requin énorme, mais son agressivité compensait largement sa taille. J'attrapai mon poignard et sectionnai ma palme -à quoi bon conserver un équipement endommagé, pas vrai ?

Tandis qu'il mastiquait ce qui restait de ma palme, je remontai vers la surface et filai vers le canot de sécurité. J'attrapai le plat-bord et demandai qu'on me sorte de l'eau TOUT DE SUITE !! parce qu'il y avait un putain de REQUIN !! là-dessous.

— Il vient de bouffer une de mes palmes, expliquai-je.

— Rien à foutre, me répondit-on. Finis l'exercice.

— Mais, vous ne comprenez pas…

— C'est une vieille blague éculée…

— Ce n'est pas une blague !

Pendant ce temps-là, un autre nageur fit surface. Il lui était arrivé la même chose. Ils nous ordonnèrent à tous deux de retourner dans l'eau et de finir l'exercice.

C'est ce que nous aurions fait si un troisième nageur n'avait pas à son tour crevé la surface de l'eau - il avait été mordu au mollet. Le

requin en avait eu assez des palmes en guise d'apéritif et il s'était décidé à goûter quelque chose de plus charnu.

Au cours d'un autre exercice - cette fois-ci avant mon premier déploiement -, quatre d'entre nous furent infiltrés sur la côte de Californie à partir d'un sous-marin. Nous gagnâmes la rive à bord de deux Zodiac, établîmes un poste d'observation et effectuâmes quelques missions de reconnaissance. Le moment venu, nous reprîmes nos Zodiac pour repartir, retrouver le sous-marin et rentrer chez nous.

Malheureusement, mon officier avait communiqué de mauvaises coordonnées au sous-marin pour le point de rendez-vous. En réalité, elles étaient si erronées qu'une île se trouvait entre le sous-marin et nous.

Bien sûr, nous n'en savions rien. Nous tournâmes en rond, essayant d'établir un contact radio avec un bâtiment qui se trouvait bien trop loin pour pouvoir capter nos appels. Au bout d'un moment, notre radio tomba en carafe - elle avait trop pris l'eau, à moins qu'elle ne fût à court de batterie - et tout espoir de liaison radio fut définitivement abandonné.

Nous passâmes toute la nuit au milieu de l'eau, dans nos Zodiac. À l'aube, nous étions quasiment à court d'essence. Mon Zodiac commençait même à se dégonfler. Nous décidâmes donc de regagner la côte et d'attendre sur place. Au moins, nous pourrions dormir.

Alors que nous approchions de la côte, une otarie d'apparence amicale émergea. Natif du Texas, je n'avais jamais vraiment eu l'opportunité de voir une otarie de près et je fis naturellement preuve de curiosité envers celle-ci. C'était une créature intéressante, bien qu'affreuse.

Tout à coup, plouf, elle disparut sous la surface de l'eau.

Aussitôt après, elle - et nous - fûmes entourés de grandes et fines nageoires. Apparemment, des requins avaient décidé d'en faire leur petit déjeuner.

Les otaries sont plutôt grandes, mais les requins étaient si nombreux qu'ils ne pouvaient se satisfaire de ce seul individu. Ils commencèrent à cercler de plus en plus près autour de notre canot, qui semblait terriblement fragile et proche de la surface.

Je jetai un coup d'œil en direction de la côte. Elle était encore très loin.

Putain, pensai-je. Je vais me faire bouffer par les requins.

Mon camarade dans le Zodiac était plutôt enrobé, en tout cas pour un SEAL.

« Si nous coulons », l'avertis-je, « Je te descends. Tu serviras de repas aux requins pendant que je nagerai vers la côte. »

Il m'insulta. Il croyait sans doute que je plaisantais.

Ce n'était pas le cas.

TATOUAGES

Nous réussîmes finalement à gagner la côte sans nous faire dévorer. Entre-temps, la Navy n'avait pas cessé de nous chercher. Les médias avaient même commencé à relayer l'histoire : quatre SEALs perdus en mer.

Pas exactement le genre de gloire après laquelle nous courions.

Cela prit un moment, mais un avion patrouilleur finit par nous repérer et un Mk-V lut envoyé pour nous récupérer. Le pacha du bateau prit soin de nous et nous ramena à la maison.

Ce fut l'une des rares fois où je fus réellement heureux de monter à bord d'un navire. Généralement, je m'ennuie lorsque je suis en mer. La perspective d'être affecté sur un bâtiment de guerre avait été une réelle motivation pour que je réussisse le stage BUD/S.

De tous les bâtiments, les sous-marins sont les pires. Même les plus grands d'entre eux n'offrent qu'un espace confiné. La dernière fois que je me trouvai à bord de l'un d'entre eux, nous n'eûmes même pas l'autorisation de faire de la gymnastique. La salle de musculation était située à l'opposé de nos quartiers, et il nous aurait fallu pour y accéder traverser le compartiment dans lequel se trouvait le réacteur nucléaire, ce que nous n'avions pas le droit de faire.

Les porte-avions sont bien plus grands, mais ils sont tout aussi ennuyeux. Au moins disposent-ils d'espaces détente dans lesquels vous pouvez jouer aux jeux vidéo et ils n'ont aucune restriction

d'accès vers les salles de musculation, ce qui permet d'évacuer la tension.

En fait, une fois, le pacha nous ordonna même d'aller en salle de musculation.

Nous nous trouvions sur le *Kitty Hawk,* et l'équipage avait quelques problèmes avec une bande. Apparemment, certains marins membres d'une bande généraient des problèmes disciplinaires à bord du navire.

Le pacha nous convoqua et nous indiqua à quel moment la bande utilisait la salle de musculation.

Nous partîmes donc faire un peu de gymnastique, fermâmes la porte derrière nous et réglâmes le problème.

Au cours de cet exercice, je manquai un entraînement de plongée car je tombai malade. Ce fut comme si la lumière s'était faite dans ma tête. À partir de ce moment-là, chaque fois que nos programmes d'entraînement annonçaient un exercice de plongée, je tombais malade. Ou j'invoquais un déplacement pour un entraînement sniper que je ne pouvais pas manquer.

Les gars prétendaient que j'étais encore plus doué que Houdini pour disparaître.

De quel droit les aurais-je contredits ?

C'est également à cette époque que je me fis faire mon premier tatouage. Je voulais rendre hommage aux SEALs, mais je ne me sentais pas encore le droit d'arborer un tatouage de trident. (L'emblème SEAL officiel représente un aigle perché sur un trident traversant une ancre à l'horizontale ; un pistolet à pierre apparaît au premier plan. Cet insigne est connu sous le nom de « Trident » ou, de manière non officielle, de « Budweiser » - en référence au stage BUD/S ou… à la marque de bière, selon les personnes auxquelles vous posez la question.)

À la place, j'optai pour le tatouage d'un squelette de grenouille. Il s'agit également d'un symbole SEAL ou UDT traditionnel, en l'honneur des camarades morts. Ce tatouage se trouve sur mon dos, dépassant légèrement de mon épaule en regardant devant moi - comme si ceux qui m'ont précédé veillaient sur moi en m'offrant une sorte de protection.

NAISSANCE

En dehors de mon statut de SEAL, j'avais également celui d'époux. Et après mon retour d'Irak, Taya et moi décidâmes de fonder une famille.

Les choses se présentèrent plutôt bien. Elle tomba enceinte la première fois que nous fîmes l'amour sans protection. Et sa grossesse se déroula pour ainsi dire parfaitement. Ce fut la naissance qui s'avéra compliquée.

Pour je ne sais quelle raison, ma femme avait un taux de plaquettes anormalement bas. Ce problème fut malheureusement découvert trop tard, l'empêchant de bénéficier d'une péridurale ou de recevoir d'autres antidouleurs lorsqu'elle accoucha. Elle dut donner la vie sans aide, sans entraînement ni préparation.

Notre fils pesait 3,6 kg, ce qui n'en faisait pas un petit bébé.

Vous apprenez beaucoup sur une femme quand elle souffre. Je me fis copieusement insulter. (Elle prétend que c'est faux, mais je suis bien placé pour savoir que c'est vrai. Et qui allez-vous croire, un SEAL, ou la femme d'un SEAL ?)

L'accouchement dura seize heures. Vers la fin, les médecins décidèrent qu'ils pouvaient lui donner du gaz hilarant afin de soulager sa douleur. Mais auparavant ils m'avertirent de tous les risques que cela ferait peser sur mon fils, aussi improbables soient-ils.

Je n'avais guère le choix. Taya souffrait terriblement. Elle avait besoin d'être soulagée. Je leur donnai le feu vert, même si au fond de moi subsistait la crainte que mon fils en porte les séquelles.

Puis le médecin m'annonça que mon fils était si grand qu'il ne pourrait pas sortir tout seul. Ils voulaient lui fixer une sorte de ventouse sur la tête pour l'aider à émerger. Parallèlement, Taya ne cessait de s'évanouir entre deux contractions.

« OK », fis-je sans réellement comprendre.

Le médecin me fixa dans les yeux. « Il ressemblera peut-être à un Conehead. »

Oh, super, songeai-je. *Mon fils ne sera pas seulement cinglé à cause des gaz hilarants, il aura aussi un crâne d'œuf.*

« Bon Dieu, faites-le juste sortir de là ! », répliquai-je. « Vous êtes en train de tuer ma femme. Bougez-vous ! »

Mon fils apparut enfin, en parfaite santé, mais je dois avouer que je n'en avais pas mené large. On éprouve un désespoir absolu à voir sa femme souffrir ainsi le martyre sans rien pouvoir faire.

J'avais été bien plus angoissé en la voyant donner la vie que je ne le serais jamais au cours de mes différents combats.

TAYA :

Ce fut un moment très fort d'un point de vue émotionnel, avec des hauts et des bas vertigineux. Nos deux familles étaient venues en ville pour la naissance. Nous étions tous très heureux, mais nous savions aussi que Chris repartirait bientôt pour l'Irak.

Cela nous pesait vraiment.

Chris eut du mal au début à supporter les pleurs du bébé, et cela ne manqua pas de m'angoisser - il supporte la guerre, mais pas les pleurs d'un bébé pendant quelques jours ?

La plupart des gens semblent désemparés en de telles circonstances. Chris ne faisait pas exception à la règle.

Je savais qu'au cours des mois à venir tout le soin de notre enfant me reviendraient, à moi seule. Plus important encore, je savais que je serais la seule à assister à la magie et aux changements rapides d'un nouveau-né. J'étais inquiète à l'idée de gérer seule cette période et en même temps triste de ne pouvoir en partager les souvenirs avec Chris.

J'étais également en colère et terrifiée à l'idée qu'il ne revienne jamais. Je l'aimais comme une folle.

COURS D'ORIENTATION

En parallèle à la formation sniper, j'avais été « porté volontaire » par mon chef pour suivre des cours d'orientation. J'y allai à contrecœur.

La topographie est une part importante de la guerre - faute d'avoir quelqu'un qui s'y connaisse, vous ne savez pas comment vous diriger dans les combats, encore moins comment vous replier une fois faction terminée. Dans un scénario AD (action directe), la personne chargée de l'orientation détermine le meilleur moyen d'accéder à l'objectif, fixe des routes alternatives et guide l'équipe feu vers la base de repli une fois la mission accomplie.

Le problème, c'est que le SEAL chargé de cet aspect participe rarement aux combats AD qu'il planifie. Généralement, il demeure dans le véhicule pendant que le reste de l'unité pénètre dans le bâtiment ou l'objectif cible. Ainsi, il peut réagir rapidement dans l'éventualité où l'unité devrait se replier en catastrophe.

Rester assis dans un véhicule à entrer des chiffres dans un ordinateur ne représentait pas vraiment mon idéal. Mais mon chef souhaitait pouvoir s'appuyer sur quelqu'un qui saurait planifier les itinéraires, et lorsque votre chef exige quelque chose de vous, il n'y a guère moyen de se dérober.

Je passai la première semaine de ma formation à plisser les yeux assis à un bureau devant un Toughbook portable, à apprendre à régler un

GPS et à étudier des images satellite ou des cartes. J'appris également à me servir de ces images pour préparer des présentations PowerPoint destinées aux briefings.

Eh oui, même les Navy SEALs utilisent PowerPoint.

La seconde semaine fut un peu plus intéressante. Nous circulâmes en voiture dans la ville - nous étions alors à San Diego - pour tracer et suivre différents itinéraires. Je n'irai cependant pas jusqu'à prétendre que c'était cool - c'était important, certes, mais pas très excitant.

Quoi qu'il en soit, c'est grâce à mes aptitudes en topographie que je fus parmi les premiers à repartir en Irak.

Chapitre 6

Côtoyer la mort

DE RETOUR AU FRONT

À l'issue de notre période d'entraînement, nous découvrîmes qu'une nouvelle unité était en cours de formation à Bagdad pour entreprendre des actions directes contre des cibles soupçonnées d'être des terroristes ou des chefs de la résistance. L'unité était gérée par le GROM, les forces spéciales polonaises. Les Polonais assuraient la majeure partie du travail, mais ils avaient besoin de renforts - des snipers et des experts en orientation, pour être précis. Ainsi, en septembre 2004, je fus détaché de ma section et envoyé en Irak pour donner un coup de main au GROM en raison de mes compétences nouvellement acquises en matière d'orientation. Le reste de la section devait arriver le mois suivant ; je les retrouverais à ce moment-là.

J'avais des scrupules à quitter Taya. Elle ne s'était pas encore complètement remise de l'accouchement, mais mon devoir en tant que SEAL passait avant elle. Je voulais revenir dans l'action. Je voulais repartir à la guerre.

À cette époque, bien qu'aimant mon fils, je n'avais pas encore noué de liens profonds avec lui. Je n'ai jamais été de ces pères qui caressent le ventre de leur femme pendant que le bébé donne des petits coups de pieds. J'ai besoin de bien connaître quelqu'un, même s'il s'agit d'un proche, avant de pouvoir établir de vraies relations.

Cette facette de ma personnalité évolua au cours du temps, mais, à cette époque, je n'avais pas encore compris ce que c'était vraiment que d'être père.

Généralement, quand les SEALs partent en déploiement à l'étranger, ou en reviennent, ils le font en toute discrétion. C'est le principe même des opérations spéciales. Peu de personnes sont

présentes pour nous saluer, à l'exception de notre entourage immédiat - et encore, pas toujours. Dans mon cas, en raison de la date de mon départ, je fus confronté à un groupe de manifestants opposés à la guerre. Ils brandissaient des pancartes stigmatisant les tueurs de bébés, les assassins, et je ne sais quoi encore, que représentaient les soldats partant en guerre.

Ils manifestaient au mauvais endroit. Nous n'avions pas pris part au vote du Congrès ; nous n'avions pas voté la guerre.

Je me suis engagé pour défendre mon pays. Je ne choisis pas les guerres que nous menons. Il se trouve que j'adore combattre, mais je ne décide pas des batailles auxquelles je participe. C'est vous qui m'y envoyez.

Je me demandais pourquoi tous ces gens ne manifestaient pas devant les bureaux de leurs députés ou à Washington. Le fait qu'ils manifestent contre ceux qui avaient pour ordre et devoir de les protéger me laissait un goût amer.

Je sais que tout le monde ne partageait pas leur point de vue. Je vis quelques pancartes soutenant nos soldats, annonçant « Nous vous aimons » et ce genre de message. Et il y eut nombre de départs ou de retours émouvants et respectueux, dont certains furent même diffusés à la télévision. Mais, au bout de toutes ces années, ce sont surtout ces manifestants ignorants dont je me souviens.

Et, juste pour être clair sur un point, sachez que cela ne me gêne aucunement que les SEALs n'aient pas de grandes cérémonies de départ ou de retour. Nous sommes les professionnels de l'ombre, nous agissons en toute discrétion, et inviter les médias à l'aéroport ne fait pas partie du programme.

Cela dit, ça ne fait pas de mal, de temps en temps, d'être remercié pour le travail que l'on accomplit.

L'IRAK

L'actualité irakienne avait été chargée depuis que j'avais quitté ce pays, au printemps 2003. Le pays avait été libéré de Saddam Hussein et de son armée avec la chute de Bagdad le 9 avril de cette année-là. Mais de nombreuses factions avaient continué ou commencé le

combat après la destitution de Saddam. Elles combattaient aussi bien d'autres Irakiens que les forces américaines qui aidaient le pays à retrouver une certaine stabilité. Certains étaient d'anciens militaires de l'armée de Saddam, des membres du parti Baas que Saddam avait dirigé. Il y avait des fedayins, les membres d'un groupe de résistance paramilitaire que Saddam avait organisé avant la guerre. Il y avait aussi d'autres groupes moins importants, assez mal organisés, qui s'appelaient également fedayins même si, techniquement, ils n'avaient rien à voir avec l'ancienne organisation de Saddam.

Même s'ils étaient quasiment tous musulmans, c'est le nationalisme plus que la religion qui tendait à être leur motif premier et leur principe d'organisation.

Il y avait cependant de nombreux groupes réunis par leurs croyances religieuses. Ils se proclamaient moudjahidins, ce qui signifie « combattant au nom du djihad » - ou assassin au nom de Dieu. Ils s'appliquaient à tuer des Américains et les musulmans qui n'étaient pas de leur obédience.

Il y avait aussi Al-Qaida en Irak, un groupe de combattants étrangers qui voyait surtout la guerre comme une opportunité pour éliminer des Américains. Il s'agissait pour la plupart de musulmans sunnites radicaux ayant prêté allégeance à Oussama ben Laden, le chef terroriste qui n'a guère besoin qu'on le présente - et que des SEALs envoyèrent *ad patres* en 2011.

Il y avait encore des Iraniens et leur Garde républicaine qui se battaient - en direct, ou via des intermédiaires - à la fois pour tuer des Américains et pour peser sur la politique irakienne.

Je suis certain que de nombreuses autres factions existaient au sein de ce que les médias appelleraient bientôt les « insurgés », mais tous avaient pour point commun d'être nos ennemis.

Je ne me suis jamais vraiment préoccupé de savoir qui était réellement celui qui pointait son arme sur moi ou dissimulait un IED. Savoir qu'il voulait me tuer me suffisait amplement.

Saddam fut capturé en décembre 2003.

En 2004, les États-Unis firent officiellement leur passation de pouvoir au gouvernement intérimaire, confiant le contrôle du pays

aux Irakiens, en tout cas en théorie. Mais, cette même année, le nombre d'insurgés augmenta de manière exponentielle. De nombreux combats qui se déroulèrent au printemps furent aussi féroces que ceux qui avaient fait rage au cours de l'invasion initiale.

À Bagdad, un imam chiite extrémiste du nom de Moqtada Al-Sadr rassembla une armée de fanatiques et les exhorta à attaquer les Américains. Al-Sadr asseyait son pouvoir à partir d'un faubourg de Bagdad nommé Sadr City, un bidonville baptisé d'après le nom de son père, Mohammed Mohammed Sadek Al-Sadr, un grand ayatollah et un adversaire du régime de Saddam au cours des années 1990. Sadr City, un faubourg misérable même selon les critères irakiens, regorgeait de chiites radicaux. Ce faubourg, équivalent à la moitié de la surface de Manhattan, se trouvait au nord-est de la Zone verte, à l'opposé d'Army Canal et d'imam Ali Street.

De nombreux quartiers dans lesquels vivent les Irakiens, y compris ceux que l'on pourrait considérer comme des classes moyennes, ressemblent à des taudis pour un Américain. Plusieurs décennies passées sous le régime de Saddam avaient transformé ce pays plutôt riche, en raison de ses réserves pétrolières, en un pays très pauvre. Même dans les meilleurs quartiers de la ville, de nombreuses rues étaient en terre battue tandis que les bâtiments arboraient des façades délabrées.

Sadr City est un véritable bidonville, même pour l'Irak. Le quartier était à l'origine une sorte de lotissement social pour les plus démunis mais, à l'époque de la guerre, il était devenu un refuge pour les chiites qui faisaient l'objet de mesures de discrimination de la part du gouvernement de Saddam, à dominante sunnite. Après le début de la guerre, les chiites furent encore plus nombreux à s'installer là. J'ai lu des estimations selon lesquelles deux millions de personnes y vivaient sur une surface d'environ 20 kilomètres carrés.

Organisées selon un système de quadrillage, les rues étaient longues de 50 ou 100 mètres. La plupart des quartiers abritaient une forte densité de constructions de deux ou trois étages. Les bâtiments étaient pour la plupart de facture grossière ; même les frises décoratives des plus beaux ne concordaient pas d'une façade à l'autre. Les rues étaient pour ainsi toutes des égouts à ciel ouvert, débordantes d'ordures.

Moqtada Al-Sadr lança une offensive contre les forces américaines au printemps 2004. Ses hommes réussirent à tuer de nombreux soldats américains et un nombre encore plus important d'irakiens avant que cet imam fanatique ne déclare un cessez-le-feu en juin. En termes militaires, son offensive avait échoué, mais les insurgés n'en restèrent pas moins fortement implantés dans Sadr City.

Parallèlement, des insurgés - sunnites pour la plupart - s'emparèrent de la province d'Al-Anbar, une assez grande région à l'ouest de Bagdad. Ils étaient surtout implantés dans les villes, notamment à Ramadi et Fallouja.

C'est au cours de ce printemps que l'Amérique fut choquée par les images de quatre contractors dont les cadavres furent profanés et pendus aux arches d'un pont à Fallouja. C'était le signe que le pire était encore à venir. Les Marines investirent la ville peu après, mais leurs opérations furent suspendues après d'intenses combats. On estime qu'ils contrôlaient alors environ un quart de la ville.

Des forces irakiennes intervinrent pendant leur retrait pour prendre le contrôle de la ville. Elles étaient censées garder les insurgés à l'écart. La réalité fut bien différente. À l'automne, la ville de Fallouja n'était guère plus peuplée que d'insurgés. Elle était devenue encore plus dangereuse pour les Américains qu'au printemps précédent.

Lorsque je quittai les États-Unis pour l'Irak en septembre 2004, mon unité avait commencé à s'entraîner pour intégrer une opération destinée à sécuriser Fallouja une bonne fois pour toutes. Mais je fus affecté à Badgdad, pour travailler avec les Polonais.

AVEC LE GROM

« *Kyle, tu viens avec nous.* »

Le sous-officier polonais grattait sa barbe fournie tout en me désignant. Je ne comprenais que quelques mots de polonais, et il ne parlait pas très bien l'anglais, mais ce qu'il disait était relativement simple à comprendre - ils voulaient que j'investisse la maison avec eux au cours de l'opération.

« Putain, ouais », répondis-je.

Il sourit. Certaines expressions sont universelles.

Après une semaine passée à travailler avec eux, je venais de passer du statut de topographe à celui de membre de l'équipe d'assaut. Rien n'aurait pu me faire plus plaisir.

Il fallait cependant que je continue à gérer les trajets de l'équipe. Mon boulot consistait à déterminer les voies les plus sûres pour accéder à l'objectif cible et en repartir. Bien que les insurgés fussent toujours actifs dans la région de Bagdad, les combats y avaient décru et le risque d'IED ou d'embuscade n'y était pas aussi prégnant qu'ailleurs. Bien entendu, tout pouvait changer en un instant et je faisais toujours attention en choisissant nos itinéraires.

Nous montâmes dans nos Hummer et démarrâmes. J'étais installé à la place du mort, à côté du conducteur. J'avais appris suffisamment de polonais pour pouvoir indiquer la route - « *Prawo kolei » :* tourne à droite - et guider le conducteur dans le dédale des rues. J'avais mon ordinateur portable sur les genoux, et un *affût* de *mitrailleuse* sur ma droite. Nous avions ôté les portes du Hummer afin de pouvoir débarquer du véhicule ou tirer plus facilement. Nous avions une 12,7 mm en tourelle à l'arrière.

Nous atteignîmes l'objectif et sautâmes du Hummer. J'étais gonflé à bloc à l'idée de retourner au combat.

Les Polonais m'avaient placé en sixième ou septième position dans le groupe d'assaut, ce qui était un peu frustrant - aussi loin en retrait dans la ligne, vous n'avez guère la possibilité de participer à l'action -, mais je n'allais pas commencer à me plaindre.

Le GROM agit de la même manière que les SEALs lorsqu'il s'agit de donner l'assaut. Il y a bien quelques petites nuances ici ou là - dans la manière de franchir les angles ou de couvrir un camarade au cours de l'opération - mais pour l'essentiel, tout réside dans la violence de l'action. Surprendre la cible, frapper fort et vite, prendre le contrôle.

Une chose différente, et que j'aime particulièrement chez eux, est leur version des *flash-crash,* des grenades incapacitantes. Les grenades incapacitantes américaines explosent dans un éclair de lumière avec une détonation assourdissante. À l'inverse, les grenades polonaises libèrent toute une série d'explosions. Nous les appelions les « sept coups ». Elles faisaient croire à une succession de coups de

feu. J'essayais de leur en emprunter le plus possible chaque fois que l'assaut allait être donné.

Dès que la grenade explosa, nous nous élançâmes. J'avançai dans l'embrasure de la porte et attrapai le chef de groupe dans ma ligne d'horizon. Il me fit signe d'avancer et je montai sécuriser la pièce dont j'étais chargé.

La pièce était vide.

Clair.

Je redescendis l'escalier. D'autres soldats avaient trouvé le gars que nous étions venus chercher et l'avaient déjà chargé dans le Hummer. Les autres Irakiens qui s'étaient trouvés dans la maison étaient rassemblés en bas, l'air complètement terrifié.

De retour dehors, je sautai dans le Hummer et dirigeai l'équipe sur le chemin du retour. La mission s'était déroulée sans accroc, mais en ce qui concernait le GROM, j'avais été dépucelé ; à partir de ce moment, j'étais membre à part entière de l'équipe.

LA VODKA À L'URINE DE BISON

Nous poursuivîmes ce genre d'action directe pendant deux semaines et demie, mais nous ne rencontrâmes un semblant de problème qu'à une seule occasion. Le gars que nous étions venus chercher n'était pas décidé à se laisser faire. Malheureusement pour lui, il n'avait que ses poings nus pour se battre alors qu'il était confronté à un groupe d'assaut dont les soldats étaient puissamment armés et protégés par d'épais gilets pare-balles. Ce type était soit stupide, soit courageux, ou peut-être un peu des deux.

L'un des opérateurs du GROM devant moi prit son M-4 et assena un joli coup de canon en plein dans le front de l'irakien. Le canon lui traversa le crâne.

Pas joli à voir.

Voilà ce qu'il pouvait en coûter de résister. Un connard de moins sur la liste des gens recherchés.

Nous ramassions toutes sortes de suspects - des financiers travaillant pour Al-Qaida, des artificiers, des insurgés, des insurgés

d'origine étrangère - et une fois même, nous en embarquâmes toute une cargaison d'un coup.

Les hommes du GROM étaient à l'image des SEALs : extrêmement professionnels côté boulot, et complètement allumés en dehors des missions. Ils avaient des réserves de vodka, et ils aimaient particulièrement la marque *Zubrowka*.

La vodka *Zubrowka* existe depuis des centaines d'années, bien que je n'en aie jamais vu aux États-Unis. Un brin d'« herbe de bison » se trouve dans chaque bouteille : cette herbe provient d'un unique champ situé en Pologne. L'herbe de bison est censée avoir des vertus médicinales, mais l'histoire que m'ont rapportée mes camarades du GROM est beaucoup plus exotique - peut-être même un peu trop. À les en croire, les bisons paissent dans ce champ et urinent sur cette herbe. Les distilleries rajoutent un brin d'herbe pour pimenter un peu le goût. (En fait, durant le processus de distillation, certains composants de l'herbe sont neutralisés, de telle sorte que seul l'arôme demeure. Mais mes amis ne m'ont pas dit cela - à moins que ce n'eût été trop difficile à traduire.)

J'étais un peu dubitatif, mais la vodka se révéla aussi douce que forte. Cela confirmait leurs allégations selon lesquelles les Russes n'y connaissent rien en vodka, contrairement aux Polonais, qui produisent la meilleure.

En ma qualité de citoyen américain, officiellement, je n'étais pas censé boire. (Et, officiellement, je ne buvais pas.)

Cette règle stupide ne s'appliquait qu'aux soldats américains. Nous n'avions même pas le droit d'acheter une bière. Tous les autres soldats de la coalition en avaient le droit, qu'ils soient polonais ou de je ne sais quelle nationalité.

Heureusement, le GROM savait partager. Ils se rendaient la boutique duty free de l'aéroport de Bagdad pour y acheter de la bière, du whisky..., tout ce que les Américains qui travaillaient avec eux pouvaient désirer.

Je me liai d'amitié avec un de leurs snipers qu'on appelait Matthew (ils opéraient sous de fausses identités, dans le cadre de leurs procédures de sécurité). Nous passions des heures à parler des différentes armes et à élaborer différents scénarios. Nous comparions nos notes sur la manière de procéder, sur les armes

utilisées. Un peu plus tard, je me débrouillai pour organiser des entraînements avec eux et leur transmettre un peu de notre savoir-faire. Je leur enseignai la manière de construire une planque dans un bâtiment et leur montrai quelques autres trucs utiles. Nous utilisions beaucoup les « culbutos » - des cibles qui se redressent - et les cibles mouvantes.

La manière dont nous arrivions à nous comprendre sans échanger un seul mot, y compris au cours des opérations, ne cessait de me fasciner. Ils se retournaient et me faisaient signe d'avancer ou de reculer, ou je ne sais quoi d'autre. Si vous êtes professionnel, vous n'avez pas besoin qu'on vous explique quoi faire, vous décryptez ce que veut l'autre et vous agissez en conséquence.

S'ÉQUIPER

Les gens me demandent toujours quelle sorte d'équipement je portais en Irak. La réponse est : tout dépend. J'adaptais légèrement mon équipement d'un déploiement à un autre. Voici généralement en quoi il consistait :

Les pistolets

Le pistolet standard des SEALs était le SIG Sauer P226, chambré en 9 mm. Bien qu'il s'agisse d'une excellente arme, il me semblait que j'avais besoin d'une puissance supérieure à celle qu'une balle de 9 mm pouvait fournir, et je me mis à utiliser mon arme personnelle à la place du P226. Ne nous voilons pas la face : si vous avez besoin d'utiliser un pistolet au cours d'un combat, c'est que vous êtes déjà dans la merde. Vous n'aurez sans doute pas le temps d'ajuster parfaitement votre tir.

Des balles d'un calibre plus important ne tueront peut-être pas votre ennemi, mais elles auront de plus grandes probabilités de le mettre hors de combat s'il est touché.

En 2004, j'amenai un Springfield TRP Operator, qui utilise un calibre .45. Il avait un design 1911, avec une crosse sur mesure et un système de rail me permettant d'y fixer une lampe torche et un viseur laser. De couleur noire, il bénéficiait d'un canon monstrueux et

représentait une arme excellente - jusqu'à ce qu'il se prenne un éclat de grenade qui m'était destiné à Fallouja.

Je fus cependant capable de le réparer - ces Springfield sont coriaces. Mais, ne désirant pas courir trop de risques, je le remplaçai par un S1G P220. Le P220 ressemblait en tous points au P226, mais il était chambré en calibre .45.

Porter son pistolet

Au cours de mes deux premiers déploiements, j'utilisais un holster de cuisse. (Le holster de cuisse repose sur la cuisse, le pistolet restant à portée de main.)

Le problème avec ce genre de holster vient de ce qu'il a tendance à tourner. Au cours des combats, ou même si vous vous déplacez rapidement, les sangles glissent sur votre jambe. Aussi, après mes deux premiers déploiements, j'optai pour un holster de hanche. De cette manière, mon pistolet était toujours là où je m'attendais à le trouver.

Le kit de premiers secours

Tout le monde transporte sur lui son « kit urgence », le matériel médical de première urgence. Nous avions toujours le minimum sur nous pour soigner une blessure par balle - compresses pour différentes blessures, intraveineuses, agent coagulateur. Il fallait qu'il soit facilement accessible - vous ne vouliez pas que la personne qui vous vienne en aide perde du temps à le trouver. Je rangeais le mien dans la poche cargo droite de mon pantalon, sous le holster. Ainsi, si je me faisais tirer dessus, mes copains n'avaient qu'à découper la partie inférieure de la poche pour en extraire le kit. Tout le monde faisait comme ça.

Quand vous soignez quelqu'un sur le terrain avant qu'un infirmier ou un toubib arrive, vous utilisez toujours le matériel du blessé. Si vous utilisiez le vôtre, que vous resterait-il à utiliser pour le blessé suivant - ou pour vous-même - en cas de besoin ?

Au cours de mon premier déploiement, mon gilet pare-balles SEAL était équipé du système MOLLE (MOdular Lightweight Load-carrying Equipment, un bel acronyme pour désigner un système de

gilet auquel peuvent être fixés divers équipements et poches. Le mot MOLLE est lui-même une marque déposée pour ce système conçu et fabriqué par Natick Labs. Néanmoins, nombreux sont ceux qui utilisent ce terme pour désigner des systèmes similaires.)

Gilet par-balles et brêlage

Au cours des déploiements suivants, j'utilisai un gilet pare-balles avec un brêlage de type rhodésien. (Ce terme caractérise un gilet qui comprend une plate-forme MOLLE. Une fois encore, le principe est de pouvoir décider soi-même de la manière dont on porte son équipement.)

Le fait d'avoir un brêlage distinct me permettait de m'en défaire et de le poser sur le sol tout en gardant mon gilet pare-balles. Il devenait plus confortable de s'allonger tout en conservant ce dont j'avais besoin à portée de main. Lorsque j'étais derrière mon fusil de sniper, allongé sur le ventre en train d'observer à travers la lunette, je déclipsais la sangle et étalais le brêlage de chaque côté. Les munitions, rangées dans les poches, étaient ainsi plus facilement accessibles. En même temps, le brêlage restait accroché à mes épaules et retombait en place quand je me relevais.

(Un mot au passage sur les gilets pare-balles : les gilets en dotation au sein de la Navy n'ont pas toujours été réputés pour leur fiabilité. Pour cette raison, mes beaux-parents m'offrirent très généreusement un gilet Dragon Skin à l'issue de mon troisième déploiement. Il pèse très lourd, mais c'est un gilet pare-balles formidable, le meilleur que vous puissiez trouver.)

Je portais un GPS au poignet, avec un deuxième GPS de secours dans mon gilet, et même une vieille boussole au cas où. J'usais au moins deux paires de lunettes au cours de chacun de mes déploiements ; elles disposaient de petits systèmes de ventilation permettant à l'air de circuler et aux verres de ne pas s'embuer. Et, bien sûr, j'avais un couteau de poche - j'avais reçu un Microtech après avoir réussi le stage BUD/S - ainsi qu'un couteau de combat Emerson ou Benchmade selon les déploiements.

Parmi les autres équipements que nous transportions, nous prenions avec nous un panneau de signalisation VS17, utilisé pour

signaler aux pilotes amis notre position afin qu'ils évitent de nous tirer dessus - en théorie, du moins.

Au début, j'essayais de ne porter aucun poids sur la poitrine, allant même jusqu'à ranger mes chargeurs de pistolet de réserve dans l'autre poche cargo de mon pantalon. (Je le portais haut sur la taille, de manière à pouvoir facilement accéder à ma poche de gauche.)

Je n'ai jamais porté de protection auditive en Irak. Les systèmes de protection auditive que nous avions contenaient des circuits anti-bruit. Il était toujours possible d'entendre les coups de feu tirés par l'ennemi, mais le microphone qui captait les sons était omnidirectionnel. Ce qui fait que vous étiez dans l'impossibilité de déterminer la provenance des coups de feu.

Et, contrairement à ce que pense ma femme, je portais mon casque de temps à autre. Je veux bien reconnaître que cela n'arrivait pas souvent. Il s'agissait du casque de l'armée américaine standard - le casque en dotation, inconfortable et d'une efficacité minimale contre les projectiles sauf les balles ayant perdu de leur vélocité ou les éclats. Pour l'empêcher de ballotter sur mon crâne, je resserrais la jugulaire en utilisant des coussinets Pro-Tec, mais il n'en restait pas moins fatigant à porter sur de longues distances. Il me faisait supporter un poids supplémentaire sur la tête tandis que j'étais posté derrière mon fusil, rendant plus difficile la possibilité de rester concentré pendant les périodes de guet.

J'avais été témoin de ce que des balles, y compris celles tirées par les pistolets, pouvaient facilement pénétrer dans un casque, aussi je manquais de motivation pour supporter en plus l'inconfort qu'il faisait peser. Je faisais néanmoins une exception la nuit. Je portais alors le casque afin de pouvoir y fixer mes optroniques de vision nocturne.

Sinon, je portais une casquette : une casquette de base-ball conçue pour la section, qui arborait le symbole Cadillac adapté au logo de notre unité. (Bien quêtant officiellement la section Charlie, nous utilisions parfois d'autres noms commençant par les mêmes lettres ou syllabes : Charlie pouvait devenir Cadillac, etc.)

Pourquoi une casquette de base-ball ?

Pour être cool, le meilleur moyen consiste à *avoir l'air* cool. Et vous avez l'air beaucoup plus cool avec une casquette de base-ball

vissée sur le crâne.

J'avais un autre modèle favori en dehors de ma casquette Cadillac : la casquette d'une unité des sapeurs-pompiers de New York qui avait perdu plusieurs hommes lors du 11-Septembre. Mon père l'avait obtenue à l'occasion d'une visite, après les attaques, de la « Lions Den », une caserne de pompiers historique de la ville. Là, il avait rencontré des hommes de l'Unité 23 ; quand les pompiers avaient appris que son fils allait partir en guerre, ils avaient insisté pour qu'il accepte une casquette.

« Dites-lui simplement de les faire payer cher », avaient-ils demandé.

S'ils lisent ce livre, j'espère qu'ils sauront que je l'ai fait.

Je portais au poignet une montre G-Shock. Cette montre noire et son bracelet caoutchouc ont remplacé les Rolex Submariner comme équipement standard des SEALs. (Un de mes amis, qui trouvait honteux que la tradition n'ait pas perduré, m'a récemment offert une Submariner. Je trouve étrange de porter une Rolex, mais il s'agit d'un tribut aux plongeurs qui ont emprunté ce chemin avant moi.)

En cas de température fraîche, j'avais apporté un blouson personnel - un North Face - parce que, croyez-le ou non, j'avais eu du mal à convaincre la mafia des fourriers de me fournir des vêtements adaptés à un climat froid. Mais je leur réserve mes diatribes pour plus tard.

Je gardais les dix chargeurs de mon M-4 (300 cartouches) dans les poches avant de mon brêlage. J'y rangeais également ma radio, des lampes torches et ma lumière stroboscopique. (La lumière stroboscopique peut être utilisée la nuit pour donner rendez-vous à d'autres unités ou à des avions, des navires, des canots, etc. Elle peut également servir à identifier des troupes amies.)

Si j'avais l'un de mes fusils de sniper avec moi, j'emportais 200 cartouches de plus dans mon sac à dos. Lorsque je transportais le Mk-11 plutôt que le Win Mag ou le .338, je ne m'embêtais pas à prendre le M-4. Dans ce dernier cas de figure, mes cartouches pour le fusil de sniper étaient rangées dans mon brêlage, à portée de main. Je disposais également de trois chargeurs pour mon pistolet.

Je portais aux pieds des chaussures de marche montantes Merrill. Elles étaient confortables et duraient tout un déploiement.

DEBOUT, KYLE

Un mois environ après avoir débuté mon tour d'opération avec le G ROM, je fus réveillé par quelqu'un qui me secouait l'épaule.

Je me relevai d'un bond, prêt à assommer celui qui s'était introduit dans mes quartiers.

« Hé, hé ! Tout va bien », fit le lieutenant qui m'avait réveillé.

C'était un SEAL, et mon chef. « J'ai besoin que tu t'habilles et que tu passes dans mon bureau. »

« Oui, mon lieutenant », marmonnai-je. J'enfilai un short et chaussai des tongs, puis je descendis dans le hall.

Je me dis que j'avais dû foirer quelque part, même si je ne savais pas très bien comment. Je m'étais plutôt bien comporté avec les Polonais, sans aucune altercation qui vaille la peine d'être mentionnée. Je me creusai la tête en approchant de son bureau, cherchant à préparer ma défense. Je n'avais toujours aucune idée de la raison pour laquelle j'étais convoqué lorsque j'entrai dans son bureau.

« Kyle, il faut que tu ailles chercher ton fusil de sniper et que tu prépares tes affaires », m'annonça le lieutenant. « Tu pars pour Fallouja. »

Il commença à me dévoiler ce qui était prévu et à me communiquer quelques détails des opérations envisagées. Les Marines se préparaient à investir Fallouja et ils avaient besoin de snipers pour les appuyer.

Putain, ça va être le pied, songeai-je. *Nous allons tuer un maximum de salopards et je vais être au cœur des combats.*

UN CAMP ARMÉ

D’un point de vue historique, Fallouja a fait l’objet de deux batailles. La première s’était déroulée au printemps, comme je l’ai mentionné plus haut. Des considérations politiques, motivées par des comptes-rendus erronés des médias et par la propagande arabe, avaient incité les Marines à mettre un terme à leur offensive peu après qu’elle avait commencé, et bien avant qu’ils aient réussi à chasser les insurgés hors de la ville. Pour remplacer les Marines, des Irakiens loyaux au gouvernement intérimaire étaient censés prendre le contrôle de la ville et la diriger.

Cela n’avait pas fonctionné. Au moment où les Marines s’étaient repliés, les insurgés avaient achevé d’étendre leur contrôle sur la ville. Tous les civils qui n’avaient pas d’accointance avec les insurgés avaient été tués ou obligés de fuir. Tous ceux qui désiraient la paix - ceux qui avaient un minimum de bon sens - avaient quitté la ville au plus vite, ou avaient été assassinés.

La province d’Al-Anbar, dans laquelle se trouvait la ville, était peuplée d’insurgés de différentes obédiences. Il y avait beaucoup de moudjahidins irakiens, mais également de très nombreux étrangers membres d’« Al-Qaida en Irak » ou d’autres groupes radicaux. Le chef d’Al-Qaida en Irak, le cheikh Abdullah Al-Janabi, avait implanté son QG dans Fallouja. D’origine jordanienne, il avait combattu aux côtés d’Oussama ben Laden en Afghanistan et s’était Axé pour objectif de tuer un maximum d’Américains. (Contrairement à de nombreuses affirmations, le cheikh Abdallah Al-Janabi s’est échappé de Fallouja et court toujours.)

Les insurgés étaient en partie des terroristes, en partie des criminels. Ils enterraient des IED, kidnappaient des personnalités officielles et leurs familles, attaquaient les convois américains, exécutaient les Irakiens qui ne partageaient pas leur foi ou leur vision politique - tout ce à quoi ils pouvaient penser. Fallouja était devenu leur sanctuaire, une capitale dissidente de l’Irak déterminée à renverser le gouvernement intérimaire et à empêcher la tenue d’élections démocratiques.

La province d’Al-Anbar, et plus particulièrement la zone autour de Fallouja, fut bientôt baptisée le « Triangle sunnite » par les médias. Il s’agissait d’une vision très, très approximative de la zone elle-même - située entre Bagdad, Ramadi et Bakouba - et de sa composition ethnique.

(Quelques mots sur l'islam en Irak : les sunnites et les chiites sont les deux principales composantes musulmanes de l'Irak. Avant la guerre, les chiites vivaient pour la plupart au sud et à l'est du pays - en gros, de Bagdad aux frontières du pays - tandis que les sunnites étaient surtout implantés autour de Bagdad et au nord-ouest. Ces deux groupes coexistaient, tout en se haïssant. Les chiites étaient majoritaires, mais le régime de Saddam leur était défavorable et ils n'y avaient pas accès aux postes importants. Le nord du pays était peuplé de Kurdes, des Sunnites pour la plupart, mais qui avaient des traditions différentes et ne se considéraient pas comme irakiens. Saddam lui-même les voyait comme des êtres inférieurs. Au cours d'une période de répression, il ordonna l'usage d'armes chimiques à leur encontre et lança une vaste campagne de nettoyage ethnique.)

Tout en utilisant Fallouja comme base d'appui pour lancer des attaques dans la région et dans Bagdad, les insurgés passèrent un temps considérable à fortifier la ville afin de pouvoir repousser une nouvelle offensive. Ils stockèrent des munitions et des armes, préparèrent des IED et consolidèrent les maisons. Ils posèrent des mines et bloquèrent des rues afin de pouvoir *y* monter des embuscades. Des « trous de rats » furent percés dans les murs d'enceinte des compounds, afin que les insurgés puissent passer d'une maison à une autre sans traverser les rues. La plupart des deux cents mosquées de la ville, sinon toutes, furent transformées en bunkers fortifiés, puisque les insurgés savaient que les Américains respectaient les lieux de culte et ne les y attaquaient donc pas. Un hôpital fut reconverti en quartier général et utilisé comme base opérationnelle pour les actions de propagande des insurgés. En résumé, à l'été 2004, la ville s'était transformée en une véritable forteresse terroriste.

En fait, les insurgés avaient une telle confiance dans leur puissance qu'ils lançaient régulièrement des attaques à la roquette contre les bases locales américaines ou contre les convois américains qui circulaient sur les grands axes. Le commandement américain décida que les choses étaient allées assez loin : Fallouja devait être reprise.

Le plan qu'ils imaginèrent fut baptisé Phantom Fury. La ville serait encerclée de manière à ce que les ravitaillements et les renforts

ennemis ne puissent plus y entrer. Les insurgés seraient pris au piège, puis détruits.

Tandis que la 1er Division des Marines constituait l'ossature principale de l'offensive, tous les autres services y contribuèrent à leur manière. Les snipers SEAL furent intégrés dans des petits groupes d'assaut des Marines, afin d'assurer des missions de reconnaissance tout en accomplissant leur travail habituel.

Les Marines passèrent plusieurs mois à préparer l'assaut, lançant toutes sortes d'opérations pour déstabiliser les insurgés. Les salopards savaient que quelque chose se préparait, mais ils ne savaient ni quand ni comment cela se concrétiserait. Le flanc est de la ville fut puissamment fortifié, l'ennemi songeant sans doute que l'attaque viendrait de là.

En réalité, l'offensive serait lancée sur le flanc nord-ouest de la ville, avant de se poursuivre jusqu'au cœur de la cité. C'est là que je devais aller.

LE DÉPART

Mon entrevue avec le lieutenant terminée, j'allai immédiatement rassembler mes affaires, puis je sortis pour monter dans un véhicule qui devait me conduire jusqu'à l'hélicoptère. Un 60 - un Blackhawk H-60 - nous attendait, moi et un autre gars qui avait lui aussi travaillé avec le GROM, un spécialiste en transmissions nommé Adam. Nous échangeâmes un regard en souriant. Nous étions emballés à l'idée de participer à une vraie bataille.

Des SEALs venant de tout l'Irak effectuaient le même déplacement, en direction de la grande base des Marines de Camp Fallouja, au sud de la ville. Le temps que nous arrivions, ils avaient déjà établi leurs quartiers dans la base. Je me (rayai un chemin dans les étroits couloirs du bâtiment, surnommé Alamo, en essayant de ne rien heurter. Les murs étaient bordés de montagnes d'équipement et de matériel, des caisses d'armes et des valises métalliques, des cartons et des empilements de canettes de soda. Nous aurions pu être un groupe de rock en tournée.

À cette différence près que nous préparions des animations pyrotechniques d'un tout autre genre.

En dehors des snipers du Team 3, des hommes avaient été détachés du Team 5 et du Team 8 pour participer à l'assaut. Je connaissais déjà la plupart des gars de la côte ouest ; j'apprendrais à respecter les autres au cours des semaines suivantes.

Une intense énergie était palpable. Tout le monde avait hâte de faire sa part et d'aider les Marines.

SUR LE FRONT DOMESTIQUE

Tandis que la bataille se rapprochait, je songeais à ma femme et à mon fils. Mon petit garçon grandissait. Taya avait commencé à m'envoyer des photos, et même des vidéos, montrant son évolution. Elle m'avait aussi envoyé des images par mail.

J'ai toujours à l'esprit certaines de ces vidéos - il est allongé sur le dos, agitant mains et pieds comme s'il courait dans le vide, un immense sourire aux lèvres.

C'était un enfant très actif, tout comme son père.

Les fêtes de Thanksgiving ou de Noël ne signifiaient pas grand-chose pour moi en Irak. Mais rater leur découverte par mon fils, c'était différent. Plus j'étais absent, plus je le voyais grandir de loin et plus j'aurais voulu être là pour l'aider à grandir, faire les choses qu'un père lait avec et pour son fils.

J'appelai Taya tandis que j'attendais que l'assaut soit donné.

La conversation fut courte.

« Écoute, mon cœur, je ne peux pas te dire où je vais, mais j'imagine que je serai absent pendant un moment », lui dis-je. « Si tu regardes les informations, tu devineras toute seule. Je ne sais pas quand j'aurai à nouveau la possibilité de t'appeler. »

Il faudrait qu'elle fasse avec pendant un moment.

LE COMMENCEMENT

Le soir du 7 novembre, je me tassai dans un Amtrac des Marines avec une douzaine de Marines et quelques autres SEALs, tous prêts pour la bataille. Le puissant véhicule émergea de sa torpeur en rugissant et se dirigea lentement vers la tête d'une gigantesque colonne blindée qui sortait du camp pour gagner le nord de la ville, en plein désert.

Nous étions assis genoux contre genoux sur les bancs l'un en face de l'autre, dans la cabine intérieure dépouillée. Ils avaient réussi à caser un troisième banc au centre de la cabine. Le chenillé AAV-7A1 n'est pas à proprement parler une limousine ; vous pouviez faire tout ce que vous vouliez pour ne pas trop écraser les gars sur les côtés, il n'y avait pas moyen d'y échapper. « Serrés comme des sardines » est un euphémisme. Heureusement, tout le monde avait pris une douche récemment.

La cabine était froide au début - nous étions en novembre et, pour un natif du Texas, cela équivalait au cœur de l'hiver - mais la température fut telle au bout de quelques minutes que nous dûmes demander à l'équipage de baisser d'un cran. Mon sac se trouvait sur le sol. Avec mon Mk-11 coincé entre les jambes et mon casque posé sur la crosse, je bénéficiais d'un oreiller de fortune. J'essayai de somnoler tandis que nous avancions. Fermez les yeux, et le temps semble s'écouler plus rapidement.

Je ne dormis pas tant que ça. De temps en temps, je jetais un coup d'œil par les étroites fenêtres de la porte arrière, mais je ne voyais guère que les gars assis juste devant. Je ne perdais pas grand-chose : tout ce qu'ils pouvaient voir se résumait à une longue procession de blindés, un nuage de poussière et quelques morceaux de désert vide. Nous nous étions entraînés avec les Marines pendant près d'une semaine, nous exerçant à débarquer ou rembarquer de leurs véhicules, ou encore à déterminer la quantité exacte d'explosifs nécessaire pour percer une ouverture de sniper dans le mur d'un bâtiment. Entre deux exercices, nous travaillions sur les procédures radio et la stratégie globale, échangions des idées sur la meilleure manière de fournir un appui aux sections que nous devrions couvrir, et nous prîmes une dizaine de décisions tactiques comme le fait de savoir s'il valait mieux tirer du dernier étage d'un bâtiment ou de l'avant-dernier.

Nous étions désormais prêts, mais, comme cela se produit généralement dans l'armée, nous étions passés en mode « Dépêchez-vous d'attendre ». Les chenillés nous amenèrent au nord de Fallouja, puis s'arrêtèrent.

Nous restâmes immobiles pendant ce qui nous sembla durer des heures. Tous les muscles de mon corps étaient contractés. Finalement, quelqu'un décida que nous pouvions abaisser la rampe arrière et nous étirer un peu. Je m'extirpai de mon banc pour aller discuter dehors avec quelques SEALs proches.

Enfin, juste avant que le jour ne se lève, nous rembarquâmes et commençâmes à avancer lourdement vers les faubourgs de la ville. La cabine de notre chenillé regorgeait d'adrénaline. Nous étions fin prêts.

Nous avions pour destination un immeuble d'appartements donnant sur l'angle nord-ouest de la ville. Ce bâtiment, situé à 800 mètres de l'entrée de la ville, jouissait d'une vue superbe sur l'endroit où nos Marines lanceraient leur assaut - une formidable position pour des snipers. Il suffisait de nous en emparer.

« Cinq minutes ! », gueula l'un des sous-officiers.

Je passai un bras dans l'une des sangles de mon sac et empoignai mon fusil de l'autre.

L'Amtrac s'arrêta brutalement. La rampe arrière s'abattit au sol et je jaillis dehors, en courant vers un petit bosquet composé d'arbres et de rochers derrière lesquels je pouvais m'abriter. Je ne courais pas tant par peur de me faire tirer dessus que par crainte d'être écrasé par l'un des blindés qui nous avaient acheminés jusque-là. Ces Amtrac semblables à des mammouths ne donnaient pas l'impression d'être prêts à s'arrêter pour qui que ce soit.

Je me plaquai à terre, posai mon sac à dos à côté de moi et commençai à scruter le bâtiment, à la recherche de quelque chose qui aurait semblé suspect. J'examinai plus particulièrement les fenêtres et les abords du bâtiment, tout en m'attendant à me faire tirer dessus. Pendant ce temps, les Marines débarquaient de leurs chenillés. En dehors des transports de personnels, il y avait des Hummer, des chars et des dizaines de véhicules de soutien. Les Marines n'arrêtaient pas de déferler tout autour du complexe.

Ils commencèrent à enfoncer les portes. Je n'entendais pas grand-chose, juste l'écho des lourdes détonations des fusils à pompe utilisés pour faire exploser les serrures. Les Marines avaient arrêté quelques femmes qui se trouvaient à l'extérieur, mais, en dehors d'elles, les abords du bâtiment semblaient vides.

Mes yeux ne cessaient pas de bouger. J'observais en permanence, essayant de repérer quelque chose.

Notre responsable transmissions vint s'installer à côté de moi. Il rendait compte de la progression des Marines tandis que ceux-ci investissaient les appartements et les sécurisaient. Les quelques habitants qu'ils trouvaient à l'intérieur devaient être délogés et amenés ailleurs pour être plus en sécurité. Ils ne rencontrèrent aucune résistance - s'il y avait eu des insurgés dans ce bâtiment, soit ils avaient décampé en nous voyant arriver, soit ils faisaient désormais semblant d'être des Irakiens loyaux et amis des Américains.

Au final, les Marines expulsèrent environ 250 locataires des appartements, un nombre bien inférieur à celui qu'on leur avait donné. Chacun d'eux fut interrogé. Tous les chefs de famille qui n'avaient pas tiré récemment avec une arme à feu (les Marines effectuèrent des relevés de poudre sur leurs mains), n'apparaissaient pas sur la liste des personnes recherchées et n'avaient rien de suspect reçurent une enveloppe de 300 dollars et l'ordre de partir. Selon un officier des Marines, ils eurent l'autorisation de retourner dans leur appartement pour y prendre ce dont ils avaient besoin avant de quitter les lieux.

(Quelques insurgés fut cependant capturés et arrêtés au cours de cette opération.)

Tout en observant la ville depuis notre berme, nous cherchions également à repérer un sniper irakien du nom de Mustapha. Selon les informations que nous avions reçues, Mustapha était un ancien tireur d'élite qui avait participé aux Jeux olympiques et qui utilisait désormais ses dons contre les Américains et contre les soldats et policiers irakiens. Plusieurs enregistrements vidéo de ses exploits avaient été réalisés et mis en ligne pour glorifier son talent.

Je ne le vis jamais, mais d'autres snipers tuèrent plus tard un sniper irakien dont nous pensons qu'il s'agissait de Mustapha.

DANS LES APPARTEMENTS

« C'est bon », fit enfin le gars des transmissions. « Ils veulent que nous nous installions. »

Je quittai la protection des arbres et m'élançai vers le bâtiment, où un lieutenant SEAL organisait les tours de guet. Il tenait une carte à la main et nous montra où l'assaut se déroulerait le lendemain.

« Nous devons couvrir cette zone, ici, là et là », indiqua-t-il. « Trouvez une pièce pour pouvoir vous en occuper. »

Il nous attribua un bâtiment et nous repartîmes. J'avais été binomé avec un sniper que j'avais déjà rencontré au cours du stage BUD/S, Runaway. (J'utilise son surnom afin de préserver son identité.)

Runaway est un cinglé des armes. Il les aime et les connaît toutes sur le bout des doigts. Je ne connais pas ses qualités de tireur, mais il a probablement oublié plus de choses sur les fusils que je n'en connais moi-même.

Nous ne nous étions pas vus depuis quelques années, mais d'après ce dont je me rappelais du stage BUD/S, je pensais que nous ferions une bonne paire. Il vaut mieux avoir confiance en la personne avec laquelle vous allez travailler - après tout, votre vie peut dépendre d'elle.

Un Ranger que nous appelions Molloy avait convoyé nos fusils et notre équipement dans un Hummer. Il s'approcha et me donna mon .300 Win Mag. La portée de tir additionnelle du .300 par rapport au Mk-1 1 me serait utile une fois que j'aurais trouvé un bon emplacement.

Tout en montant les escaliers quatre à quatre, je fis le point dans ma tête. Je savais de quel côté du bâtiment je voulais me poster et grosso modo l'endroit où je souhaitais être. Lorsque j'atteignis le dernier étage - j'avais décidé qu'il était préférable de tirer depuis une pièce plutôt que du toit -, je m'engouffrai dans le couloir à la recherche d'un appartement disposant d'une vue idéale. J'avais également besoin de meubles que je pourrais utiliser pour m'installer.

À mes yeux, le logement dans lequel je me trouvais n'était qu'une portion de notre champ de bataille. Les appartements, et tout ce qu'ils pouvaient contenir, n'avaient pour fonction que de nous aider à accomplir notre mission : nettoyer la ville.

Les snipers doivent rester allongés ou assis pendant de longues périodes, aussi avais-je besoin de meubles me permettant de le faire avec un maximum de confort. J'avais également besoin de quelque chose sur quoi faire reposer mon fusil. Comme j'allais tirer par la fenêtre, j'avais besoin de me retrouver en position surélevée. En inspectant l'appartement, je dénichai un lit de bébé à barreaux - une découverte assez rare et que j'allais pouvoir utiliser à bon escient.

Runaway et moi le renversâmes sur le côté, ce qui nous fournit un premier support. Nous retirâmes ensuite une porte de ses gonds et la posâmes au-dessus du lit. Nous disposions désormais d'une plateforme de tir stable.

La plupart des Irakiens n'utilisent pas de lit, mais plutôt des matelas, des tapis de sol ou des couvertures qu'ils déroulent à même le sol. Nous en trouvâmes quelques-uns que nous installâmes sur la porte. Cela faisait une sorte de lit surélevé relativement confortable sur lequel nous allonger derrière nos fusils. Un tapis de sol roulé constituait un point d'appui sur lequel reposait l'extrémité de nos canons.

Nous ouvrîmes la fenêtre. Nous étions opérationnels.

Nous décidâmes de travailler par rotations de trois heures ; trois heures de veille, trois heures de repos, et ainsi de suite. Runaway prit le premier tour.

Pendant ce temps-là, j'explorai le bâtiment à la recherche de trucs intéressants - de l'argent, des armes, des explosifs. La seule chose de sympa que je dénichai fut un jeu vidéo de golf pour console portable, *Tiger Woods*.

Bien sûr, je n'étais pas autorisé à le prendre, et je ne le pris d'ailleurs pas, en tout cas pas officiellement. Si je l'avais pris, j'y aurais sans doute joué pendant tout le reste de mon déploiement, ce qui aurait expliqué pourquoi j'excelle désormais à ce jeu.

Si je l'avais pris.

Je m'installai derrière mon .300 Win Mag en fin d'après-midi. La ville que j'observais à travers la fenêtre apparaissait dans des tons jaune-marron et gris, comme une vieille photographie aux couleurs sépia. La plupart des bâtiments, sinon tous, étaient en brique ou recouverts d'enduits d'une couleur identique. Les pierres et les routes étaient grises. Une fine brume de poussière du désert semblait flotter au-dessus des maisons. Quelques arbres et buissons émergeaient de temps en temps, mais l'horizon donnait l'impression de n'être qu'une succession de boîtes de carton alignées dans le désert.

La plupart des bâtiments étaient des constructions trapues de deux étages, plus rarement trois ou quatre. Des minarets perçaient la grisaille à intervalles irréguliers. Quelques dômes de mosquées étaient éparpillés un peu partout - ici, une coquille d'œuf verte flanquée d'une douzaine de coquilles de taille inférieure ; là, une tulipe blanche scintillant dans le soleil couchant.

Les bâtiments étaient serrés les uns contre les autres, et les rues organisées de manière quasi géométrique dans un quadrillage régulier. Il y avait des murs d'enceinte partout. Cela faisait déjà un bon moment que la ville était la proie de la guerre et des tas de gravats tapissaient non seulement les carrefours, mais aussi les artères principales. Le tristement célèbre pont sur lequel des insurgés avaient profané les corps des contractors de Blackwater six mois plus tôt se trouvait droit devant moi, mais hors de ma vue. Le pont enjambait l'Euphrate, qui formait un V renversé juste au sud de ma position.

Le point qui m'inquiétait le plus était une voie de chemin de fer située à environ 800 mètres de mon bâtiment. Elle courait sur un talus et traversait l'autoroute plus au sud en empruntant un pont sur chevalets. A l'est, soit sur ma gauche quand je regardais par la fenêtre, la voie ferrée rejoignait une gare de triage située à la lisière de la ville.

Les Marines traverseraient cette voie et conduiraient leurs chenillés jusqu'à une zone située entre l'Euphrate et un échangeur autoroutier marquant la limite est de la ville. Il s'agissait d'une zone large d'environ 5 kilomètres ; le plan consistait à s'enfoncer de 2 kilomètres jusqu'à la route 10 d'ici au 10 novembre, soit en un peu moins de trois jours. Cela pourrait sembler long, car la plupart des

Marines pourraient parcourir cette distance en marchant une demi-heure, mais cet itinéraire les faisait passer à travers un véritable trou à rats infesté de pièges et de maisons puissamment fortifiées. Les Marines ne s'attendaient pas seulement à devoir combattre maison par maison, quartier par quartier, ils avaient aussi le sentiment que la situation ne ferait qu'empirer au fur et à mesure de leur progression. Quand vous chassez les rats d'un de leurs terriers, ils vont se réfugier dans le terrier voisin. Tôt ou tard, ils finissent par ne plus savoir où s'enfuir.

Balayant l'horizon depuis ma fenêtre, j'avais hâte que la bataille commence. Je voulais acquérir une cible. Je voulais tuer quelqu'un.

Je n'eus pas à attendre très longtemps.

Depuis ma position, je bénéficiais d'une excellente vue sur le talus de la voie ferrée et, au-delà, sur la ville.

Peu après que je me fus installé derrière mon fusil, je commençai à cumuler les tirs létaux. La plupart d'entre eux s'effectuèrent en dehors de la ville. Les insurgés essayaient de se positionner là, pour attaquer ou peut-être pour observer les Marines. Ils se trouvaient à environ 800 mètres de distance, de l'autre côté de la voie ferrée et derrière le talus, de sorte qu'ils pensaient sans doute être invisibles et à l'abri.

Ils se trompaient lourdement.

J'ai déjà décrit ce que j'avais ressenti en effectuant mon premier tir de sniper ; j'avais éprouvé une certaine hésitation au fond de moi-même, une interrogation presque inconsciente : *Ai-je le droit de tuer cette personne ?*

Mais les règles d'engagement étaient claires, et il ne faisait aucun doute dans mon esprit que l'homme que j'observais à travers ma lunette était un ennemi. Ce n'était pas seulement parce qu'il était armé et qu'il progressait en direction des Marines, bien qu'il s'agît là d'un point crucial de nos règles d'engagement. Les civils avaient été prévenus qu'il était dangereux de rester dans la ville et, même si tous n'avaient pas eu la possibilité de fuir, seule une poignée d'innocents résidait encore sur place. Les hommes en âge de combattre et sains d'esprit qui se trouvaient toujours dans les limites de la ville étaient pour la plupart des salopards. Ils pensaient qu'ils allaient pouvoir

nous repousser, comme ils croyaient l'avoir fait avec les Marines en avril dernier.

Après le premier tir au but, les autres suivent facilement. Je n'avais pas besoin de me préparer mentalement ou de faire quoi que ce soit - je regardais dans ma lunette, ajustais ma cible dans mon réticule et tuais l'ennemi avant qu'il ne tue l'un de mes camarades.

J'en tuai trois ce jour-là. Runaway en tua deux. Je gardais les deux yeux ouverts derrière mon fusil. Tandis que l'œil droit regardait à travers la lunette, le gauche me permettait de surveiller le reste de la ville. J'avais ainsi une meilleure compréhension de l'environnement.

AVEC KILO

En pénétrant plus avant dans la ville, les Marines atteignirent une position à partir de laquelle nous ne pouvions plus les protéger depuis notre immeuble. Nous descendîmes, prêts pour la phase suivante : travailler dans la ville elle-même.

Runaway et moi fûmes affectés à la compagnie Kilo pour aider les Marines à progresser sur le flanc ouest de la ville. Ils constituaient la première vague d'assaut et devaient investir chaque quartier l'un après l'autre. Une autre compagnie arriverait sur leurs pas pour sécuriser la zone et faire en sorte qu'aucun insurgé ne les prenne à revers. L'idée consistait à nettoyer Fallouja bâtiment par bâtiment.

Comme dans de nombreuses autres villes irakiennes, les propriétés de ce quartier étaient abritées de celles de leurs voisins par d'épais murs de brique ou de terre. Il y avait quantité de coins et de recoins dans lesquels les insurgés pouvaient se cacher. Les cours intérieures, généralement en terre battue, parfois en ciment, constituaient de véritables labyrinthes rectangulaires. L'endroit était sec et poussiéreux malgré le fleuve qui coulait à proximité. La plupart des maisons ne bénéficiaient pas de l'eau courante ; les réserves d'eau se trouvaient sur les toits.

Runaway et moi travaillâmes avec des snipers des Marines pendant plusieurs jours au cours de la première semaine de l'assaut. La plupart du temps, nous étions binômés avec deux snipers des Marines et un JTAC, un SEAL qui pouvait coordonner l'appui aérien.

Nous avions aussi quelques gars en soutien, des Marines qui assuraient notre sécurité et nous donnaient parfois un coup de main. Ils souhaitaient eux aussi devenir snipers ; ils espéraient intégrer le stage de formation des snipers des Marines une fois leur déploiement achevé.

Chaque journée commençait par vingt minutes de ce que nous appelions les « feux d'artifice » - tirs de mortier, artillerie, bombes, missiles, roquettes -, soit un bon paquet d'obus balancés sur les positions ennemies clés. Les « feux » faisaient sauter les caches ou les dépôts de munitions et affaiblissaient les positions sur lesquelles nous nous attendions à rencontrer de la résistance. Des colonnes de fumée noire s'élevaient alors au loin et, parfois, le ciel et la terre tremblaient sous l'effet d'explosions secondaires.

Au début, nous restions derrière les Marines. Il ne nous fallut cependant pas longtemps pour réaliser que nous ferions un bien meilleur travail en nous positionnant en avant des sections sur le terrain. Cela nous permettait de mieux nous placer, de mieux surprendre les insurgés qui convergeaient vers nos unités.

Cela nous permettait également d'être plus au cœur de l'action.

Une fois que le rez-de-chaussée d'une maison avait été nettoyé, j'avalais les escaliers menant au dernier étage et j'émergeais dans la petite remise qui abritait généralement l'entrée du toit. Après avoir vérifié que l'endroit était désert, j'avançais jusqu'en bordure du toit, prenais mes repères et choisissais une position de tir. Je trouvais généralement dans les parages quelque chose que je pouvais utiliser - une chaise ou un tapis - pour rendre ma position plus confortable ; dans le cas contraire, j'allais explorer l'étage inférieur. J'en étais revenu au Mk-11 après avoir compris que la plupart de mes tirs se feraient à distance rapprochée, en raison de la configuration de la ville. Cette arme était plus appropriée que le Win Mag, et tout aussi létale à cette distance.

Parallèlement, les Marines déployés sur le terrain investissaient les rues, généralement sur les deux côtés, et nettoyaient les maisons. Lorsqu'ils atteignaient un point au-delà duquel nous ne pourrions plus les appuyer, nous déménagions et trouvions un nouvel emplacement, puis le processus recommençait.

En général, nous tirions du haut des toits. Ceux-ci nous offraient le meilleur panorama et disposaient généralement de chaises ou de ce dont nous avions besoin. La plupart des toits de la ville étaient entourés par un petit parapet qui nous protégeait des ripostes de l'ennemi. Utiliser les toits nous permettait également d'agir rapidement ; les groupes d'assaut n'avaient pas besoin d'attendre longtemps que nous nous mettions en position.

Si le toit ne convenait pas, nous tirions depuis l'étage supérieur, généralement par une fenêtre. De temps à autre, il nous fallait percer une ouverture à l'explosif dans une façade afin de disposer d'un bon angle de tir. C'était cependant rare ; nous ne voulions pas attirer l'attention de l'ennemi sur notre position par une explosion, même relativement faible. (Les ouvertures étaient rebouchées après notre départ.)

Un jour, nous nous installâmes dans un petit immeuble de bureaux qui avait été libéré peu de temps auparavant. Nous éloignâmes les bureaux de la fenêtre et nous assîmes en arrière de la pièce ; les ombres naturelles qui jouaient sur la façade extérieure nous aidaient à nous dissimuler.

LES SALOPARDS

Les ennemis que nous combattions étaient sauvages et bien armés. Dans une seule maison, les Marines découvrirent deux douzaines d'armes, dont des mitrailleuses et des fusils de sniper, ainsi que quelques roquettes de fabrication artisanale et une embase de mortier.

Il ne s'agissait que d'une maison de tout un quartier. En fait, c'était même une jolie maison, climatisée, décorée de chandeliers sophistiqués et de meubles occidentaux. Elle nous fournit un bon endroit où nous reposer lorsque nous fîmes une pause au cours d'un après-midi.

Les maisons étaient toutes soigneusement fouillées, mais les armes étaient assez faciles à trouver. Les Marines pouvaient entrer et tomber sur un RPG posé contre un vaisselier - les roquettes empilées par terre, à côté des tasses de thé. Dans une maison, les Marines

découvrirent même des bouteilles de plongée - apparemment, l'insurgé qui s'était installé là s'en servait pour traverser le fleuve et lancer ses attaques sans se faire repérer.

Il n'était pas rare de trouver du matériel russe, la plupart du temps de facture ancienne - une maison abritait des grenades à fusil qui remontaient peut-être à la Seconde Guerre mondiale. Nous trouvâmes des jumelles frappées de l'ancien emblème soviétique, la faucille et le marteau. Quant aux IED, dont certains étaient cachés dans les murs, il y en avait partout.

De nombreuses personnes qui ont écrit sur Fallouja expliquent à quel point les insurgés étaient fanatiques. Ils *étaient* fanatiques, mais ce n'était pas seulement la religion qui les poussait. Bon nombre d'entre eux tenaient grâce à la drogue.

Un peu plus tard au cours de notre progression, nous investîmes un hôpital qu'ils avaient utilisé dans les faubourgs de la ville. Nous y trouvâmes des cuillères noircies, des seringues et d'autres indices de la manière dont ils se préparaient pour les batailles. Je ne suis pas un expert, mais il me semble qu'ils faisaient chauffer leur héroïne et se l'injectaient avant de partir au combat. J'ai également entendu dire qu'ils utilisaient des produits pharmaceutiques et tout ce qui leur tombait sous la main pour se donner du courage.

Vous pouviez parfois vous en rendre compte lorsque vous leur tiriez dessus. Certains pouvaient encaisser plusieurs balles sans rien sentir. Plus que la religion ou l'adrénaline, et plus encore que la soif de sang, c'était la perspective du paradis qui les faisait avancer. Ils se trouvaient déjà à mi-chemin du royaume des cieux, en tout cas dans leur tête.

SOUS LES DÉCOMBRES

Un jour, je descendis d'un toit pour faire une pause et me rendis dans la cour de la maison avec un autre SEAL sniper. Je dépliai le bipied de mon fusil et le posai par terre.

Tout à coup, une formidable explosion retentit en face de nous, à environ 5 mètres. Je me protégeai puis, me retournant, je vis que le mur de ciment s'était écroulé. Deux insurgés se tenaient juste

derrière, l'AK-47 en bandoulière. Ils semblèrent aussi surpris que nous ; eux aussi étaient en train de faire une pause lorsqu'une roquette ou je ne sais quel IED avait explosé.

On aurait dit un duel de western à l'ancienne - celui qui dégainerait le plus vite aurait la vie sauve.

J'attrapai mon fusil et commençai à tirer. Mon camarade fit de même.

Nous les touchâmes, mais nos balles ne les firent pas tomber. Ils tournèrent à l'angle et se réfugièrent dans la maison où ils se trouvaient auparavant, puis sortirent. À peine avaient-ils surgi dans la rue que les Marines, qui avaient établi un cordon de sécurité, les achevèrent.

Dans les premiers jours de l'assaut, un tir de RPG toucha le bâtiment dans lequel je travaillais.

C'était un après-midi, alors que je m'étais installé derrière une fenêtre au dernier étage. Les Marines se faisaient allumer dans la rue devant moi. J'avais commencé à les couvrir, en neutralisant mes cibles les unes après les autres. Les Irakiens ripostaient en me visant maladroitement, ce qui était généralement la manière dont ils tiraient.

C'est alors qu'une roquette frappa un flanc de la maison. Le mur encaissa le plus gros de l'explosion, ce qui était à la fois une bonne et une mauvaise chose. Du côté positif, cela me permit de ne pas être soufflé par l'onde de choc. Mais l'explosion fit également s'effondrer un grand pan du mur. Il s'éboula sur mes jambes, écrasant mes genoux sur le ciment et m'immobilisant temporairement.

Cela faisait un mal de chien. J'évacuai les débris tout en continuant à tirer sur les salopards en bas.

— Tout le monde est OK ?, cria l'un des gars avec lesquels j'étais.

— Ça va, ça va, répondis-je. Mais mes jambes hurlaient le contraire. Elles me faisaient terriblement souffrir.

Les insurgés se replièrent, puis les échanges reprirent à nouveau. C'était ainsi que cela se passait - un répit, suivi d'un violent échange de coups de feu, puis un nouveau répit.

Quand la fusillade s'éteignit enfin, je me relevai et sortis de la pièce. Dans la rue, l'un des gars montra ma jambe d'un signe de la main.

— Tu boites, dit-il.

— Ce putain de mur m'est tombé dessus.

Il leva les yeux. Il y avait un joli trou dans le mur. Avant ce moment, personne n'avait réalisé que je me trouvais dans la pièce qui avait été frappée par un tir de RPG.

Après cela, je boitai pendant un bon moment. Plus tard, il me fallut passer sur le billard pour les deux genoux, même si, pendant plusieurs années, je n'avais cessé de repousser cette intervention.

Je n'étais pas allé voir le toubib. Lorsque vous alliez voir un médecin, vous mettiez fin à votre déploiement. Je savais que je pouvais tenir le coup.

Au cours d'une autre fusillade, un peu plus tard, je reçus des éclats de shrapnel au visage. J'étais à l'aguet, en train de surveiller depuis ma planque, lorsqu'une grenade explosa à proximité. Cette fois-ci, j'eus besoin de demander à un infirmier d'y jeter un coup d'œil - ça saignait pas mal. Il me recousit, puis voulut remplir tout un tas de paperasse.

Je le menaçai des pires sévices s'il remplissait sa paperasse. J'aurais pu obtenir un Purple Heart pour ma blessure, mais j'aurais aussi été renvoyé à l'arrière. Or il n'en était pas question. Je m'éclatais bien trop.

Oui, il y a de la paperasserie à remplir pendant les batailles. Vous n'imaginez pas à quel point.

NE ME FAITES PAS DE PROCÈS

Vous ne devez pas avoir peur de tirer pour tuer. Quand vous voyez quelqu'un manœuvrer pour s'approcher de vos hommes avec un IFD ou un fusil, vous avez toutes les raisons de tirer. (Le seul fait qu'un Irakien porte une arme ne justifiait pas nécessairement qu'on lui tire dessus.) Les règles d'engagement étaient strictes, et la plupart du temps la menace était évidente.

Mais il y avait des moments où les choses n'étaient pas toujours *très* claires, notamment lorsqu'il ne faisait presque aucun doute que la personne était un insurgé, qu'elle avait des intentions malveillantes, mais qu'il flottait cependant une certaine équivoque en raison des circonstances ou de l'environnement - comme le fait que l'homme se dirige, par exemple, vers un coin où aucun des nôtres ne stationnait. La plupart du temps, ce genre de type semblait faire le bravache vis-à-vis de ses amis, complètement inconscient du fait que je l'observais ou qu'il y avait des troupes américaines à proximité.

Dans ces occasions-là, je ne tirais pas.

C'était impossible, il fallait que je pense à mes fesses. Il suffisait d'un tir non justifié pour être inculpé de meurtre.

Je me contentais donc de rester assis là, à penser : *Je sais que ce fils de pute est un salopard ; je l'ai vu agir ainsi et ainsi la dernière fois dans la rue, mais pour l'instant il ne fait rien de menaçant et, si je lui tire dessus, je serai incapable de me justifier devant la justice. Je serai inculpé.* Comme je l'ai indiqué, il y a de la paperasse à remplir pour tout et n'importe quoi. Chaque tir létal confirmé devait être justifié, documenté et corroboré par un témoin.

Aussi, je ne tirais pas.

Cela n'arrivait pas souvent, surtout à Fallouja, mais je n'en restais pas moins parfaitement conscient que tous mes tirs mortels pourraient avoir à être justifiés devant la justice.

Je ne pouvais pas me contenter de penser : *Ma cible va faire quelque chose de mal.* Il fallait qu'elle ait *fait* quelque chose de mal.

Cette restriction n'empêchait pas les cibles de pulluler. Je tuais en moyenne deux ou trois hommes par jour, de temps en temps un peu moins, parfois beaucoup plus, sans que j'aie le moindre moyen de savoir si cela s'arrêterait un jour.

Un château d'eau dominait l'horizon à quelques pâtés de maisons d'un toit sur lequel j'étais perché. Il ressemblait à une énorme tomate jaune.

Nous avions dépassé ce château d'eau de plusieurs rues lorsqu'un Marine décida de grimper à son sommet pour retirer le drapeau irakien qui flottait, accroché à son armature. Alors qu'il grimpait, les

insurgés qui s'étaient calmés après l'attaque précédente lancèrent une nouvelle offensive et le prirent pour cible. Quelques secondes plus tard, le Marine était touché et pris au piège.

Nous revînmes sur nos pas, en nous coulant dans les rues et en progressant sur les toits jusqu'à ce que nous trouvions les hommes qui lui tiraient dessus. Quand nous eûmes fini de nettoyer le coin, nous envoyâmes un de nos hommes chercher le drapeau. Que nous fîmes parvenir au Marine blessé, à l'hôpital.

RUNAWAY DANS TOUTE SA SPLENDEUR

Peu de temps après, Runaway et moi nous trouvions dans la rue, accrochés par des insurgés irakiens. Nous nous étions mis à l'abri dans un renfoncement du mur ombragé en attendant que la grêle de balles se calme.

— Nous allons revenir sur nos pas, indiquai-je à Runaway. Tu pars le premier, je te couvre.

— OK.

Je me penchai en avant et ouvris le feu, obligeant les Irakiens à reculer. J'attendis quelques secondes, le temps que Runaway se mette en position et puisse à son tour me couvrir. Lorsque j'estimai le délai suffisant, je surgis de mon renfoncement et commençai à courir.

Les balles recommencèrent à siffler de partout, mais aucune d'entre elles n'était tirée par Runaway. Elles provenaient des Irakiens, qui essayaient de me trouer le dos.

Je me jetai contre le mur, me laissant glisser à côté d'un portail. Je restai désorienté pendant un moment : où était donc Runaway ?

Il aurait dû se trouver dans le coin, à attendre que je le couvre pour qu'il puisse à son tour reculer de quelques pas. Mais je ne le voyais nulle part. L'avais-je dépassé en courant dans la rue ?

Non. Ce salopard était occupé à gagner son surnom.

J'étais pris au piège, cloué par les insurgés et privé de mon partenaire, qui s'était évaporé.

La fusillade irakienne devint si féroce qu'il me fallut appeler des renforts. Les Marines dépêchèrent une paire de Hummer et, sous la puissance de leur feu, je pus enfin m'extraire de ma position.

J'avais alors compris ce qui m'était arrivé. Lorsque je revis Runaway un peu plus tard, je faillis l'étrangler ; je l'aurais sans doute fait s'il n'y avait eu un officier SEAL dans les parages.

— Pourquoi tu t'es barré ?, demandai-je. Tu as dévalé toute la rue pour ainsi dire sans me couvrir.

— Je croyais que tu étais derrière moi.

— Conneries. Ce n'est pas comme ça qu'on procède.

C'était la deuxième fois que Runaway me laissait tomber sous le feu ennemi. La première fois, je lui avais accordé le bénéfice du doute. Mais cette fois-ci, il était évident qu'il avait fait preuve de lâcheté. Lorsqu'il s'était trouvé sous le feu, il avait tout simplement eu peur.

Le commandement défit notre binôme. Je pense que ce fut une sage décision.

« ON VA TIRER »

Peu après l'aventure excitante que j'avais vécue avec Runaway, j'étais en train de descendre de ma position sur l'un des toits lorsque j'entendis un monstrueux échange de coups de feu. Je courus dehors, mais ne pus voir la bataille. J'entendis alors un appel radio indiquant que plusieurs de nos hommes avaient été touchés.

Le remplaçant de Runaway - nous l'appellerons Eagle - et moi remontâmes la rue au pas de course et tombâmes sur un groupe de Marines qui se repliait après avoir été accroché un pâté de maisons plus loin. Ils nous indiquèrent qu'un groupe d'insurgés avait cloué au sol d'autres Marines un peu plus loin, et nous décidâmes d'aller tous voir ce que nous pouvions faire pour leur venir en aide.

Nous essayâmes de trouver un angle de tir depuis une maison proche, mais elle n'était pas suffisamment haute. Eagle et moi nous rapprochâmes encore et essayâmes une nouvelle maison. Nous y trouvâmes quatre Marines sur le toit, dont deux avaient été blessés.

Leurs récits étaient confus, et de toute façon nous ne pouvions pas tirer de là-haut. Nous décidâmes de les évacuer afin que les blessés puissent être soignés : le gamin que je portais avait été touché au ventre.

Un peu plus bas dans la rue, nous obtînmes des renseignements plus précis de la part des deux Marines qui n'avaient pas été blessés, réalisant que nous nous étions dirigés vers la mauvaise maison. Nous prîmes une rue qui menait dans la direction des insurgés, mais, rencontrant des obstacles impossibles à contourner, nous rebroussâmes chemin.

Alors que nous tournions à l'angle pour revenir sur la grande rue, une explosion retentit derrière moi : un insurgé nous avait vus approcher et avait lancé une grenade.

L'un des Marines qui me suivait s'écroula. Eagle avait une double qualification de sniper et d'infirmier et, après avoir mis le gamin blessé à l'abri, il s'occupa du nouveau blessé. Pour ma part, j'emmenai les autres Marines avec moi et nous continuâmes à descendre la rue en direction de la position des insurgés.

Nous trouvâmes un second groupe de Marines pressés les uns contre les autres au coin de la rue, immobilisés par un tir provenant de la maison dans laquelle se trouvaient les insurgés. Je rassemblai tout le monde et leur indiquai que certains d'entre nous allaient former un petit groupe d'assaut pendant que les autres videraient leurs armes pour les couvrir. Les Marines pris au piège se trouvaient à une cinquantaine de mètres, environ un pâté de maisons plus loin.

« Ce n'est pas grave si vous ne les voyez pas », dis-je. « Contentez-vous de tirer. »

Je me préparai à m'élancer. Un terroriste bondit alors au beau milieu de la rue et commença à nous prendre pour cibles, déchargeant les balles d'une mitrailleuse à bande. Tout en ripostant du mieux que nous le pouvions, nous reculâmes pour nous mettre à l'abri. Tout le monde vérifia qu'il ne saignait pas ; miraculeusement, personne n'avait été blessé.

Il y avait maintenant une quinzaine ou une vingtaine de Marines avec moi.

« Bien », leur dis-je. « Nous allons réessayer. Cette fois-ci, on y arrive. »

Je m'élançai au coin de la rue, tirant tout en courant. Le mitrailleur irakien avait été tué par nos tirs de riposte, mais il restait un paquet de salopards plus haut dans la rue.

Au bout de quelques foulées, je m'aperçus qu'aucun des Marines ne me suivait.

Merde.

Les insurgés commencèrent à faire converger leurs tirs sur moi. Je coinçai mon Mk-1 1 sous mon bras et ripostai en courant. Le mode semi-automatique est formidable, mais dans cette situation bien particulière, le chargeur de 20 cartouches me sembla ridiculement insuffisant. Je vidai un chargeur, l'éjectai, en insérai un deuxième et continuai à tirer.

Je trouvai quatre hommes agglutinés contre un mur à proximité de la maison. Il s'avéra que deux d'entre eux étaient des journalistes qui avaient été embarqués avec les Marines ; ils étaient bien plus proches des combats qu'ils ne l'auraient souhaité.

« Je vais vous couvrir », hurlai-je. « Foutez le camp d'ici ! »

Je bondis et libérai un tir de barrage tandis qu'ils filaient. Le dernier Marine me donna une claque sur l'épaule en partant, me signalant ainsi qu'il n'y avait plus personne après lui. Prêt à le suivre, je jetai un coup d'œil sur ma droite, inspectant mon flanc.

Du coin de l'œil, j'aperçus un corps à terre. Il portait un treillis de Marine.

Je n'avais aucune idée de l'endroit d'où il avait pu venir. Peut-être se trouvait-il déjà là quand j'étais arrivé, à moins qu'il n'ait rampé jusqu'à nous. Je m'élançai vers lui et vis qu'il avait été touché aux deux jambes. J'enfonçai un nouveau chargeur dans mon fusil, puis attrapai le gars par l'arrière de son gilet pare-balles et le traînai derrière moi tout en me repliant.

Tandis que je courais, les insurgés me balancèrent une grenade, qui explosa tout près. Des morceaux de métal et de ciment arrachés du mur me plombèrent le flanc, de la fesse au genou. Par chance, mon pistolet encaissa le plus gros fragment - un vrai coup de chance, car le métal m'aurait fait un joli trou dans la jambe.

J’eus la fesse endolorie pendant un moment, mais rien qui l’empêche de fonctionner correctement.

Nous rejoignîmes les autres Marines sans nous faire toucher à nouveau.

Je n’ai jamais su qui était ce gars blessé. On m’a dit qu’il était sous-lieutenant, mais je n’ai jamais eu la possibilité de le croiser.

Les autres Marines affirment que je lui ai sauvé la vie. Mais il n’y avait pas que moi. Ramener tous ces gars en sécurité était un effort commun ; nous travaillions tous ensemble.

Le corps des Marines me fut reconnaissant d’avoir aidé ses hommes, et l’un de ses officiers me proposa pour une Silver Star.

D’après ce que j’ai entendu, un général assis derrière son bureau décida qu’ils ne pouvaient accorder une telle médaille à un SEAL dans la mesure où aucun Marine n’en avait obtenu au cours de l’assaut. À la place, je fus décoré d’une Bronze Star avec un V (pour *valor,* bravoure au combat).

Ça me fait sourire rien que d’y penser.

Je n’ai rien contre les médailles, mais elles sont plutôt attribuées sur des critères politiques et je n’aime pas trop la politique.

Au final, je terminerai ma carrière de SEAL avec deux Silver Stars et cinq Bronze Stars, toutes pour bravoure au combat. Je suis fier de mes états de service, mais je n’ai jamais rien fait dans l’optique de gagner une médaille. Elles ne font pas de moi quelqu’un de meilleur ou de pire qu’un autre soldat. Les médailles ne révèlent jamais toute l’histoire. Et, comme je l’ai dit, elles servent plus à des fins politiques qu’à des fins historiques. J’ai croisé des hommes qui méritaient bien plus, et d’autres qui auraient mérité bien moins, récompensés par leurs supérieurs en fonction des intérêts du moment. C’est pour toutes ces raisons que je n’expose pas mes médailles chez moi, ni à mon bureau.

Ma femme ne cesse de m’encourager à les encadrer et à les exposer. Politiques ou non, elle estime qu’elles font partie de mon histoire.

Peut-être un jour me laisserai-je convaincre.

Mais je ne le pense pas.

Mon uniforme était couvert d'une telle quantité de sang après l'assaut que les Marines m'en offrirent un des leurs. À compter de ce jour, je ressemblai à un Marine en treillis *digi*.

C'était un peu bizarre de porter le treillis d'une autre unité. Mais c'était également un honneur que d'être considéré comme membre d'une équipe au point qu'ils aient souhaité m'habiller. Encore mieux, ils me fournirent une veste polaire et un bonnet - c'est qu'il faisait froid, là-bas.

TAYA :

Après un déploiement, alors que nous étions dans la voiture, Chris s'exclama soudain : « Tu savais qu'il y a différentes odeurs selon la manière dont un homme meurt ? »

Et je répondis : « Non, je ne le savais pas. »

Petit à petit, il me raconta toute l'histoire.

Il était entré dans une maison et s'était retrouvé de manière inattendue face à un groupe d'ennemis. Lorsqu'ils furent tous à court de balles, il restait encore un insurgé qui s'élança vers Chris. Il dut le tuer à mains nues.

Des histoires comme celle-ci émergeaient sans que je m'y attende. Il se confiait souvent pour voir ce que j'étais capable d'encaisser, je lui dis que tout ce qu'il pouvait faire pendant la guerre ne me dérangeait pas. Il avait mon soutien inconditionnel. Il y allait pourtant pas à pas, en testant mes réactions. Je pense qu'il avait besoin de savoir que je ne le regarderais pas différemment et, plus encore, il savait qu'il serait à nouveau déployé et ne voulait pas m'effrayer.

Je pense que tous ceux qui ne supportent pas ce que font nos soldats en déploiement sont incapables d'empathie. Les gens voudraient que l'Amérique conserve une certaine image quand nous sommes en guerre. Et pourtant, j'imagine que s'ils étreignaient un membre de leur famille qui se vide de son sang tout en se faisant tirer dessus, face à quelqu'un qui se cache derrière ses enfants, ou un homme qui fait le mort uniquement pour leur lancer une grenade à leur approche, voire par quelqu'un qui n'a aucun scrupule à dégoupiller une grenade pour la confier à son enfant, ils songeraient moins à faire une jolie guerre.

Chris respectait les règles d'engagement parce qu'il en avait le devoir. Ces règles sont louables dans leur ensemble. Mais quand il faut les appliquer dans le détail, les problèmes viennent de ce que les terroristes se fichent totalement de la Convention de Genève. Alors, vouloir légiférer sur tous les gestes d'un soldat qui doit se battre contre un ennemi sans règles et machiavélique, c'est plus que ridicule, c'est méprisable.

Je souhaite que mon mari et les autres combattants américains rentrent en vie au pays. Aussi, je m'inquiétais certes pour sa sécurité, mais je n'avais pas peur d'écouter tout ce qu'il voulait bien me confier. Même avant d'avoir entendu ses histoires, je ne pense pas avoir jamais eu la moindre illusion sur le fait que la guerre pouvait être quelque chose d'agréable ou de joli.

Lorsqu'il m'a expliqué avoir dû tuer quelqu'un en combat rapproché, tout ce que je me suis dit, c'est : Dieu merci, il est vivant.

Puis j'ai pensé : Tu es vraiment un putain de guerrier. Waow.

La plupart du temps, nous ne parlions pas des gens qu'il avait tués, mais le sujet surgissait parfois.

Pas toujours de manière dramatique : un jour, Chris faisait effectuer une vidange dans un garage local. Plusieurs hommes se trouvaient avec lui dans le hall d'accueil. Le gars derrière le comptoir appela Chris. Il se leva, alla régler sa facture et se rassit.

L'un des clients, qui attendait son véhicule, le dévisagea puis lui demanda : « Vous êtes Chris Kyle ? »

Et Chris répondit : « Ouais. »

— Vous étiez à Eallouja ?

— Ouais.

— Putain, vous êtes le gars qui nous a sauvé la peau.

Le père de ce client était présent et vint remercier Chris en lui serrant la main. Tous lui disaient : « Vous avez été formidable. Vous en avez tué plus que n'importe qui d'autre. »

Chris, confus, se contenta de répondre d'un ton humble : « Vous aussi, vous m'avez tous sauvé la peau. »

Et ce fut tout.

Chapitre 7

Dans la merde

SUR LE TERRAIN

Le gamin me regardait avec un mélange d'excitation et d'incrédulité. C'était un jeune Marine, enthousiaste mais refroidi par les combats que nous avions menés durant toute la semaine.

— Tu voudrais être sniper ?, lui demandai-je. Là, maintenant ?

— Putain, oui !, répondit-il finalement.

— Parfait, m'exclamai-je en lui confiant mon Mk-11. Tu me donnes ton M-16 en échange de mon fusil de sniper. Je vais faire les entrées de portes.

Et, sur ces mots, je me dirigeai vers le groupe d'assaut avec lequel nous avions travaillé et leur dis que j'allais leur donner un coup de main pour investir les maisons.

Au cours des jours précédents, les insurgés avaient cessé de chercher l'affrontement. L'efficacité que nous avions depuis nos points d'appui avait décliné. Les ennemis restaient cloîtrés à l'intérieur des maisons car ils savaient que s'ils sortaient, nous les abattions.

Mais ils n'avaient pas pour autant cessé le combat. Ils préféraient maintenant nous affronter dans les maisons, piéger et combattre les Marines dans les pièces exiguës et les couloirs étroits. Beaucoup de nos gars sortaient de là sur un brancard pour être évacués à l'arrière.

Pendant un moment j'avais joué avec l'idée de descendre dans la rue, avant de me décider à sauter le pas. J'avais choisi l'un des soldats qui aidaient l'équipe de snipers pour me remplacer. Ç'avait l'air d'être un gentil gamin avec du potentiel.

L'une des raisons pour lesquelles je souhaitais aller dans la rue était que je m'ennuyais. Mais, plus encore, je me disais que je

pourrais encore mieux protéger les Marines si j'étais à leurs côtés. Ils investissaient les maisons par les portes d'entrée et se faisaient hacher.

Je les regardais entrer, j'entendais les échanges de coups de feu, puis je les voyais évacuer quelqu'un sur un brancard. Ça me minait.

J'adore les Marines, mais le fait est que ces soldats n'avaient jamais été entraînés à sécuriser des pièces comme je l'avais été. Ce n'est pas une de leurs spécialités. Ce sont de féroces combattants, mais ils ont encore beaucoup à apprendre sur la guérilla urbaine. La plupart de ces choses étaient simples : il s'agissait de savoir comment tenir son fusil en entrant dans une pièce sans que l'ennemi puisse saisir votre arme ; où aller une fois entré dans une pièce ; comment combattre à 360 degrés dans une ville… Des choses que les SEALs avaient si bien apprises qu'ils pouvaient les répéter en dormant.

Le groupe d'assaut n'avait pas d'officier ; le plus haut gradé était un sergent-chef- échelon E6 dans le corps des Marines. J'étais moi-même échelon E5, donc son subordonné, mais il me laissa superviser les assauts sans en prendre ombrage. Nous avions déjà travaillé ensemble pendant un bon moment et je pense que j'avais gagné son respect. Et puis, il ne tenait pas non plus à ce que ses gars continuent à se faire massacrer.

« Écoutez, je suis un SEAL, vous êtes des Marines », lançai-je aux gars. « Je ne suis pas meilleur que vous. La seule différence qui existe entre nous, c'est que j'ai passé beaucoup plus de temps à me spécialiser et à m'entraîner pour ce genre d'assaut. Laissez-moi vous donner un coup de main. »

Nous commençâmes à nous entraîner un peu pendant la pause. Je donnai une partie de mes explosifs à un gars du groupe qui s'y connaissait. Nous révisâmes les procédures d'ouverture de porte à l'explosif. Ils avaient si peu d'explosifs à leur disposition qu'ils avaient coutume d'enfoncer la porte, ce qui prenait du temps et les rendait plus vulnérables. La pause terminée, nous y allâmes.

À L'INTÉRIEUR

Je pris la tête du groupe.

En attendant devant la porte de la première maison, je songeai aux hommes que j'avais vu se faire évacuer.

Je ne voulais pas être le prochain. Mais cette éventualité existait.

Il était difficile de chasser cette idée de mon esprit. Je savais aussi que je me retrouverais dans un paquet d'emmerdes si je devais me faire blesser : combattre dans la rue n'étais pas ce que j'étais censé faire, en tout cas d'un point de vue officiel. C'était une décision juste, ce que je sentais *devoir* faire, mais elle ne manquerait pas d'énerver sérieusement les galonnés s'ils venaient à l'apprendre.

« On y va », lançai-je.

Nous fîmes exploser la porte. J'ouvris la voie, guidé par mon instinct et mon entraînement. Je sécurisai la première pièce, me décalai sur le côté, puis entrepris de diriger les gars. Le rythme était rapide, automatique. Dès que l'assaut eut débuté et que je commençai à évoluer dans la maison, quelque chose en moi prit la direction des opérations. Je ne me souciais désormais plus des blessés. Je ne pensais à rien d'autre qu'à la porte d'entrée, la maison, la première pièce… Ce qui était amplement suffisant.

Quand vous pénétrez dans une maison, vous ne savez jamais à l'avance ce que vous allez y trouver. Même une fois les pièces du rez-de-chaussée sécurisées, vous ne pouvez pas supposer que le reste de la maison est sans danger. En montant à l'étage, vous pouviez avoir l'impression que les pièces du haut étaient vides ou ne poseraient aucun problème, mais c'était un sentiment dangereux. Vous ne saviez jamais réellement sur quoi vous alliez tomber. Chaque pièce devait être sécurisée, et même après cela, il vous fallait encore rester sur vos gardes. Combien de fois, après avoir achevé de sécuriser une maison, nous nous retrouvâmes sous les balles et les grenades, pris pour cible depuis l'extérieur.

Bien que la plupart des maisons fussent petites et exiguës, notre progression au cœur de la ville nous amena à traverser des quartiers plus opulents. Les rues étaient pavées et, vus de l'extérieur, les bâtiments ressemblaient à des palais miniatures. Mais une fois de l'autre côté de la façade et dans les pièces, tout n'était que chaos. Tous les Irakiens fortunés avaient fui ou avaient été tués.

Pendant nos pauses, j'emmenais les Marines avec moi pour les entraîner. Tandis que d'autres unités cassaient la croûte, je leur

apprenais tout ce que j'avais moi-même appris sur la sécurisation d'un bâtiment.

« Écoutez, je ne veux pas perdre un seul homme ! », leur hurlais-je. Personne n'avait envie de me contredire. Je ne les lâchais pas d'un pouce et leur en faisais baver alors qu'ils étaient censés se reposer. Mais c'est ce qu'il y a de bien avec les Marines : plus vous leur en faites baver, plus ils en réclament.

Nous donnâmes l'assaut à une maison où l'entrée donnait sur un grand salon, prenant ses occupants complètement par surprise.

Mais je fus aussi surpris qu'eux : en surgissant dans la pièce, je découvris un groupe de gars assis en treillis camouflage désert - le vieux motif « pépites de chocolat » de Tempête du désert. Ils étaient tous armés, et tous de type caucasien, un ou deux avaient même les cheveux blonds. Ce n'était visiblement ni des Irakiens ni des Arabes.

C'est quoi, ce bordel !

Nos regards se croisèrent. J'eus un déclic et appuyai sur la détente de mon M-16, les rafalant tous.

Une demi-seconde d'hésitation de plus et j'aurais été celui qui se vidait de son sang sur le sol. Il s'avéra qu'il s'agissait de Tchétchènes, apparemment des musulmans qui avaient été recrutés pour mener la guerre sainte contre l'Occident. (Nous découvrîmes leurs passeports plus tard en fouillant la maison.)

LE VIEIL HOMME

Je n'ai aucune idée du nombre de pâtés de maisons, encore moins du nombre de maisons, que nous investîmes. Les Marines appliquaient un plan soigneusement préparé : nous devions atteindre un certain objectif à midi, puis un deuxième à la tombée de la nuit. Toute la force d'assaut évoluait à travers la ville dans une chorégraphie parfaite, s'assurant de ne laisser aucune brèche dans laquelle les insurgés pourraient se faufiler pour nous attaquer par-derrière.

De temps en temps, nous tombions sur un bâtiment toujours occupé par des familles, mais dans la grande majorité des cas, nous

ne trouvions que des insurgés.

Toutes les maisons étaient fouillées de la cave au grenier. Dans une maison en particulier, nous entendîmes des gémissements alors que nous descendions dans la cave. Nous découvrîmes deux hommes suspendus à des chaînes accrochées au mur. L'un d'eux était mort, l'autre ne valait guère mieux. Tous deux avaient été torturés avec une batterie électrique et Dieu sait quoi encore. Ils étaient irakiens, apparemment attardés mentaux. Les insurgés avaient voulu s'assurer qu'ils ne nous parleraient pas, mais avaient d'abord décidé de s'amuser un peu avec eux.

Le deuxième homme mourut pendant que notre infirmier lui prodiguait les premiers soins.

Un drapeau noir était étalé sur le sol, le genre de symbole que les fanatiques aiment montrer sur leurs vidéos lorsqu'ils décapitent un Occidental. Dessus, plusieurs membres amputés et plus de sang que vous ne pourriez l'imaginer.

L'odeur était écœurante.

Après quelques jours, l'un des snipers des Marines décida de me rejoindre dans la rue et nous commençâmes à mener les assauts ensemble.

Nous attaquions une maison sur le côté droit de la rue, puis nous traversions la rue et investissions la maison à gauche en face. À droite et à gauche, encore à droite et à gauche. Tout cela prenait du temps. Il nous fallait franchir le portail, arriver jusqu'à la porte, la faire sauter et pénétrer à l'intérieur. Les salopards sur place avaient largement le temps de se préparer. Sans oublier le fait que, malgré les réserves que j'avais fournies, nous n'allions plus tarder à nous retrouver à court d'explosifs.

Un blindé des Marines travaillait de concert avec nous, avançant dans la rue au fil de notre progression. Il ne disposait que d'une 12,7 mm comme arme, mais ce calibre constituait un véritable atout. Aucun mur irakien ne pouvait y résister.

J'allai voir le chef d'équipage.

« Voici ce que j'aimerais que vous fassiez pour nous », lui indiquai-je. « Nous allons bientôt être à court d'explosifs. Pourriez-vous défoncer le mur de la prochaine maison, puis loger cinq balles

de 12,7 mm dans la porte d'entrée ? Là, vous reculerez et nous nous occuperons de la suite. »

Nous commençâmes à travailler de cette manière, en économisant nos explosifs et en nous déplaçant beaucoup plus rapidement.

Descendre et monter les escaliers, courir jusqu'au toit, redescendre, frapper une nouvelle maison… Nous arrivâmes à investir 50 à 100 maisons par jour.

Les Marines étaient à peine essoufflés, mais pour ma part j'avais perdu une dizaine de kilos au cours des six semaines environ que j'avais passées à Fallouja. En grande partie à cause de l'effort physique. C'était un boulot épuisant.

Les Marines étaient beaucoup plus jeunes que moi, certains sortaient à peine de l'adolescence. Je devais avoir l'air plus jeune que je ne l'étais en réalité car, quand nous nous mettions à discuter, je finissais toujours par leur dire mon âge pour une raison ou pour une autre. Ils écarquillaient alors les yeux et s'exclamaient : « Vous êtes si vieux que ça ? »

J'avais 30 ans. Un vieil homme, pour Fallouja.

UNE JOURNÉE COMME LES AUTRES

Comme les Marines se rapprochaient de la lisière sud de la ville, les opérations sur le terrain commencèrent à se calmer de notre côté. Je remontai sur les toits et repris mes missions de surveillance, en songeant que j'aurais plus d'opportunités de cibles de là-haut. Le cours de la bataille avait changé. Les Américains avaient pour ainsi dire fini de reprendre le contrôle de la ville et ce n'était désormais plus qu'une question de temps avant que la résistance ne s'effondre. Mais, étant moi-même au cœur de l'action, je ne m'en rendais pas vraiment compte.

Les insurgés utilisaient toujours les cimetières pour y dissimuler des armes ou des explosifs car ils savaient que nous les considérions comme des lieux sacrés. À un moment, nous nous trouvions cachés dans une position qui dominait le large mur ceinturant un cimetière du centre-ville. Avec environ trois fois la longueur d'un terrain de football et deux fois sa largeur, il formait une véritable ville de pierre,

hérissée de sépultures et de mausolées. Nous étions installés sur un toit à proximité d'un minaret et d'une mosquée qui donnaient sur le cimetière.

Le toit sur lequel nous nous trouvions était assez sophistiqué. Il était ceint d'un muret de brique surmonté d'une balustrade de fer forgé, ce qui constituait une excellente position de tir ; je m'assis sur mes talons et coinçai mon fusil dans une ouverture de la balustrade, examinant les allées sur une centaine de mètres. Il y avait tellement de poussière et de saletés dans l'air que je devais garder mes lunettes. J'avais également appris à Fallouja à garder mon casque sur la tête afin de me protéger des éclats de ciment qui pouvaient être arrachés à la maçonnerie au cours d'une fusillade.

Je repérai quelques silhouettes en mouvement dans le cimetière. Je zérotai sur l'une d'elles et ouvris le feu.

En quelques secondes, nous nous retrouvâmes en plein cœur d'une fusillade. Des insurgés n'arrêtaient pas de surgir de derrière les pierres tombales - je ne sais pas d'où ils pouvaient venir, ou s'il y avait un tunnel. La M60 à côté de moi vomissait ses douilles.

Je peaufinai mes tirs tandis que les Marines à côté de moi arrosaient le cimetière. Tout ce qu'ils faisaient s'évanouit comme à l'arrière-plan tandis que j'alignais soigneusement ma lunette sur une cible, visais le centre de la masse corporelle et pressais doucement la détente. J'étais presque surpris moi-même par le départ de coup.

Ma cible s'écroulait. J'en choisissais une autre. Encore une autre. Et encore.

Jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus, je me relevai et fis quelques pas jusqu'à un pan du mur suffisamment élevé pour me protéger entièrement du cimetière. Là, j'ôtai mon casque et m'adossai au mur. Le toit était couvert de centaines, sinon de milliers, de douilles.

Quelqu'un partagea une grande bouteille d'eau. L'un des Marines ôta son sac et s'en servit comme oreiller, pour essayer de dormir un peu. Un autre descendit jusqu'à l'échoppe qui occupait le rez-de-chaussée. Il s'agissait d'un tabac ; il revint avec plusieurs cartouches de cigarettes parfumées. Il en alluma une, libérant un parfum de cerise qui se mêla aux remugles qui planaient toujours sur l'Irak, cette odeur d'égout, de sueur et de mort.

Une journée comme les autres à Fallouja.

Les rues étaient jonchées de détritus et de débris divers. La ville, qui n'avait jamais été d'une propreté exemplaire, était à présent une vraie décharge. Des bouteilles d'eau écrasées côtoyaient des tas de bois ou de ferrailles tordues. Nous investîmes un jour un pâté de maisons à trois étages dont les rez-de-chaussée étaient occupés par des boutiques. Tous leurs auvents étaient recouverts d'une épaisse couche de poussière et de saleté, transformant les motifs colorés de la toile en une tache sombre et floue. Des rideaux métalliques barraient les devantures des boutiques ; ils étaient tous criblés d'impacts. Quelques-uns arboraient des affiches montrant les insurgés recherchés par le gouvernement légitime.

J'ai gardé quelques photos de cette époque. Même les scènes les plus ordinaires et les moins dramatiques laissent transparaître les ravages de la guerre. De temps à autre, on y voit un objet de la vie courante d'avant guerre, quelque chose qui n'a rien à faire à cet endroit - un jouet d'enfant, par exemple.

LE MEILLEUR TIR DE SNIPER

Les pilotes de l'armée de l'air, comme ceux du corps des Marines ou de l'aéronavale, effectuaient des missions d'appui au-dessus de nous. Nous avions tant confiance en eux que nous pouvions leur demander de larguer une bombe sur le pâté de maisons d'à côté.

L'un de nos responsables transmissions, qui travaillait à une rue de nous, se trouvait au sein d'une unité qui fut prise sous le feu d'un bâtiment rempli d'insurgés. Il établit un contact radio et appela les Marines, leur demandant la permission d'obtenir un appui aérien.

Sitôt l'accord obtenu, il entra en contact avec le pilote et lui transmit toutes les informations nécessaires.

« Danger rapproché ! », nous prévint-il par radio. « Mettez-vous à couvert. »

Nous nous abritâmes dans notre bâtiment. Je n'ai aucune idée de la puissance de la bombe qui fut larguée, mais la détonation fit trembler nos murs. Mon camarade rendit compte plus tard qu'une trentaine d'insurgés avaient été tués, un chiffre révélateur du nombre

de personnes qui essayaient de nous tuer autant que de l'utilité du support aérien.

Je dois dire que tous les pilotes que nous avions au-dessus de nos têtes étaient plutôt précis. Dans de nombreuses situations, nous leur demandions de larguer leurs bombes ou leurs missiles à quelques centaines de mètres de notre position. C'est une distance plutôt faible lorsque vous parlez de bombes de 500 kg ou plus. Mais j'avais confiance dans leur capacité à faire leur boulot et nous n'eûmes aucun incident.

Un jour, un groupe de Marines à proximité commença à se faire tirer dessus depuis le minaret d'une mosquée située non loin de là. Nous avions repéré la position du tireur mais ne parvenions pas à trouver un bon angle de tir. Il disposait d'un emplacement idéal, lui permettant de contrôler une bonne partie de la ville en dessous de lui.

Habituellement, nous n'aurions pas eu le droit d'attaquer une mosquée, mais la présence de ce sniper rendait une intervention légitime. Nous demandâmes une frappe aérienne sur le minaret, qui s'achevait par un dôme vitré entouré de deux passerelles qui lui donnaient un air de tour de contrôle. Le toit était fait de plaques de verre et surmonté d'un paratonnerre.

Nous nous accroupîmes lorsque l'avion arriva. La bombe traversa le ciel, frappa le sommet du minaret et traversa l'un des larges panneaux de verre du toit. Elle acheva sa trajectoire dans une cour jouxtant une ruelle. Elle explosa sans que nous puissions voir si elle avait provoqué beaucoup de dégâts.

« Putain ! », fis-je. « Il a loupé son tir. Allez, on part chercher nous-mêmes ce fils de pute. »

Nous dévalâmes la rue et entrâmes dans le minaret pour entamer l'ascension de ce qui nous parut être un escalier interminable. Nous nous attendions à ce qu'à n'importe quel moment un garde du corps du sniper ou le sniper lui-même apparaisse au-dessus de nous et commence à rafaler.

Mais personne ne le fit. Le sniper, qui était tout seul dans la pièce, avait été décapité par la bombe lorsqu'elle avait traversé la verrière.

Mais la bombe n'avait pas fait que cela. La ruelle dans laquelle elle avait atterri était remplie d'insurgés ; nous découvrîmes leurs corps et leurs armes un peu plus tard.

Je crois qu'il s'agit là du meilleur tir de sniper que j'aie jamais vu.

NOUVELLE AFFECTATION

Après avoir collaboré avec la compagnie Kilo pendant près de deux semaines, le commandement rappela tous les snipers SEAL afin de les réaffecter là où on avait besoin d'eux.

— Qu'est-ce que t'as foutu ?, m'interpella l'un des premiers SEALs que je croisai. On raconte partout que tu descendais dans la rue.

— Ouais, c'est vrai.

— C'est quoi, cette connerie ?, fit-il en m'entraînant sur le côté. Tu sais que si le chef de corps l'apprend, tu vas te faire virer d'ici ?

Il avait raison, mais je le repoussai d'un haussement d'épaules. Je savais au fond de moi que ma décision était bonne. J'avais également confiance dans l'officier qui était mon supérieur immédiat. C'était un bon tireur qui ne se souciait que des missions que nous avions à remplir.

Sans oublier le fait que j'étais si loin de mon commandement qu'il lui aurait fallu un sacré bout de temps pour découvrir ce que j'avais fait et encore plus de temps pour signer les ordres m'enjoignant de partir à l'arrière.

Plusieurs autres gars vinrent me voir et m'assurèrent qu'ils me soutenaient : c'était dans la rue que nous devions être. Je n'ai aucune idée de la manière dont ils achevèrent leur déploiement ; officiellement, ils restèrent sans aucun doute sur les toits, pour des tirs de sniper.

— Tu sais, au lieu d'utiliser un M-16 des Marines, me dit l'un des gars de la côte est, tu pourrais m'emprunter le M-4 que j'ai amené avec moi.

— Vraiment ?

Je le lui empruntai et finis par faire un bon paquet de cartons avec. Le M-16 et le M-4 sont tous deux de bons fusils : les Marines

préfèrent la dernière version du M-16 pour différentes raisons liées à la manière dont ils se battent habituellement. Pour ma part, en combat rapproché, je préférais le M-4 qui avait un canon plus court, et je fus heureux d'employer l'arme de mon camarade pour la suite de mes combats à Fallouja.

Je fus détaché auprès de la compagnie Lima, qui opérait non loin de la compagnie Kilo. Lima aidait à boucher les trous, à réduire les dernières poches de résistance ennemies qui avaient été contournées ou occupées discrètement par des insurgés. L'action ne manquait pas.

Cette nuit-là, je me présentai au chef de groupe et discutai avec lui dans une maison qu'ils avaient investi un peu plus tôt dans la journée. Il avait entendu parler de la manière dont j'avais agi avec Kilo et, après un moment, me demanda ce que je comptais faire avec lui.

— J'aimerais bien vous accompagner dans la rue.

— Pas de problèmes.

La compagnie Lima se révéla être une autre bande de types formidables.

NE LE DITES PAS À MA MÈRE

Quelques jours plus tard, nous sécurisions un secteur lorsque j'entendis une fusillade dans une rue adjacente. Je demandai aux Marines avec lesquels je me trouvais de m'attendre en restant où ils étaient, puis je m'élançai pour voir si je pouvais être d'une aide quelconque.

Je tombai sur un autre groupe de Marines, qui s'étaient déployés dans une ruelle et étaient tombés dans une embuscade. Le temps que j'arrive, ils s'étaient repliés et mis à l'abri.

Un gamin n'avait cependant pas pu les suivre. Il était allongé sur le dos à quelques mètres de distance et gémissait de douleur.

J'ouvris le feu et m'élançai pour l'attraper et le traîner avec moi. Lorsque j'arrivai près de lui, je vis qu'il était dans un sale état à cause

d'une blessure au ventre. Je me baissai, lui passai les bras sous les aisselles, puis commençai à le traîner en arrière.

En reculant, je glissai. Je tombai à la renverse, lui sur moi. J'étais alors si fatigué et essoufflé que je me contentai de rester allongé là pendant quelques minutes, toujours dans la ligne de mire des insurgés qui continuaient de tirer.

Le gamin avait environ 18 ans. Il était salement touché. Je devinais qu'il allait mourir.

« S'il vous plaît, ne dites pas à ma mère que je suis mort en souffrant », murmura-t-il.

Silence, gamin, je ne sais même pas qui tu es, songeai-je. *Je ne suis pas près de dire à ta mère quoi que ce soit.* « OK, OK », dis-je en réalité. « Ne t'inquiète pas, ne t'inquiète pas. Tout le monde dira que ça s'est bien passé. Vraiment bien. »

Il expira. Il n'eut même pas le temps d'entendre mes mensonges sur la manière dont ça allait se passer.

Plusieurs Marines s'approchèrent. Ils soulevèrent le corps et l'emmenèrent dans un Hummer. Nous demandâmes une frappe aérienne et fîmes bombarder les positions à partir desquelles on s'était fait tirer dessus, à l'autre bout de la ruelle.

Je retournai à mon pâté de maisons et poursuivis le combat.

THANKSGIVING

Je songeais à tous les blessés que j'avais vus et à l'éventualité que je sois le prochain sur la liste. Mais ce n'était pas une raison pour laisser tomber. Je ne pouvais pas cesser d'investir les maisons ou de grimper sur les toits pour appuyer les Marines. Je ne pouvais pas abandonner ces hommes.

Je me répétais : *Je suis un SEAL. Je suis censé être meilleur et plus coriace. Je ne vais pas les laisser tomber.*

Personnellement, je n'étais pas sûr d'être meilleur ou plus coriace que les autres. Mais je savais que les autres nous considéraient ainsi. Et je ne voulais pas les décevoir. Je ne voulais pas perdre grâce à leurs yeux - ou aux miens.

C’est ce que nous apprenons à croire et qui est gravé dans notre esprit : *Nous sommes les meilleurs d’entre les meilleurs. Nous sommes invincibles.*

Je ne sais pas si je suis le meilleur d’entre les meilleurs, mais je savais que si je baissais les bras, je ne le serais certainement pas.

Je me sentais en tout cas invincible. Il fallait que j’en sois persuadé : j’avais réussi à me sortir de toutes sortes de situations critiques sans me faire tuer… Jusqu’à présent.

Thanksgiving tomba au beau milieu d’une bataille.

Je me rappelle mon repas de fête. L’assaut cessa un moment - une demi-heure environ -, le temps que l’on nous monte un repas sur le toit où nous nous trouvions.

De la dinde, de la purée de pommes de terre, de la sauce et des flageolets pour une dizaine de personnes, le tout servi dans une grande gamelle.

Une seule gamelle, sans compartiments. Sans assiettes, sans fourchettes, sans couteaux, sans cuillères.

Nous plongeâmes les mains dedans et mangeâmes avec les doigts. C’était Thanksgiving.

Comparé aux rations qui- nous avions l'habitude de manger, ce fut un festin.

À L’ASSAUT DES MARAIS

Je restai avec Lima environ une semaine, puis je retournai avec Kilo. Ce fut terrible d’apprendre qui avait été blessé ou tué en mon absence.

Alors que l’assaut était sur le point de s’achever, nous reçûmes de nouveaux ordres : il fallait établir un cordon de sécurité autour de la ville et s’assurer qu’aucun insurgé ne pourrait s’infiltrer dans notre dos. Nous avions pour secteur l’Euphrate, à l’ouest de la ville. Je retrouvai alors ma fonction de sniper. Estimant que j’aurais désormais des tirs longue distance à accomplir, je récupérai mon .300 Win Mag.

Nous nous installâmes dans un bâtiment de deux étages qui dominait le fleuve à quelques centaines de mètres en aval du pont de Blackwater. Une zone marécageuse s'étendait de l'autre côté du fleuve, complètement envahie par les roseaux ou je ne sais quoi. Elle se trouvait près d'un hôpital que les insurgés avaient transformé en quartier général avant que l'assaut soit donné, mais le bâtiment continuait à servir d'aimant pour ces salopards.

Chaque nuit, quelqu'un venait tester notre vigilance depuis cet endroit. Toutes les nuits, j'étais amené à tirer et à tuer un ou deux ennemis, parfois plus.

La nouvelle armée irakienne campait à proximité. Ces imbéciles se débrouillaient toujours pour nous tirer dessus. Chaque jour. Nous suspendions un grand panneau VF au-dessus de notre position, pour signaler que nous étions une force amie, mais cela ne les empêchait pas de nous arroser. Nous appelions alors leur commandement. Les coups de feu continuaient. Nous appelions encore et les insultions. Les coups de feu pleuvaient toujours. Nous essayâmes tout ce qui était en notre pouvoir, mais nous fûmes à deux doigts de les faire bombarder.

LE RETOUR DE RUNAWAY

Runaway me rejoignit au sein de Kilo. Je m'étais calmé depuis notre dernière rencontre et je restais plus ou moins poli avec lui, même si mes sentiments à son égard n'avaient pas changé.

Runaway non plus n'avait pas changé. C'était pathétique.

Une nuit, il se trouvait sur un toit avec moi lorsque nous commençâmes à nous faire tirer dessus.

Je m'aplatis derrière le parapet haut de 1,20 mètre. Quand la fusillade se calma, je jetai un coup d'œil par-dessus le parapet pour essayer de déterminer la provenance des tirs. Il faisait cependant trop sombre pour voir quoi que ce soit.

De nouvelles détonations éclatèrent. Tout le monde se remit à couvert. Je baissai légèrement la tête, espérant pouvoir distinguer les prochains départs de coups. Je ne vis rien.

« Bon Dieu », fis-je, « ils manquent de précision. D'où peuvent-ils bien tirer ? »

Runaway s'abstint de répondre.

« Runaway, essaie de repérer un feu de bouche. »

Je n'entendis aucune réponse. Deux ou trois autres détonations retentirent encore, sans que je puisse déterminer leur provenance. Finalement, je me retournai pour savoir s'il avait vu quelque chose.

Runaway avait disparu. Il était redescendu du toit - pour ce que j'en sais, il n'était resté à l'intérieur de la maison qu'à cause du cordon de Marines qui bloquait la sortie.

« J'aurais pu me faire tuer, là-haut », admit-il lorsque je le retrouvai.

Je le laissai en bas, lui demandant simplement d'envoyer un Marine pour monter la garde à sa place. Au moins savais-je que son remplaçant ne se débinerait pas.

Runaway fut finalement réaffecté derrière un bureau, sans aucune chance d'obtenir un nouveau déploiement. Il avait perdu son sang-froid. Il aurait dû demander de lui-même à être renvoyé à l'arrière, ce qui n'aurait pas manqué d'être embarrassant, mais guère plus. Il passa ensuite son temps à essayer de convaincre les autres qu'il n'était pas vraiment un trouillard, alors que tout prouvait le contraire.

En sa qualité de grand guerrier, il expliqua aux Marines que nous perdions notre temps avec ces missions de surveillance et de sniping.

« Nous ne devrions même pas être là. Ce n'est pas une opération spéciale », leur expliqua-t-il. « Ces Irakiens vont se regrouper et nous déborder. »

Un brillant futur s'ouvrait à lui en qualité de stratège militaire.

LES MARÉCAGES

Notre véritable problème venait du fait que les insurgés utilisaient les marais, de l'autre côté du fleuve, pour se cacher. La berge était constellée d'îlots couverts d'arbres et de buissons. Çà et là

émergeaient entre les buissons des ruines ou des amas de gravats et de rochers.

Les insurgés surgissaient au milieu des buissons, ajustaient leurs tirs, puis se repliaient dans la végétation, où vous ne pouviez plus les voir. Cette végétation était si épaisse qu'ils pouvaient s'approcher non seulement de la berge, mais aussi de notre position, souvent jusqu'à une centaine de mètres, sans que nous puissions les repérer. Même les Irakiens savaient tirer, à cette distance.

Pour compliquer encore plus les choses, un troupeau de buffles vivait dans les marécages et se déplaçait bruyamment. Vous entendiez quelque chose ou voyiez la végétation bouger et vous ne saviez pas s'il s'agissait d'un animal ou d'un insurgé.

Nous essayâmes de faire preuve de créativité, en demandant un bombardement au napalm pour brûler toute cette végétation.

L'idée lut rejetée.

À mesure que les nuits passaient, je réalisai que le nombre d'insurgés augmentait. Il devint évident que j'étais testé. Les insurgés en arriveraient peut-être à rassembler assez d'hommes pour que je ne puisse pas tous les tuer.

Ce qui ne m'empêcherait pas de prendre mon pied à essayer.

Les Marines nous envoyèrent un FAC (Forward Air Controller) pour coordonner l'appui aérien contre les insurgés. Le gars qu'ils nous dépêchèrent était un aviateur du corps des Marines, travaillant au sol dans le cadre de rotations. Il essaya à plusieurs reprises d'obtenir une frappe aérienne, mais ses demandes furent à chaque fois repoussées par le haut commandement.

À cette époque, j'appris que la ville avait subi tant de dommages que les autorités ne voulaient plus de dégâts collatéraux. Je ne vois pas de quelle manière le bombardement de quelques arpents de roseaux aurait pu défigurer Fallouja plus qu'elle ne l'était déjà, mais je ne suis qu'un simple SEAL et je ne comprends pas grand-chose à ces questions compliquées.

Quoi qu'il en soit, le pilote était quelqu'un de bien. Il n'était pas hautain ni coincé, ce qui pouvait être le cas avec un officier. Nous l'appréciions tous et le respections. Et, pour lui montrer que nous ne

lui en voulions pas, nous le laissâmes de temps en temps derrière un fusil pour monter la garde. Il ne tira jamais un seul coup de feu.

En dehors du FAC, les Marines envoyèrent une section d'appui lourdement armée, avec des snipers et des mortiers. L'équipe mortier apporta quelques obus au phosphore blanc et les utilisa clans une tentative de détruire la végétation. Malheureusement, les obus n'incendiaient que de petites parcelles de marais ; des roseaux grillaient un peu, puis le feu finissait par s'éteindre car ils étaient trop humides.

Nous essayâmes ensuite avec des grenades incendiaires, qui dégageaient une chaleur de 2200 °C et pouvaient transpercer 60 mm d'acier en quelques secondes. Nous allâmes jusqu'au fleuve et les lançâmes sur l'autre berge.

Cela ne fonctionna pas non plus, aussi nous commençâmes à élaborer nos propres recettes. Entre les snipers des Marines et les mortiers, tout le monde était focalisé sur le marais. De tous les plans qui furent conçus, celui que je préférais avait recours aux charges que l'équipe mortier transportait habituellement avec elle. (Ces charges sont utilisées pour propulser les obus hors du tube. Le nombre de charges utilisées permet d'ajuster la distance de tir). Nous enfoncions nos charges dans un tube, rajoutions un paquet de cordeau détonant, du gazole et un détonateur, puis nous envoyions le tout de l'autre côté pour voir ce qui allait se passer.

Nous eûmes droit à quelques beaux feux d'artifice, mais rien de très concluant.

Si seulement nous avions eu un lance-flammes…

Le marais demeura un « environnement à fort potentiel de cibles » rempli d'insurgés. Je dois en avoir descendu moi-même 18 ou 19 au cours de cette seule semaine, les tirs des autres faisant grimper le score total jusqu'à une trentaine ou plus.

Le fleuve semblait exercer une fascination particulière sur les salopards. Tandis que nous nous creusions la tête pour trouver un moyen de raser les marais, eux avaient recours aux stratagèmes les plus bizarres pour traverser le fleuve.

Le plus étrange impliquait l'utilisation de ballons de plage.

BALLONS DE PLAGE ET TIR LONGUE DISTANCE

Un après-midi, en observation sur le toit, je vis un groupe d'environ 16 insurgés armés jusqu'aux dents émerger du couvert de la végétation. Ils portaient tous un gilet pare-balles et étaient puissamment équipés. (Nous découvrîmes plus tard qu'il s'agissait de Tunisiens, apparemment recrutés par un groupe de militants pour aller combattre les Américains en Irak.)

Jusque-là, rien d'inhabituel, si ce n'est qu'ils transportaient quatre énormes ballons de plage colorés.

Je n'en croyais pas mes yeux : ils se séparèrent et s'enfoncèrent dans l'eau, quatre hommes par ballon. Puis, en utilisant les ballons pour rester à flot, commencèrent à barboter dans notre direction.

Mon boulot consistait à ne pas les laisser traverser, mais cela ne signifiait pas forcément que je devais tuer chacun d'entre eux. Cela aurait été bien trop fatigant.

Je visai le premier ballon de plage. Les quatre hommes fouettèrent l'eau de leurs mains et de leurs pieds pour rejoindre les trois autres ballons.

Snap.

Je tirai sur le ballon numéro deux.

C'était plutôt amusant. Les insurgés se battaient maintenant entre eux, leur ingénieux plan pour aller tuer les Américains s'étant retourné contre eux.

« Vous devriez venir voir ça », lançai-je aux Marines alors que je visais le ballon numéro trois.

Les Marines s'approchèrent du rebord du toit et observèrent les hommes qui se disputaient le dernier ballon de plage. Ceux qui ne pouvaient s'y accrocher coulaient rapidement et se noyaient.

Je les regardai encore un moment, puis je crevai le dernier ballon. Les Marines mirent un terme aux souffrances des derniers insurgés.

Ce furent là mes tirs les plus étranges. Mon tir avec la cible la plus éloignée intervint à peu près au même moment.

Un jour, un groupe de trois insurgés apparut sur la rive en amont, hors de portée de tir, à environ 1 600 mètres. Quelques-uns d'entre

eux s'étaient déjà tenus là, sachant que nous ne pouvions pas leur tirer dessus car ils étaient trop loin. Nos règles d'engagement nous autorisaient à les neutraliser, mais la distance était si grande que cela ne valait pas la peine de tenter le coup. Ayant apparemment réalisé qu'ils étaient à l'abri, ils commencèrent à se moquer de nous comme une bande de délinquants juvéniles.

Le FAC approcha et se ficha de moi tandis que je les observais dans ma lunette.

« Chris, tu ne pourras jamais les toucher. »

Eh bien, je n'avais jamais affirmé que j'essaierais, mais ses paroles sonnèrent à mes oreilles comme un défi. La distance de 1 600 mètres était cependant si importante que je ne pouvais même pas régler ma lunette dessus. J'effectuai donc un rapide calcul mental et ajustai mon réticule à l'aide d'un arbre situé derrière l'un des imbéciles heureux qui se moquaient de nous.

Je tirai.

Les planètes étaient parfaitement alignées. Dieu souffla sur ma balle et je touchai l'imbécile en plein ventre.

Ses deux copains déguerpirent au galop.

« Dégomme-les ! Dégomme-les ! », hurlèrent les Marines. « Bute-les ! »

J'imagine qu'à ce moment précis ils me croyaient capable de viser n'importe quoi sous le soleil. En réalité, j'avais eu beaucoup de chance de toucher l'homme que j'avais visé ; il m'aurait été impossible de toucher à cette distance une personne en train de courir.

Ce fut le plus distant de tous mes tirs réussis en Irak.

DES IDÉES FAUSSES

Les gens pensent que les snipers réalisent en permanence des tirs longue distance. Même si nous tirons plus loin que la majorité des autres soldats sur le champ de bataille, nos tirs sont cependant plus rapprochés que les gens le croient.

Je ne me suis jamais attardé sur les distances auxquelles je tirais. La distance dépend de la situation dans laquelle vous vous trouvez. En ville, où je réalisais la plupart de mes tirs, je tirais généralement sur des distances de 200 à 400 mètres. C'est à cette distance que les cibles se trouvaient, et c'est donc à cette distance que je tirais.

En dehors des villes, la situation est différente. Les tirs se faisaient alors sur des distances allant de 800 à 1 200 mètres. C'est à cette distance que le .338 était le plus efficace.

Quelqu'un me demanda une fois quelle était ma distance favorite. La réponse fut facile : plus c'est près, mieux c'est.

Comme je l'ai déjà dit, les gens se trompent également en pensant qu'un sniper vise toujours la tête. Personnellement, je ne visais presque jamais la tête, à moins d'être absolument sûr que je ne manquerais pas mon coup, ce qui est plutôt rare sur un champ de bataille.

Je visais plutôt le centre du corps. Il y avait là tout l'espace nécessaire. Où que je le touche, l'homme s'écroulait.

DE RETOUR À BAGDAD

Après une semaine sur la berge de l'Euphrate, je lus réaffecté ailleurs et remplacé par un autre sniper SEAL qui avait été blessé un peu plus tôt au cours des opérations et qui était désormais prêt à reprendre sa place. J'avais eu plus que ma part de cibles en tant que sniper ; il était temps de laisser sa chance à quelqu'un d'autre.

Le commandement me renvoya à Camp Fallouja pour quelques jours. Ce fut l'un des rares moments de repos au cours de la guerre que j'appréciai réellement. Après le rythme de la bataille en ville, j'étais tout à fait disposé à me reposer. Les repas chauds et les douches tièdes me firent un bien fou.

Après avoir bullé pendant quelques jours, je reçus pour ordre de retourner à Badgad pour travailler à nouveau avec le GROM.

Nous étions sur la route de Bagdad lorsque notre Hummer fut touché par un IED enterré. Il explosa juste derrière nous et tout le monde flippa dans la voiture - à l'exception d'un gars et moi, qui

avions été à Fallouja depuis le début de l'assaut. Nous échangeâmes un clin d'œil en souriant puis reprîmes notre sieste. Comparée à toutes les explosions et autres merdes que nous avions subies et auxquelles nous avions survécu pendant un mois, cette déflagration d'IED n'avait rien que de très banal.

Pendant que je me trouvais en Irak, ma section avait été envoyée aux Philippines pour une mission d'entraînement des forces militaires locales dans leur lutte contre des terroristes radicaux. Ce n'était pas la plus excitante des missions. Finalement, cette tâche achevée, la section fut redéployée à Bagdad.

J'allai accueillir les hommes à l'aéroport avec d'autres SEALs.

Je m'attendais à de belles retrouvailles : mes copains arrivaient enfin.

Ils débarquèrent de l'avion en m'insultant.

« Hé, trouduc ! »

Et bien pire que ça encore. Comme tout ce qu'ils font, les SEALs excellent dans le langage ordurier.

Jalousie, ton nom est SEAL.

Je m'étais demandé pourquoi je n'avais pas eu de nouvelles au cours des derniers mois. En fait, je me demandais surtout pourquoi ils étaient jaloux : à ma connaissance, ils n'avaient pas été informés de mes activités.

Je finis par découvrir que mon chef s'était amusé à les régaler de mes rapports d'activité rédigés à Fallouja. Ils avaient dû tenir la main aux Philippins en haïssant la vie tandis que de mon côté je m'amusais.

Ils finirent par se dérider et me demandèrent même de leur faire une petite présentation de ce que j'avais fait, avec un pointeur laser et tout le barnum. Une nouvelle occasion de me servir de PowerPoint.

AVEC LES DIGNITAIRES

Maintenant qu'ils étaient là, je me remis à travailler avec eux et nous commençâmes à effectuer des actions directes. Le

renseignement militaire nous indiquait où trouver un artificier ou peut-être un financier, nous communiquait les informations, et nous allions le capturer. Nous frappions très tôt le matin : nous faisions exploser la porte, surgissions à l'intérieur et saisissions l'objectif bien avant qu'il ait eu la moindre chance de sortir de son lit.

Nous procédâmes ainsi pendant environ un mois. Les AD devinrent alors une sorte de tâche routinière ; elles étaient bien moins dangereuses à Bagdad qu'elles ne l'avaient été à Fallouja.

Nous étions cantonnés près du BIAP (Bagdad International Airport) et nous travaillions de là. Un jour, mon chef vint me voir avec un sourire chafouin.

« Il faut que tu t'amuses un peu, Chris », me dit-il. « Tu as besoin de faire un peu de PSD. »

Il avait le ton sarcastique des SEALs. Le sigle PSD (Personal Security Detail) est un boulot de garde du corps. La section avait reçu pour mission de protéger des dignitaires irakiens de haut rang. Les insurgés avaient commencé à en kidnapper plusieurs pour essayer de déstabiliser le gouvernement. C'était un travail plutôt ingrat auquel j'avais réussi à échapper jusque-là, mais il semblait dorénavant que j'allais devoir m'y coller à mon tour. Je quittai l'aéroport et me rendis de l'autre côté de la ville et de la Zone verte. (La Zone verte est une partie du centre de Bagdad qui a été conçue comme une zone sécurisée pour les alliés et le nouveau gouvernement irakien. Elle est physiquement coupée du reste de la ville par des murs de ciment et des clôtures de fils barbelés. Il n'y a que quelques voies d'entrée ou de sortie, toutes soigneusement gardées. L'ambassade américaine et les autres ambassades sont situées dans cette Zone verte, de même que les bâtiments du gouvernement irakien.)

Cette nouvelle affectation dura une semaine.

Les officiels irakiens, dit-on, étaient connus pour ne jamais informer leurs escortes de leurs agendas ou des personnes censées voyager avec eux. Compte tenu des impératifs de sécurité de la Zone verte, cela n'allait pas sans poser problème.

Je jouais le rôle d'avant-garde. Cela signifie que je partais en tête du convoi officiel, que je m'assurais que la route était sûre, puis que je m'installais aux checkpoints pour identifier les véhicules du convoi lorsqu'ils se présentaient. De cette manière, les véhicules irakiens

pouvaient traverser rapidement le checkpoint sans servir de cible statique.

Un jour, j'agissais comme avant-garde pour un convoi qui transportait le vice-président irakien. J'avais d'ores et déjà inspecté le trajet et j'étais arrivé à un checkpoint tenu par les Marines devant l'aéroport.

L'aéroport international de Badgdad se trouvait à l'autre extrémité de la ville par rapport à la Zone verte. Si l'aéroport en lui-même était sûr, la zone tout autour ainsi que l'autoroute qui y menait faisaient régulièrement l'objet de fusillades. Il s'agissait d'un lieu d'embuscade prioritaire pour les insurgés, lesquels savaient que tous ceux qui se rendaient à l'aéroport ou en partaient travaillaient avec les Américains ou le nouveau gouvernement irakien d'une manière ou d'une autre.

J'étais en communication radio avec l'un de mes gars dans le convoi. Il me communiqua toutes les informations relatives au nombre de personnes dans le convoi, au nombre de véhicules, et tout le tralala. Il m'indiqua aussi que nous avions un Hummer de l'armée en tête de convoi et un autre en queue, des repères simples que je pouvais transmettre aux gardes du checkpoint.

Le convoi arriva à toute berzingue, Hummer en tête. Nous comptâmes les véhicules, puis le dernier Hummer arriva, fermant la marche.

Parfait.

Tout à coup, deux autres véhicules arrrivent, comme à la poursuite du convoi.

Les Marines me regardèrent.

— Ces deux-là ne sont pas dans le convoi, leur indiquai-je.

— Que voulez-vous que nous fassions ?

— Sortez votre Hummer et braquez votre 12,7 mm dessus !, criai-je en épaulant mon M-4.

Je débouchai sur la chaussée, l'arme braquée, en espérant ainsi attirer leur attention.

Les voitures ne s'arrêtèrent pas.

Derrière moi, le Hummer s'était mis en position et le mitrailleur avait armé sa 12,7 mm. Ne sachant toujours pas si j'avais affaire à une tentative de kidnapping ou à des voitures égarées, je tirai une balle dans la calandre du premier véhicule.

Les voitures dévièrent de leur route et repartirent en sens inverse.

Un kidnapping déjoué ? Des kamikazes au volant d'une voiture piégée qui avaient perdu leur sang-froid ?

Non. Nous apprîmes plus tard qu'il s'agissait simplement de deux amis du vice-président. Ce dernier avait oublié de nous en informer.

Et il exprima son mécontentement. Mon commandement à son tour exprima son déplaisir. Je fus renvoyé de mon boulot de garde du corps, ce qui n'aurait pas été un mal si je n'avais pas été condamné à passer la semaine suivante dans la Zone verte sans faire grand-chose.

Mon chef de section essaya de me récupérer pour quelques actions directes, mais les galonnés décidèrent de me garder au frais encore un bout de temps, à me tourner les pouces. Il n'y a pas pire torture, pour un SEAL, que de manquer l'action.

Heureusement, ils ne me gardèrent pas trop longtemps sous cloche.

HAIFA STREET

En décembre 2005, les Irakiens se préparèrent pour leurs élections nationales, les premières depuis la chute de Saddam, et le premier scrutin libre et loyal que le pays avait jamais organisé. Les insurgés faisaient tout leur possible pour empêcher leur déroulement. Des responsables de bureaux de vote étaient kidnappés, d'autres exécutés en pleine rue.

Difficile d'imaginer pire comme campagne de dénigrement.

Haifa Street, à Bagdad, était une rue particulièrement dangereuse. Après que trois officiels responsables du bon déroulement des élections y eurent été assassinés, l'armée décida de mettre en branle un plan visant à protéger ces personnalités.

Il consistait à appeler des snipers pour assurer la surveillance de la zone.

J’étais sniper et j’étais disponible. Je n’eus même pas besoin de lever la main.

J’intégrai une unité de la Garde nationale d’Arkansas, un groupe sympathique de vieux renards, tous des guerriers.

Ceux qui sont habitués aux frontières naturelles entre les différentes branches de l’armée pourraient trouver étrange qu’un SEAL travaille avec l'armée de terre, ou même avec le corps des Marines. Mais les différentes forces armées collaborèrent parfaitement les unes avec les autres au cours de mon déploiement en Irak.

N’importe quelle unité pouvait émettre une RFF (Request for Forces), une demande d’assistance. Cette requête était prise en charge par le service disposant de personnels. Ainsi, si une unité avait besoin de snipers, la branche armée ayant quelques snipers sous la main pouvait les détacher auprès de l’unité demandeuse.

Il y a toujours des va-et-vient entre les marins, les soldats et les Marines. Pour ma part, j’ai toujours constaté un grand respect entre les uns et les autres, en tout cas durant les combats. Les Marines et les soldats avec lesquels j’ai travaillé étaient tous formidables. Il y avait bien sûr quelques exceptions, mais cela vaut aussi pour la Navy.

Le premier jour de ma nouvelle affectation, j’eus l’impression que j’allais avoir besoin d’un interprète. Certains aiment se moquer de mon accent du Texas, mais ces gars des campagnes, bon Dieu ! Tout ce qu’il y avait d’important à savoir m’était communiqué par les officiers ou les engagés les plus gradés, qui parlaient un anglais normal. En revanche, les moins gradés et les hommes du rang qui sortaient tout droit de leur cambrousse auraient tout aussi bien pu parler chinois, vu ce que je comprenais.

Nous commençâmes à travailler dans Haifa Street, à quelques pas de l’endroit où les trois officiels avaient été exécutés. La Garde nationale réquisitionna un bâtiment dans lequel se cacher, puis j’allai choisir un appartement et m’y installai.

Haifa Street n’est pas à proprement parler Hollywood Boulevard, bien que tous deux soient appropriés si vous êtes un délinquant. La rue courait sur environ 3 kilomètres, depuis la Porte des Assassins, à l’extrémité de la Zone verte, jusqu’au nord-ouest de la ville. Elle était le théâtre d’innombrables fusillades et batailles rangées, de

kidnappings, d'assassinats ou d'attaques à l'IED ; tout pouvait arriver sur Haifa Street. Les soldats américains l'avaient surnommée « Purple Heart Boulevard ».

Les bâtiments que nous utilisions pour nos surveillances, hauts de 15 ou 16 étages, dominaient toute la rue. Nous bougions autant que nous le pouvions, changeant régulièrement de position afin de surprendre les insurgés. Il y avait un nombre infini de planques dans les bâtiments qui se trouvaient juste derrière l'autoroute qui longeait la rue, de sorte que les salopards n'avaient pas beaucoup de déplacements à faire pour se mettre au boulot.

Il y avait de tout parmi les insurgés ; certains étaient des moudjahidins qui avaient appartenu au parti Haas ou à l'armée irakienne. D'autres étaient subordonnés à Al-Qaida en Irak, à Moqtada Al-Sadr ou à d'autres cinglés du coin. Au début, ils portaient des tenues noires ou des foulards verts, mais quand ils eurent compris que cela permettait de les distinguer des autres, ils se remirent à porter des vêtements civils comme n'importe qui. Ils voulaient se mêler aux civils pour nous rendre la tâche plus compliquée. Ils étaient lâches, non seulement parce qu'ils se cachaient derrière les femmes et les enfants, mais aussi parce qu'ils espéraient que nous tuerions des femmes et des enfants, ce qui, dans leur esprit, contribuerait à faire avancer leur cause en nous faisant passer pour des assassins.

Un après-midi, je vis un adolescent qui attendait le bus en dessous de moi. Quand le bus s'arrêta, un groupe d'adolescents plus âgés et des jeunes adultes en descendit. Tout à coup, l'adolescent que j'étais en train d'observer se mit à marcher d'un pas rapide dans la direction opposée.

Le groupe le rattrapa facilement. L'un des garçons sortit un pistolet et passa son bras autour du cou du gamin.

J'ouvris aussitôt le feu. Le gamin que je protégeais s'échappa. Il s'avéra qu'il s'agissait du fils d'une personnalité. Je réussis à avoir deux ou trois de ses ravisseurs ; les autres disparurent.

Les fils des personnalités officielles représentaient des cibles de choix. Les insurgés utilisaient les familles pour faire pression sur les responsables et les obliger à démissionner, ou se contentaient de les

tuer en guise d'avertissement pour les autres afin qu'ils cessent d'aider le gouvernement à organiser les élections.

COQUIN ET IRRÉEL

Un soir, nous nous installâmes dans ce que nous pensions être un appartement abandonné, puisqu'il était vide lorsque nous étions arrivés. Je tournais alors avec un autre sniper et, pendant une pause, j'allai farfouiller un peu partout pour voir si je pourrais trouver quelque chose me permettant de rendre notre planque un peu plus confortable.

Dans le tiroir ouvert d'un bureau, je découvris un bel assortiment de lingerie sexy : des culottes fendues au milieu, des nuisettes, plein de sous-vêtements très suggestifs…

Aucun à ma taille, malheureusement.

Il y avait souvent un mélange surréaliste d'objets à l'intérieur des bâtiments que nous investissions, des choses qui auraient paru déplacées dans des circonstances normales. Comme ces pneus de voiture que nous trouvâmes sur un toit de Fallouja, ou encore cette chèvre que nous découvrîmes dans la salle de bains d'un appartement de Haifa Street.

Quand je tombais sur quelque chose d'incongru, je ne pouvais m'empêcher de m'interroger sur l'histoire que cette chose recelait. Au bout d'un moment, le bizarre devint la norme.

Bien sûr, il y avait des télévisions et des paraboles satellite. Il y en avait partout, même dans le désert. Plusieurs fois, il nous arriva de tomber sur un campement nomade, comportant quelques tentes, deux ou trois animaux et le désert à perte de vue. Même là, des paraboles se dressaient vers le ciel.

DES COUPS DE FIL AGITÉS

Un soir, les choses étaient plutôt tranquilles tandis que je faisais le guet. Les nuits étaient généralement calmes à Bagdad. Les insurgés préféraient ne pas attaquer parce qu'ils savaient que nous avions

l'avantage en raison de notre supériorité technologique, que ce soit nos équipements de vision nocturne ou nos détecteurs de mouvements infrarouges. Je croyais donc avoir le temps de passer un coup de fil à ma femme pour lui dire simplement que je pensais à elle.

Je pris le téléphone satellite et composai le numéro. La plupart du temps, je racontais à Taya que j'étais de retour sur base même si j'étais en réalité sur le terrain, occupé à une mission de reconnaissance.

Cette nuit-là, pour je ne sais quelle raison, je lui confiai ce que je faisais.

— Ce n'est pas dangereux pour toi de parler ?, m'interrogea-t-elle.

— Oh non, ça va, répondis-je. Il ne se passe rien.

À peine avais-je eu le temps de placer deux ou trois phrases que quelqu'un commençait à tirer sur mon bâtiment depuis la rue.

— Qu'est-ce que c'était ?, demanda-t-elle.

— Oh, rien, répondis-je sur un ton nonchalant.

Bien sûr, la fusillade s'amplifia tandis que je prononçais ces mots.

— Chris ?

— Écoute, je crois qu'il faut que j'y aille, lui indiquai-je.

— Tout va bien ?

— Oh oui, tout va bien, mentis-je. Tout est calme, je te rappelle plus tard.

A cet instant, un tir de RPG frappa la façade extérieure à côté de moi. Plusieurs éclats de métal et de ciment me frappèrent en plein visage. J'eus le front écorché en plusieurs endroits et l'arête du nez déchirée. Des égratignures.

Je raccrochai et commençai à riposter. Je repérai les gars dans la rue et en abattis un ou deux ; les snipers qui étaient avec moi en tuèrent un paquet d'autres avant que les survivants ne finissent par détaler.

Accrochage terminé. Je repris le téléphone, mais les batteries étaient à plat. Je ne pouvais pas rappeler.

Les choses furent assez agitées au cours des jours suivants, il se passa avant deux ou trois jours avant que j'aie enfin la possibilité de rappeler Taya et de voir comment elle allait.

Elle éclata en sanglots aussitôt après avoir décroché.

Il se trouve que je n'avais pas vraiment raccroché après avoir terminé ma conversation avec elle. Elle avait entendu toute la fusillade, avec les détonations et les jurons, jusqu'à ce que les batteries finissent par se vider. Ce qui, bien sûr, était arrivé subitement et avait nourri son angoisse.

Je tentai de la calmer, mais je doute que ce que je lui racontai ait vraiment réussi à l'apaiser.

Elle avait toujours fait preuve de fair-play, insistant pour que je ne lui cache rien. Elle prétendait qu'elle imaginait des choses bien pires que tout ce qui pouvait réellement m'arriver.

Je n'en suis pas si sûr.

Durant mon déploiement, je passai quelques autres coups de fil au cours d'accalmies dans les batailles. Le rythme des opérations était si intense et continu que je n'avais guère le choix. Attendre mon retour sur base signifiait attendre une semaine ou plus. Et même si j'en profitais alors pour passer des coups de téléphone, ce n'était pas toujours possible.

D'autre part, je m'étais habitué aux combats. Se faire tirer dessus n'était qu'une partie du boulot. Un tir de roquette ? Un jour comme les autres au bureau.

Mon père se rappelle une conversation que nous eûmes au téléphone alors que j'étais au boulot et que je n'avais pas pu l'appeler depuis un bon moment. Il avait décroché le téléphone et avait été surpris de m'entendre.

Il fut encore plus surpris de m'entendre chuchoter.

— Chris, pourquoi parles-tu si bas ?, demanda-t-il.

— Je suis en opération, Papa. Je ne veux pas qu'ils sachent où je me trouve.

— Oh, fit-il, légèrement secoué.

Je doute que l'ennemi ait été suffisamment proche pour m'entendre, mais mon père affirme qu'il entendit des détonations en

arrière-plan quelques secondes plus tard.

— Faut que j'y aille, soufflai-je avant qu'il ne découvre le genre de détonation dont il s'agissait. Je te rappelle plus tard.

Selon mon père, je rappelai deux jours plus tard pour m'excuser d'avoir mis fin si rapidement à notre conversation.

— Je suis désolé, lui dis-je. Mais quand cette grenade nous est tombée dessus, je me suis dit qu'il était temps que j'aille bosser.

— La grenade ? Quelle grenade ?, bégaya-t-il.

Je changeai de sujet.

À LA HAUTEUR DE MA RÉPUTATION

Mes genoux me faisaient toujours souffrir depuis que le mur s'était éboulé dessus à Fallouja. J'essayai d'obtenir des injections de cortisone, mais n'y parvins pas. Je ne voulais pas trop en faire : j'avais peur d'être renvoyé à l'arrière.

De temps en temps, je prenais de l'ibuprofène dans un verre d'eau, mais c'était à peu près tout. Bien sûr, lors des batailles je me portais bien : quand votre corps marche à l'adrénaline, vous ne sentez rien.

En dépit de la douleur, j'aimais ce que je faisais. Certes, la guerre n'a rien d'amusant, pourtant il se trouve que je m'amusais. Tout cela me convenait.

J'avais alors acquis une certaine réputation en qualité de sniper. J'avais de nombreux tirs confirmés. J'étais bien au-delà des 50 tués, ce qui était un score plutôt correct en un laps de temps aussi court.

En dehors des gars de mon team, personne ne connaissait mon nom ou mon visage. Mais des rumeurs circulaient et le fait que je demeure en opération contribuait encore à ma réputation.

Où que j'aille, j'arrivais toujours à acquérir une cible. Cela commença à énerver certains des autres snipers qui pouvaient passer toute une journée ou une nuit en planque sans voir personne, et encore moins un insurgé.

Un jour, dans un appartement, Schtroumpf, un camarade SEAL, se mit à me suivre partout où j'allais.

— Où est-ce que tu t'installes ?, me demanda-t-il.

Je regardai autour de moi et repérai un emplacement qui me sembla convenable.

— Ici, répondis-je.

— OK. Barre-toi de là, je prends cette place.

— Vas-y, prends-la, répondis-je avant d'aller chercher une autre position, d'où je parvins rapidement à réussir un tir.

Pendant un moment, quoi que je puisse faire, tout se déroulait toujours devant mes yeux. Je n'inventais rien, je dispose de témoins pour tous mes tirs. Peut-être voyais-je un peu plus loin que les autres, peut-être anticipais-je plus que les autres les incidents à venir ? Ou tout simplement avais-je plus de chance.

Pour autant que le fait de représenter une cible pour ceux qui veulent vous tuer puisse être considéré comme de la chance.

Un jour, nous nous trouvions dans une maison, sur Haifa Street, dans laquelle se trouvaient tant de snipers que je me rabattis sur une petite lucarne au-dessus des toilettes pour effectuer mes tirs. Il fallut que je reste debout durant toute ma faction.

Je n'en réussis pas moins deux tirs.

J'avais une putain de chance.

Un autre jour, nous reçûmes des renseignements selon lesquels les insurgés utilisaient un cimetière à la lisière de la ville, près de Camp Indépendance, du côté de l'aéroport, pour y dissimuler des armes et y initier leurs attaques. Le seul moyen de disposer d'un panorama sur cet endroit consistait à grimper au sommet d'une immense grue. Une fois au sommet, je dus avancer jusqu'à une petite plate-forme grillagée.

Je ne sais pas jusqu'à quelle hauteur j'étais monté. Je ne veux pas le savoir. Je n'aime pas particulièrement l'altitude - mes bijoux de famille me remontent dans la gorge rien que d'y penser.

La grue m'offrait cependant une belle vue sur le cimetière, qui se trouvait à environ 800 mètres de là.

Je ne tirai pas un seul coup de feu de là-haut. Je ne vis rien d'autre que des funérailles et des gens endeuillés. Mais cela valait le coup d'essayer.

En dehors du boulot consistant à repérer les poseurs d'IED, nous devions aussi chercher les IED eux-mêmes. Ils étaient partout, parfois même dans les appartements des bâtiments que nous occupions. Un jour, un team eut la vie sauve de justesse, la bombe explosant et faisant s'écrouler un immeuble juste après que les gars l'eurent quitté.

La Garde nationale utilisait des Bradley pour se déplacer. Ces véhicules ressemblent un peu à des chars, car ils disposent d'une tourelle au sommet, mais il s'agit en réalité d'un transport de troupes ou d'un véhicule de reconnaissance selon la manière dont il est configuré.

Je crois qu'il est fait pour transporter six personnes. Nous arrivions à en faire tenir jusqu'à huit ou dix. La cabine était chaude, étouffante et angoissante. À moins d'être assis près de la rampe, vous ne pouviez rien voir. Vous étiez comme pris au piège en attendant de savoir où vous débarqueriez.

Un jour, les Bradley vinrent nous chercher après une opération de sniping. Nous venions de quitter Haifa Street pour une rue latérale lorsque soudain - *BA-BOUM* - nous fûmes touchés par un puissant IED. L'arrière du véhicule se souleva et retomba lourdement. La fumée emplit la cabine.

Je voyais le gars en face de moi ouvrir la bouche, mais je n'entendais pas un mot de ce qu'il disait : l'explosion m'avait assourdi.

Tout ce que je sais, c'est que le Bradley recommença à avancer. C'était un véhicule robuste. De retour sur base, le commandant fit comme si rien ne s'était passé.

« Il n'a même pas perdu ses chenilles », lâcha-t-il avec un haussement d'épaules. Il semblait presque déçu.

C'est un cliché, mais il n'empêche qu'il est vrai : la guerre vous permet de nouer de solides amitiés. Et tout à coup, les circonstances changent. J'étais devenu très proche de deux gars d'une unité de la Garde nationale. Je leur aurais confié ma vie.

Aujourd'hui, je ne pourrais pas vous dire leurs noms même si ma vie en dépendait. Et je ne suis même pas sûr de pouvoir les décrire d'une manière qui montrerait en quoi ils étaient spéciaux.

Les gars de l'Arkansas et moi nous nous entendions vraiment bien, peut-être parce que nous étions tous de la campagne.

Enfin, eux c'étaient vraiment des gars de la campagne. Il y a le plouc, comme moi, et puis il y a le péquenot, qui est un spécimen tout à fait différent.

EN AVANT

Les élections arrivèrent et s'achevèrent.

Les médias aux États-Unis en firent tout un plat, mais ce fut un non-événement pour moi. Je n'étais même pas en opération ce jour-là ; je les suivis à la télévision.

Je n'ai jamais vraiment cru que les Irakiens feraient de leur pays une vraie démocratie, mais je pensais à un moment qu'il y aurait peut-être une possibilité. Je ne pense plus que ce soit le cas. C'est un endroit plutôt corrompu.

Mais je n'ai pas risqué ma vie pour apporter la démocratie en Irak. J'ai risqué ma vie pour mes camarades, pour protéger mes amis et mes concitoyens. Je suis parti en guerre pour *mon* pays, pas pour l'Irak. Mon pays m'a envoyé là-bas afin que toute cette fange ne vienne pas échouer sur nos rives.

Je ne me suis jamais battu pour les Irakiens. Je n'en avais rien à foutre d'eux.

Un peu après les élections, je fus renvoyé dans une section SEAL. Nos jours en Irak étaient comptés et j'avais hâte de rentrer chez moi.

Étant cantonné dans un camp de Bagdad, je disposais de ma propre petite chambre. Mes affaires personnelles remplissaient quatre ou cinq cartons, deux grandes caisses Stanley Roller et deux sacs à dos. (Les caisses Stanley Roller sont l'équivalent moderne des casiers. Elles sont étanches et font 1,20 mètre de large.) Pour les déploiements, nous ne nous limitons pas en équipement.

J'avais également une télé. Tous les films récents étaient disponibles sur des DVD pirates qui se vendaient dans les rues de Bagdad pour 5 dollars. J'avais acheté tout un ensemble de films de James Bond, des Clint Eastwood et des John Wayne ; j'adore John

Wayne. J'apprécie beaucoup ses westerns, ce qui n'a rien d'étonnant. *Rio Bravo* est sans doute mon film préféré.

En dehors des films, je passai pas mal de temps à jouer aux jeux vidéo ; *Command and Conquer* devint l'un de mes préférés. Schtroumpf avait une PlayStation, aussi nous commençâmes à jouer à *Tiger Woods*.

Je l'écrasai à plates coutures.

ACTIONS DIRECTES, VENTILOS ET VERTIGE

Comme la situation se calmait à Bagdad, en tout cas pour le moment, les galonnés décidèrent qu'il fallait ouvrir une base SEAL à Habbaniyah.

Habbaniyah se trouve à une vingtaine de kilomètres de Fallouja, dans la province d'Anbar. Ce n'était pas un nid d'insurgés comme Fallouja, mais ce n'était pas San Diego non plus. C'était là que Saddam avait fait construire, avant la première guerre du Golfe, les usines chimiques destinées à produire des armes de destruction massive telles que les gaz innervants et d'autres agents chimiques. Il n'y avait pas là-bas beaucoup de partisans de l'Amérique.

Il y avait néanmoins une base américaine, gérée par le célèbre 506e Régiment, les Frères d'Armes. Ils arrivaient tout juste de Corée et, pour rester poli, disons qu'ils n'avaient pas la moindre idée de ce qui se passait en Irak. J'imagine que chacun doit apprendre à ses dépens.

Habbaniyah se révéla être une vraie plaie. Nous nous étions vu affecter un bâtiment désaffecté, mais il n'avait absolument pas ce dont nous avions besoin. Il nous fallut construire un COT (Centre d'opérations tactiques) pour abriter nos ordinateurs et les équipements de transmission qui nous aidaient à accomplir nos missions.

Notre moral tomba d'un cran. Nous ne faisions rien d'utile pour la guerre ; nous jouions aux charpentiers. C'est une profession respectable, mais ce n'est pas la nôtre.

TAYA :

C'est au cours de ce déploiement que les médecins lui firent passer un test et diagnostiquèrent une tuberculose. Les médecins lui indiquèrent qu'il finirait par en mourir.

Je me rappelle avoir parlé avec lui juste après qu'il l'eut appris. Il avait déjà accepté le fait qu'il pourrait mourir et il préférait encore mourir là-bas, pas à la maison en luttant contre une maladie qu'il ne pourrait pas vaincre les armes à la main.

« Ce n'est pas grave », me dit-il. « Je mourrai et tu trouveras quelqu'un d'autre. Des gars meurent tout le temps, ici. Leurs femmes leur survivent et trouvent quelqu'un d'autre. »

J'essayai de lui expliquer qu'il était irremplaçable à mes yeux. Comme cela ne semblait faire aucun effet, je lançai un autre argument tout aussi valide : « Mais tu as un fils », lui dis-je.

« Et alors ? Tu trouveras quelqu'un d'autre et ce gars s'en occupera. »

Je pense qu'il côtoyait la mort si souvent qu'il pensait que personne n'était irremplaçable.

Cela me brisa le cœur. Il le croyait vraiment. Je déteste y penser.

Il pensait que mourir sur un champ de bataille était ce qu'il y avait de mieux. J'essayais de le convaincre du contraire, mais il ne voulait pas m'entendre.

Ils refirent les tests et cette fois Chris fut déclaré sain. Mais son attitude envers la mort demeura la même.

Une fois notre base installée, nous débutâmes les actions directes. Nous recevions le nom et l'adresse d'un insurgé potentiel, nous tapions sa maison la nuit, puis nous revenions et le ramenions avec les preuves récoltées pour le mettre en prison.

Nous prenions des photos tout au long de l'opération. Il ne s'agissait pas de tourisme, mais de couvrir nos arrières et, plus important encore, ceux de nos chefs. Les photos prouvaient que nous ne les avions pas passés à tabac.

La plupart de ces opérations étaient de la routine, sans grand problème ni résistance. Une nuit, cependant, un de nos gars entra dans une maison habitée par un Irakien plutôt costaud qui avait décidé de ne pas se laisser faire. Ils en arrivèrent aux mains.

Selon nous, notre camarade SEAL se prit une raclée. Selon le SEAL en question, il n'avait fait que glisser et n'avait pas besoin d'aide.

Je vous laisse le choix. Nous nous élançâmes tous et attrapâmes Gros Bide avant qu'il puisse faire beaucoup de mal. Pendant un long moment, nous rappelâmes sa « glissade » à notre ami.

Pour la plupart des missions, nous disposions de clichés de la personne que nous étions venus arrêter. Dans ce cas, le reste des informations se révélait souvent fiable. Le gars était presque toujours où il était censé être et les choses se passaient comme nous l'avions prévu.

Mais certaines missions ne se déroulaient pas aussi facilement. Nous commençâmes à réaliser que les renseignements pouvaient être douteux quand nous n'avions pas de photos. Sachant que les Américains arrêtaient les personnes suspectes, les gens en dénonçaient d'autres pour je ne sais quel grief ou querelle. Ils approchaient l'armée ou un autre service et dénonçaient l'aide que quelqu'un apportait aux insurgés ou les crimes qu'il avait commis.

C'était fort pénible pour la personne arrêtée, mais ça ne m'indignait pas plus que ça. Ce n'était qu'une illustration de plus de l'état de délabrement du pays.

APRÈS COUP

Un jour, l'armée demanda la protection d'un sniper pour un convoi du 506e qui rentrait sur base.

Je partis avec une petite équipe et nous nous installâmes dans un bâtiment de trois ou quatre étages. Je me postai au dernier étage et commençai à surveiller la zone. À un moment, un homme sortit d'un bâtiment proche et commença à avancer clans la direction qu'allait prendre le convoi. Il était armé d'une AK.

Je l'abattis. Il s'écroula.

Le convoi passa. Un groupe d'irakiens sortit de l'immeuble et se rassembla autour du gars que je venais de tuer, mais je ne vis aucun

d'entre eux faire de geste menaçant en direction du convoi ou donner l'impression de se préparer à attaquer, aussi je ne tirai pas.

Quelques minutes plus tard, j'entendis à la radio que l'armée envoyait une unité enquêter sur les raisons de mon tir.

Pardon ?

J'avais déjà informé le commandement par radio de ce qui était arrivé, mais je renouvelai mon appel et me répétai. Je fus surpris : ils ne me croyaient pas.

Un chef de char sortit de son véhicule et interrogea la veuve. Elle leur dit que son mari était parti à la mosquée avec un exemplaire du Coran.

Pardon ? Cette histoire était ridicule, mais l'officier - dont je suppose qu'il n'était pas en Irak depuis très longtemps - ne me croyait pas. Les soldats commencèrent à chercher le fusil d'assaut, mais il y avait eu tellement de personnes dans le coin qu'il avait depuis longtemps disparu.

Le chef de char désigna ma position. « Il a tiré de là-bas ? »

« Oui, oui », confirma la femme qui, bien sûr, n'avait aucune idée de l'origine du tir puisqu'elle ne se trouvait pas dans les parages au moment des faits. « Je sais que c'est un militaire qui a tiré, car il porte un uniforme de l'armée. »

Je me trouvais alors au fond d'une pièce, avec un rideau devant moi, et je portais une veste grise par-dessus mon treillis SEAL. Elle délirait peut-être sous l'effet du chagrin, ou peut-être disait-elle n'importe quoi pour m'attirer des ennuis.

Nous fûmes rappelés sur base et toute la section fut mise à pied. On m'informa que je n'étais plus « disponible pour les opérations » et que je serais confiné sur base le temps que le 506^{e} éclaircisse l'affaire.

Le colonel du régiment souhaitait m'interroger. Mon officier supérieur m'accompagna.

Nous étions tous consternés. Les règles d'engagement avaient été respectées ; j'avais des témoins. C'étaient les « enquêteurs » de l'armée qui avaient merdé.

J’eus un peu de mal à retenir ma langue. À un moment, je finis par dire au colonel de l’armée de terre : « Je ne tire pas sur les gens qui trimballent un Coran - j’aimerais bien, mais je ne le fais pas. » J’imagine que j’étais un peu tendu.

Au bout de trois jours et Dieu sait combien d’autres « enquêtes », le colonel réalisa finalement qu’il s’agissait d’un tir légitime et il abandonna les charges. Mais, quand son régiment nous rappela pour faire d’autres appuis, nous leur répondîmes d’aller se faire voir.

« À chaque fois que je tirerai sur quelqu’un, vous me chercherez des poux dans la tête et vous me ferez virer », dis-je. « Pas question. »

De toute manière, nous rentrions au pays dans deux semaines. En dehors de quelques autres actions directes, je passai le plus clair de mon temps à jouer aux jeux vidéo, à regarder des films pornos et à faire de la musculation.

J’achevai ce déploiement avec 65 tirs de sniper confirmés. La plupart à Fallouja.

Le chiffre 65 représente beaucoup de morts. Carlos Norman Hathcock II, le plus célèbre de nos snipers, une véritable légende et un homme que je respectais, avait atteint le chiffre de 93 tirs létaux au cours de ses trois ans passés au Vietnam.

Je ne dis pas que j’étais de son calibre - pour moi il sera toujours le plus grand sniper - mais en termes de chiffres, en tout cas, j’avais fait du bon boulot.

Chapitre 8

Conflits familiaux

TAYA :

Nous nous avançâmes sur le tarmac pour accueillir l'avion. Il y avait là quelques épouses et enfants. J'étais sortie avec mon bébé et je me sentais tout excitée. J'étais euphorique.

Je me rappelle m'être tournée vers une femme qui se tenait près de moi et lui avoir dit : « N'est-ce pas génial ? N'est-ce pas excitant ? Je n'en peux plus d'attendre. »

Elle me répondit : « Hmm… »

Je songeai en moi-même : Peut-être suis-je encore trop nouvelle à ce jeu-là…

Peu de temps après, cette femme et son mari, un SEAL de la section de Chris, divorçaient.

CRÉER DES LIENS

J'avais quitté les États-Unis sept mois plus tôt, dix jours à peine après la naissance de notre fils. Je l'aimais, mais, comme je l'ai dit, nous n'avions pas encore eu la possibilité de nous rapprocher. Un nouveau-né est une usine à besoins : il faut le nourrir, le laver, le faire dormir. Mais mon fils avait évolué. Il rampait. Il ressemblait plus à un être humain. Je l'avais vu grandir à travers les photos que Taya m'avait envoyées, mais en vrai c'était plus intense.

C'était mon fils.

Nous nous allongions sur le sol en pyjama et jouions ensemble. Il rampait sur moi, je le soulevais et le faisais voler à travers les pièces. Même les choses les plus simples, comme le simple fait qu'il me touche le visage, étaient une joie.

Mais la transition entre la guerre et le foyer n'en fut pas moins un choc. La veille encore, nous combattions. Le jour d'après, nous traversions le fleuve pour rejoindre la base aérienne d'AI-Taqaddum et nous envoler pour les États-Unis.

Un jour, la guerre. Le lendemain, la paix.

Vous éprouvez un sentiment bizarre chaque fois que vous rentrez à la maison. Surtout en Californie. Les choses les plus simples peuvent vous énerver. La circulation, par exemple. Vous conduisez sur des routes bouchonnées, encombrées, c'est de la folie. Vous pensez encore aux IED - chaque fois que vous voyez un détritus, vous donnez un coup de volant. Vous conduisez de manière agressive, car c'est ainsi que vous faisiez en Irak.

Je me repliai sur moi-même pendant environ une semaine. Je crois que c'est là que Taya et moi commençâmes à avoir des problèmes.

Étant parents pour la première fois, nous eûmes le genre de dispute que tout le monde peut avoir au sujet des enfants. Comme partager le lit. Taya avait partagé notre lit avec le bébé durant mon absence. Lorsque je rentrai, je voulus y mettre un terme, ce qui nous valut une prise de bec. Je pensais qu'il devait être dans son propre berceau, dans sa propre chambre. Taya interpréta cela comme une tentative de ma part de distendre ses liens avec le bébé. Elle pensait qu'il valait mieux opérer une transition en douceur.

Ce n'était pas la manière dont je voyais les choses. Je pensais que les enfants devaient dormir dans leur propre chambre et leur propre lit.

Je ne sais pas si ce genre de discussion est courant, mais cela ajoutait encore au stress. Elle l'avait élevé seule pendant plusieurs mois et j'interférais maintenant avec ses habitudes et sa manière de faire les choses. Ils étaient incroyablement proches, ce qui était une bonne chose, mais je voulais aussi trouver ma place avec eux. Je n'essayais pas de me mettre entre eux, juste de réintégrer ma famille.

Rien de tout cela ne fut très perturbant pour mon fils ; il dormit très bien. Et il a gardé une relation très spéciale avec sa mère.

La vie au foyer peut être intéressante, bien que très différente. Nos voisins et nos amis respectaient tout à fait mon besoin de

décompresser. Une fois ce moment passé, ils organisaient un petit barbecue de bienvenue.

Ils avaient tous été formidables pendant mon absence. Les voisins d'en face s'étaient débrouillés pour que quelqu'un vienne tondre notre pelouse, ce qui n'était pas négligeable financièrement et aidait Taya à gérer le reste. Cela peut apparaître comme un geste sans importance, mais je ne le voyais pas ainsi.

Maintenant que j'étais rentré, ce genre de tâche m'incombait. Nous avions un tout petit jardin derrière la maison et il fallait moins de cinq minutes pour en couper l'herbe. Nous avions cependant sur l'un des côtés des rosiers grimpants qui escaladaient des arbres à gentianes. Ces buissons arboraient des petites Heurs violettes tout au long de l'année.

L'effet en était très joli. Seulement, ces rosiers avaient des épines capables de percer un gilet pare-balles. À chaque fois que je tondais le carré de pelouse, je m'y accrochais.

Un jour, ces rosiers m'écorchèrent le flanc et je réalisai alors qu'ils avaient grimpé trop haut. Je décidai de m'occuper d'eux une bonne fois pour toutes : j'attrapai la tondeuse, la soulevai à hauteur de poitrine et élaguai le tout, rosiers et buissons.

« Quoi ! Qu'est-ce que tu fais ? », hurla Taya. « Tu coupes les buissons avec la tondeuse ? »

Hé, n'empêche que ça a fonctionné. Je ne me suis plus jamais piqué aux rosiers.

Je faisais parfois des trucs vraiment bizarres. J'ai toujours aimé rire et faire rire les autres. Un jour, apercevant notre voisine de jardin par la fenêtre de la cuisine, je montai sur une chaise et toquai à la vitre pour attirer son attention. Et je lui montrai mes fesses. (Son mari est un pilote de l'aéronavale, aussi je suppose qu elle est habituée à ce genre de farce.)

Taya ouvrit des yeux exorbités. Je pense que ça l'amusait, mais elle ne voulait pas l'admettre.

— Qui oserait se conduire comme ça ?, lança-t-elle.

— Elle a ri, non ?, répondis-je.

— Tu as 30 ans ! Tu n'as plus l'âge de te conduire comme ça !

Une facette de ma personnalité veut que j'aime faire des farces aux gens, les faire rire. Je ne me contente pas des farces habituelles, je veux qu'ils s'en souviennent. Qu'ils en aient mal au ventre. Plus c'est extrême, mieux c'est. Le 1er avril est un jour particulièrement difficile pour ma famille et mes amis, mais plus à cause des farces de Taya que des miennes. J'imagine que nous aimons tous les deux bien rire.

Une autre facette, plus sombre, veut que j'ai le sang chaud. Cela a toujours été le cas, même avant que je ne devienne un SEAL. Mais j'explosais plus facilement désormais. Si quelqu'un me faisait une queue-de-poisson - ce qui n'est pas rare en Californie - je pouvais péter un cable. J'étais capable de le prendre en chasse et de le faire sortir de la route, ou même de l'intercepter pour lui casser la figure.

Il fallait que j'apprenne à garder mon calme.

Bien sûr, avoir une réputation de SEAL a aussi ses avantages.

Au mariage de ma belle-sœur, le pasteur et moi commençâmes à discuter. À un moment, elle - le pasteur était une femme - remarqua une bosse sous ma veste.

— Vous êtes armé ?, demanda-t-elle.

— Oui, je suis armé, répondis-je en expliquant que j'étais militaire.

Elle apprit peut-être, ou peut-être pas, que j'étais un SEAL – je ne le lui avais pas dit, mais les rumeurs circulent vite. Toujours est-il que lorsqu'elle fut prête à démarrer la cérémonie, incapable de réduire l'assistance au silence, elle vint vers moi, me tapa sur l'épaule et me demanda :

— Vous pouvez demander aux gens de s'asseoir ?

— Oui, bien sûr, répondis-je.

J'eus à peine besoin de hausser le ton pour que la cérémonie puisse enfin commencer.

TAYA :

Les gens parlent de l'amour physique et du désir lorsque deux personnes se retrouvent après une longue séparation.

« Je vais t'arracher les vêtements », ce genre de chose.

J'éprouvais ce sentiment en théorie, mais la réalité était différente.

J'avais besoin de réapprendre à le connaître. C'était étrange. Vous attendez tellement de leur retour. Ils vous manquent quand ils sont déployés, et vous souhaitez qu'ils reviennent, mais quand ils sont revenus, les choses ne sont jamais parfaites. Et vous avez l'impression qu elles devraient l'être. En fonction des déploiements et de ce que je traversais, mes sentiments allaient de la tristesse à la colère, en passant par l'angoisse.

Lorsqu'il revint de son déploiement, je me sentis presque timide. J'étais une jeune mère et je m'étais débrouillée seule pendant plusieurs mois. Nous avions tous les deux changé et évolué dans des mondes totalement différents. Il ne savait pas ce que j'avais fait, pas plus que je ne savais ce qu'il avait fait.

J'avais également mauvaise conscience envers Chris. Il se demandait ce qui n'allait pas. Il y avait comme une distance entre nous qu'aucun de nous ne pouvait combler, et dont nous n'arrivions même pas à parler.

FORCER DES SERRURES

Il y eut une longue coupure après la guerre, cependant nous n'eûmes pas une minute à nous. Nous continuâmes à nous entraîner et, dans certains cas, à acquérir de nouvelles compétences. Je partis suivre une formation dispensée par des agents du FBI, de la CIA et de la NSA (National Security Agency). Ils m'apprirent différentes choses, comme crocheter des serrures de voitures puis les voler. Le pied. Le fait que cette formation se déroule à la Nouvelle-Orléans ne gâchait rien.

J'appris à passer inaperçu et à me mêler à la foule en cultivant mon look de jazzman et en me laissant pousser un bouc. Le crochetage des serrures fut une révélation. Nous travaillâmes sur toutes sortes de serrures et, à la fin de notre formation, aucune serrure ne pouvait nous résister. Voler des voitures s'avéra un peu plus compliqué, mais je réussis à faire mes preuves.

On nous apprit à utiliser des caméras ou des appareils d'écoute sans nous faire repérer. Pour le prouver, il nous fallut entrer dans des

clubs de strip-tease et en ressortir avec des preuves filmées de ce que nous étions bien entrés.

Quels sacrifices ne faut-il pas faire pour son pays…

Nous apprîmes également à résister aux détecteurs de mensonge. Ce qui pouvait s'avérer utile dans certains cas - notamment lorsqu'on vous interrogeait sur les clubs de strip-tease.

En guise d'examen final, je volai une voiture sur Bourbon Street. (Il fallut que je la ramène après ; pour autant que je le sache, le propriétaire ne s'en rendit pas compte.) Malheureusement, ces compétences se perdent si vous ne les entretenez pas - je sais toujours forcer une serrure, mais il me faut un peu plus de temps qu'avant. Il faudrait que je m'exerce un peu si un jour je décidais de devenir truand.

Entre autres rotations plus normales, il nous fallut repasser l'habilitation parachutiste.

Sauter d'un avion - ou plutôt, devrais-je dire, atterrir sans dommage après avoir sauté d'un avion - représente une compétence utile, mais une compétence dangereuse. J'ai entendu dire que l'armée pouvait s'estimer heureuse si elle arrivait à ne pas dépasser 30 % de casse lors d'un parachutage en conditions de combat.

Songez-y. Sur un millier de gars, trois cents n'arrivent pas en bas intacts. Ce n'est pas un souci pour l'armée.

J'étais allé à Fort Benning pour m'entraîner avec l'armée de terre aussitôt après être devenu SEAL. J'imagine que j'aurais dû comprendre ce qui m'attendait lorsqu'un soldat placé devant moi avait refusé de sauter. Nous attendîmes tous en ligne, cogitant, tandis que les instructeurs s'occupaient du refus de saut.

J'ai peur de l'altitude et je crains que cela ne m'ait pas aidé à avoir confiance. *Putain, me* demandai-je, *qu'est-ce qu'il peut bien voir que je ne vois pas ?*

En tant que SEAL, il fallait que je fasse bonne impression - en tout cas que je n'aie pas l'air d'une lavette. Une fois que le gars fut poussé sur le côté, je fermai les yeux et plongeai en avant.

C'est au cours de l'un de ces sauts à ouverture automatique que je fis l'erreur de relever le menton pour vérifier mon parachute alors que je tombais de l'avion.

Les instructeurs vous disent de n'en rien faire. Je me demandais pourquoi lorsque le parachute se déploya. Le sentiment de soulagement que j'éprouvai en voyant la toile s'ouvrir et en sachant que je ne m'écraserais pas fut contrebalancé par les suspentes qui me brûlèrent les joues.

La raison pour laquelle ils vous disent de ne pas regarder en l'air, c'est que cela vous évite d'être frappé à la tête par les suspentes lorsque la toile s'ouvre. Certaines choses doivent s'apprendre à ses propres dépens.

Et puis il y a les sauts de nuit. Vous ne voyez pas la terre approcher. Vous savez qu'il faut effectuer un roulé-boulé, mais quand, exactement ?

Je me disais à chaque fois que je ferais mon roulé-boulé dès je sentirais quelque chose.

Dès que…

Je crois que je me suis cogné la tête à chaque saut de nuit.

Je préférais la chute libre à l'ouverture automatique. Je ne prétends pas que j'aimais bien cela, mais simplement que j'aimais mieux. C'est comme choisir entre être fusillé et être pendu.

Avec la chute libre, vous descendez beaucoup plus lentement et vous avez plus de contrôle. Je sais qu'il y a toutes ces vidéos avec des gars faisant des cascades, des pirouettes et s'éclatant avec leurs sauts HALO (High Altitude, Low Opening). Je ne figure sur aucune d'entre elles. Pour ma part, je gardais toujours les yeux collés sur mon altimètre. Je tirais sur ma poignée d'ouverture à la fraction de seconde même où j'atteignais la bonne altitude.

Au cours de mon dernier saut avec l'armée de terre, un autre parachutiste dériva sous moi pendant la descente. Quand cela se produit, le parachute inférieur peut « confisquer » l'air sous votre toile, ce qui a pour résultat de vous faire descendre plus vite.

Selon les circonstances, les conséquences peuvent être assez graves. Dans ce cas, je me trouvais à une vingtaine de mètres au-dessus du sol. Je tombai de cette hauteur, et me fracassai contre quelques branches d'arbres avant de m'écraser au sol. Je m'en tirai avec quelques bosses et quelques côtes cassées.

Heureusement, c'était le dernier saut de la formation. Mes côtes et moi continuâmes notre chemin, heureux d'en avoir fini.

Cela dit, tout détestable que soit le parachutisme, je le préfère encore à la grappe. La grappe peut paraître cool, mais il suffit d'un faux mouvement pour descendre en vrille jusqu'au Mexique. Ou au Canada. Voire en Chine.

Bizarrement, cependant, j'aime les hélicoptères. Au cours de cet entraînement, ma section collabora avec des MH-6 Little Bird. Il s'agit de petits hélicoptères de reconnaissance et d'attaque spécialement adaptés pour les opérations spéciales. Nos modèles disposaient de deux bancs fixés de chaque côté, à l'extérieur ; trois SEALs pouvaient prendre place sur chacun des bancs.

J'adorais ces hélicoptères.

En vérité, j'étais terrifié à l'idée de m'installer dessus. Mais une fois que le pilote avait démarré et que nous étions en l'air, j'étais fasciné. C'était une formidable montée d'adrénaline. Nous volions bas et vite. C'était fantastique. L'élan de l'hélicoptère nous aidait à tenir en position ; nous ne sentions même pas la force du vent.

Et bon Dieu, si vous tombiez, vous ne sentiez plus rien du tout.

Les pilotes qui manœuvraient ces hélicoptères comptent parmi les meilleurs au monde. Ils faisaient tous partie du 160^{e} SOAR (Spécial Opérations Air Wing), tous choisis pour travailler avec le personnel des forces spéciales. Cela fait une différence, et de taille.

Quand vous descendez en rappel d'un hélicoptère avec un pilote « classique », vous pouvez vous retrouver à la mauvaise altitude, trop haut pour que la corde touche le sol. Il est alors trop tard pour faire quoi que ce soit d'autre que gémir ou jurer en tombant. Beaucoup de pilotes ont également des difficultés à rester en stationnaire - à rester assez longtemps immobile pour que vous puissiez atterrir au bon endroit.

Ce n'est jamais le cas avec les gars du SOAR. Ils vous déposent au bon endroit, à chaque fois, dès le premier essai. La corde tombe exactement où il faut.

MARCUS

Le 4 juillet 2005 était une magnifique journée en Californie : un temps splendide, sans un seul nuage dans le ciel. Ma femme, notre fils et moi décidâmes d'aller chez un ami dont la maison était nichée au pied des collines. Nous étalâmes une couverture et nous installâmes dans le coffre de mon Yukon pour admirer le feu d'artifice tiré depuis une réserve indienne située dans la vallée. C'était un endroit parfait : nous pouvions voir en contrebas les fusées monter dans le ciel et l'effet était spectaculaire.

J'ai toujours aimé fêter le 4-Juillet. J'adore le symbole, la signification de cette journée, et bien sûr les feux d'artifice et les barbecues. C'est un moment merveilleux.

Mais ce jour-là, tandis que j'étais assis là à admirer les éclairs rouges, blancs et bleus, une soudaine tristesse s'empara de moi. Je plongeai dans un trou noir.

« Fait chier », marmonnai-je alors que les feux d'artifice continuaient d'exploser.

Je ne critiquais pas le spectacle. Je venais simplement de réaliser qu'il était possible que je ne revoie plus jamais mon ami Marcus Luttrell. J'avais horreur de ne rien pouvoir faire pour aider mon ami qui était embourbé dans Dieu seul savait quel pétrin.

Nous avions appris quelques jours plus tôt qu'il était porté disparu. J'avais également entendu dire par la bande que les trois gars avec lesquels il était avaient été tués. Ils étaient tombés dans une embuscade tendue par des talibans en Afghanistan. Encerclés par une centaine de combattants, ils s'étaient défendus avec férocité. Une équipe de sauvetage de 16 hommes était partie leur prêter main-forte, mais avait trouvé la mort lorsque leur Chinook avait été abattu. (Vous pouvez et vous devriez lire les détails dans le livre de Marcus, *Le Survivant)*

À cette époque, l'éventualité de perdre un ami au combat paraissait sinon impossible, du moins lointaine et incertaine. Cela pourrait paraître étrange à dire compte tenu de tout ce que j'avais déjà traversé, mais nous nous sentions alors plutôt sûrs de nous. Arrogants, peut-être. Vous en arrivez parfois à un point où vous vous considérez comme un guerrier tellement supérieur aux autres que vous vous croyez à l'abri de toute blessure.

Notre section avait traversé la guerre sans blessés graves. À certains égards, l'entraînement nous paraissait plus dangereux.

Il y avait déjà eu des accidents au cours de nos entraînements. Peu avant cela, alors que nous nous entraînions à l'abordage des navires, l'un de nos gars était tombé en escaladant le flanc de la coque. Il s'était écrasé sur deux autres gars dans le canot en dessous. Tous trois avaient échoué à l'hôpital ; l'un des hommes sur lesquels il était tombé avait eu la nuque brisée.

Nous ne pensons pas au danger. En revanche, pour nos familles, c'est une autre histoire. Elles sont toujours conscientes des dangers auxquels nous sommes exposés. Nos femmes et nos amies se relaient auprès des proches de ceux qui ont été blessés et les accompagnent à l'hôpital. Inévitablement, elles réalisent qu'elles pourraient elles-mêmes être assises là, au chevet de leur mari ou de leur ami.

Je restai angoissé au sujet de Marcus durant tout le reste de la nuit, plongé dans mon trou noir personnel. J'y demeurai reclus pendant quelques jours.

Bien sûr, le boulot se poursuivait. Un jour, mon chef passa la tête dans mon bureau et me demanda de le rejoindre dehors.

— Hé, ils ont retrouvé Marcus, dit-il aussitôt que nous fûmes seuls.

— Super.

— Il est dans un sale état.

— Et alors ? Il va s'en remettre.

Tous ceux qui connaissaient Marcus savaient que c'était vrai. Cet homme n'était pas du genre à rester à terre.

— Ouais, tu as raison, répondit mon chef. Mais il en a bien bavé. Ça ne sera pas facile.

Ce ne fut pas facile, mais Marcus fut à la hauteur de sa réputation. En fait, en dépit des problèmes de santé qui continuaient de le faire souffrir, il fut à nouveau déployé peu de temps après avoir quitté l'hôpital.

UN EXPERT

En raison de ce que j'avais accompli à Fallouja, je fus quelquefois amené à donner ma vision du bon usage des snipers sur le terrain à des officiers supérieurs. J'étais désormais un SME (Subject Matter Expert), un expert en sujets militaires.

J'avais horreur de ça.

Certaines personnes trouvent peut-être flatteur de s'adresser à un parterre de galonnés, mais pour ma part je souhaitais uniquement faire mon boulot. C'était une torture que d'être enfermé dans une pièce à essayer d'expliquer en quoi pouvait consister la guerre.

Ils me posaient des questions du genre : « Quelle sorte d'équipement devrions-nous avoir ? » Ce n'était pas une question stupide, mais je ne pouvais m'empêcher de penser : « Bon Dieu, vous êtes vraiment des imbéciles. C'est une question de base à laquelle vous auriez dû répondre depuis belle lurette. »

Je leur expliquais néanmoins ce que je pensais, la manière dont les snipers devaient s'entraîner et la façon dont nous devions les employer. Je suggérais de nouveaux entraînements pour les opérations de surveillance en zone urbaine ou la manière de créer des planques dans des bâtiments, des choses que j'avais apprises sur le tas. Je leur suggérais de déployer les snipers sur zone avant l'assaut afin de communiquer plus de renseignements aux groupes d'assaut avant qu'ils n'interviennent. Je leur proposais d'utiliser les snipers de manière plus active et plus agressive. Je suggérais également que des snipers tirent au-dessus des têtes des groupes d'assaut au cours de leur entraînement pour que les groupes s'habituent à travailler avec eux.

Je témoignais des problèmes rencontrés avec le matériel - le couvre-culasse du Mk-11 par exemple, ou encore les silencieux qui ballottaient au bout du canon, rendant les tirs du fusil moins précis.

Tout cela paraissait évident à mes yeux, mais pas aux leurs.

Ils me demandaient mon opinion, je la donnais. Mais, la plupart du temps, ils ne souhaitaient pas *réellement* l'entendre. Ils voulaient plutôt que je valide certaines décisions qu'ils avaient déjà prises ou certains choix qu'ils avaient déjà faits. Je leur parlais d'un certain équipement dont nous avions besoin, ils me répondaient qu'ils avaient déjà acheté mille exemplaires d'un autre équipement. Je

leurs parlais d'une stratégie qui avait fonctionné à Fallouja, ils m'expliquaient en détail pourquoi ça ne pouvait pas fonctionner.

TAYA:

Nous eûmes notre lot de disputes tandis qu'il était à la maison. Son contrat arrivait à terme et je ne souhaitais pas qu'il le renouvelle.

J'avais le sentiment qu'il avait fait son devoir, et sans doute plus que ce que n'importe qui aurait pu lui demander. J'avais également le sentiment que nous avions besoin de lui.

J'ai toujours pensé que vous étiez redevable à Dieu, à votre famille et à votre pays - dans cet ordre. Il n'était pas d'accord. Il plaçait le pays avant la famille.

Et pourtant il n'était pas obstiné. Il me disait toujours :

« Si tu me demandes de ne pas renouveler mon contrat, je ne le renouvellerai pas. »

Mais je ne pouvais pas faire cela. « Ce n'est pas à moi de te dire ce que tu dois faire. Tu me haïrais et tu m'en voudrais pour le restant de tes jours. Mais je vais te dire une chose : Si tu resignes, alors je saurai exactement ce que nous représentons pour toi. Cela changera la donne. Je ne le souhaite pas, mais c'est ce que j'éprouverai au fond de mon cœur. »

Il a resigné, et j'ai pensé : OK. Maintenant je suis fixée.

Il est plus important pour lui d'être un SEAL que d'être un père ou un mari.

LES BLEUS

Alors que nous nous entraînions en vue de notre prochain déploiement, la section accueillit un groupe de bleus. Quelques-uns d'entre eux sortaient du lot - notamment Dauber et Johnny, qui étaient tous deux snipers et infirmiers. Mais je crois que celui qui nous fit le plus d'effet fut Ryan Job, pour la simple et bonne raison qu'il n'avait absolument pas l'air d'un SEAL : il avait l'air d'un gros balourd.

J’étais scié à l’idée que ce gars puisse intégrer le team. Nous étions tous en pleine forme, le corps sculpté, et lui apparaissait tout rond, tout mollasson.

Je m’avançai vers Ryan et collai mon visage contre le sien : « C’est quoi, ton problème, gros tas ? Tu te prends pour un SEAL ? »

Nous lui pourrissions tous la vie. L’un de mes officiers - nous l’appellerons LT - le connaissait pour l’avoir rencontré au stage

BUD/S et se porta garant de lui, mais, LT étant lui-même un nouveau, sa parole n’avait pas beaucoup de poids. De toute manière, il suffisait à Ryan d’être un bleu pour s’en prendre plein la gueule, mais sa corpulence n’arrangeait guère les choses. Nous essayâmes tous de le pousser vers la porte.

Cependant Ryan n’était pas un dégonflé. Vous ne pouviez comparer sa détermination avec celle de quiconque. Il commença à s’entraîner comme un fou furieux. Il perdit du poids et affina son gabarit.

Plus important encore, il faisait tout ce que nous lui disions de faire. Il travaillait si dur, faisait montre d’une telle sincérité et d’un tel humour qu’à un moment nous ne pûmes nous empêcher de l’apprécier. Quelle que pût être son allure, c’était un vrai SEAL. Et un bon.

Croyez-moi, nous le mîmes à l’épreuve. Nous lui trouvions l’homme le plus costaud de toute la section et lui demandions de le porter. Il le faisait. Nous lui réservions les tâches les plus difficiles de l’entraînement, il les accomplissait sans une plainte. Et il nous faisait rigoler en même temps. Il arrivait à faire de sacrées grimaces. Il pouvait tordre la bouche et rouler les yeux dans tous les sens, il était impossible de ne pas rire.

Naturellement, cette compétence nous amusait, nous en tout cas.

Un jour, nous lui demandâmes de faire sa grimace au chef.

— M-mais…, bafouilla-t-il.

— Fais-le, ordonnai-je. Plante-toi devant lui et fais ce qu’il faut. C’est toi le nouveau.

Il le fit. Croyant que Ryan se foutait de lui, le chef l’empoigna par la gorge et le jeta au sol.

Cela ne fit que nous encourager. Ryan dut renouveler sa grimace à de nombreuses reprises. À chaque fois, il se fit botter le cul. Finalement, nous lui demandâmes de faire sa grimace à Jocko, l'un de nos officiers - un gars gigantesque, avec lequel il valait mieux ne pas se fâcher, même si l'on était un SEAL.

— Va le faire à Jocko, lui demanda l'un d'entre nous.

— Oh, bon Dieu, non, protesta-t-il.

— Si tu n'y vas pas maintenant, on t'étrangle tous, le prévins-je.

— Vous pourriez pas m'étrangler tout de suite ?

— Vas-y !

Il y alla et fit sa grimace à Jocko. Jocko lui mit une branlée si sévère qu'il demanda grâce.

« Aucune grâce possible », grogna Jocko en continuant à le tabasser.

Ryan en garda des traces pendant plusieurs semaines. Ce fut la dernière fois que nous lui demandâmes de faire sa grimace.

Tout le monde se faisait bizuter en intégrant la section. Nous étions pour l'égalité des chances en matière de cassage de couilles - et les officiers ramassaient autant que les soldats du rang.

À cette époque, les petits nouveaux ne portaient pas encore leur Trident - et n'étaient donc pas encore vraiment des SEALs - tant qu'ils n'avaient pas passé une série de tests au sein du team. Nous avions notre propre petit rituel qui impliquait des pseudo-matches de boxe contre tous les gars de la section. Chaque petit nouveau devait encaisser trois rounds - quand vous étiez mis au tapis, c'était considéré comme un round - avant d'avoir son Trident formellement agrafé et d'être accueilli dans la fraternité.

J'étais « l'agent de sécurité » de Ryan, à savoir que je devais veiller à ce qu'il ne se fasse pas trop défoncer. Il avait une protection faciale et tout le monde portait des gants de boxe, mais les bizuteurs pouvaient faire montre d'un enthousiasme excessif et l'agent de sécurité devait s'assurer que ça ne dégénérerait pas trop.

Ryan ne se contenta pas de trois rounds. Il en voulait plus. J'imagine qu'il pensait pouvoir les vaincre tous s'il se battait assez longtemps.

Il ne dura pas aussi longtemps qu'il le souhaita. Je l'avais averti que j'étais chargé de sa protection et que, quoi qu'il fasse, il ne devait surtout pas me frapper. Dans la confusion du combat, alors que sa tête rebondissait contre les gants des gars de la section, il frappa du droit et me toucha.

Je fis ce que j'avais à faire : je l'envoyai au tapis.

MARC LEE

La date de notre déploiement approchant à grands pas, notre section reçut du renfort. Le commandement nous envoya un jeune SEAL d'une autre unité, du nom de Marc Lee, pour nous aider à muscler l'effectif. Il s'intégra immédiatement.

Marc était un athlète, tout à fait le genre de gars que vous vous attendez à voir comme SEAL. Avant de s'engager dans la Navy, il avait suffisamment bien joué au football pour faire un essai au sein d'une équipe professionnelle et il aurait sans doute pu passer joueur pro si une blessure à la jambe n'avait pas interrompu sa carrière.

Mais Marc n'était pas seulement doué sur le plan physique. Il avait suivi des études de théologie, et, bien qu'il eût abandonné en raison de ce qu'il avait perçu comme étant de l'hypocrisie chez les autres séminaristes, il était toujours très religieux. Plus tard au cours de nos déploiements, il organiserait des groupes de prière avant chaque départ en opération. Comme vous pourriez vous y attendre, il était incollable sur la Bible et la religion en général. Il n'en faisait pas tout un plat, mais si vous aviez besoin ou envie de parler de Dieu et de la foi, il était là.

Ce n'était pas pour autant un saint et il ne put éviter les petits bizutages qui faisaient de vous un SEAL.

Peu de temps après qu'il nous eut rejoints, nous partîmes nous entraîner dans le Nevada. À la fin de la journée, nous nous entassâmes dans un véhicule à quatre portes et nous rentrâmes nous coucher à la base. Marc se trouvait à l'arrière avec un autre SEAL - que nous appellerons Bob - et moi. Pour je ne sais quelle raison, Bob et moi commençâmes à parler de la strangulation.

Avec l'enthousiasme - et sans doute la naïveté - du petit nouveau, Marc s'exclama : « Je n'ai jamais été étranglé ! »

« Pardon ? », fis-je en me penchant vers lui pour mieux voir ce puceau. Se faire étrangler est une obligation pour chaque SEAL.

Marc me regarda. Je le regardai.

« Allez-y », fit-il.

Tandis que Bob se penchait en avant, je plongeai et étranglai Marc jusqu'à ce qu'il tourne de l'œil. Mon travail achevé, je me rencognai dans la banquette.

— Tu fais chier !, fit Bob en se redressant. Je voulais le faire.

— Je croyais que tu t'étais penché pour me laisser faire, rétorquai-je.

— Bien sûr que non. Je tournais juste ma montre pour ne pas la casser.

— Alors OK, fis-je. Dès qu'il émerge, tu t'en occupes.

Il s'en occupa. Je crois que la moitié de la section l'étrangla avant que la nuit ne tombe. Marc joua le jeu. Bien sûr, en sa qualité de petit nouveau, il n'avait pas vraiment le choix.

COMMANDEMENT

J'adorais notre nouveau chef de corps. Il était exceptionnel, agressif, et ne nous prenait pas la tête. Il ne nous connaissait pas seulement tous par nos noms et nos visages, il connaissait également nos femmes ou nos amies. Il le prenait personnellement à chaque fois qu'il perdait un homme, mais il arrivait cependant à garder son agressivité. Il ne nous limita jamais dans notre entraînement et accepta même que les snipers en fassent un peu plus. Mon quartier-maître, que j'appellerai

Primo, était un autre chef exceptionnel. Il se fichait totalement du tableau d'avancement, de faire bonne figure ou de couvrir ses arrières : il ne pensait qu'à mener à bien les missions et accomplir le travail. Et il était lui aussi d'origine texane - comme vous le voyez, je suis un peu partial -, ce qui signifie que c'était un teigneux.

Ses briefs débutaient toujours de la même manière : « Qu'est-ce que vous branlez, fils de putes ? », grognait-il. « Est-ce que vous allez vous sortir les doigts de là et leur en faire baver ? »

Primo ne pensait qu'au combat. Il savait ce que les SEALs étaient censés faire, et il voulait que nous le fassions.

C'était également un chouette type en dehors des champs de bataille.

Vous avez toujours des gars du team qui s'embarquent dans les ennuis quand ils sont en permission ou en entraînement. Les bagarres de bar étaient un gros problème. Je me rappelle qu'il nous avait pris à part :

« Écoutez, je sais que vous allez être impliqués dans des bagarres », nous lança-t-il. « Alors, voilà ce que vous allez faire. Vous frappez vite, vous frappez fort et vous vous tirez. Si vous ne vous faites pas prendre, je fermerai les yeux. Mais si vous vous faites prendre, alors je serai obligé d'intervenir. »

Je pris ce conseil à cœur, même s'il ne fut pas toujours possible de le suivre.

Peut-être était-ce parce qu'il était originaire du Texas, ou parce qu'il avait lui-même l'âme d'un bagarreur, mais il avait un faible pour moi et pour un autre gars du Texas que nous appellerons Pepper. Nous devînmes ses protégés ; il nous couvrait chaque fois que nous avions un problème. À plusieurs reprises, je ne pus m'empêcher de dire ses quatre vérités à un officier ou deux ; le chef Primo régla le problème. Il me réglait mon compte lui-même après, mais il arrivait toujours à arrondir les angles avec les galonnés. D'un autre côté, il savait qu'il pouvait compter sur Pepper et moi pour faire n'importe quel boulot en cas de besoin.

TATOUAGES

Pendant que j'étais à la maison, j'ajoutai deux nouveaux tatouages à mon bras. L'un d'entre eux était un Trident. J'avais le sentiment de l'avoir mérité maintenant que j'étais vraiment un SEAL. Je l'avais fait tatouer à l'intérieur de mon bras afin qu'il ne soit pas visible par tous, mais je savais qu'il était là. Je ne voulais pas l'arborer comme

un fanfaron. De l'autre côté du bras, je portais une croix de croisé. Je voulais que tout le monde sache que je n'étais pas musulman. Je l'avais fait tatouer en rouge sang. Je haïssais ces putains de sauvages que j'avais combattus. Je les haïrai toujours. Ils m'ont dépossédé de tant de choses.

Même les tatouages devinrent un sujet de discorde entre mon épouse et moi. Elle n'aimait pas trop les tatouages et la manière dont j'avais ramené les deux derniers - en rentrant tard un soir alors qu'elle m'attendait à la maison, et en lui faisant la surprise - n'avait pas facilité les choses.

Taya les perçut comme un signe supplémentaire de ce que je changeais, de ce que je devenais quelqu'un qu elle ne connaissait pas.

Je ne voyais pas les choses de cette manière, même si je savais qu'elle ne les aimerait pas. Mais il est toujours préférable de demander le pardon plutôt que la permission.

En réalité, j'aurais aimé avoir des tatouages sur toute la longueur des bras, et j'avais donc l'impression d'avoir fait un compromis.

PRÊT A PARTIR

À cette époque-là, Taya tomba enceinte de notre deuxième enfant. Une fois de plus, ce fut très difficile pour ma femme.

Mon père avait confié à Taya qu'il était certain que je ne signerais pas de nouveau contrat et que je ne repartirais pas en guerre une fois que j'aurais vu mon fils et passé du temps avec lui.

Bien que nous en ayons beaucoup parlé, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute pour moi. J'étais un SEAL. J'étais entraîné pour faire la guerre. J'y étais destiné. Mon pays était en guerre et avait besoin de moi.

Et la guerre me manquait. L'excitation et la peur me manquaient. J'adorais tuer des salopards.

« Nos vies seront détruites si tu meurs », me dit Taya. « Je ne supporte pas que tu mettes ta vie en danger, mais aussi les nôtres. »

Pour l'heure, nous étions d'accord pour ne pas être d'accord.

À mesure que l'heure du départ approchait, notre relation devenait plus distante. Taya se renfermait sur elle-même, comme si elle essayait de se bâtir une armure pour les mois à venir. Il se peut que j'aie fait la même chose.

« Ce n'est pas intentionnel », expliqua-t-elle au cours de l'un des rares moments où nous réalisâmes tous deux ce qui se passait et que nous décidâmes d'en parler.

Nous nous aimions toujours. Cela peut paraître étrange - nous étions à la fois proches et distants, nous avions besoin l'un de l'autre, mais nous avions aussi besoin de prendre nos distances. Nous avions besoin de faire autre chose. Moi, en tout cas.

J'avais hâte de repartir. J'étais excité à l'idée de reprendre mon travail.

LA NAISSANCE

Quelques jours avant mon départ, j'allai voir un médecin afin de résorber un kyste que j'avais au cou. Dans la salle d'opération, il appliqua un anesthésiant local sur la zone concernée, puis m'enfonça une aiguille dans le cou pour évacuer le liquide.

En tout cas, c'est ce que je crois. Je n'en sais pas plus car, aussitôt que l'aiguille fut enfoncée, je m'évanouis. Lorsque je revins à moi, j'étais allongé sur la table d'opération, les pieds là où ma tête aurait dû se trouver.

Je n'eus aucune séquelle de cette syncope, ni de l'opération. Personne ne savait très bien pourquoi j'avais réagi de cette manière. Pour autant qu'on pouvait l'affirmer, j'allais bien.

Mais il y avait un problème : une syncope est une raison suffisante pour être déclaré médicalement inapte dans la Navy. Heureusement, un infirmier avec lequel j'avais servi se trouvait dans la salle. Il réussit à persuader le médecin de ne pas signaler la syncope dans son rapport ou de rendre compte de ce qui s'était passé sans que cela nuise à ma carrière. (Je ne suis pas trop sûr.) En tout cas, je n'en entendis plus jamais parler.

En revanche, cette syncope m'empêcha de rejoindre Taya. Pendant que j'étais évanoui, elle passait un examen de routine pour sa grossesse. La naissance de ma fille ne devait pas avoir lieu avant trois semaines. L'examen comprenait une échographie et, lorsque le médecin détourna le regard de l'écran, ma femme comprit que quelque chose n'allait pas.

« Je crois que vous allez devoir accoucher tout de suite », lâcha-t-il simplement avant de se lever et d'aller chercher un obstétricien.

Le bébé avait le cordon ombilical enroulé autour du cou. Le cordon était également fissuré et la quantité de liquide amniotique - le liquide qui nourrit et protège le fœtus - était anormalement basse.

« Nous allons faire une césarienne », annonça l'obstétricien. « Ne vous inquiétez pas. Le bébé sera là demain et tout ira bien. »

Taya m'appela plusieurs fois, mais le temps que je revienne à moi, elle était déjà partie à l'hôpital.

Nous passâmes une nuit angoissée l'un avec l'autre. Le lendemain matin, l'obstétricien effectua une césarienne. Alors qu'il travaillait, il toucha une sorte d'artère et du sang gicla partout. J'étais mort d'inquiétude pour ma femme. J'étais terrifié. Pire encore.

Peut-être était-ce semblable à ce qu'elle avait enduré tous les jours au cours de mon déploiement. Ce désespoir, cette détresse…

Quelque chose de difficile à admettre, encore plus à encaisser.

Notre fille vit le jour en parfaite santé. Je la pris et la tins dans mes bras. J'avais été aussi distant envers elle qu'envers notre fils avant la naissance, mais maintenant que je la serrais dans mes bras, je commençais à éprouver une véritable tendresse et un vrai amour pour elle.

Taya me regarda d'un air étrange lorsque je voulus lui confier le bébé.

— Tu ne veux pas la tenir ?, demandai-je.

— Non, répondit-elle.

Bon Dieu !, songeai-je. *Elle rejette notre fille. Je vais bientôt partir et elle n'éprouve rien pour elle.*

Après quelques instants, elle ouvrit les bras pour la prendre.

Dieu merci.

Deux jours plus tard, je montais dans l’avion.

Chapitre 9

Les Punishers

« JE VAIS M'OCCUPER DE CES MORTIERS »

Vous pourriez croire qu'une armée sur le point de lancer une grande offensive a les moyens d'acheminer ses combattants vers le champ de bataille.

Vous auriez tort.

En raison de mon problème de kyste et de la naissance de ma fille, je quittai finalement les États-Unis avec une semaine de retard par rapport au reste de ma section. Le temps que j'arrive à Bagdad en avril 2006, les autres gars de ma section avaient déjà été envoyés à l'ouest, à Ramadi. Personne à Bagdad ne savait trop comment je pouvais les rejoindre. C'était à moi de me débrouiller pour les retrouver.

Un vol direct vers Ramadi était impossible - la situation était trop difficile sur place. Il fallut que je me débrouille par mes propres moyens. Je croisai un Ranger de l'armée de terre qui devait lui aussi partir pour Ramadi. Nous fîmes équipe pour chercher ensemble un moyen de transport à l'aéroport de Bagdad.

À un moment, j'entendis un officier évoquer les problèmes que l'armée rencontrait avec des insurgés qui pilonnaient au mortier une de nos bases située plus à l'ouest. Par coïncidence, nous entendîmes parler d'un hélicoptère qui allait partir pour cette même base ; le Ranger et moi essayâmes de monter à bord de l'hélicoptère.

Un colonel nous arrêta alors que nous allions embarquer.

— L'hélicoptère est plein, aboya-t-il à l'attention du Ranger. Pourquoi avez-vous besoin d'embarquer ?

— Eh bien, mon colonel, nous sommes les snipers chargés de régler votre problème avec les mortiers, expliquai-je en montrant

mon étui à fusil.

— Ah oui !, hurla le colonel en direction de l'équipage. Ces garçons doivent embarquer tout de suite. Faites-les monter à bord.

Nous grimpâmes dans la cabine, prenant la place de deux de ses hommes au passage.

Le temps que nous arrivions sur base, le problème avec les mortiers avait été réglé. Cependant, nous avions toujours un souci : il n'y avait aucun vol depuis cette base jusqu'à Ramadi et l'éventualité d'un convoi était plus faible encore que la perspective de voir la neige tomber en juillet à Dallas.

Mais j'avais une idée. Je conduisis le Ranger jusqu'à l'hôpital de campagne et trouvai un infirmier. J'ai travaillé avec plusieurs d'entre eux en tant que SEAL et mon expérience m'a montré que les infirmiers de la Navy trouvent toujours un moyen de se débrouiller.

Je pris une pièce commémorative du SEAL dans ma poche et la lui glissai dans la paume lorsque nous échangeâmes une poignée de main. (Les pièces commémoratives sont des tirages limités poinçonnés en l'honneur d'un membre de l'unité ou d'une réussite exceptionnelle. Une pièce commémorative SEAL est très prisée, en raison de sa rareté et de son symbole. La glisser dans la paume d'un matelot de la Navy équivaut à échanger une poignée de main secrète.)

— Écoute, dis-je à l'infirmier, j'ai besoin d'un service. Je suis un SEAL, un sniper. Il faut que j'aille à Ramadi où mon unité est déployée, et lui m'accompagne, fis-je en esquissant un geste en direction du Ranger.

— OK, chuchota l'infirmier. Passez dans mon bureau.

Nous le suivîmes dans son bureau. Il prit un tampon encreur, tamponna nos mains, puis écrivit quelque chose à côté de la marque.

C'était un code de triage.

L'infirmier avait décidé de procéder à notre évacuation sanitaire jusqu'à Ramadi. Nous étions les premiers - et sans doute les seuls - blessés à arriver sur le champ de bataille au lieu d'en repartir.

Et moi qui croyais que seuls les SEALs avaient de l'imagination.

Je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle cela fonctionna, mais cela fonctionna. Personne à bord de l'appareil dans lequel nous nous engouffrâmes ne nous posa la moindre question sur notre destination, encore moins sur nos « blessures ».

SHARK BASE

Ramadi se trouvait dans la province d'Al-Anbar, comme Fallouja, à environ 50 kilomètres plus à l'ouest. La plupart des insurgés qui avaient fui Fallouja étaient censés s'y être réfugiés. Les preuves en étaient nombreuses, ne serait-ce que parce que les attaques dans la ville avaient grimpé en flèche depuis que Fallouja avait été pacifiée. En 2006, Ramadi était considérée comme la ville la plus dangereuse d'Irak - un putain d'honneur.

Ma section était cantonnée à Camp Ramadi, une base militaire située sur la berge de l'Euphrate, aux abords de la ville. Notre compound, surnommé Shark Base (Base Requin), avait été érigé par une unité précédente et se trouvait juste en dehors de l'enceinte de Camp Ramadi.

Lorsque j'arrivai enfin, mes camarades avaient été envoyés travailler à l'est de Ramadi. Trouver un moyen de transport pour traverser la ville était chose impossible. J'étais contrarié : je pensais être arrivé trop tard pour me joindre à l'action.

Désireux de faire quelque chose en attendant de trouver le moyen de rejoindre le reste de ma section, je demandai au commandant du camp s'il était possible que je m'installe dans l'une des tours de guet. Les insurgés n'arrêtaient pas de tester les défenses du camp, s'infiltrant au plus près pour nous arroser avec leurs AK.

« Bien sûr, allez-y », me répondit-on.

J'allai m'installer avec mon fusil de sniper. Presque aussitôt, je repérai le manège de deux gars qui cherchaient une bonne position de tir.

J'attendis jusqu'à ce qu'ils apparaissent à découvert.

Bang.

Je tuai le premier. Son copain fit demi-tour et commença à courir.

Bang.

Je tuai le deuxième aussi.

SEPT ÉTAGES

J'attendais toujours l'occasion de pouvoir rejoindre le reste de ma section lorsqu'une unité de Marines demanda l'aide de snipers pour surveiller leur poste avancé au nord de la ville du haut d'un immeuble de sept étages.

Les galonnés me demandèrent d'y aller avec une équipe. Il n'y avait que deux autres snipers sur base. L'un se remettait de ses blessures et était encore sous morphine, l'autre était un chef qui ne semblait pas vraiment avoir envie d'y aller.

Je demandai l'assistance du gars sous morphine ; j'héritai du chef.

Nous dénichâmes deux mitrailleurs de 60, dont Ryan Job, pour muscler un peu notre dispositif, et nous partîmes aider les Marines en compagnie d'un officier.

Le bâtiment de sept étages, une haute construction bien abîmée, se dressait à environ 200 mètres de l'avant-poste des Marines. Situé près de ce qui avait été une route principale avant la guerre, avec des façades de béton délavées par le soleil, il aurait pu ressembler à un immeuble de bureaux moderne sans toutes ces vitres brisées et ces énormes brèches là où il avait été frappé par des roquettes ou des obus. C'était le bâtiment le plus élevé du secteur et il offrait un panorama sur toute la ville.

Nous y allâmes en début de soirée avec plusieurs Marines et *jundis* pour assurer un cordon de sécurité. Les *jundis* étaient des miliciens irakiens fidèles au gouvernement ou des soldats en cours de formation ; ils se décomposaient en plusieurs groupes, chacun d'entre eux avec son propre niveau d'expertise et d'efficacité - ou, le plus souvent, avec l'absence des deux.

Tant qu'il fit un peu jour, nous réussîmes quelques tirs contre des insurgés solitaires ici et là. La zone alentour était plutôt à l'abandon, avec des murs blanchis et des portails de fer séparant un lotissement vide d'un autre.

La nuit tomba, et subitement nous nous retrouvâmes au milieu d'une marée de salopards. Ils se préparaient à donner l'assaut sur l'avant-poste, mais nous étions au beau milieu de leur chemin. Il y en avait des paquets.

Au début, ils ne réalisèrent pas que nous étions là, et ce fut l'ouverture de la chasse. Puis je vis trois gars avec un RPG pointer leur tube vers nous à un pâté de maisons de distance environ. Je tuai chacun d'eux successivement, nous épargnant la peine de baisser la tête sous leurs tirs de roquettes.

L'offensive se déplaça du camp des Marines vers notre position. Les Marines nous contactèrent par radio et nous ordonnèrent d'évacuer.

Leur avant-poste se trouvait à quelques centaines de mètres d'un chemin périlleux à parcourir. Tandis que l'un des mitrailleurs de 60, mon officier et moi effectuions un tir d'interdiction, le reste de notre groupe dévala les escaliers et rejoignit le poste des Marines. Les choses dégénérèrent si vite que, le temps qu'ils soient en sécurité, nous étions déjà encerclés. Nous ne pouvions plus bouger.

Ryan prit conscience de notre infortune dès qu'il arriva à l'avant-poste des Marines. Lui et le chef s'engueulèrent au sujet de la nécessité de nous offrir un tir de couverture. Le chef prétendit que leur boulot consistait à rester avec les *jundis,* qui étaient déjà planqués dans le camp des Marines. Le chef lui ordonna de rester sur place ; Ryan lui répondit qu'il lui montrerait de quoi il était capable en exécutant son ordre.

Ryan grimpa sur le toit du bâtiment des Marines, où il retrouva les Marines qui essayaient de nous appuyer tandis que nous tentions de repousser les insurgés.

Les Marines envoyèrent une patrouille à pied pour nous récupérer. Alors que je les regardais approcher, je repérai le mouvement d'un insurgé derrière eux.

Je tirai. Les Marines s'aplatirent au sol. L'insurgé aussi, mais lui ne se releva pas.

— Ils ont un sniper [insurgé] là-haut et il est plutôt bon, informa leur radio. Il nous a presque eus.

J'établis le contact radio à mon tour.

— C’est moi, connard. Regardez derrière vous.

Ils se retournèrent et découvrirent une brute raide morte à côté d’un RPG.

— Bon Dieu, merci, répondit le Marine.

— De rien, mon pote.

Les Irakiens avaient néanmoins des snipers qui travaillaient cette nuit-là. J’en tuai deux - l’un se trouvait au sommet du minaret de la mosquée, l’autre dans un bâtiment proche. C’était un assaut plutôt bien organisé, l’un des mieux organisés auxquels nous serions confrontés dans le coin. Il était assez inhabituel car il se déroulait de nuit alors que ces gars-là n’aimaient généralement pas tenter le diable dans l’obscurité.

Finalement, le soleil se leva et la fusillade s’apaisa. Les Marines sortirent une ribambelle de véhicules blindés pour nous couvrir et nous revînmes au pas de course jusqu’à leur camp.

J’allai voir le commandant pour l’informer de ce qui s’était passé. À peine avais-je prononcé une parole qu’un robuste Marine faisait irruption dans le bureau.

— Qui diable était ce sniper au septième étage là-haut ?, aboya-t-il.

Je pivotai et répondis que c’était moi, me préparant en même temps à me faire hurler dessus pour une raison quelconque.

— Je voudrais te serrer la main, mon garçon, dit-il en retirant son gant. Tu m’as sauvé la vie.

C’était lui que j’avais appelé « connard » un peu plus tôt sur la radio. Je n’ai jamais vu un Marine aussi reconnaissant.

« LA LÉGENDE »

Mes camarades revinrent de leur escapade à l’est un peu plus tard. Ils m’accueillirent avec leur chaleur habituelle.

« Oh, nous savons que la Légende est arrivée », me dirent-ils aussitôt qu’ils me virent. « Tout à coup, nous entendons parler de deux tirs de sniper à Camp Ramadi, puis les insurgés se mettent à

mourir côté nord. Nous savions que la Légende était là. Tu es le seul fils de pute à avoir tué quelqu'un dans ce coin-là. »

Je ris.

Le surnom « la Légende » était apparu à Fallouja, à l'époque de mes tirs sur les ballons de plage, à moins que ce ne fût à l'occasion de mon tir très longue distance. Avant cela, mon surnom était Tex.

Bien sûr, ce n'était pas seulement « Légende ». Il y avait un soupçon de raillerie dans l'article qui le précédait : « *LA* LEGENDE ». L'un de mes camarades, je pense qu'il s'agit de Dauber, avait même poussé le trait un peu plus loin en m'appelant « LE MYTHE » afin de me rabattre le caquet.

Tout cela était fait dans la bonne humeur et me semblait plus respectable qu'une vraie cérémonie de remise de médaille.

J'aimais vraiment beaucoup Dauber. Bien que ce fût un petit nouveau, c'était un sniper, et un bon. Il savait tenir son rang dans une fusillade - tout en abreuvant l'ennemi d'insultes. J'avais un petit faible pour lui et, quand vint le moment de le bizuter, je ne le frappai pas... trop fort.

Même si les gars en riaient, Légende était l'un des meilleurs surnoms dont vous pouviez hériter. Prenez Dauber, par exemple. Ce n'est pas son vrai nom (en ce moment, il accomplit ce que nous appellerons une « mission gouvernementale »). Son surnom provenait de l'un des personnages de la série télévisée *Coach,* l'archétype de l'athlète stupide. Dans la vraie vie, notre Dauber était plutôt intelligent, mais cela n'avait pas pesé lourd dans le choix de son surnom.

Cependant l'un des meilleurs surnoms était celui de Ryan Job : Biggles.

Dauber prétend en être l'auteur - ce mot, prétend-il, serait une combinaison des mots « *big* » et « *giggles* » qu'il aurait inventée pour l'un de ses proches.

Il en fit mention un jour et l'attribua à Ryan. Quelqu'un d'autre dans le team l'utilisa et, quelques secondes plus tard, il était adopté.

Naturellement, Ryan le prit en horreur, ce qui fit qu'il lui resta accolé.

Sur le chemin, quelqu'un trouva une petite peluche d'hippopotame mauve. Bien sûr, elle était destinée à celui qui avait une gueule d'hippopotame. Et Ryan devint ainsi « Biggles l'Hippopotame du désert ».

Ryan étant Ryan, il tourna la chose à son avantage. Ce n'était plus seulement *une* blague à son sujet, c'était *sa* blague. Biggles l'Hippopotame du désert, le meilleur mitrailleur à la 60 de toute la planète.

Il amena cette peluche partout avec lui, y compris sur les champs de bataille. Vous ne pouviez pas vous empêcher d'aimer ce gars.

LES PUNISHERS

Notre section elle-même avait son surnom, un surnom qui éclipsait celui de Cadillac.

Nous nous étions baptisés « les Punishers ».

Pour ceux qui ne seraient pas familiers avec ce personnage, rappelons que le Punisher est apparu dans une bande dessinée Marvel au cours des années 1990. C'est un dur à cuire, un redresseur de torts, qui rétablit la justice. Un film éponyme est sorti récemment ; le Punisher y porte un T-shirt siglé d'un crâne blanc.

Notre responsable des transmissions nous l'avait suggéré avant le déploiement. Nous pensions tous que ce que faisait le Punisher était cool : il réparait les injustices. Il tuait les salopards. Il terrifiait les crapules.

Voilà ce que nous savions à son sujet. Alors, nous adoptâmes son symbole - le crâne - et nous dessinâmes le nôtre, avec quelques modifications. Nous le peignîmes à la bombe sur nos Hummer, sur nos gilets pare-balles, sur nos casques et sur nos fusils. Chaque fois que nous tuions quelqu'un, et si nous le pouvions, nous dessinions ce crâne sur une façade ou un mur à proximité. Nous voulions que les gens sachent : *Nous sommes ici et nous allons vous pourrir la vie.*

C'était notre version de la guerre psychologique.

Vous nous voyez ? Nous sommes ceux qui vont vous botter le cul. Craignez-nous. Car nous allons vous descendre, fils de putes.

Vous êtes des salopards ? Nous le sommes encore plus.

Notre section sœur voulut utiliser notre modèle, mais nous le leur interdîmes. *Nous* étions les Punishers. Il fallait qu'ils se trouvent autre chose.

Nous nous amusâmes également avec nos Hummer. Ils furent pour la plupart baptisés du nom des personnages de *GI Joe,* comme Duke ou Snake Eyes. Ce n'est pas parce que la guerre est un enfer que vous ne pouvez pas vous amuser un peu.

Nous disposions d'une bonne équipe pour ce déploiement, à commencer par le haut. Des officiers fiables, et un très bon chef prénommé Tony.

Tony avait été formé comme sniper. Ce n'était pas seulement un dur, c'était un vieux dur, en tout cas pour un SEAL - la rumeur prétend qu'il avait 40 ans lors de ce déploiement.

Les SEALs ne tiennent généralement pas jusqu'à 40 ans, sauf s'ils restent éloignés du terrain. Nous sommes alors trop usés. Mais d'une manière ou d'une autre, Tony avait réussi à s'accrocher. C'était un vrai coriace de fils de pute, et nous l'aurions suivi jusqu'en enfer, aller et retour.

J'étais l'homme de tête - comme le sont habituellement les snipers - lorsque nous partions en patrouille. Tony était pour ainsi dire toujours derrière moi. Généralement, le chef se trouve plutôt en queue de formation, pour couvrir les arrières, mais dans notre cas de figure, le lieutenant estimait qu'avoir deux snipers en tête de la section était plus efficace.

Une nuit, peu après que la section se fut retrouvée au complet, nous nous enfonçâmes sur environ 17 kilomètres à l'est de Ramadi. La zone était verte et fertile - à tel point que l'on aurait dit la jungle vietnamienne en comparaison du désert dans lequel nous avions opéré. Nous l'avions surnommée Viet Ram.

Cette nuit-là, nous fûmes déposés dans la zone à patrouiller et commençâmes à marcher en direction d'un point fortifié ennemi. Nous atteignîmes un énorme fossé qu'un pont enjambait. Ces ponts étaient la plupart du temps piégés mais, dans ce cas précis, nous avions reçu des informations nous confirmant qu'il l'était vraiment.

Je m'avançai donc en braquant mon faisceau laser à la recherche d'un fil déclencheur.

Je balayai le sommet du pont, mais ne vis rien. Je me baissai un peu et recommençai. Toujours rien. Je regardai partout ailleurs, mais ne repérai aucun fil déclencheur, aucun IED, aucun piège, rien.

Mais comme nous avions été informés du fait que le pont avait été piégé, j'étais certain qu'il devait y avoir quelque chose.

Je regardai à nouveau. Mon Nedex - mon démineur - attendait derrière moi. Il suffisait que je trouve le fil déclencheur ou la bombe pour qu'il s'en occupe aussitôt et désamorce l'explosif en quelques secondes.

Mais rien de rien. Finalement, je dis à Tony : « On traverse. »

Ne vous méprenez pas : il n'était pas question de charger sur ce pont. Je tenais mon fusil dans une main, l'autre était plaquée sur mes bijoux de famille pour les protéger.

Cela ne m'aurait pas sauvé la vie si un IED avait explosé, mais au moins serais-je resté intact pour l'enterrement.

Le pont faisait environ 3 mètres de long, mais il me fallut une heure pour le traverser. Lorsque j'atteignis finalement l'autre côté, j'étais trempé de sueur. Je me retournai pour faire le signe du pouce levé aux autres, mais ils avaient disparu. Ils étaient tous allés se planquer derrière des rochers et des buissons, en attendant que je me fasse pulvériser. Même Tony, qui, en tête de patrouille, aurait dû se trouver juste derrière moi.

— Putain !, gueulai-je. Vous êtes où ?

— On est là. Il n'était pas nécessaire que l'on perde plus d'un homme dans l'explosion, me répondit tranquillement Tony en me rejoignant.

INTERPRÈTES

Fallouja était tombée à l'issue d'un assaut de grande envergure qui avait balayé la ville de manière parfaitement organisée. Ça avait été un succès, mais l'attaque avait également provoqué de nombreux

dégâts qui n'avaient pas suscité l'adhésion des habitants envers le nouveau gouvernement.

Vous pourriez ne pas le croire - comme moi -, mais le commandement américain avait décidé de ne pas renouveler cette stratégie pour Ramadi. Aussi, pendant que l'armée travaillait sur un plan consistant à s'emparer de Ramadi avec un minimum de dégâts, nous partîmes faire la guerre à proximité.

Nous commençâmes par des actions directes. Nous disposions de quatre interprètes qui nous aidaient à communiquer avec les locaux. Nous en emmenions toujours un avec nous, parfois deux.

Un interprète que nous aimions vraiment beaucoup s'appelait Moose. C'était un mec cool. Il travaillait comme interprète depuis l'invasion de 2003. Il était jordanien et était le seul interprète auquel nous confiions une arme. Nous savions qu'il se battrait - il souhaitait tant devenir américain qu'il était prêt à mourir pour cela. Chaque fois que nous étions accrochés, il restait à nos côtés et ripostait.

Ce n'était pas un fin tireur, mais il faisait baisser la tête à l'ennemi. Mieux, il savait quand il fallait et quand il ne fallait pas tirer - pas aussi évident qu'on pourrait le croire.

Il y avait un petit village non loin de Shark Base que nous appelions Gay Tway. Il pullulait d'insurgés. Il nous suffisait d'ouvrir les portails de la base, d'avancer et de tirer pour toucher une cible. Il y avait même une maison que nous frappâmes à trois ou quatre reprises. Après le premier assaut, les insurgés n'avaient même pas pris la peine de réparer la porte.

Je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle ils revenaient sans cesse dans cette maison. Mais nous y revenions nous aussi et nous commencions à bien connaître le coin.

Il ne fallut pas longtemps avant que nous ne commencions à subir de sérieux accrochages dans Gay Tway et dans le village de Viet Ram. Une unité de la Garde nationale était responsable du secteur et nous commençâmes à travailler avec elle.

CIBLES

L'une de nos priorités consistait à aider l'armée à regagner le contrôle de la zone entourant l'hôpital de Viet Ram. La construction du bâtiment en béton de quatre étages avait été entamée, puis abandonnée quelques années plus tôt. L'armée souhaitait en achever la construction pour les Irakiens ; il était nécessaire de pouvoir leur offrir des soins médicaux décents. Mais il était impossible de s'en approcher, car l'équipe de construction se faisait aussitôt prendre sous les tirs ennemis. Nous nous mîmes donc au travail.

Notre section, 16 gars, se joignit à une vingtaine d'autres soldats pour entreprendre de nettoyer le village proche de ses insurgés. Nous pénétrâmes un matin à l'aube dans le village, nous nous séparâmes et nous investîmes les maisons.

Je me trouvais en tête, avec mon Mk-12, et pénétrais le premier dans chaque bâtiment. Une fois la maison sécurisée, je grimpais sur le toit, couvrais les gars au sol et observais à la recherche des insurgés dont nous savions qu'ils nous attaqueraient dès qu'ils auraient vent de notre présence. Le groupe déployé dans la rue avançait par sauts de puce, nettoyant la zone au fur et à mesure de sa progression.

À la différence d'une ville, les maisons n'étaient pas mitoyennes, aussi la progression prit plus de temps et nos forces durent s'étaler. Les insurgés réalisèrent rapidement où nous étions et ce que nous faisions, et ils lancèrent une petite attaque depuis une mosquée. Cachés derrière ses murs, ils commencèrent à vider leurs AK sur une escouade de soldats déployés.

J'étais sur l'un des toits lorsque la fusillade débuta. En quelques secondes, nous braquâmes tout ce que nous avions sur les salopards : M-4, M60, fusils de sniper, grenades de 40 mm, roquettes antichar - absolument tout. Nous allumâmes la mosquée en beauté.

La bataille tourna bientôt à notre avantage. Les soldats sur le terrain manœuvrèrent de manière à donner l'assaut à l'édifice religieux, espérant capturer les insurgés avant qu'ils puissent faire retraite dans je ne sais quel égout dont ils avaient émergé. Nous relevâmes la hausse de nos tirs, tirant au-dessus de leurs têtes pour leur permettre d'avancer.

Au milieu de la fusillade, une douille brûlante crachée par un autre fusil - sans doute la mitrailleuse M60 à côté de moi - frappa ma

jambe et glissa dans ma chaussure pour s'arrêter à hauteur de ma cheville. La brûlure était insoutenable, mais je ne pouvais rien y faire - il y avait trop de salopards dont les têtes apparaissaient derrière les murs et qui essayaient de s'en prendre à mes copains.

Je portais de simples chaussures de marche plutôt que des chaussures de combat. Elles constituaient mon accoutrement habituel - plus légères et plus confortables, elles suffisaient généralement pour me protéger les pieds. Malheureusement, je n'avais pas pris le temps de les lacer serrées avant le combat et il y avait un certain espace entre mon bas de treillis et mes chaussures, pile là où la douille était tombée après avoir été éjectée.

Les instructeurs ne m'avaient-ils pas prévenu au cours de la formation BUD/S qu'il n'était pas possible de demander un « temps mort » pendant une bataille ?

Quand les choses s'apaisèrent, je me relevai et retirai la douille. J'arrachai un bon morceau de peau en même temps.

Nous sécurisâmes la mosquée, continuâmes de ratisser le village, puis pliâmes bagage.

DIFFÉRENTES MANIÈRES DE TUER

Nous effectuâmes plusieurs autres patrouilles avec l'armée pour essayer de mater la résistance dans la région. L'idée était simple, mais risquée : nous nous rendions visibles et essayions d'attirer le feu de l'ennemi sur nous. Une fois que l'ennemi se montrait, nous pouvions riposter et le tuer. Et généralement, nous y arrivions.

Chassés du village et de la mosquée, les insurgés se replièrent dans l'hôpital. Ils adoraient les hôpitaux parce que c'étaient de grands bâtiments aux murs solides (offrant donc une bonne protection), mais aussi parce qu'ils savaient que nous rechignions à attaquer les hôpitaux, même s'ils aient été investis par des terroristes.

Cela prit un moment, mais le commandement se décida finalement à attaquer le bâtiment.

Parfait, approuva notre section en découvrant le plan. Allons-y.

Nous organisâmes une surveillance de l'hôpital depuis une maison située à 200 ou 300 mètres, et disposant d'une vue dégagée. Aussitôt que les insurgés nous virent, ils commencèrent à nous arroser.

L'un de mes gars tira une roquette de Cari Gustav en direction de la provenance des tirs ennemis, au sommet de l'hôpital. La roquette y fit un énorme trou. Des corps s'envolèrent.

Le tir de roquette nous aida à faire perdre un peu de leur enthousiasme à nos ennemis et, la résistance faiblissant, l'armée donna l'assaut et s'empara du bâtiment. Le temps que les hommes pénétrent à l'intérieur, il n'y avait quasiment plus de résistance. Les quelques insurgés qui n'avaient pas été tués avaient fui.

Il était toujours difficile d'avoir une idée précise du nombre d'insurgés auquel nous étions confrontés dans une bataille de ce genre. Une poignée d'entre eux pouvaient opposer une forte résistance. Selon les circonstances, une douzaine d'hommes à couvert pouvait immobiliser une unité pendant un bon bout de temps. Cependant, une fois que nous leur tombions dessus avec une force suffisante, vous pouviez être sûr que la moitié d'entre eux se défilait rapidement.

Nous avions déjà eu le lance-roquettes Carl Gustav en service auparavant, mais, à ma connaissance, c'était la première fois que nous réussissions à tuer quelqu'un avec, et sans doute la première fois qu'une unité SEAL réussissait à le faire. C'était en tout cas la première fois que nous l'utilisions contre un bâtiment. Quand la nouvelle se répandit, tout le monde voulut en faire autant.

D'un point de vue technique, ce lance-roquettes avait été conçu comme arme antichar, mais nous nous rendîmes rapidement compte qu'il était très efficace contre les bâtiments. En fait, il était parfait pour Ramadi : il transperçait n'importe quel mur de béton renforcé et neutralisait tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Le souffle de l'explosion à l'intérieur de la pièce vaporisait tous ceux qui étaient présents.

Nous avions différentes sortes de munitions pour cette arme. (Rappelez-vous, il s'agit plus d'un fusil sans recul que d'un lance-roquettes). La plupart du temps, les insurgés se cachaient derrière des talus et autres barrières. Dans ce cas, nous tirions une grenade

airbust qui leur explosait au-dessus de la tête. L'airbust était bien plus létale que tout ce qui aurait pu exploser au sol.

Le Gustav est assez simple d'utilisation. Vous devez porter une double protection auditive et faire attention à l'endroit où vous vous tenez lorsque vous tirez, mais les résultats sont incroyables. Tous les gars de la section voulurent l'essayer, et nous en vînmes presque aux mains pour savoir qui allait tirer.

Lorsque votre profession consiste à tuer, vous en arrivez à un moment à faire preuve d'un peu de créativité.

Vous pensez à la puissance de feu maximale que vous pouvez engager dans la bataille. Et vous imaginez de nouvelles manières d'éliminer l'ennemi.

Nous avions tant de cibles dans le Viet Ram que nous commençâmes à nous poser la question de savoir quelles armes nous n'avions *pas encore* utilisées pour les tuer.

Toujours pas avec un pistolet ? OK, il faut s'en faire au moins un.

Nous utilisions différentes armes pour acquérir de l'expérience, pour mieux connaître les capacités de chacune au cours d'un combat. Mais parfois cela virait au jeu - quand vous combattez tous les jours, vous commencez à vouloir varier les choses. De toute manière, il y avait une quantité innombrable d'insurgés et des fusillades quotidiennes.

Le Gustav se révéla être l'une de nos armes les plus efficaces lorsque nous étions confrontés à des insurgés combattant depuis un bâtiment. Nous avions nos lance-roquettes LAW, qui étaient plus légers et plus faciles à transporter, mais de nombreuses roquettes s'avéraient défectueuses. Et une fois que vous aviez tiré un LAW, vous en aviez fini. L'arme n'était pas rechargeable. En revanche, le Carl Gustav était une tuerie - jeu de mots intentionnel.

Nous utilisions aussi régulièrement le lance-grenades 40 mm. Le lanceur se présentait sous deux modèles différents, l'un qui venait s'encastrer sous votre canon, l'autre qui constituait une arme indépendante. Nous disposions des deux.

Notre grenade habituelle était la grenade à fragmentation, une grenade qui explose en arrosant toute la zone de shrapnel. Il s'agit d'une arme antipersonnelle traditionnelle qui a fait ses preuves.

Au cours de ce déploiement, nous perçûmes un nouveau type de projectile à surpression thermobarique. Il offrait un pouvoir de destruction bien plus important - une seule grenade lancée sur un sniper ennemi abrité dans un petit bâtiment pouvait faire s'effondrer toute la structure en raison de la surpression créée par l'explosion. La plupart du temps, bien sûr, nous les lancions en direction de bâtiments plus importants, mais le pouvoir de destruction n'en était pas moins impressionnant. Vous constatiez une violente explosion, une boule de feu, puis le silence de l'ennemi. On ne pouvait qu'aimer.

Nous tirions ces grenades en utilisant ce que nous appelions la dérive du Kentucky : estimation de la distance, ajustement de l'élévation du tube, tir. Nous aimions le lance-grenade M-79 dans sa version autonome, celle utilisée pendant la guerre du Vietnam, car elle disposait d'un viseur, ce qui facilitait le tir et la neutralisation de l'ennemi. Mais d'une manière ou d'une autre, vous arriviez rapidement à maîtriser l'arme car vous vous en serviez régulièrement.

Nous étions accrochés chaque fois que nous sortions du camp.

Nous adorions.

TAYA :

J'ai traversé une passe difficile avec Les enfants après le nouveau déploiement de Chris. Ma mère est venue m'aider, mais ça n'en a pas moins été difficile.

J'imagine que je n'étais pas prête à avoir un autre bébé, j'étais furieuse contre Chris, j'avais peur pour lui et j'étais angoissée à l'idée d'élever un bébé et un enfant en bas âge toute seule. Mon fils n'avait qu'un an et demi ; il était très remuant et le nouveau-né était du genre collant.

Je me rappelle que je restais assise dans le canapé et que je pleurais dans mon peignoir pendant des jours et des jours.

J'essayais d'allaiter ma fille et de nourrir mon fils, je restais assise et je pleurais.

La césarienne n'avait pas cicatrisé. Des amies m'avaient dit : « Une semaine après ma césarienne, je recommençais déjà à lessiver les sols et je ne sentais plus rien. » Eh bien, pour ma part, cela faisait déjà six semaines. La douleur était toujours présente et ça ne

cicatrisait pas du tout. J'en voulais à tout le monde de ne pas cicatriser comme ces autres femmes. (Je découvris plus tard que Les femmes se rétablissent rapidement d'une deuxième césarienne seulement. Personne ne me l'avait dit.)

Je me sentais faible. J'étais furieuse contre moi-même de ne pas être plus courageuse. Tout me déprimait.

Les distances de tir à l'est de Ramadi firent du .300 Win Mag mon arme de prédilection, et je commençai à l'amener régulièrement avec moi au cours des patrouilles. Après que l'armée eut investi l'hôpital, les soldats continuèrent à se faire attaquer et tirer dessus. Il ne fallut pas longtemps avant qu'ils se prennent également des obus de mortier. Alors nous intervînmes pour neutraliser les insurgés et leurs servants de mortier.

Un jour, nous nous installâmes dans un immeuble de deux étages à proximité de l'hôpital. Les gars de l'armée avaient utilisé un équipement spécial pour essayer de déterminer l'origine des tirs de mortier, et nous avions choisi cette maison parce qu elle était proche de la zone qu'ils avaient repérée. Mais, pour je ne sais quelle raison, les insurgés gardèrent profil bas ce jour-là.

Peut-être en avaient-ils assez de se faire tuer.

Je décidai de voir si nous pouvions les faire sortir du bois. Je transportais toujours un drapeau américain sur moi, à l'intérieur de mon gilet pare-balles. Je le sortis et passai du fil à suspente dans les œillets. J'attachai le fil au rebord du toit, puis balançai le drapeau dans le vide afin qu'il se déploie en s'affichant sur la façade de la maison.

Quelques minutes plus tard, une demi-douzaine d'insurgés surgirent avec leurs fusils d'assaut et commencèrent à rafaler sur le drapeau.

Nous ripostâmes. La moitié des ennemis s'écroulèrent ; les autres s'enfuirent.

J'ai toujours mon drapeau. Ils ont troué deux étoiles. Un marché plutôt honnête, puisqu'ils les ont payées de leur vie.

Lorsque nous arrivions, les insurgés reculaient et essayaient de se mettre le plus à couvert possible. Il nous fallait parfois appeler des

frappes aériennes pour les faire sortir de derrière leurs murs ou leurs talus au loin.

En raison de la crainte de dommages collatéraux, le commandement et les pilotes rechignaient à utiliser des bombes. Ils préféraient effectuer des passes canon. Nous bénéficiions également du soutien d'hélicoptères d'attaque, des Cobra ou des Huey du corps des Marines, lesquels utilisaient leurs mitrailleuses ou leurs missiles.

Un jour, au cours d'une opération de surveillance, mon chef et moi vîmes un homme sortir un mortier du coffre d'une voiture à environ 800 mètres de distance. Je le tuai ; un autre homme sortit du bâtiment et mon chef le tua. Nous demandâmes une frappe aérienne ; un F/A-18 tapa la voiture avec un missile, ce qui déclencha une succession d'énormes explosions secondaires. Ils avaient rempli la voiture d'explosifs avant que nous les repérions.

PARMI LES DORMEURS

Une ou deux nuits plus tard, je me retrouvai à progresser dans l'obscurité d'un village voisin et à enjamber des corps - non pas des cadavres, mais des Irakiens endormis. Dans le désert, les familles irakiennes dormaient souvent dehors la nuit pour profiter de la relative fraîcheur de l'air nocturne.

J'étais en route pour m'installer en position de surveiller une place de marché sur laquelle un insurgé tenait une petite échoppe. Nos renseignements indiquaient qu'il avait fourni les armes de la voiture que nous avions fait détruire.

J'avais été déposé avec quatre autres gars à environ 6 kilomètres de là par le reste de l'équipe, laquelle prévoyait de donner l'assaut au petit matin. Notre mission consistait à arriver avant eux, à surveiller et observer la zone, puis à les protéger lorsqu'ils arriveraient à leur tour.

Ce n'était pas aussi dangereux que vous pourriez le croire que de traverser en pleine nuit une zone tenue par les insurgés. Ils étaient presque toujours endormis. Les Irakiens voyaient nos convois arriver durant la journée, puis repartir avant que la nuit ne tombe. Ces salopards s'imaginaient donc que nous étions tous rentrés sur base.

Ils ne postaient pas de garde, aucune sonnette, aucun piquet pour surveiller leur zone.

Bien sûr, il (allait bien regarder où vous posiez les pieds - l'un de mes camarades faillit écraser un Irakien endormi alors que nous avancions de nuit vers notre position. Heureusement, il réussit à l'éviter au dernier moment et nous pûmes poursuivre notre progression sans réveiller quiconque. Nous étions plus silencieux encore que la petite souris. Nous trouvâmes le marché et nous nous mîmes en position. Le marché était une succession de cabanes sans fenêtres qui servaient d'échoppes. On ouvrait la porte et l'on vendait sa marchandise devant.

Peu après, nous reçûmes un appel radio nous indiquant que le DevGru se trouvait quelque part dans le coin.

Le DevGru - connu officiellement sous le nom de Naval Spécial Warfare Development Group - est l'unité antiterroriste d'élite du SEAL, également connue en dehors du milieu militaire sous le nom de SEAL Team 6.

Quelques minutes plus tard, je repérai un groupe d'hommes suspects.

« Hé », fis-je à la radio, « je vois quatre gars avec des AK, des brêlages et des dégaines de moudj. Vous croyez que c'est le DevGru ? »

Le brêlage est un gilet de combat utilisé pour transporter l'équipement. Les hommes que je voyais avaient vraiment l'air de moudjahidins - par « des dégaines de moudj », je voulais dire qu'ils étaient habillés à la manière dont les insurgés étaient habillés à la campagne, avec de longues tuniques et des foulards. (En ville, ceux-ci portaient plutôt des vêtements occidentaux ; les survêtements surtout avaient la cote.)

Les quatre hommes venaient de la rivière, ce qui était la direction d'où nous nous attendions à voir arriver le DevGru.

« Attendez, je vais me renseigner », répondit le gars que nous avions contacté par radio.

Je les observai. Je n'allais pas les tuer, il n'y avait pas la moindre chance que je prenne le risque de tuer un Américain.

Le DevGru prit son temps pour répondre à la question de notre centre tactique, lequel dut à son tour joindre un gars de ma section. Je continuais à regarder les quatre hommes progresser.

— Ce n'est pas le DevGru, nous informa-t-on finalement. Ils ont annulé leur opération.

— Formidable. Nous venons de laisser passer quatre gars qui se dirigent maintenant vers vous.

(S'il s'était agi du DevGru, je suis sûr que nous ne les aurions pas vus. De vrais *ninjas,* ces gars-là.)

Tout le monde était à cran. Mes gars installés dans leurs Hummer à l'arrière se préparèrent à voir les moudjs apparaître et balayèrent le désert avec leurs optiques. J'observai à nouveau l'horizon, scrutant la zone qu'ils étaient censés frapper.

Quelques minutes plus tard, quelle ne fut pas ma surprise de voir revenir les quatre insurgés qui nous étaient passés sous le nez un peu plus tôt.

Je tuai l'un d'entre eux et un autre sniper en tua un deuxième avant qu'ils puissent se mettre à l'abri.

Puis six ou sept autres insurgés apparurent derrière eux.

Nous nous retrouvâmes au milieu d'une fusillade. Nous commençâmes à tirer des grenades. Le reste de la section entendit la fusillade et vint nous appuyer, mais les combattants ennemis filèrent à l'anglaise.

Tout élément de surprise étant perdu, la section lança aussitôt le raid sur le marché, en pleine nuit. Ils trouvèrent quelques munitions et des AK, mais rien de très extraordinaire en termes de cache d'armes.

Nous ne découvrîmes jamais ce que mijotaient les insurgés qui avaient croisé notre route par hasard. Cela resta un mystère de la guerre parmi d'autres.

DEVGRU

Je pense que tous les SEALs ont énormément de respect pour le DevGru. C'est un groupe d'élite au sein d'une élite.

Nous n'avions pas souvent affaire à lui en Irak. Ce ne fut que quelques semaines plus tard, après être véritablement entré dans Ramadi, que je fus à nouveau en contact avec ce team. Ils avaient entendu dire que nous faisions pas mal de cartons sur les insurgés et ils avaient envoyé un de leurs snipers pour voir exactement comment nous travaillions. J'imagine qu'ils voulaient savoir si ce que nous faisions fonctionnait vraiment.

Quand j'y repense, je regrette de ne pas avoir essayé d'intégrer le DevGru. À cette époque, ils n'utilisaient pas autant les snipers que les autres teams. Les groupes d'assaut faisaient la majorité du boulot, et je ne souhaitais pas particulièrement en intégrer un. J'aimais ce que je faisais. Je voulais être sniper. Je m'étais habitué à mon fusil et au fait de tuer des ennemis. Pourquoi abandonner, déménager sur la côte est et redevenir un petit nouveau ? Sans même parler de la formation dans le genre BUD/S qu'il aurait fallu subir pour montrer que vous aviez les capacités nécessaires.

Il aurait fallu que je passe plusieurs années clans un groupe d'assaut avant de pouvoir exercer à nouveau comme sniper. Pourquoi agir ainsi alors que je travaillais déjà comme sniper et que j'aimais ce que je faisais ?

Cela dit, maintenant que j'ai entendu parler de leurs opérations contre les pirates somaliens ou de leur élimination d'Oussama, je crois que j'aurais dû tenter le coup.

Les gars du DevGru ont la réputation d'être arrogants et imbus d'eux-mêmes. C'est totalement faux. J'ai eu l'occasion d'en rencontrer plusieurs après la guerre, lorsqu'ils vinrent au centre d'entraînement que je gérais. Ils étaient tout à fait terre-à-terre, très humbles vis-à-vis de ce qu'ils avaient réalisé. J'aurais adoré pouvoir repartir avec eux.

CIVILS ET SAUVAGES

L'offensive sur Ramadi n'avait toujours pas été lancée, en tout cas pas officiellement, mais l'action ne manquait pas.

Un jour, nous reçûmes des renseignements selon lesquels des insurgés enterraient des IED sur une autoroute. Nous y allâmes et la

plaçâmes sous surveillance.

Nous investissions également des maisons et cherchions à déjouer les embuscades visant nos convois ou nos bases.

Il est vrai qu'il peut être difficile de distinguer les civils des insurgés dans certaines situations, mais les salopards nous facilitaient la tâche. Nos drones surveillaient par exemple une route et, lorsqu'ils repéraient quelqu'un en train de dissimuler une bombe, ils pouvaient non seulement nous indiquer l'emplacement exact de la bombe mais également suivre l'insurgé jusqu'à sa planque.

Les terroristes se préparant à attaquer les Américains se trahissaient lorsqu'ils progressaient en formation tactique vers un convoi ou lorsqu'ils approchaient d'une base. Ils s'infiltraient avec leurs armes prêtes à faire feu - ce qui facilitait leur repérage.

Cependant, ils apprirent également à nous repérer. Si nous investissions une maison dans un petit hameau, nous gardions la famille à l'intérieur pour notre propre sécurité. Dès que les gens des alentours voyaient que les habitants n'étaient pas sortis à 9 heures du matin, ils savaient que des Américains étaient là. C'était comme une invitation lancée aux insurgés de la région pour qu'ils viennent essayer de nous tuer.

Cela devint si prévisible que tout semblait obéir à un emploi du temps rigoureux. Le matin vers 9 heures, nous avions un premier accrochage, puis les choses se calmaient à la mi-journée. Vers 15 ou 16 heures, la fusillade reprenait. La chose aurait été plutôt amusante si nos vies n'en avaient pas constitué l'enjeu.

Et en même temps, *c'était* drôle, d'une certaine - et perverse - manière.

Vous ne saviez pas de quelle direction ils donneraient l'assaut, mais leurs tactiques étaient pour ainsi dire toujours les mêmes. Les insurgés commençaient par des rafales de fusil automatique - une rafale par-ci, une rafale par-là - puis ils passaient au RPG - une débauche de roquettes - et enfin ils se dispersaient et tentaient de s'enfuir.

Un jour, nous éliminâmes tout un groupe d'insurgés non loin de

1 hôpital. Nous ne le réalisâmes pas sur le coup, mais le renseignement militaire nous informa plus tard que le chef des

insurgés avait passé un coup de fil à quelqu'un pour demander plus de servants de mortier car toute son équipe avait été tuée.

Les renforts ne se montrèrent jamais.

Dommage. Nous les aurions tués, eux aussi.

Tout le monde connaît aujourd'hui les Predator, ces drones qui fournissent des tas de renseignements aux forces américaines au cours d'une bataille. Mais ce que beaucoup de gens ne savent pas, c'est que nous avions nos propres drones miniatures dans nos sacs à dos -des appareils lancés à la main, de la taille d'un avion télécommandé comme ceux que les gamins de tous âges possédaient aux États-Unis.

Ils tenaient dans un sac. Je n'en ai jamais utilisé, mais ils avaient l'air plutôt cool. Le truc le plus difficile - du moins d'après ce que j'ai entendu dire - était le lancement. Vous deviez le propulser suffisamment fort pour qu'il prenne son envol. L'opérateur démarrait le moteur, puis lançait l'appareil dans le ciel, ce qui nécessitait une certaine adresse.

Les drones miniatures pouvaient cependant être repérés depuis le sol car ils volaient bas et faisaient pas mal de bruit. Ils émettaient un grondement bien particulier et les Irakiens apprirent rapidement à reconnaître ce bruit et à deviner que nous les observions. Ils redoublaient alors de prudence, ce qui rendait le drone inutile.

Les choses devinrent si agitées à un moment qu'il nous fallut utiliser deux fréquences radio, l'une pour communiquer avec notre centre tactique, l'autre pour communiquer au sein de la section. Il y avait tant d'échanges radio que nous étions parfois noyés d'appels provenant du centre tactique au cours des accrochages.

Quand nous avions commencé nos missions, notre chef de corps avait demandé à notre chef de le réveiller chaque fois que nous aurions un accrochage. Nous nous retrouvâmes si souvent accrochés qu'il modifia ses ordres et nous demanda de l'informer uniquement lorsque nous serions accrochés depuis plus d'une heure.

Enfin, il nous demanda de l'appeler uniquement si nous avions des blessés.

Shark Base était à l'époque un petit paradis, une oasis de calme et de détente. Elle n'avait pourtant rien d'exceptionnel. Le bâtiment

principal du compound bénéficiait d'un sol de pierre et de fenêtres occultées par des sacs de sable. Au début, nos lits de camp étaient pour ainsi dire collés les uns aux autres et la seule touche maison venait de nos casiers défoncés. Mais nous n'avions pas besoin de grand-chose. Nous partions trois jours en mission, puis revenions pour une journée. Je dormais alors, puis jouais aux jeux vidéo pendant le reste de la journée, passais un coup de fil chez moi et utilisais l'ordinateur. Il était ensuite temps de se rééquiper et de repartir.

Il fallait faire attention lorsque vous passiez un coup de fil. La Sécurité opérationnelle - l'OpSec, pour utiliser un autre acronyme militaire - était impérative. Vous ne pouviez rien dire qui puisse évoquer ce que nous allions faire, ce que nous pensions faire ou ce que nous avions fait.

Toutes nos conversations passées depuis la base étaient enregistrées. Un logiciel analysait les mots clés ; si plusieurs d'entre eux étaient prononcés, la conversation était coupée et vous pouviez vous retrouver dans les ennuis jusqu'au cou. À un moment, quelqu'un se vanta d'une opération et les lignes furent coupées pendant une semaine. Le gars était bien sûr humilié et nous ne manquâmes pas de lui faire regretter ses paroles. Jusqu'à ce qu'il s'en morde les doigts.

Parfois, les salopards nous facilitaient les choses.

Un jour, nous partîmes en mission et nous installâmes dans un village proche d'une route principale. C'était un bon endroit ; de là, nous parvînmes à tuer plusieurs insurgés qui essayaient de s'infiltrer pour aller attaquer l'hôpital.

Tout à coup, une camionnette de livraison à trois roues arriva de la route vers notre maison en tanguant. Elle transportait quatre hommes armés sur son plateau arrière, lesquels commencèrent à nous tirer dessus tandis que la camionnette traversait la grande cour devant nous.

Je tuai le conducteur. La camionnette s'immobilisa. Le passager à l'avant bondit dehors et courut jusqu'au siège conducteur. L'un de mes camarades lui régla son compte avant qu'il ait pu redémarrer. Nous nous occupâmes ensuite des autres, les éliminant tous.

Peu après, je repérai un camion-benne descendant la route. Je n'y fis pas spécialement attention jusqu'à ce qu'il emprunte l'allée conduisant à notre maison et se dirige vers nous.

Nous avions déjà interrogé les habitants de la maison et nous savions qu'aucun d'entre eux ne conduisait de camion-benne. Et il était évident, à en juger par sa vitesse, qu'il ne venait pas ramasser je ne sais quels gravats.

Tony tua le conducteur d'une balle en pleine tête. Le camion dévia de sa trajectoire et alla percuter un bâtiment proche. Un hélicoptère arriva sur les lieux et tira un missile Hellfire sur le camion. Il explosa dans une boule de feu - il était bourré d'explosifs jusqu'à la gueule.

UN PLAN, ENFIN

Début juin, l'armée accoucha d'un plan pour reprendre Ramadi aux insurgés. À Fallouja, les Marines avaient quadrillé progressivement la ville, afin de repousser et de chasser les insurgés. Ici, nous allions attirer les insurgés à nous.

La ville était nichée entre des terres marécageuses. Les voies d'accès routier étaient limitées. L'Euphrate et le canal d'Habbaniyah marquaient les frontières nord et ouest de la ville ; un pont enjambait chaque cours d'eau au nord-ouest. Au sud et à l'est, un lac, des marécages et un canal d'évacuation des eaux formaient une barrière naturelle délimitant la zone urbaine.

Les forces américaines arriveraient de la périphérie de la ville, les Marines depuis le nord, et l'armée de terre depuis les trois autres flancs. Nous établirions des points fortifiés dans différentes parties de la ville, à la fois pour montrer que nous avions pris le contrôle, et surtout pour pousser l'ennemi à nous attaquer. Lorsqu'il attaquerait, nous riposterions avec tout ce que nous avions dans le coffre. Nous établirions de plus en plus de points fortifiés, pour étendre notre contrôle de la ville.

La ville se trouvait dans un état d'anarchie terrible. Il n'y avait aucun gouvernement local et les choses étaient hors de contrôle. N'importe quel étranger pénétrant dans la ville était aussitôt tué ou enlevé, même s'il se trouvait dans un convoi blindé. Mais, pour les

Irakiens ordinaires, l'endroit était encore pire que l'enfer. Les comptes-rendus faisaient état de plus d'une vingtaine d'attaques d'insurgés quotidiennes contre eux. Le plus sûr moyen de se faire tuer consistait à intégrer les forces de police. Parallèlement, la corruption atteignait des sommets.

Les renseignements militaires passèrent au crible les groupes terroristes locaux et distinguèrent trois catégories différentes : les islamistes fanatiques purs et durs, en relation avec Al-Qaida ou des cellules similaires ; des gars du coin qui étaient un peu moins fanatiques mais qui n'en désiraient pas moins tuer des Américains ; et des groupes criminels qui tentaient de profiter de la situation.

Le premier groupe devait être éliminé car il n'abandonnerait jamais ; il constituait le principal objectif de la campagne. Quant aux deux autres groupes, nous pouvions éventuellement les convaincre de partir, d'arrêter de tuer des gens ou de collaborer avec les autorités tribales du coin. Une partie du plan consistait donc à travailler de concert avec les tribus afin d'apporter la paix à la région. Elles semblaient être fatiguées des insurgés et du chaos qu'ils avaient fait naître, et elles souhaitaient qu'ils s'en aillent.

La situation et le plan étaient en réalité bien plus complexes que je ne peux le résumer. Mais pour nous autres, sur le terrain, tout cela ne nous concernait pas. Nous n'avions rien à faire des nuances. Tout ce que nous pouvions constater, tout ce que nous savions, c'était qu'il y avait un sacré paquet de personnes qui voulaient nous tuer. Et que nous nous défendrions.

LES *JUNDIS*

Il y avait cependant un aspect du plan qui nous concernait, et ce n'était pas pour nous ravir.

L'offensive sur Ramadi ne devait pas être lancée par les seules forces américaines. Bien au contraire, la nouvelle armée irakienne était supposée se trouver en tête et au cœur du dispositif visant à reprendre la ville et à la sécuriser.

Les Irakiens furent en effet là. En tête du dispositif, non. Au cœur… ce fut en effet le cas, mais pas exactement de la manière dont

vous auriez pu l'imaginer.

Avant que l'assaut ne soit donné, nous reçûmes pour ordre de donner « un visage irakien » à l'offensive - le terme que le commandement et les médias utiliseraient pour prétendre que les Irakiens faisaient ce qu'il fallait pour rendre leur pays plus sûr. Nous avions entraîné des unités irakiennes et, lorsque c'était envisageable (mais pas souhaitable pour autant), nous les emmenions avec nous sur des opérations. Nous travaillions avec trois groupes différents, que nous appelions tous *« jundis »* - le mot arabe pour « soldat » —, même si certains d'entre eux provenaient des unités de police. Mais quelle que fût la force à laquelle ils appartenaient, ils étaient tous pitoyables.

Nous avions fait appel à un petit groupe d'éclaireurs durant l'une de nos opérations à l'est de la ville. Mais, lorsque nous pénétrions dans Ramadi, nous utilisions plutôt les services des SMPs - une unité de police particulière. Enfin, nous disposions également d'une troisième sorte de soldats irakiens que nous utilisions pour opérer dans les villages en dehors de la ville. Au cours de la plupart de nos opérations, nous les placions au centre de nos colonnes - les Américains à l'avant, les Irakiens au centre, les Américains en queue. Si nous nous trouvions à l'intérieur d'une maison, nous les faisions asseoir au premier étage pour assurer la sécurité ou s'occuper de la famille s'il y en avait une.

Au fil des combats, nous nous aperçûmes qu'ils représentaient un boulet. Les Irakiens les plus futés semblaient tous être passés du côté insurgés pour nous combattre. J'imagine que tous nos *jundis* étaient pleins de bonne volonté, mais quant à leur science du combat…

Disons simplement qu'ils étaient incompétents, voire dangereux. L'un d'eux sectionna mon holster de cuisse d'une balle perdue au cours d'une opération.

Un camarade SEAL du nom de Bobby et moi étions alors prêts à pénétrer dans une maison. Nous nous trouvions devant la porte, avec un de nos *jundis* juste derrière nous. D'une manière ou d'une autre, son fusil s'enraya. Bêtement, il fit sauter la sécurité et appuya sur la détente, me crachant une rafale sur le flanc.

Je croyais m'être fait tirer dessus depuis la maison. Bobby aussi. Nous commençâmes à riposter, criblant la porte de balles. Je me

préparai à lancer une grenade tandis que quelqu'un approchait derrière moi pour ouvrir la porte.

Pour je ne sais quelle raison, je m'arrêtai et jetai un coup d'œil vers ma cuisse, là où il y aurait dû y avoir un holster.

« Comment ça a commencé ? », me demandais-je.

Puis, j'entendis des cris derrière moi. Quelqu'un s'en prenait à l'irakien à l'origine du départ de coup accidentel.

Bobby arrêta de tirer et le SEAL qui s'était approché pour ouvrir la porte fit marche arrière. J'essayais toujours de comprendre ce qui avait pu se passer lorsque la porte de la maison s entrouvrit.

Un vieil homme apparut dans l'embrasure, les mains tremblantes.

« Entrez, entrez », répétait-il, « il n'y a rien ici, strictement rien. »

Je ne crois pas qu'il ait imaginé une seconde combien il était proche de la vérité en disant cela.

Outre leur incompétence, de nombreux *jundis* étaient également paresseux. Vous leur demandiez de faire quelque chose et ils vous répondaient : « Inch' Allah ».

Certaines personnes traduisent cela par « Si Dieu le veut », alors qu'en réalité ça veut dire « Ça risque pas d'arriver ».

La plupart des *jundis* intégraient l'armée pour la promesse d'une solde régulière, mais ils ne souhaitaient pas vraiment se battre, encore moins mourir, pour leur pays. Pour leur tribu, peut-être. C'était à leur tribu, à leur peuple, qu'allait leur vraie loyauté. Et pour la plupart d'entre eux, ce qui se passait à Ramadi ne les concernait absolument pas.

Je réalisai qu'une grande partie du problème résidait dans cette putain de culture irakienne. Les gens avaient vécu sous un régime dictatorial toute leur vie. L'Irak ne signifiait rien en tant que pays pour eux, en tout cas rien de bon. La plupart étaient heureux de s'être débarrassés de Saddam, d'être libres, mais ils ne comprenaient pas vraiment ce que cela pouvait signifier - quelles étaient les autres choses qui pouvaient aller avec la liberté.

Le gouvernement n'interférait plus dans leurs vies, mais il ne leur fournissait plus non plus de nourriture ou quoi que ce soit d'autre. Cela avait provoqué un choc. Et ils étaient si en retard d'un point de

vue enseignement ou technologie qu'ils donnaient l'impression aux Américains d'en être restés à l'âge de pierre.

Vous étiez peut-être désolé pour eux, mais en même temps vous n'aviez pas envie que ces gars décident de la conduite de la guerre.

Et leur donner les outils nécessaires pour comprendre ne faisait pas partie de ma feuille de route. Mon boulot consistait à tuer, pas à enseigner.

Nous allâmes au bout de nos efforts pour leur donner bonne apparence.

Au cours de l'offensive, le fils d'un officiel local fut kidnappé. Nous reçûmes des renseignements selon lesquels il était séquestré dans une maison proche d'une école locale. Nous y allâmes de nuit, forçâmes le portail et nous installâmes dans un bâtiment proche pour y assurer la surveillance. Pendant que j'observais depuis le toit, certains de mes camarades enfoncèrent la porte et libérèrent l'otage sans rencontrer de résistance.

C'était une affaire importante sur le plan local. Aussi, lorsque vint l'heure de la photo, nous appelâmes nos *jundis*. Ils furent crédités du sauvetage et nous retournâmes dans l'anonymat.

Les professionnels du silence.

Ce genre de chose arrivait partout en Irak. Je suis sûr que bon nombre de récits doivent circuler aux États-Unis sur l'efficacité des Irakiens et la manière dont nous parvenions à les entraîner brillamment. Ces récits suffiraient à remplir des livres d'histoire.

Mais ce ne sont que des histoires. La réalité était assez différente.

Je crois que toute cette idée de donner à la guerre « un visage irakien » était une vaste fumisterie. Si vous voulez faire la guerre, vous y allez avec l'intention de vaincre. Puis vous entraînez les gens. Le faire au milieu d'une bataille est ridicule. Ce fut un miracle si les choses ne dérapèrent pas plus qu'elles ne le firent.

COP IRON

La fine poussière des routes de terre se mêlait à la puanteur du fleuve et de la ville tandis que nous approchions du village. Il faisait

aussi noir que dans un four ; nous étions au beau milieu de la nuit. Notre cible était un bâtiment de deux étages dans le centre d'un village situé au sud de Ramadi et séparé de la ville par une voie de chemin de fer.

Nous investîmes rapidement la maison. Les gens qui s'y trouvaient semblèrent choqués et visiblement sur leurs gardes, mais pas particulièrement hostiles en dépit de l'heure. Tandis que nos interprètes et nos *jundis* s'occupaient d'eux, je grimpai sur le toit et m'installai.

Nous étions le 17 juin, au début de l'offensive sur Ramadi. Nous avions pris le contrôle de ce qui deviendrait le centre vital de notre COP Iron, la première marche menant à Ramadi. (COP : Command Observation Post, poste de commandement et d'observation).

J'étudiai le village soigneusement. Nous avions été prévenus qu'il fallait s'attendre à de violents combats et tout ce que nous avions pu constater au cours des dernières semaines à l'est nous avait confortés dans ce sentiment. Je savais que Ramadi serait bien pire que tout ce que nous avions pu vivre dans la campagne environnante. J'étais tendu, mais prêt.

Une fois la maison et les environs sécurisés, nous appelâmes l'armée. En entendant les blindés approcher au loin, j'observai encore plus attentivement à travers ma lunette. Si je pouvais les entendre, les insurgés le pouvaient aussi. Ils seraient là d'une minute à l'autre.

L'armée arriva avec ce qui sembla être une flotte d'un millier de blindés. Ils encerclèrent les maisons proches et commencèrent à ériger des murs pour élever une enceinte tout autour.

Aucun insurgé ne vint. Le contrôle des maisons, du village, fut un non-événement.

En regardant autour de moi, je m'aperçus que la zone que nous avions saisie se trouvait, au sens propre comme au sens figuré, *de l'autre côté* des rails par rapport à la ville elle-même. Notre zone était celle des miséreux, ce qui n'était pas peu dire pour l'Irak, qui n'était pas précisément la Riviera. Les propriétaires et les habitants des taudis autour de nous parvenaient à peine à survivre. Ils se contrefichaient totalement des insurgés. Ils se contrefichaient tout autant de nous.

Une fois que l'armée fut installée, nous avançâmes d'environ 200 mètres pour protéger les seabees qui travaillaient. Nous nous attendions toujours à tomber au milieu d'une fusillade, mais il ne se passa pas grand-chose. Le seul fait marquant se déroula au matin, lorsqu'un gamin attardé mental fut attrapé à rôder dans le coin en prenant des notes, un calepin à la main. Il avait tout l'air d'un espion, mais nous réalisâmes rapidement qu'il n'avait pas grand-chose dans la cervelle et nous le laissâmes continuer à prendre ses notes.

Nous étions tous surpris par le calme. Vers midi, nous nous retrouvâmes assis à nous tourner les pouces. Je ne prétendrai pas que nous étions déçus, mais la pilule était dure à avaler compte tenu de ce à quoi nous nous étions préparés.

C'était donc ça, la ville la plus dangereuse d'Irak ?

Chapitre 10

Le diable de Ramadi

L'INFILTRATION

Quelques nuits plus tard, je montais à bord d'un canot du corps des Marines à faible tirant d'eau connu sous le nom de SURC (Small Unit Riverine Craft) et prenais place derrière les plats-bords blindés. Le Marine manœuvrant la 60 à la proue faisait le guet tandis que notre canot et un autre, avec à son bord le reste de notre groupe, commençaient à remonter la rivière en direction de notre point d'insertion.

Des espions insurgés se cachaient près des ponts et en divers endroits de la ville. Nous aurions été immédiatement repérés si nous avions progressé sur la terre ferme, mais, sur l'eau, nous ne représentions pas une menace immédiate et ils ne nous prêtaient guère d'attention.

Nous étions lourdement armés. Notre prochain arrêt s'effectuerait au centre-ville, en profondeur dans le territoire ennemi.

Nos canots atteignirent la rive, accostant directement sur la berge du canal. Je me levai et traversai la porte d'étrave, manquant perdre l'équilibre alors que je posais le pied à terre. Je courus sur la terre ferme, puis m'arrêtai en attendant que le reste de la section me rejoigne. Nous avions emmené huit Irakiens avec nous et, avec les interprètes, nous étions près de deux douzaines d'hommes en tout.

Les Marines remirent leurs canots à l'eau et disparurent.

Je vérifiai notre position, puis je commençai à avancer vers notre objectif. Des petites habitations se dressaient à l'horizon ; je pouvais voir des ruelles, des rues plus grandes, un labyrinthe de bâtiments et les ombres de structures plus importantes.

J'avais à peine avancé que le viseur laser de mon fusil s'éteignit. La batterie était morte. Je fis stopper notre colonne.

— Que se passe-t-il ?, me demanda mon lieutenant après m'avoir rejoint.

— Il faut que je change ma batterie rapidement, expliquai-je.

Sans mon laser, je serais obligé de tirer à l'aveuglette, ce qui valait à peine mieux que de ne pas tirer du tout.

— Non, il faut d'abord qu'on se barre d'ici.

— D'accord.

Je repris donc ma progression et avançai jusqu'à un carrefour proche. Une silhouette apparut dans l'obscurité devant moi, au bord d'un canal d'évacuation des eaux peu profond. Je distinguai l'ombre de son arme et la contemplai un moment en analysant les détails - AK-47, un chargeur emboîté et un autre scotché au premier en sens inverse.

Un moudj.

L'ennemi. Il nous tournait le dos et surveillait la rue plutôt que l'eau, mais il était bien armé et prêt au combat.

Sans le laser, j'aurais tiré au pif. Je fis signe à mon lieutenant. Il avança rapidement, se posta derrière moi et *boum*.

Il abattit l'insurgé. Il faillit également me crever le tympan en tirant à quelques centimètres de ma tête.

Ce n'était pas le moment de râler. Je m'élançai tandis que l'irakien s'écroulait, sans savoir s'il était mort et s'il y en avait d'autres alentour. Toute la section m'emboîta le pas, en se déployant et en surveillant les flancs.

Le gars était mort. J'attrapai son AK. Nous avalâmes la rue conduisant à la maison que nous devions investir, passant devant d'autres maisons plus petites. Nous nous trouvions à quelques centaines de mètres du fleuve, à côté de deux grandes artères qui desservaient cette partie de la ville.

Comme de nombreuses autres maisons irakiennes, notre maison cible était ceinturée par un mur d'environ 2 mètres de haut. Le portail étant fermé, je passai mon M-4 en bandoulière sur l'épaule,

empoignai un pistolet, puis me hissai sur le mur, m'accrochant avec ma main libre.

Lorsque j'arrivai au sommet, je vis que des gens dormaient dans la cour. Je sautai à terre, pointant mon pistolet sur eux, m'attendant à ce que l'un de mes camarades me rejoigne pour aller ouvrir le portail.

J'attendis.

J'attendis encore, et encore.

« Putain », murmurai-je. « Ramenez-vous. »

Rien.

« *Allez !* »

Certains Irakiens commencèrent à remuer.

Je me dirigeai vers le portail en sachant que j'étais seul, mon arme pointée sur une douzaine d'insurgés, séparé de mes copains qui se trouvaient derrière un mur épais et un portail fermé à clé.

Je trouvai le portail et réussis à ouvrir la serrure. Les hommes de la section et les *jundis* irakiens s'élancèrent à l'intérieur et entourèrent les personnes qui dormaient dans la cour. (Il y avait eu je ne sais quel raté et personne n'avait réalisé que je m'étais retrouvé seul dans la cour.)

Nos dormeurs se révélèrent être les membres inoffensifs d'une famille nombreuse. Certains de mes gars mirent les choses au point avec eux sans avoir besoin de tirer un seul coup de feu, puis ils les rassemblèrent et les accompagnèrent à l'abri. Pendant ce temps, nous courûmes dans la maison et sécurisâmes chacune des pièces aussi rapidement que possible. La maison était constituée d'un bâtiment principal et d'un pavillon secondaire. Tandis que mes gars vérifiaient qu'il n'y avait pas d'armes, de bombes ou quoi que ce soit de suspect, je filai en direction du toit.

Nous avions choisi cette maison en raison notamment de sa hauteur - le bâtiment principal faisait trois étages et disposait d'un bon panorama sur la zone alentour.

Tout était calme. Jusque-là, tout allait bien.

« Bâtiment sécurisé », indiqua par radio à l'armée le gars des transmissions. « Vous pouvez venir. »

Nous venions d'investir la maison qui deviendrait COP Falcon, une fois encore sans avoir tiré un seul coup de feu.

SECOND MAÎTRE / PLANIFICATEUR

Notre chef de corps avait aidé à esquisser le plan de l'opération COP Falcon, en travaillant directement avec le commandement de l'armée de terre. Cela fait, ils étaient venus voir les responsables de la section pour leur demander d'y contribuer. Je m'étais retrouvé impliqué dans la préparation de l'opération plus que je ne l'avais jamais été.

J'éprouvais des sentiments mitigés. D'un côté, j'avais suffisamment d'expérience et de connaissances pour apporter quelque chose d'utile. D'un autre, cela m'obligeait à faire un travail pour lequel je n'avais pas beaucoup d'appétence. Cela me semblait un peu trop administratif ou bureaucratique - costard-cravate, pour employer une métaphore du monde civil.

Avec mon échelon administratif E6, j'étais l'un des plus gradés de la section. Habituellement, vous avez au-dessus de vous un quartier-maître (E7) - le sous-officier ayant le plus haut grade - puis le premier maître, un officier. Habituellement, le premier maître est un E6 et il est le seul à l'être au sein d'une section. Dans la nôtre, nous en avions deux. J'étais pour ma part E6 junior, ce qui était formidable, et Jay, l'autre E6, était premier maître. Je passais ainsi à côté d'une tonne de paperasseries administratives qui accompagnaient généralement ce grade, tout en conservant le bénéfice de ce même grade. Pour moi, c'était un peu comme l'histoire de *Boucle d'Or et les Trois Ours* : j'étais trop gradé pour faire les boulots de merde et pas assez pour faire les boulots politiques. C'était juste bien.

Je détestais devoir m'asseoir devant mon ordinateur pour tout saisir, et c'était encore pire lorsqu'il s'agissait de préparer une présentation PowerPoint. J'aurais de beaucoup préféré dire : « Hé, suivez-moi, je vous expliquerai ce qu'on va faire en route. » Il n'empêche que tout écrire était important : si je me faisais descendre, celui qui viendrait me remplacer aurait besoin de tout savoir sur les opérations en cours.

Je me retrouvai cependant coincé avec une tâche administrative qui n'avait rien à voir avec la planification des missions : la notation des E5. J'avais horreur de ça. (Jay s'était débrouillé pour partir en déplacement et il m'avait refilé le bébé parce que, j'en suis certain, il n'avait aucune envie de se farcir lui-même ce boulot). Le bon côté de la chose, c'est que je réalisai alors combien nos gars étaient bons. Il n'y avait aucun boulet dans la section, c'était un groupe vraiment exceptionnel.

En dehors des considérations dues à mon grade ou à mon expérience, le commandement voulait que je m'implique plus dans la planification en raison du rôle de plus en plus agressif qu'étaient amenés à jouer les snipers. En termes militaires, nous étions devenus un multiplicateur de force, capable de faire bien plus que ce que notre effectif limité aurait réellement dû lui permettre.

La plupart des décisions tactiques entraînaient des décisions de détail telles que choisir les meilleures maisons pour les opérations de surveillance, les meilleures voies d'accès, la manière de s'infiltrer, ce que nous ferions une fois les maisons investies, etc. Certaines décisions pouvaient être assez subtiles, comme par exemple la manière de s'installer dans une planque de sniper. L'idée de base consiste bien sûr à s'y installer de la manière la plus discrète possible, mais personne n'a envie de progresser dans des ruelles étroites jonchées d'ordures -trop de bruit, trop de risques d'IED ou d'embuscades.

Les gens croient souvent que les hommes des forces spéciales s'infiltrent toujours en parachute ou par aérocordage au sein d'une zone difficile. Même si nous agissons ainsi lorsque la situation s'y prête, nous n'utilisâmes aucun de ces moyens au-dessus de Ramadi. Les hélicoptères présentent de nombreux avantages, comme la vitesse ou la capacité à voler sur de longues distances, mais ils sont également trop bruyants et attirent trop l'attention en zone urbaine. Et ils sont relativement faciles à abattre.

Dans notre cas, une infiltration par voie fluviale était ce qu'il y avait de mieux, notamment en raison de la configuration de la ville et de la localisation de notre maison cible. Cela nous permettait de débarquer en toute discrétion près de l'objectif, relativement vite, et avec moins de risques d'être accrochés que si nous étions passés par

la route. Mais cette décision avait entraîné un problème inattendu : nous n'avions pas de canots.

Généralement, les SEALs travaillent avec les Spécial Boat Teams, connus à cette époque et auparavant sous le nom de Spécial Boat Units, ou SBU. Mêmes missions, mais nouvelle appellation. Ils conduisent les embarcations rapides qui permettent d'infiltrer les SEALs et viennent les recueillir ensuite ; nous avions été récupérés par l'un d'eux quand nous nous étions « perdus » en mer au cours de notre entraînement en Californie.

Il y avait de temps en temps un peu de tension entre les SEALs et les SBUs dans les bars, au pays, quand on entendait un SBU prétendre qu'il était un SEAL. Les gars du team pensaient, et parfois le faisaient savoir, que c'était un peu comme le chauffeur de taxi qui prétend être une star du cinéma sous prétexte qu'il en conduit certaines jusqu'à leur studio.

Bref. Il n'empêche que certains de ces gars étaient plutôt bons. Nous n'avions certainement pas besoin de chercher des sujets de bagarre avec ceux qui étaient là pour nous appuyer.

Mais cela devait valoir dans les deux sens. Notre problème à Ramadi venait de ce que cette unité censée travailler avec nous refusa de nous aider.

Ils nous indiquèrent qu'ils constituaient une ressource prioritaire - en d'autres mots, qu'ils étaient trop importants pour travailler avec nous. Ils prétendirent être en stand-by pour le DevGru, juste au cas où celui-ci aurait besoin d'eux. Ce qui n'était pas le cas.

Hé. Désolé. Je suis persuadé que l'allocation des ressources devait plutôt servir à catégoriser des choses comme l'équipement ou les temps d'intervention, mais qu importe. Nous nous mîmes en quête et dénichâmes une unité des Marines qui était équipée de canots SURC

— ces canots à faible tirant d'eau qui peuvent vous déposer sur une berge. Ils étaient blindés et équipés de mitrailleuses à la proue aussi bien qu'à la poupe.

Les gars qui les manœuvraient étaient cools. Ils firent tout ce que le SBU était censé faire. À la différence qu'ils le firent pour nous.

Ils connaissaient leur mission. Ils ne prétendaient pas être quelqu'un d'autre. Ils voulaient juste nous déposer là où nous le

souhaitions, de la manière la plus sûre possible. Et lorsque notre mission était achevée, ils venaient nous rechercher, même si les conditions étaient difficiles. Ces Marines se pointaient en un clin d'œil.

COP FALCON

L'armée arriva avec ses chars, ses véhicules blindés et ses camions. Des soldats charrièrent des sacs de sable et renforcèrent les points faibles de la maison. Le bâtiment dans lequel nous nous trouvions se situait à l'angle d'une intersection en forme de T formée par deux artères importantes, dont l'une avait été baptisée Sunset. L'armée avait choisi cet endroit en raison de sa situation stratégique ; il constituait un goulot d'étranglement et permettait d'affirmer notre présence au cœur de la ville.

Ces facteurs en faisaient également une cible de choix.

Les chars attirèrent aussitôt l'attention. Quelques insurgés se dirigèrent vers la maison dès qu'ils les virent arriver. Les salopards étaient armés d'AK et ils pensaient peut-être naïvement pouvoir rayer les carrosseries de nos blindés. J'attendis qu'ils approchent à 200 mètres des chars avant de les neutraliser. Ces tirs furent faciles, et les insurgés furent plombés avant même d'avoir pu coordonner leur attaque.

Quelques heures s'écoulèrent. Je continuais à trouver des cibles : les insurgés venaient tester nos défenses, essayant de s'infiltrer à un ou deux à la fois sur nos arrières.

Les choses ne dégénérèrent jamais, mais les opportunités de tir continuèrent à se présenter les unes après les autres. Je les qualifierais plus tard de « tirs de foire ».

Le commandant de l'armée estima que nous avions abattu deux douzaines d'insurgés au cours des douze premières heures de notre implantation. Je ne sais pas si ce chiffre est précis, mais j'en tuai pour ma part sept au cours de cette première journée, d'une seule balle chacun. Ce n'étaient pas des tirs très difficiles - les insurgés ne se trouvaient jamais à plus de 400 mètres. Le .300 Win Mag peut être redoutable à cette distance.

Le jour ne s'était pas encore levé que l'armée avait réussi à fortifier COP Falcon suffisamment pour résister à une éventuelle attaque sur sa position. Je quittai donc le toit et, avec mes camarades, nous partîmes au pas de course en direction d'un bâtiment situé à quelques centaines de mètres de distance. Ce bâtiment était l'un des plus hauts du secteur et disposait d'un bon panorama non seulement sur COP Falcon, mais aussi sur tout le quartier environnant. Nous l'appelâmes Four Story (Quatre Étages) ; il constituerait notre foyer loin de chez nous pour la plus grande partie de la bataille qui allait s'ensuivre.

Nous y pénétrâmes sans rencontrer de problème. Il était vacant.

Il ne se passa pas grand-chose le reste de la nuit. Mais, lorsque le soleil se leva, les salopards firent de même.

Ils ciblèrent COP Falcon, mais de manière ridicule. Ils arrivaient en marchant, à bord d'une voiture, d'une mobylette, en essayant de s'approcher suffisamment pour lancer leur attaque. Ce qu'ils cherchaient à faire semblait toujours évident. Vous voyiez arriver deux gars sur une mobylette, le premier avait une AK, le second un RPG.

Putain, soyez sérieux, les mecs.

Nous commençâmes à faire pas mal de cartons. Four Story était idéal pour des snipers. Il constituait le plus haut bâtiment alentour et il était impossible de s'en approcher pour lui tirer dessus sans se faire soi-même allumer. Il était facile de neutraliser les assaillants. Dauber affirme que nous tuâmes 23 gars au cours des vingt-quatre premières heures là-haut. Les jours suivants, nous en tuerions beaucoup plus.

Bien sûr, après nos premiers tirs, le bâtiment devint une position de combat plutôt qu'une planque de sniper. Mais, d'une certaine manière, cela ne m'ennuyait pas d'être attaqué : les insurgés ne faisaient que nous faciliter le travail.

100E ET 101E COUP AU BUT

S'il ne s'était pas passé grand-chose autour de COP Iron, les choses se déroulèrent de manière complètement opposée autour de

COP Falcon : les actions étaient intenses et prolongées. Le camp renforcé de l'armée constituait une menace évidente pour les insurgés et ils souhaitaient s'en débarrasser.

Une nuée de gars arriva sur nous. Cela ne rendit que plus facile leur élimination.

Peu après que les combats de Ramadi eurent commencé, j'atteignis un chiffre symbolique pour un sniper : j'obtins mon 100e et mon 101e tirs létaux confirmés au cours du déploiement. L'un de mes camarades me prit en photo, la douille à la main.

Il y avait un peu de compétition entre quelques autres snipers et moi-même au cours de ce déploiement, pour voir lequel d'entre nous marquerait le plus de coups au but. Non pas que nous ayons grand-chose à faire des chiffres, ils ne reflétaient que le nombre de cibles sur lesquelles nous avions tiré. Et c'était juste une question de chance : vous aviez beau vouloir atteindre le chiffre le plus élevé possible, il restait indépendant de votre volonté.

Je voulais cependant être classé en tête des snipers. Au début, nous fûmes trois à nous distinguer, puis deux d'entre nous commencèrent à creuser l'écart. Mon « concurrent » se trouvait dans ma section sœur et travaillait à l'est de la ville. À un moment, son score augmenta rapidement et il prit l'avantage.

Il se trouve que notre grand chef, qui se trouvait alors de notre côté de la ville, gardait un œil sur ce que faisaient les sections. Il avait notamment accès aux scores réalisés par les snipers. Quand l'autre sniper me dépassa, il ne put s'empêcher de me provoquer un peu.

« Il va battre ton record », se moqua-t-il. « Tu ferais mieux de t'y remettre sérieusement. »

Eh bien, les choses accélérèrent rapidement : tout à coup, j'eus l'impression que tous les salopards de la ville venaient s'offrir à ma lunette. Mon score grimpa en flèche et il devint désormais impossible de me rattraper.

Question de chance, je vous disais.

Au cas où vous vous poseriez la question, sachez que les tirs confirmés dont je parle sont uniquement des tirs dont quelqu'un d'autre a été témoin, et pour lesquels l'ennemi a été confirmé mort. Ainsi, si je touchais quelqu'un au ventre et qu'il arrivait à ramper

jusqu'à un endroit où nous ne pouvions pas le voir mourir, ça ne comptait pas.

COLLABORER AVEC L'ARMÉE DE TERRE

Une fois que les attaques initiales se furent calmées, au bout de quelques jours, nous rentrâmes à pied depuis Four Story jusqu'à COP Falcon. Nous y rencontrâmes le capitaine de la force opérationnelle et lui indiquâmes que nous préférions être basés près de Falcon plutôt qu'avoir à faire régulièrement la navette jusque Camp Ramadi.

Il nous attribua la « pièce de la belle-famille » dans COP Falcon. Nous devînmes la belle-famille de l'armée de terre.

Nous lui indiquâmes que nous l'aiderions à nettoyer tous les coins où il aurait besoin de nous. Son travail consistait à nettoyer la ville autour de COP Falcon, et le nôtre consistait à l'aider.

— Quel est le pire coin dont vous ayez encore à prendre le contrôle ?

Il le désigna d'un signe de la main.

— OK, alors c'est là que nous allons.

Il secoua la tête.

— Vous êtes complètement cinglés, les gars, fit-il. Vous pouvez rester dans cette maison, vous pouvez y installer tout ce que vous voulez et vous pouvez aller où vous voulez. Mais je veux que vous sachiez une chose : je ne viendrai pas vous chercher si vous allez là-bas. Il y a beaucoup trop d'IED et je ne vais pas sacrifier un char. Je ne peux pas me le permettre.

Comme beaucoup de gens de l'armée de terre, je suis sûr que le capitaine nous regarda tout d'abord avec un certain scepticisme. Les gars de l'armée de terre pensaient tous que nous nous prenions pour meilleurs qu'eux, que nous avions des egos démesurés et que nous lancions des propositions en l'air sans avoir la possibilité de les assumer. Une fois que nous leur avions prouvé que nous ne pensions pas être meilleurs qu'eux - plus expérimentés, oui, mais pas prétentieux, si vous voyez ce que je veux dire -, ils revenaient

généralement sur leur impression première. Nous établîmes de très bonnes relations de travail avec les unités déployées sur le terrain, et parfois même des liens d'amitié qui perdurèrent après la guerre.

L'unité du capitaine établissait des cordons de sécurité et menait des opérations de fouille, se fixant par exemple tout un pâté de maisons comme objectif et le passant au crible. Nous commençâmes à travailler avec eux. Nous effectuions des patrouilles de jour - l'idée consistait à habituer les civils à la présence de soldats, à leur donner confiance dans le fait qu'ils seraient protégés ou tout au moins que nous allions rester. Nous mettions la moitié de la section en patrouille tandis que l'autre moitié faisait le guet.

Ces guets se faisaient pour la plupart du côté de Four Story. Tandis que les gars en patrouille se faisaient presque toujours accrocher, je me trouvais pour ma part en haut de l'immeuble avec d'autres snipers pour neutraliser ceux qui essayaient de les attaquer.

Nous pouvions aussi bouger de 500, 600 ou 800 mètres et nous enfoncer plus profondément en territoire ennemi afin d'y guetter les salopards. Nous organisions alors une surveillance en avant de la patrouille qui, dès qu'elle arrivait, attirait sur elle toutes sortes d'insurgés. Nous les neutralisions. Les insurgés se retournaient généralement vers nous pour essayer de nous tirer dessus, et nous les neutralisions encore. Nous jouions à la fois le rôle d'ange gardien, d'appât et d'assassin.

Au bout de quelques jours, le capitaine vint nous voir et nous dit : « Vous êtes vraiment cool. Je me fiche de savoir où vous allez mais, si vous avez besoin de moi, je viendrai vous chercher. Je conduirai moi-même le char jusqu'à la porte. »

Et à partir de ce moment, nous eûmes sa confiance et il eut notre soutien.

Un matin, je me trouvais à mon poste de surveillance au sommet de Four Story quand plusieurs de nos gars entamèrent une patrouille à proximité. Alors qu'ils s'apprêtaient à traverser la rue, je vis plusieurs insurgés descendre J Street, qui était l'une des principales artères de ce quartier.

J'en abattis quelques-uns. Mes gars se déployèrent. Comme ils ne savaient pas ce qui se passait, l'un d'entre eux demanda à la radio pourquoi je leur tirais dessus.

« Je tire au-dessus de vos têtes », répondis-je. « Regardez plus bas dans la rue. »

Des insurgés commencèrent à affluer dans le coin et une immense fusillade éclata. Je vis un gars armé d'un RPG ; je l'attrapai dans mon réticule et appuyai doucement sur la détente.

Il s'écroula.

Quelques minutes plus tard, un de ses copains vint essayer de récupérer le RPG.

Il s'écroula à son tour.

Cela continua pendant un moment. Un peu plus loin, un autre insurgé armé d'une AK essaya de tirer sur un de mes camarades. Je l'abattis, puis j'en abattis un autre qui était venu ramasser son arme, et encore un autre.

Environnement riche en cibles ? Putain, il y avait des piles de cadavres d'insurgés qui jonchaient la chaussée. Ils finirent par abandonner et disparaître. Nos gars continuèrent leur patrouille. Les *jundis* virent un peu d'action ce jour-là ; deux d'entre eux trouvèrent la mort au cours de la fusillade.

Pour ma part, j'avais fait exploser mon score de 20 points. J'aurais pu en faire plus, mais il avait été difficile de tenir la cadence.

En tout cas, il s'agissait du chiffre le plus élevé atteint en un seul jour.

Nous sûmes que nous étions en bons termes avec le capitaine lorsqu'il vint nous voir un jour pour nous dire : « Écoutez, il faut que vous fassiez quelque chose pour moi. Avant que je ne reparte au pays, il faut absolument que je fasse aboyer au moins une fois le canon de mon char. OK ? Alors n'hésitez pas à m'appeler. »

Il ne fallut pas longtemps avant que nous nous retrouvions impliqués dans un combat et que nous appelions son unité à la radio. Nous demandâmes à ce qu'il vienne. Il arriva dans son char et put tirer son coup.

Il eut bien d'autres opportunités au cours des jours qui suivirent. À son départ de Ramadi, il avait tiré 37 obus.

PRIÈRES ET CARTOUCHIÈRES

Avant chaque opération, plusieurs gars de la section se rassemblaient pour une prière. Marc Lee se chargeait de la réciter, avec des paroles venant plutôt du fond de son cœur que d'un texte mémorisé.

Je ne priais pas à chaque fois avant de partir, mais je remerciais Dieu chaque nuit où je rentrais vivant.

Nous avions un autre rituel lorsque nous rentrions : les cigares.

Quelques-uns d'entre nous se réunissaient et fumaient ensemble à l'issue d'une opération. En Irak, vous pouviez trouver des cigares cubains ; je crois qu'il s'agissait de Romeo y Julieta n° 3. Nous les allumions pour fêter la journée.

D'une certaine manière, nous pensions tous être invincibles. D'un autre côté, nous acceptions tous la possibilité de mourir.

Je ne me focalisais pas sur la mort et je n'y songeais pas beaucoup. C'était plus une éventualité, lointaine et abstraite.

C'est au cours de ce déploiement que j'inventai une petite cartouchière de poignet, un petit bracelet maintenant mes balles et me permettant de recharger facilement sans modifier la position de mon fusil.

Je pris un support qui avait été conçu pour être sanglé au fusil et le découpai. Puis, je passais des suspentes dedans et l'accrochai à mon poignet gauche.

Généralement, lorsque je tirais, j'avais le poing serré sous l'arme afin de m'aider à viser. Cela me mettait cette cartouchière à proximité. Je pouvais tirer, puis utiliser ma main droite pour attraper d'autres balles tout en gardant en permanence mon œil collé à la lunette.

En tant que chef sniper, j'essayais d'aider les petits nouveaux à trouver leurs marques, leur expliquant à quels détails il fallait être attentif. Vous pouviez reconnaître un insurgé au fait qu'il était armé, bien sûr, mais surtout à la manière dont il se déplaçait. Je commençais à distribuer les conseils que j'avais moi-même reçus à Fallouja, une bataille qui me semblait déjà à des millions d'années lumière.

« Dauber, n'aie pas peur d'appuyer sur la détente », pouvais-je dire au jeune sniper. « Si tu te trouves dans le cadre des règles d'engagement, tu le descends. »

Il n'était pas rare que les nouveaux aient un peu d'appréhension. Peut-être que tous les Américains sont hésitants dès lors qu'ils doivent tirer les premiers, même s'il est évident qu'ils sont attaqués, ou qu'ils ne vont pas tarder à l'être.

Nos ennemis ne semblaient pas avoir ce problème. Avec un peu d'expérience, nous autres non plus ne l'avions plus.

Mais vous ne pouviez jamais savoir à l'avance comment un homme allait se comporter dans le stress du combat. Dauber se débrouilla bien, très bien. Mais je remarquais que cette contrainte supplémentaire influait sur certains snipers au point de leur faire rater un tir qu'ils n'auraient jamais manqué au cours d'un entraînement. Un gars en particulier - un gars formidable, un bon SEAL - traversa une mauvaise période au cours de laquelle il manqua quasiment tous ses tirs.

Vous ne pouviez jamais savoir comment quelqu'un réagirait.

Ramadi grouillait d'insurgés, mais une nombreuse population civile était également présente. Parfois, les habitants se promenaient au milieu des fusillades. Bon Dieu, à quoi pouvaient-ils penser ?

Un jour, nous nous trouvions dans une maison située dans une autre partie de la ville. Nous avions engagé un groupe d'insurgés et en avions tué plusieurs ; la bataille connaissait désormais une accalmie et nous attendions qu'elle reprenne. Les salopards étaient probablement restés dans le coin, attendant de pouvoir lancer une nouvelle attaque.

Les insurgés disposaient normalement des pierres au milieu de la chaussée pour indiquer nos positions. En voyant ces pierres, les civils comprenaient rapidement ce qui se passait. Ils se tenaient à l'écart. Des heures pouvaient s'écouler avant que nous ne voyons apparaître quelqu'un - et, bien sûr, ce quelqu'un était armé et voulait nous tuer.

Pour je ne sais quelle raison, une voiture arriva et roula par-dessus les pierres, se dirigeant vers nous en circulant au milieu des cadavres qui jonchaient la chaussée.

Je balançai une grenade éclairante, mais l'éclair ne sembla pas attirer l'attention du conducteur. Aussi, je tirai une balle dans la calandre. La balle traversa le bloc moteur et frappa le conducteur au pied. Il arrêta la voiture et en sortit, hurlant de douleur et sautillant.

Deux femmes se trouvaient également dans la voiture. Ce devaient être les personnes les plus stupides de toute la ville car, même avec tout ce qui se passait autour de nous, elles n'avaient absolument rien remarqué, comme s'il n'y avait aucun danger. L'homme remonta en voiture et recommença à avancer vers nous. Je tirai une nouvelle grenade. Il entama enfin une marche arrière pour retourner dans la direction d'où il était venu. Enfin, les passagers semblèrent remarquer les cadavres qui constellaient la chaussée et tous se mirent à hurler.

Ils parurent s'en tirer sans autre problème que cette blessure au pied. Mais c'est un miracle qu'ils n'aient pas été tués.

Le rythme était épuisant et effréné, mais nous en voulions plus encore. Nous rêvions d'en avoir plus. Quand les salopards se planquaient, nous les mettions au défi de se montrer pour pouvoir les descendre.

L'un de nos hommes avait un bandana, que nous transformâmes en une sorte de tête momifiée. Équipée d'un casque et de lunettes, elle avait presque l'air d'une tête de soldat - en tout cas, elle y ressemblait à quelques centaines de mètres de distance. Nous l'attachâmes à un piquet et la promenâmes au-dessus du parapet du toit un jour où les choses tournaient au ralenti. Cela nous valut d'attirer quelques insurgés, que nous neutralisâmes.

C'était un vrai jeu de massacre.

Par moments, nous faisions un tel bilan lors de nos surveillances que j'avais l'impression que nos gars dans la rue se laissaient aller à une certaine négligence. Je les repérai, une fois, déambulant au milieu de la rue au lieu de progresser sur les côtés et de se planquer dans les renfoncements offerts par les murs et les ouvertures.

Je les appelai à la radio.

« Hé, il faut progresser à couvert », leur indiquai-je en leur remontant gentiment les bretelles.

« Pourquoi ? », répondit l'un de mes camarades de la section. « Tu nous couvres déjà ! »

Il plaisantait peut-être, mais je le pris au sérieux.

« Je ne peux pas te protéger contre quelque chose que je ne peux pas voir », expliquai-je. « Si je ne vois pas de reflet ou de mouvement, je ne devinerai la présence d'un insurgé qu'au moment où il te tirera dessus. Je pourrai lui régler son compte après, mais ça n'arrangera pas tes affaires. »

En retournant une nuit sur Shark Base, nous nous retrouvâmes impliqués dans une nouvelle fusillade, un raid éclair. À un moment, un insurgé balança une grenade qui explosa tout près des gars.

Les insurgés s'enfuirent aussitôt, et nous nous apprêtions à repartir.

« Bobby, qu'est-ce que tu as à la jambe ? », demanda l'un des hommes de la section.

Il baissa les yeux. Elle était couverte de sang.

« Rien », répondit-il.

Il avait en réalité reçu un éclat de grenade dans le genou. Peut-être qu'il ne souffrait pas à ce moment-là - je ne sais pas à quel point cela peut être vrai, puisque aucun SEAL n'a jamais admis qu'il souffrait depuis la création du monde - mais, de retour sur Shark Base, il était évident que ce n'était pas une blessure anodine. Le shrapnel s'était enfoncé derrière sa rotule. Il devait passer sur le billard.

Il fut évacué par voie aérienne. Notre premier blessé de Ramadi.

LA constance du jardinier

Notre section sœur opérait à l'est de la ville et aidait l'armée de terre à y implanter des COP Les Marines opéraient quant à eux au nord, essayant de nettoyer la zone, de la tenir et d'en chasser les insurgés.

Nous retournâmes travailler avec les Marines pendant quelques jours, alors qu'ils allaient investir un hôpital au bord du fleuve, au nord de la ville.

Les insurgés utilisaient l'hôpital comme point de ralliement. Lorsque les Marines arrivèrent, un adolescent d'environ 15 ou 16 ans

apparut dans la rue et braqua son AK-47 dans leur direction pour leur tirer dessus.

Je le tuai.

Une ou deux minutes plus tard, une Irakienne arriva en courant. En le voyant étendu là, elle se mit à déchirer ses vêtements. Il s'agissait visiblement de sa mère.

Je voyais souvent les proches des insurgés hurler leur peine, se déchirer les vêtements, et parfois même se maculer du sang des victimes. *Si vous les aimiez*, pensais-je, *vous auriez dû les tenir à l'écart de la guerre. Vous auriez dû les empêcher de rejoindre les rangs des insurgés. Si vous les laissez essayer de nous tuer*; *que pensez-vous qu'il puisse leur arriver ?*

C'est peut-être cruel, mais il est difficile de compatir pour quelqu'un qui essaie de vous tuer.

Peut-être ressentaient-ils la même chose à notre égard.

Les gens en Amérique, ceux qui n'ont pas fait la guerre, en tout cas pas cette guerre-là, ne semblent pas comprendre comment les soldats se comportaient en Irak. Ils sont surpris - ou choqués - de découvrir que nous pouvions plaisanter au sujet de la mort, au sujet de ce que nous voyions.

Cela pourrait sembler cruel ou indécent. Peut-être que ça le serait, dans d'autres circonstances. Mais compte tenu du contexte dans lequel nous nous trouvions, cela paraissait évident. Nous étions témoins de choses terribles et nous traversions des épreuves terribles.

Je suis certain qu'agir de cette manière permettait de libérer un peu de pression. Cela nous permettait d'encaisser. Si vous n'arrivez pas à comprendre la logique de ce que vous vivez, vous cherchez un autre moyen de faire avec. Vous riez car vous ne pouvez pas être dénué d'émotion, vous devez vous exprimer d'une manière ou d'une autre.

Chacune de nos opérations pouvait entremêler la vie et la mort de manière tout à fait surréelle.

Au cours de cette même opération visant à prendre le contrôle de l'hôpital, nous investîmes une maison pour pouvoir surveiller la zone dans laquelle les Marines progresseraient. Nous nous trouvions dans

notre planque depuis un bon moment lorsqu'un homme arriva avec une brouette pour enterrer un IED dans la cour à l'arrière de notre maison. L'un des petits nouveaux lui tira dessus. Mais il ne mourut pas ; il s'écroula et roula sur le sol, toujours vivant.

Il se trouve que celui qui avait tiré avait une qualification d'infirmier.

« Tu lui as tiré dessus, maintenant tu vas le sauver », nous lui ordonnâmes. Et il s'élança pour essayer de le ressusciter.

Malheureusement, l'irakien finit par mourir. Et, dans le processus, ses intestins se vidèrent. L'infirmier et un autre gars durent transporter son cadavre lorsque nous partîmes.

Lorsque nous atteignîmes finalement la clôture du compound des Marines, ils ne savaient plus quoi faire du corps. Finalement, ils le soulevèrent et le balancèrent par-dessus la clôture, puis ils grimpèrent par-dessus à leur tour. On aurait dit le film *Weekend at Bernie's*.

En l'espace de moins d'une heure, nous avions tué un gars qui voulait nous faire exploser, nous avions essayé de lui sauver la vie, puis nous avions profané son corps.

Les champs de bataille sont vraiment des endroits étranges.

Peu après que l'hôpital eut été sécurisé, nous retournâmes au fleuve, là où les Marines nous avaient débarqués. Alors que nous descendions sur la berge, une mitrailleuse ennemie commença à cribler la nuit de rafales. Nous nous aplatîmes au sol, restant couchés pendant de longues minutes, tenus en échec par un mitrailleur irakien solitaire.

Dieu merci, il tirait comme un pied.

C'était toujours un compromis délicat entre la vie et la mort, la comédie et la tragédie.

TAYA :

Je n'ai jamais visionné la vidéo que Chris avait enregistrée de lui-même en train de lire un livre pour notre fils. L'une des raisons en était que je ne voulais pas voir Chris ému ; j'étais déjà assez émotive comme cela et le voir lire, ému, une histoire à notre fils m'aurait déstabilisée encore plus que je ne Tétais.

Une autre raison était mon sentiment vis-à-vis de Chris - la colère, sans doute : tu es parti, alors reste loin de nous.

C'était dur, mais c'était peut-être un instinct de survie.

C'était la même chose avec ses « lettres posthumes ».

Quand il était en déploiement, il écrivait des lettres qui devaient nous être remises, à moi et aux enfants, s'il mourait.

Après son premier déploiement, je demandai à lire ce qu'il avait pu écrire et il me répondit qu'il n'avait plus la lettre.

Après cela, il ne me proposa jamais de lire ses autres lettres et je ne le demandai plus.

Peut-être était-ce parce que j'étais furieuse contre lui, mais je pensais en moi-même qu'il n'était pas question de glorifier les sentiments après sa mort. Si tu nous aimes et si tu nous respectes, alors tu ferais mieux de nous le dire tant que tu es en. vie.

Peut-être n'était-ce pas juste de penser ainsi, mais la vie n'était pas juste et c'était ce que je ressentais alors.

Montre-moi tes sentiments. Maintenant. Exprime-les.

Ne te contente pas de raconter des fadaises quand tu es loin.

Sinon, ça ne veut strictement rien dire.

ANGES ET DÉMONS

Quatre-vingt-seize Américains trouvèrent la mort au cours de la bataille de Ramadi ; beaucoup plus nombreux furent les blessés qui durent être évacués du champ de bataille. J'eus la chance de ne pas figurer parmi eux, mais je l'échappai belle à de si nombreuses reprises que j'en vins à penser qu'un ange gardien me protégeait.

Une fois, alors que nous étions à l'intérieur d'un bâtiment, nous nous fîmes arroser par des insurgés postés à l'extérieur. Je me trouvais dans le hall d'entrée et, comme la fusillade se calmait, j'entrai dans une des pièces pour vérifier l'état de mes gars. À peine entré, je me jetai en arrière, tombant à la renverse alors qu'une balle pénétrait par la fenêtre en direction de ma tête.

La balle me passa au-dessus alors que je tombais.

Pourquoi me suis-je lancé en arrière comme ça ? Comment ai-je su que cette balle me visait ? Je n'en ai aucune idée. C'était comme si quelqu'un avait ralenti le cours du temps et m'avait entraîné en arrière.

Avais-je un ange gardien ?

Aucune idée.

— Putain, Chris est mort ?, s'exclama l'un des gars tandis que je gisais sur le dos.

— Merde !, fit un autre.

— Non, non, gueulai-je, toujours étendu au sol. Je vais bien, je vais bien.

Je vérifiai une bonne dizaine de fois que je n'étais pas blessé, mais non. Tout allait bien.

Les IED étaient bien plus fréquents à Ramadi qu'à Fallouja. Les insurgés avaient beaucoup appris depuis le début de la guerre et leurs bombes devenaient de plus en plus puissantes - assez puissantes pour soulever un Bradley du sol, comme je l'avais constaté un peu plus tôt à Bagdad.

Les démineurs Nedex qui travaillaient avec nous n'étaient pas des SEALs, mais nous en arrivâmes à leur faire autant confiance que s'ils l'avaient été. Nous les collions en queue de colonne lorsque nous investissions un bâtiment, puis nous les faisions passer en tête si nous voyions quelque chose de suspect. Leur travail consistait alors à identifier le piège ; et s'il s'agissait d'une bombe, et que nous étions dans une maison, alors nous foutions le camp en vitesse.

Il nous est arrivé de nous trouver dans une maison alors que des insurgés avaient réussi à coller un IED juste devant la porte d'entrée. Ils avaient empilé deux obus de 105 mm et attendaient que nous sortions. Heureusement, notre artificier s'en rendit compte avant que nous ne ressortions. Nous pûmes nous échapper en défonçant une fenêtre au deuxième étage et en filant par les toits.

MORT OU VIF

Les têtes des Américains étaient mises à prix à Ramadi, surtout celles des snipers. Il paraît que les insurgés offraient une prime de 20 000 dollars pour la mienne.

Ils m'avaient également affublé d'un surnom : Al-Shaitan Ramadi, « le diable de Ramadi ».

J'en éprouvais de la fierté.

Le fait est que je n'étais qu'un gars parmi les autres, mais ils m'avaient distingué en raison des dégâts que je leur avais causés. Ils voulaient que je disparaisse. Je trouvais que c'était plutôt bon signe.

Ils savaient en tout cas qui j'étais et il avaient visiblement reçu des renseignements de la part d'irakiens censés nous être loyaux. Ils décrivaient même la croix rouge sang que je portais sur le bras.

La tête d'un sniper de ma section sœur fut également mise à prix. La prime offerte pour la sienne était supérieure à celle offerte pour la mienne, ce qui me rendit un peu jaloux.

Mais tout finit bien car, lorsqu'ils imprimèrent leurs affiches et en firent une pour moi, ils se trompèrent et utilisèrent la photo de mon collègue.

J'étais enchanté de cette erreur.

La prime offerte augmenta au fil de la bataille. Je crois qu'elle atteignit un peu plus de 60 000 dollars.

Putain, pour cette somme, ma femme aurait pu être tentée de me livrer.

DES PROGRÈS

Nous aidâmes à implanter plusieurs nouveaux COP pendant que notre section sœur faisait de même à l'est de la ville. Alors que les mois succédaient aux semaines, Ramadi commença à changer.

L'endroit était toujours un véritable enfer, extrêmement dangereux, mais il n'y en avait pas moins quelques signes de progrès. Les chefs tribaux exprimaient plus clairement leur volonté de voir la paix s'installer et étaient de plus en plus nombreux à travailler au sein d'un conseil commun. Le gouvernement officiel n'était toujours pas représenté sur place et ni la police ni l'armée n'avaient la capacité

de faire régner un semblant d'ordre. Mais de grandes parties de la ville se trouvaient désormais sous un contrôle relatif.

La stratégie de la tache d'encre fonctionnait. Mais cette tache pouvait-elle s'étendre sur toute la ville ?

Le progrès n'était jamais garanti, et même si nous réussissions pendant un moment, rien ne nous prémunissait contre un retour en arrière. Il nous fallut plusieurs fois retourner près du fleuve du côté de COP Falcon pour y assurer des missions de surveillance tandis que la zone était fouillée à la recherche de caches d'armes ou d'insurgés. Il nous arrivait de nettoyer un pâté de maisons, tout devenait calme, puis peu après il fallait tout recommencer.

Nous travaillâmes également un peu plus avec les Marines, arrêtant et inspectant les petites embarcations, frappant des caches d'armes présumées ou menant pour eux des actions directes. À plusieurs reprises, ils nous demandèrent de contrôler puis de faire exploser des embarcations abandonnées afin de s'assurer qu'elles ne pourraient pas être utilisées pour je ne sais quel trafic.

Ce qu'il y a de drôle, c'est que l'unité SBU qui nous avait laissé tomber au début de l'assaut entendit parler de tout ce que nous faisions et de tous les accrochages que nous essuyions. Ils demandèrent s'ils pouvaient nous rejoindre et travailler avec nous. Nous leur répondîmes merci, mais non merci. Nous nous débrouillions très bien avec les Marines.

Nous adoptâmes un certain rythme en travaillant avec l'armée de terre tandis qu'elle continuait à établir ses cordons de sécurité pour isoler une zone et la fouiller à la recherche d'armes ou d'insurgés. Nous arrivions avec eux, investissions un bâtiment et allions nous poster sur le toit pour surveiller. La plupart du temps, nous étions trois - moi, un autre sniper et Ryan à la mitrailleuse 60.

Parallèlement, l'armée progressait dans la rue et avançait jusqu'au bâtiment suivant. Une fois leur position assurée, ils continuaient d'avancer dans la rue. Une fois qu'ils avaient atteint un point au-delà duquel nous ne pouvions plus les couvrir, nous redescendions et trouvions une nouvelle position. Tout le processus recommençait alors.

C'est au cours d'une de ces opérations que Ryan fut touché.

Chapitre 11

Un homme à terre

« C'EST QUOI, CE BORDEL ? »

Par une journée d'été très chaude, nous investîmes un petit appartement dans un bâtiment jouissant d'un excellent panorama sur l'une des principales artères qui traversaient le centre de Ramadi d'est en ouest. Il s'agissait d'un bâtiment de quatre étages, avec une cage d'escalier vitrée, un accès facile au toit et une superbe vue sur les environs. C'était une belle journée.

Ryan plaisantait avec moi tandis que nous grimpions. Il se foutait de moi - il me faisait rire, me détendait. Tout en souriant, je l'affectai à la surveillance de la grande rue. Nos soldats progressaient dans une rue latérale de l'autre côté du toit et j'imaginais que si les insurgés devaient préparer une embuscade ou une attaque, ils arriveraient par l'artère que nous avions placée sous surveillance. Pendant ce temps, je regardais nos hommes avancer. Leur assaut débuta en douceur ; ils investirent une première maison, puis une autre. Ils se déplaçaient rapidement, sans rencontrer de problèmes.

Soudain, des tirs visèrent notre position. Je baissai la tête alors qu'une balle frappait le ciment à côté de moi, projetant des éclats alentour. Cela se produisait tous les jours à Ramadi, pas une fois par jour seulement, mais plusieurs fois.

J'attendis une seconde pour m'assurer que les insurgés avaient cessé le feu, puis je relevai la tête.

— Ça va, les gars ?, gueulai-je tout en regardant en bas de la rue, pour voir si les soldats s'en étaient sortis.

— Ouais, grommela l'autre sniper.

Ryan ne répondit pas. Je tournai la tête et le vis, toujours allongé.

— Hé, relève-toi !, hurlai-je. Ils ont cessé le tir, c'est fini.

Il ne bougea pas. J'avançai vers lui.

— C'est quoi, ce bordel ?, criai-je. Relève-toi ! Relève-toi !

Puis je vis le sang.

Je m'agenouillai et l'examinai. Il était couvert de sang. Toute une partie de son visage avait été fracassée. Il s'était reçu une halle.

Nous lui avions martelé qu'il devait toujours avoir son arme prête à faire feu ; il l'avait braquée et balayait l'horizon lorsque la balle l'avait touchée. Elle avait visiblement frappé d'abord le fusil, puis elle lui avait ricoché au visage.

J'attrapai la radio. « Un homme à terre ! », hurlai-je. « Un homme à terre ! »

Je la relâchai et étudiai sa blessure. Je ne savais pas quoi faire, par où commencer. Ryan semblait avoir été si gravement blessé qu'il allait sans doute mourir.

Son corps tremblait. Je pensais assister à ses derniers spasmes.

Deux gars de notre section, Dauber et Johnny, arrivèrent en courant. Ils étaient tous les deux qualifiés infirmiers. Ils m'écartèrent et commencèrent les premiers soins.

Marc Lee arriva après eux. Il ramassa la 60 et arrosa la direction d'où étaient arrivés les tirs insurgés afin de les repousser pour que nous puissions évacuer Ryan par l'escalier.

Je le pris et le soulevai sur mon épaule, puis je commençai à courir. J'atteignis l'escalier et dévalai les marches quatre à quatre.

À mi-chemin, il commença à gémir lourdement. En raison de la manière dont je le portais, le sang affluait à sa gorge et à sa tête. Il avait du mal à respirer.

Je le reposai, encore plus inquiet qu'auparavant, persuadé au fond de moi qu'il allait mourir, mais espérant néanmoins que je pourrais d'une manière ou d'une autre le garder en vie même si son état me semblait désespéré.

Ryan cracha du sang. Il reprit son souffle ; il respirait, ce qui me semblait relever du miracle.

Je me baissai pour l'attraper et le soulever à nouveau.

« Non », fit-il, « non, ça va. Je vais marcher. »

Il passa un bras autour de mon cou et nous reprîmes ensemble la descente.

Pendant ce temps, l'armée avait fait avancer un chenillé blindé, un transport de personnel, jusque devant la porte du bâtiment. Johnny s'y engouffra avec Ryan et le véhicule repartit.

Je remontai l'escalier au pas de course avec le sentiment d'avoir été blessé dans ma chair, en regrettant de ne pas avoir été touché moi-même plutôt que lui. J'étais persuadé qu'il allait mourir. J'étais convaincu d'avoir perdu un frère. Un adorable grand frère.

Biggles.

Rien de ce que j'avais vécu en Irak ne m'avait affecté ce point.

VENGEANCE

Nous nous repliâmes sur Shark Base.

Dès que nous arrivâmes, je me débarrassai de mon équipement et m'adossai contre le mur, puis me laissai glisser lentement vers le sol.

Des larmes coulèrent de mes yeux.

Je pensais que Ryan était mort. En réalité, il était toujours vivant, mais à l'article de la mort. Les médecins travaillèrent comme des cinglés pour le sauver. Ryan fut finalement évacué hors d'Irak par voie aérienne. Ses blessures étaient sévères : il ne verrait plus jamais, non seulement de l'œil qui avait été touché par la balle, mais aussi de l'autre. C'était un miracle qu'il soit encore vivant.

Mais à cet instant, sur base, j'étais convaincu qu'il était mort. Je le savais au fond de mes tripes, au fond de mon cœur, de toutes les parties de mon corps. C'est moi qui l'avais affecté à l'emplacement où il avait été touché. Il s'était fait tirer dessus par ma faute.

Cent ennemis abattus ? Deux cents ennemis abattus ? Plus encore ? Que pouvait signifier tout cela si mon frère était mort ?

Pourquoi ne m'étais-je pas moi-même installé à son poste ? Pourquoi ne m'étais-je pas tenu à sa place ? J'aurais pu avoir le salopard qui lui avait tiré dessus, j'aurais pu sauver mon pote.

Je me trouvais dans un trou noir. Un trou sans fin.

Je n'ai aucune idée du temps que je passai ainsi, la tête dans les épaules, les yeux noyés de larmes.

— Hé, fit une voix au-dessus de moi.

Je relevai les yeux. C'était Tony, mon chef.

— Tu veux les faire payer ?, demanda-t-il.

— Putain, ouais !

Je me relevai.

Plusieurs de nos gars n'étaient pas certains de vouloir y aller. Ce n'est pas qu'il refusaient de venger Ryan, mais ils étaient inquiets à l'idée que nous partions en opération de manière précipitée, sans rien avoir planifié. Ils craignaient que nous ne nous laissions emporter par la colère, au lieu de prendre le temps d'élaborer un plan de bataille selon nos termes.

Je n'avais pas le temps d'esquisser un plan de bataille. J'avais une dette de sang à faire payer.

MARC

Selon les renseignements militaires, les salopards se trouvaient dans une maison à proximité du bâtiment où Ryan avait été touché. Quelques Bradley nous conduisirent jusqu'à un champ situé près de cette maison. Je me trouvais dans le second blindé ; le temps que nous arrivions, plusieurs des autres gars avaient déjà investi la maison.

Sitôt que la rampe s'abaissa, les balles commencèrent à siffler. Je m'élançai pour les rejoindre à l'intérieur et les trouvai prêts à grimper l'escalier menant au deuxième étage. Nous étions regroupés ensemble, les yeux tournés vers le bas, attendant de monter.

Marc Lee se trouvait en tête, plus haut sur les marches. Il se retourna, jeta un coup d'œil par une fenêtre de la cage d'escalier. Au même moment, il vit quelque chose et ouvrit la bouche pour hurler un avertissement.

Il n'eut jamais le temps de prononcer un mot. Dans cette même seconde, une balle lui traversa la bouche avant de ressortir par l'arrière de son crâne. Il s'écroula sur les marches.

Nous étions tombés dans un piège. Un salopard était posté sur le toit de la maison d'à côté et nous observait à travers la fenêtre de la cage d'escalier.

Les réflexes de l'entraînement prirent le dessus.

Je m'élançai dans les escaliers, enjambai le corps de Marc, puis vidai mon arme à travers la fenêtre en direction du toit voisin. Mes camarades firent de même.

L'un d'entre nous tua l'insurgé. Nous ne nous arrêtâmes pas pour savoir qui il était. Nous continuâmes jusqu'au toit, à la recherche d'autres types qui auraient pu participer à cette embuscade.

Dauber, quant à lui, s'arrêta pour examiner Marc. Il était salement blessé ; Dauber savait qu'il n'y avait aucun espoir qu'il s'en sorte vivant.

Le capitaine de la cavalerie blindée vint nous chercher. Il amena avec lui deux chars et quatre Bradley, lesquels vidèrent tout leur stock de munitions pour couvrir notre retraite.

Sur le chemin du retour, je jetai un coup d'œil par le hublot de la rampe arrière du Bradley. Je ne vis que de la fumée noire et des ruines. Ils avaient voulu nous baiser, et tout le quartier en avait payé le prix.

Pour je ne sais quelle raison, nous pensions tous que Marc allait s'en tirer et que Ryan mourrait. Ce ne fut pas avant d'arriver au camp que nous apprîmes que c'était en réalité le contraire.

Comme nous avions perdu deux hommes en l'espace de quelques heures, nos officiers et Tony décidèrent qu'il était temps pour nous de faire une pause. Nous retournâmes sur Shark Base et déposâmes les armes. (Déposer les armes signifie que vous êtes hors d'action et indisponible pour le combat. D'une certaine manière, c'est une sorte de « temps mort » qui doit vous permettre d'évaluer ou de réévaluer ce que vous faites.)

Nous étions alors au mois d'août ; un mois caniculaire, sombre et sanguinaire.

TAYA :

Chris fondit en larmes lorsqu'il m'annonça ces nouvelles au téléphone. Je rien avais pas entendu parler avant qu'il ne m'appelle

et je tombai des nues.

J'étais soulagée que ça ne lui soit pas arrivé à lui, mais en même temps terriblement triste que ça soit arrivé à l'un d'entre eux.

J'essayai de rester le plus calme possible tandis qu'il parlait. Je voulais simplement l'écouter. De toute sa vie, je n'avais jamais vu Chris dans un tel état de souffrance.

Il n'y avait rien que je puisse faire pour lui, sinon appeler sa famille de sa part.

Nous restâmes au téléphone pendant un long moment.

Quelques jours plus tard, je me rendis aux funérailles de Marc, qui se déroulaient dans un cimetière surplombant la baie de San Diego.

L'atmosphère était si triste. Il y avait tant de jeunes hommes, de jeunes couples… Les autres enterrements de SEALs étaient bouleversants, mais celui-ci le fut encore plus.

Vous vous sentez si mal, incapable d'imaginer la douleur qu'ils peuvent ressentir. Vous priez pour eux et vous remerciez Dieu d'avoir épargné votre époux. Vous le remerciez d'avoir fait en sorte que vous ne soyez pas assise au premier rang.

Les gens qui m'ont entendu raconter cette histoire affirment que je décris sobrement les choses, que ma voix est comme lointaine. Ils disent que j'emploie peu de mots pour décrire ce qui est arrivé, que je donne moins de détails que je ne le fais habituellement.

Je n'en ai pas conscience. La perte de mes deux amis résonne toujours profondément en moi. Ce souvenir est aussi frais dans ma tête que ce que je peux vivre en cet instant. La blessure est si profonde et si vivace que j'ai l'impression que ces balles viennent tout juste de frapper ma chair.

AU REPOS

Nous organisâmes un service funèbre à Camp Ramadi pour Marc Lee. Des SEALs vinrent de tout l'Irak pour y assister. Et je pense que l'unité de l'armée de terre avec laquelle nous travaillions était

également présente. Ils firent preuve de beaucoup d'attentions à notre égard ; c'était incroyable. J'en étais bouleversé.

Ils nous installèrent au premier rang. Nous étions sa famille.

L'équipement de Marc était devant nous, son casque et son Mk-48. Le commandant de la force opérationnelle fit un discours bref mais poignant ; il laissa échapper des larmes et je doute que quiconque dans l'assistance - ou au sein du camp - ait su garder les yeux secs.

Lorsque le service s'acheva, chaque unité laissa une marque d'appréciation - un patch d'unité ou une pièce, quelque chose. Le capitaine de l'unité de l'armée de terre laissa la douille de l'un des obus qu'il avait tirés pour nous aider à nous replier.

Quelqu'un dans notre section fit un petit montage vidéo souvenir avec différentes images de Marc et le projeta cette même nuit sur un drap blanc que nous avions tendu sur un mur de brique. Nous partageâmes quelques boissons et beaucoup de tristesse.

Quatre de nos hommes raccompagnèrent son corps au pays. Pendant ce temps, alors que nous étions de repos sans rien avoir à faire, j'essayai d'aller rendre visite à Ryan en Allemagne, là où il était soigné. Tony et quelques autres galonnés s'arrangèrent pour me trouver un vol mais, le temps que tout soit organisé, Ryan avait déjà été transféré aux États-Unis pour la suite de ses soins.

Bob, qui avait été évacué plus tôt en raison de l'éclat de grenade qu'il avait reçu au genou, rencontra Ryan en Allemagne et repartit avec lui aux États-Unis. D'une certaine manière, ce fut une chance : Ryan était avec l'un d'entre nous, quelqu'un qui pourrait l'aider à affronter tout ce qui l'attendait.

Nous passâmes beaucoup de temps dans nos chambres.

Ramadi avait été chaud dans tous les sens du terme, avec un rythme d'opérations soutenu, encore plus qu'à Fallouja. Nous avions parfois passé des jours, voire une semaine, sans prendre le temps de souffler. Certains d'entre nous avaient commencé à montrer des signes d'épuisement avant même que nos gars soient touchés.

Nous bûmes beaucoup. Nous restâmes enfermés dans nos chambres, repliés sur nous-mêmes.

Je passai pas mal de temps à prier Dieu.

Je ne suis pas quelqu'un qui fait étalage de sa religion. Je suis croyant, mais je ne m'agenouille pas forcément à l'église, pas plus que je n'y chante à gorge déployée. Mais je trouve du réconfort dans la religion, et j'en trouvai durant ces jours qui suivirent les événements au cours desquels mes amis étaient tombés.

Depuis que j'avais achevé la formation BUD/S, je transportais toujours une bible avec moi. Je ne la lisais pas beaucoup, mais je l'avais toujours à mes côtés. J'eus alors le temps de l'ouvrir et de lire quelques passages. Je la feuilletais, je lisais un peu, puis je la feuilletais à nouveau.

Avec tout cet enfer dans lequel nous étions plongés, je trouvais rassurant de savoir que nous faisions partie de quelque chose de plus important.

Mes émotions étaient montées en flèche lorsque j'avais appris que Ryan avait survécu. Mais ma principale réaction avait été : pourquoi n'était-ce pas moi ? Pourquoi fallait-il que ça arrive à un petit nouveau ?

J'avais eu ma part d'action, ma part de succès. J'avais eu ma guerre. J'aurais dû être celui qui était mis sur la touche. J'aurais dû être celui qui avait perdu la vue.

Ryan ne verrait jamais les regards de sa famille lorsqu'il rentrerait. Il ne verrait jamais combien les choses étaient plus douces chez soi, combien l'Amérique semblait meilleure quand vous l'aviez longtemps quittée.

Vous oubliez combien la vie est belle si vous n'avez pas la chance de voir des choses comme ça. Il ne l'aurait jamais.

Et, quoi que tout le monde me dise, je m'en sentais responsable.

LA RELÈVE

Nous avions été en guerre pendant quatre années, nous nous étions retrouvés dans un nombre incroyable de situations tendues, mais aucun SEAL n'avait encore été tué. Tout semblait indiquer que les choses se calmaient désormais à Ramadi, comme dans tout l'Irak, mais nous venions d'être frappés d'une manière terrible.

Nous pensions que nous allions plier bagages, même si notre déploiement n'arrivait à son terme que dans quelques mois. Nous connaissions tous l'importance de la politique - mes deux premiers commandants s'en étaient sortis en se comportant comme des gonzesses timorées. Nous avions donc peur que la guerre soit finie pour nous.

D'autre part, il nous manquait sept hommes, l'effectif était pour ainsi dire réduit de moitié. Marc était mort. Bob et Ryan étaient absents en raison de leurs blessures. Quatre de nos gars étaient partis escorter le corps de Marc au pays.

Une semaine après la perte de nos hommes, le chef de corps vint nous voir. Nous nous retrouvâmes au mess de Shark Base et nous écoutâmes ce qu'il avait à nous dire. Son discours ne dura pas longtemps.

— C'est à vous de décider, dit-il. Si vous souhaitez ralentir le rythme, je le comprendrai. Mais si vous voulez retourner sur le terrain, vous avez ma bénédiction.

Ce fut un cri unanime :

— Putain ! On veut retourner sur le terrain !

Pour sûr, je le voulais.

Une demi-section fut détachée au sein de la nôtre en provenance d'un coin plus tranquille. Nous intégrâmes également quelques gars qui venaient d'achever leur cycle de formation, mais qui n'avaient encore reçu aucune affectation. De vrais petits nouveaux. L'idée était de les sensibiliser à la guerre, de leur donner un avant-goût de ce à quoi ils seraient confrontés avant qu'ils ne s'entraînent pour la finale. Nous fîmes attention à eux, ne les autorisant pas à partir en opération.

En leur qualité de SEAL, ils rongèrent leur frein, mais nous les gardâmes en retrait, les traitant tout d'abord comme des larbins : *Hé, allez aligner les Hummer afin que nous puissions partir*. Il s'agissait surtout de les protéger ; après ce que nous avions traversé, nous n'avions aucune envie qu'ils se fassent blesser sur le terrain.

Nous avions cependant le devoir de les bizuter. Nous tombâmes sur l'un de ces pauvres gars et lui rasâmes la tête et les sourcils, puis

nous lui recollâmes les cheveux sur le visage avec une bombe de colle.

Alors que nous étions au beau milieu de ce travail, un autre petit nouveau arriva dans l'antichambre.

— Tu n'as pas envie de venir ici, l'avertit l'un de nos officiers.

Le petit nouveau jeta un coup d'œil et vit son copain se faire molester.

— Il faut que j'entre.

— Tu n'as aucune envie d'entrer, répéta l'officier. Ça risque de mal tourner.

— Il le faut. C'est mon copain.

— Ce sera ton enterrement, répondit l'officier, ou quelque chose de cet acabit.

Le petit nouveau numéro 2 entra dans la pièce. Nous respectâmes le fait qu'il venait au secours de son copain, et nous le lui fîmes savoir. Puis nous le rasâmes à son tour, les scotchâmes l'un à l'autre et les envoyâmes au coin.

Juste pour quelques minutes.

Nous bizutâmes également un petit nouveau qui était officier. Il ne le prit pas trop bien. En fait, il se mit même à pleurer.

Il ne resta pas longtemps au sein des teams.

Le grade est un drôle de concept dans les teams. Personne n'en fait véritablement abstraction, mais il ne donne pas toute la mesure de celui qui le porte.

Au cours du stage BUD/S, officiers et hommes du rang sont traités de la même manière : comme de la merde. Une fois que vous avez réussi le stage et intégré les teams, vous êtes un petit nouveau. Une fois encore, tous les nouveaux sont traités de la même manière : comme de la merde.

La plupart des officiers le prennent plutôt bien, même s'il y a évidemment des exceptions. La vérité, c'est que les teams sont dirigés par les sous-officiers les plus gradés ; un gars avec le grade de quartier-maître qui a entre douze et seize ans d'expérience. Un officier qui intègre une section a beaucoup moins d'expérience, non seulement au sein des SEALs, mais dans la Navy en général. La

plupart du temps, il n'y connaît rien. Même un officier chef de section peut n'avoir que quatre ou cinq ans d'expérience.

C'est ainsi que le système fonctionne. S'il a de la chance, un officier peut être amené à commander jusqu'à trois sections, puis il est ensuite promu commandant de force opérationnelle (ou quelque chose de similaire) et ne travaille plus sur le terrain. Même pour en arriver là, il aura surtout accompli des tâches administratives ou des boulots de déconfliction (s'assurer qu'une unité ne se fait pas tirer dessus par une autre unité). Ce sont des tâches importantes, mais ce n'est pas la même chose que du combat rapproché. Dès lors qu'il s'agit de défoncer une porte ou d'établir un poste d'observation pour un sniper, l'officier ne dispose généralement pas d'une grande expérience.

Il y a des exceptions, bien sûr. J'ai travaillé avec quelques bons officiers qui bénéficiaient d'une longue expérience, mais d'une manière générale, la connaissance qu'un officier a de la réalité des combats ne vaut en rien celle d'un gars qui a accumulé plusieurs années de missions opérationnelles. J'aimais à taquiner mon lieutenant en prétendant que lorsque nous effectuerions une action directe, il se trouverait avec nous sur la ligne de départ, prêt à donner l'assaut, mais avec un ordinateur portable plutôt qu'avec un fusil.

Le bizutage permet de rappeler à tout le monde quels sont ceux qui ont de l'expérience - et ceux vers lesquels il vaudrait mieux se tourner quand les emmerdes commenceront à affluer. Cela permet également aux gars qui ont de la bouteille de voir ce que les petits nouveaux ont dans le ventre. Il s'agit de comparer et d'évaluer : qui voulez-vous avoir pour vous appuyer, le gars qui est venu au secours de son copain ou l'officier qui a éclaté en sanglots parce qu'il se faisait maltraiter par de méchants hommes du rang ?

Le bizutage permet de rendre humble les petits nouveaux, de leur rappeler qu'ils n'y connaissent rien. Dans le cas d'un officier, ce chemin vers l'humilité peut se révéler assez long.

J'ai eu de bons officiers. Mais tous les officiers exceptionnels savaient faire preuve d'humilité.

DE RETOUR DANS LE MERDIER

Nous nous remîmes au travail petit à petit, en commençant par faire des petites missions de surveillance pour l'armée de terre. Ces missions en territoire ennemi pouvaient durer une nuit ou deux. Un char sautait par exemple sur un IED, et nous allions établir un cordon de sécurité jusqu'à ce qu'il puisse être évacué. Le travail était plus léger, plus facile qu'auparavant. Nous ne nous éloignions pas beaucoup des COP, ce qui signifiait que nous attirions peu le feu ennemi.

Une fois l'esprit à nouveau accaparé par le travail, nous commençâmes à nous étendre. Nous retournâmes plus profondément dans Ramadi. Nous ne retournâmes pas dans la maison où Marc avait été tué, mais nous retournâmes dans ce quartier.

L'idée de vengeance était toujours d'actualité. Nous avions à l'esprit d'y retourner et de buter ces sauvages. Nous allions leur faire payer ce qu'ils nous avaient fait.

Nous nous trouvions un jour dans une maison et, après avoir neutralisé des insurgés qui avaient essayé d'enterrer un IED, nous nous retrouvâmes à notre tour pris sous le feu ennemi. Quel que fût celui qui nous tirait dessus, il disposait d'un meilleur calibre qu'une simple AK - peut-être un Dragounov (le fusil de sniper russe), car les balles transperçaient littéralement les murs de la maison.

Je me trouvais sur le toit, essayant de déterminer l'origine des tirs. Soudain, j'entendis le grondement caractéristique d'hélicoptères Apache en approche. Je les vis cercler tranquillement dans le ciel pendant une seconde, puis ils plongèrent brusquement pour une attaque en piqué coordonnée.

Dans notre direction.

« Les panneaux VS ! », gueula quelqu'un.

Je ne sais plus qui avait crié, peut-être était-ce moi. Tout ce que je sais, c'est que nous sortîmes tous nos panneaux VS pour montrer aux pilotes que nous étions des forces amies. (Les panneaux VS sont des pièces de tissu orange vif, pouvant être suspendues à une façade ou étalées sur le sol par des forces amies.) Heureusement, les pilotes les aperçurent et rompirent leur attaque au dernier moment.

Notre responsable transmissions avait discuté avec les pilotes juste avant l'attaque et leur avait transmis nos coordonnées. Mais, apparemment, leurs cartes étaient conçues différemment des nôtres car, lorsqu'ils avaient vu des hommes en armes sur un toit, ils en avaient tiré de mauvaises conclusions.

Nous travaillâmes pas mal avec les Apache à Ramadi. Ces appareils étaient précieux, non seulement en raison de leurs canons et de leurs missiles, mais aussi par leur faculté à surveiller une zone. Il n'est pas toujours facile de savoir de quelle direction proviennent des tirs dans un environnement urbain ; avoir une paire d'yeux au-dessus de sa tête et être capable de communiquer avec cette paire d'yeux peut aider à mieux comprendre les choses.

(Les Apache avaient des règles d'engagement différentes des nôtres, notamment lorsqu'il s'agissait pour eux de tirer des missiles Hellfire - à l'époque, uniquement contre les servants d'une arme lourde. Cela faisait partie de la stratégie du commandement pour limiter les dégâts collatéraux dans la ville.)

Les AC-130 de l'Air Force nous aidaient de temps en temps avec leurs moyens d'observation aériens. Ces avions disposaient d'une puissance de feu phénoménale, mais nous ne fûmes cependant jamais amenés à faire usage de leurs canons ou de leurs howitzers. (Eux aussi avaient des règles d'engagement assez strictes). Nous nous appuyions plutôt sur leur imagerie nocturne, qui leur permettait de disposer d'une bonne vue d'ensemble du champ de bataille même dans l'obscurité la plus profonde.

Une nuit, nous donnâmes l'assaut à une maison tandis qu'un AC-130 cerclait au-dessus de nos têtes en protection. Alors que nous entrions, ils nous appelèrent pour nous indiquer que nous avions quelques « fugitifs », des gars qui s'enfuyaient par l'arrière.

Je me dégageai du groupe d'assaut avec quelques-uns de mes hommes et commençai à suivre la direction indiquée par l'AC-130. Les insurgés s'étaient réfugiés dans une maison voisine. J'entrai et tombai sur un jeune homme d'une vingtaine d'années.

« À terre ! », gueulai-je en même temps que je lui indiquais de se coucher par des mouvements de mon canon.

Il me regarda d'un air hagard. Je lui fis signe à nouveau, cette fois-ci de manière plutôt énergique.

« Couche-toi ! Couche-toi ! »

Il m'observa, abasourdi. J'étais incapable de deviner s'il allait m'attaquer ou non, et je ne comprenais certainement pas pourquoi il refusait d'obéir. Comme il valait mieux prévenir que guérir, je l'allongeai au sol d'un coup de crosse.

Sa mère surgit de l'obscurité en me criant quelque chose. Plusieurs hommes m'avaient désormais rejoint à l'intérieur, dont mon interprète. L'interprète réussit à calmer tout le monde et commença à poser des questions. La mère expliqua que son fils était handicapé mental et qu'il ne comprenait pas ce que je voulais. Nous le laissâmes se relever.

Pendant ce temps, un homme se tenait discrètement sur le côté. Nous pensions qu'il s'agissait du père. Mais une fois que la mère eut fini de s'inquiéter pour son fils, elle nous fit clairement comprendre qu elle ne savait pas qui ce connard pouvait bien être. Il s'agissait de l'un de nos fugitifs, qui avait espéré nous faire croire qu'il vivait là. Nous le récupérâmes, cadeau de l'Air Force.

Je suppose que je n'aurais pas dû vous raconter cette anecdote sans commencer par le commencement.

Cette maison d'où l'insurgé s'était échappé était en fait la troisième maison que nous investissions cette nuit-là. J'avais conduit le groupe d'assaut jusqu'à la première maison. Nous étions tous alignés dehors, prêts à foncer, quand notre chef de groupe prit la parole.

« Quelque chose ne colle pas », fit-il. « J'ai une drôle d'impression. »

Je relevai la tête et regardai autour de moi.

« Merde », finis-je par admettre. « Je ne vous ai pas conduit à la bonne maison. »

Nous retournâmes sur nos pas et allâmes jusqu'à la bonne maison.

Les gars se sont-ils foutus de ma gueule après cela ?

Question purement théorique.

DEUX POUR LE PRIX D'UN

Un jour, nous nous retrouvâmes en opération du côté de Sunset et d'une autre rue, laquelle débouchait d'un carrefour en T. Dauber et moi étions sur un toit, observant ce que faisaient les locaux. Dauber venait tout juste de poser son fusil pour faire une pause. Tandis que je collai à mon tour mon œil contre ma lunette, je repérai deux gars qui descendaient la rue en mobylette.

Le gars à l'arrière avait un sac à dos. Alors que je l'observais, il balança son sac dans un nid-de-poule.

Il ne distribuait pas le courrier ; il préparait un IED.

« Tu devrais voir ça », indiquai-je à Dauber, qui prit ses jumelles.

Je les laissai encore approcher d'environ 150 mètres avant de faire feu avec mon .300 Win Mag. Dauber, qui observait à travers ses jumelles, m'indiqua ensuite que l'on aurait dit une scène du film *Dumb and Dumber*. La balle traversa le premier gars avant d'aller frapper le second. La mobylette oscilla, puis s'écrasa contre un mur.

Deux gars avec une seule balle. Le contribuable en avait eu pour son argent avec ce tir.

Ce tir n'en finit pas moins de manière controversé. En raison de l'IED, l'armée dépêcha des hommes sur zone. Mais il leur fallut six heures pour arriver. Les voitures s'agglutinèrent, et il fut impossible pour moi, ou pour n'importe qui d'autre, de surveiller ce nid-de-poule pendant tout ce temps-là. Pour compliquer encore les choses, les Marines arrêtèrent sur la même route un camion-benne soupçonné d'être un camion piégé. Les embouteillages ne firent qu'empirer et, bien sûr, l'IED finit par disparaître.

Habituellement, cela n'aurait pas posé de problème. Mais, quelques jours auparavant, nous avions remarqué un comportement suspect de la part des conducteurs de mobylettes : ils roulaient devant les COP avant et après chaque attaque, visiblement pour reconnaître les lieux, puis pour rendre compte. Nous avions demandé l'autorisation de tirer sur tous les conducteurs de mobylettes. Cette autorisation nous avait été refusée.

Les juges aux armées ou quelqu'un au sein de la chaîne de commandement pensèrent sans doute que j'avais cherché à les provoquer avec mon double carton. Le JAG - le juge avocat général,

en quelque sorte la version militaire d'un procureur - vint mener l'enquête.

Heureusement pour moi, il y avait quantité de témoins qui avaient vu ce qui s'était passé. Il fallut cependant que je réponde aux questions du JAG.

Les insurgés continuèrent quant à eux à utiliser des mobylettes pour aller à la pêche au renseignement. Nous les surveillions de près, et détruisions toutes les mobylettes sur lesquelles nous pouvions tomber, mais nous ne pouvions rien faire de plus.

Peut-être que le commandement souhaitait également que nous agitions la main en souriant pendant que les insurgés nous prenaient en photo ?

Il aurait été difficile de sortir des bases et de tuer ouvertement des civils en Irak. D'une part, il y avait toujours quantité de témoins dans les parages. D'autre part, à chaque fois que je tuais quelqu'un à Ramadi, il fallait que je me tape la rédaction d'un compte-rendu de tir.

Sans rire.

Il s'agissait d'un compte-rendu différent du compte-rendu d'action, qui n'évoquait que les tirs effectués et les cibles neutralisées. L'information devait être très précise.

J'avais un petit calepin avec moi où je notais le jour, l'heure, les détails sur la personne visée, ce qu elle faisait, le calibre utilisé, le nombre de coups de feu tirés, la distance à laquelle se trouvait la cible, les noms des témoins qui avaient assisté au tir. Je consignais tout cela dans le compte-rendu de tir, ainsi que quelques informations sur les circonstances générales.

Les galonnés affirmaient que cela me permettrait d'assurer ma défense dans l'éventualité où je serais accusé d'un tir injustifié, mais je pense que cela servait surtout à couvrir les arrières de personnes bien plus haut placées dans la chaîne de commandement.

Nous tenions le compte du nombre d'insurgés que nous tuions, même au cours des pires fusillades. L'un de nos officiers avait toujours pour responsabilité d'établir son propre bilan des tirs que nous effectuions ; il relayait ensuite ces informations par radio. Il arriva à de nombreuses reprises que je doive en même temps engager

des insurgés dans ma lunette tout en communiquant au lieutenant ou à un autre officier le détail des tirs que je venais d'effectuer. Une fois, cela devint si pénible que, lorsque l'officier m'interrogea sur un de mes tirs, je lui répondis qu'il s'agissait d'un gamin qui me faisait coucou de la main. C'était ma façon à moi de lui dire : « Allez vous faire foutre. »

La paperasserie de la guerre.

Je ne suis pas certain que les comptes-rendus de tirs eussent été une formalité très répandue. J'avais commencé à en remplir uniquement lors de mon second déploiement, alors que je travaillais sur Haifa Street. Et encore, quelqu'un d'autre les remplissait pour moi.

Je suis certain qu'il s'agissait d'une procédure GVF - Gare à Vos Fesses ou, dans ce cas-là, gare aux fesses du mec d'au-dessus.

Nous faisions des massacres. À Ramadi, compte tenu du chiffre astronomique de nos cartons, les comptes-rendus devinrent obligatoires et plus élaborés. J'imagine que le chef de corps ou quelqu'un de son état-major avait vu nos chiffres et avait craint que des avocats ne viennent poser des questions sur ce qu'il se passait, et il valait mieux préparer sa défense.

Quelle formidable manière de gagner une guerre : en étant prêt à se défendre d'avoir gagné.

Quelle connerie. J'en arrivais à plaisanter en disant que toute cette paperasserie ne valait pas la peine de tuer quelqu'un. (D'un autre côté, c'est grâce à elle que je sais combien de personnes j'ai « officiellement » tuées.)

CONSCIENCE CLAIRE

Il semblait parfois que Dieu retenait les insurgés tant que je n'étais pas posté derrière mon fusil.

— Hé, réveille-toi.

J'ouvris les yeux et observai depuis ma couchette au sol.

— On change, fit Jay, mon quartier-maître. Il était resté posté pendant quatre heures derrière son fusil tandis que j'avais piqué un

roupillon.

— OK.

Je dépliai ma carcasse et avançai vers le fusil.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?, demandai-je. Chaque fois que quelqu'un prenait la relève, celui qui avait été en poste le briefait rapidement, lui décrivait ce qui s'était passé dans le quartier, etc.

— Rien, répondit Jay. Je n'ai vu personne.

— Rien du tout ?

— Non, rien du tout.

Nous échangeâmes nos places. Jay baissa sa visière de casquette sur ses yeux pour dormir un peu.

Je collai mon œil contre la lunette et commençai à scruter l'horizon. Moins de dix secondes plus tard, un insurgé apparaissait en plein centre de mon réticule avec son AK visible. Je le regardai progresser tactiquement vers une position américaine pendant quelques secondes pour m'assurer qu'il entrait bien dans le cadre de nos règles d'engagement.

Puis je l'abattis.

— Putain, je te déteste !, grommela Jay depuis sa position allongée. Il ne prit même pas la peine de relever sa visière, encore moins de se relever.

Je n'ai jamais éprouvé de doute au sujet des gens que je tuais. Les gars me charriaient souvent : *Ouais, je connais Chris. Il a collé une petite photo de pistolet sur la lentille de sa lunette. Tous ceux qu'il voit entrent ainsi dans le cadre de nos règles d'engagement.*

La vérité, c'est que mes cibles me paraissaient toujours évidentes et, bien sûr, j'avais de nombreux témoins à chaque fois que je tirais.

Compte tenu de la manière dont les choses étaient cadrées, vous ne pouviez pas courir le risque de commettre une erreur. Vous auriez été crucifié si vous n'aviez pas strictement observé les règles d'engagement.

À Fallouja, un incident avait impliqué des Marines investissant une maison. Une unité avait pénétré dans le bâtiment, enjambant plusieurs corps d'insurgés tandis qu'ils sécurisaient les pièces. Malheureusement, l'un de ces salopards couchés au sol n'était pas

mort. Après que les Marines fussent entrés dans la maison, il roula sur le côté et dégoupilla une grenade. Elle explosa, tuant et blessant plusieurs de ces Marines.

À partir de ce moment, les Marines commencèrent à tirer une balle sur tous les corps qu'ils voyaient en entrant dans une maison. Plus tard, un reporter TV filma une de ces scènes : la séquence fut rendue publique et les Marines connurent quelques soucis. L'affaire ne passa jamais en justice, à moins que les charges n'aient été abandonnées, en raison des conclusions de l'enquête initiale expliquant les circonstances de cette attitude. Pourtant, vous ne pouviez vous empêcher de tenir compte des éventuelles procédures judiciaires pesant sur ce que vous faisiez.

La pire chose qui soit arrivée à cette guerre, ce sont ces journalistes intégrés au sein des unités. La plupart des Américains ne pouvaient supporter la réalité de cette guerre, et ce que les journalistes rapportaient ne faisait rien pour nous aider.

Nos chefs voulaient avoir le soutien du public pour cette guerre. Mais, en réalité, qui s'en soucie ?

Ce que je pense, c'est que si on nous envoie faire un boulot, alors il faut nous laisser le faire. C'est la raison pour laquelle des amiraux ou des généraux existent - laissez-leur superviser le travail, plutôt qu'un membre du Congrès ventripotent, engoncé dans un fauteuil de cuir et fumant le cigare dans je ne sais quel bureau climatisé de Washington, m'expliquant quand je peux et quand je ne peux pas tirer sur quelqu'un.

Comment le saurait-il ? Il ne s'est jamais retrouvé en situation de combat.

Et si vous décidez que nous devons partir en guerre, laissez-moi faire mon travail. La guerre, c'est la guerre.

Dites-moi : voulez-vous que nous vainquions l'ennemi ? Que nous l'anéantissions ? À moins que vous nous ayez déployés pour lui servir le thé et les biscuits ?

Dites aux militaires quel résultat vous souhaitez obtenir, et vous l'obtiendrez. Mais n'essayez pas de lui dire comment faire. Toutes ces règles légiférant la légalité de tuer un combattant ennemi ne font pas que nous compliquer la tâche ; elles mettent nos vies en danger.

Les règles d'engagement sont devenues alambiquées et compliquées à ce point parce que les politiques sont intervenus dans le processus militaire. Ces règles ont été rédigées par des avocats qui souhaitaient protéger les amiraux et les généraux des politiques ; elles n'ont pas été écrites par ceux qui s'inquiètent pour les hommes déployés sur le terrain et qui se font tirer dessus.

Je ne sais pourquoi, de nombreuses personnes au pays - pas tout le monde - n'ont jamais accepté que nous soyons en guerre. Elles n'acceptent pas que la guerre puisse impliquer la mort, une mort violente la plupart du temps. De nombreuses personnes, pas seulement les politiciens, voulaient nous imposer leurs élucubrations ridicules, nous cadrer dans un comportement modèle qu'aucun être humain ne pourrait garder.

Je ne dis pas que les crimes de guerre devraient être autorisés. Je dis que les soldats devraient pouvoir combattre sans avoir les mains liées dans le dos.

Selon les règles d'engagement que j'ai observées en Irak, si quelqu'un pénètre dans ma maison aux États-Unis, tue ma femme, mes enfants, puis jette son arme, je suis censé ne PAS lui tirer dessus. Je suis censé l'interpeller.

Que feriez-vous ?

Vous pourriez argumenter que mes résultats ont prouvé que les règles d'engagement fonctionnaient. Mais je pense que j'aurais pu être bien plus efficace, et peut-être même mieux protéger mes camarades et contribuer à amener une fin plus rapide à cette guerre.

Nous avions l'impression que tous les articles de journaux que nous lisions étaient consacrés aux atrocités commises ou à l'impossibilité de ramener la paix à Ramadi.

Devinez quoi ? Nous avons tué tous les salopards et que s'est-il passé ? Les chefs tribaux irakiens ont non seulement *fini* par comprendre que nous parlions sérieusement, mais ils ont également *fini* par se rassembler entre eux, pour chasser les insurgés. Il fallut en passer par la force, par l'action violente, pour créer un environnement propice à la stabilité.

LEUCÉMIE

« Notre fille est malade. Son taux de globules blancs dans le sang est anormalement bas. »

Je resserrai ma main sur le téléphone tout en écoutant Taya parler. Ma fille était malade - infections, jaunisse… - depuis un bout de temps et son foie ne semblait plus capable de supporter la maladie. Les médecins avaient demandé de nouveaux examens et ils ne semblaient pas bons du tout. Ils ne parlaient pas de cancer ni de leucémie, mais ne réfutaient pas l'idée non plus. Ils allaient procéder à un nouvel examen afin de confirmer ou d'infirmer leurs pires craintes.

Taya essayait de paraître positive et de minimiser les problèmes. Mais je devinai au ton de sa voix que les choses étaient plus sérieuses qu'elle ne voulait bien l'admettre et, finalement, j'arrivai à lui faire dire tout ce qu'elle savait.

Je ne suis pas entièrement sûr de ce qu'elle dit, mais le mot que j'entendis fut leucémie. *Cancer*.

Ma petite fille allait mourir.

Un nuage de désespoir me submergea. Je me trouvais à des milliers de kilomètres d'elle, et je ne pouvais rien faire pour l'aider. Même si j'avais été sur place, je n'aurais pas pu la soigner.

Ma femme avait l'air terriblement seule et triste au téléphone.

Le stress du déploiement avait également commencé il me peser, et ce bien avant ce coup de (il de septembre 2006. La mort de Marc et les terribles blessures de Ryan n'avaient pas aidé. J'étais hypertendu et incapable de dormir. La nouvelle du mauvais état de santé de ma fille me fit craquer. Je n'étais plus bon à rien.

Heureusement, nous commencions déjà à ralentir le rythme en raison de la fin proche de notre déploiement. Aussitôt que je mentionnai l'état de santé de ma fille à mes supérieurs, ils entamèrent les démarches pour que je puisse rentrer au pays. Notre médecin s'occupa de la paperasserie avec la Croix-Rouge. Il remplit le formulaire indiquant que la famille d'un soldat avait besoin que le mari rentre au pays pour une urgence. Une fois ce formulaire reçu, mes supérieurs me laissèrent m'en aller.

Je faillis ne pas partir. Ramadi était dans une situation si difficile qu'il n'y avait pas beaucoup de vols au départ de la ville. Il n'y avait aucun hélicoptère, ni dans un sens, ni dans l'autre. Même les convois se faisaient encore attaquer par les insurgés. Me connaissant et sachant que je ne pouvais pas me permettre d'attendre longtemps, mes camarades organisèrent un convoi de Hummer. Ils me placèrent au centre et démarrèrent en direction de l'aéroport de TQ.

Lorsque nous arrivâmes, je faillis pleurer en rendant mon gilet pare-balles et mon M-4.

Mes copains retournaient à la guerre, et moi je rentrais à la maison. Ça faisait chier. J'avais l'impression de les laisser tomber, de fuir mes responsabilités.

C'était un dilemme - la famille et le pays, la famille et les frères d'armes - un dilemme que je n'ai jamais résolu. J'avais fait encore plus de cartons à Ramadi qu'à Fallouja. Je ne partais pas seulement en ayant réalisé le plus de tirs mortels que n'importe qui d'autre au cours de ce déploiement, mon total général faisait de moi le sniper américain le plus prolifique de toute l'histoire, pour reprendre le langage officiel.

Et pourtant je me sentais comme un dégonflé, quelqu'un qui n'en avait pas fait assez.

Chapitre 12

Des temps difficiles

À LA MAISON

J'attrapai un vol charter militaire, tout d'abord pour le Koweït, puis pour les États-Unis. Je portais des vêtements civils et, avec mes cheveux longs et ma barbe, je rencontrai quelques complications puisque personne ne comprenait pourquoi un soldat en service actif était autorisé à voyager habillé en civil.

Ce qui, quand j'y repense, était plutôt amusant.

Je débarquai de l'avion à Atlanta puis, pour continuer mon voyage, je dus passer des contrôles de sécurité. Il m'avait fallu quelques jours pour arriver jusque-là et, lorsque j'enlevai mes chaussures, je pourrais jurer qu'une bonne demi-douzaine de personnes dans la file d'attente manquèrent défaillir. Je crois n'avoir jamais passé un contrôle de sécurité aussi rapidement.

TAYA :

II ne m'avoua jamais combien les choses étaient dangereuses pour lui là-bas, mais j'en étais arrivée à un point où je me sentais capable de lire en lui. Lorsqu'il m'indiqua que ses camarades organisaient un convoi pour le déposer à l'aéroport, le ton sur lequel il s'exprima me fit craindre le pire non seulement pour eux, mais aussi pour lui. Je lui posai quelques questions et ses réponses soigneusement réfléchies me firent prendre conscience du réel danger que représentait son exfiltration.

J'avais le sentiment que plus il y aurait de gens qui prieraient pour lui, plus il aurait de chances de s'en sortir.

Aussi, je lui demandai si je pouvais proposer à ses parents de prier pour lui.

Il me répondit par l'affirmative.

Puis je lui demandai si je pouvais leur dire pourquoi, leur expliquer qu'il rentrait à la maison et que son départ serait dangereux, mais il répondit non.

Alors je rien fis rien.

Je demandai aux gens de prier, ne faisant pas allusion au danger et ne leur donnant aucun détail, les priant simplement de me faire confiance. Je savais que ce n'était pas facile pour ceux à qui je le demandais. Mais je sentais au plus profond de moi qu'il fallait que les gens prient - et en même temps je devais respecter les consignes de mon mari de ne pas tout dire. Je savais que cela ne faisait pas plaisir à tout le monde, mais mon besoin de prières était plus fort que mon envie de faire plaisir.

Lorsqu'il rentra à la maison, Chris me sembla si angoissé qu'il était indifférent à tout. Il était simplement épuisé et bouleversé.

Je me sentais triste pour tout ce qu'il avait traversé. Et je me sentais mal à l'aise à l'idée d'avoir besoin de lui. J'avais terriblement besoin de lui. Mais, en même temps, j'avais dû tellement me débrouiller sans lui que j'avais développé une capacité à me passer de lui, ou du moins à ne pas avoir besoin de lui.

J'imagine que cela n'était compréhensible pour personne, mais je ressentais toute une palette de sentiments contradictoires. Je lui en voulais terriblement de nous avoir laissés nous débrouiller seuls, les enfants et moi. J'avais voulu qu'il rentre à la maison, mais je le détestais en même temps.

J'avais accumulé des mois d'inquiétude à son sujet et de frustration à l'idée qu'il soit retourné en opération. Je voulais pouvoir compter sur lui, mais j'en étais incapable. Son team pouvait compter sur lui, des inconnus de l'armée pouvaient compter sur lui, mais les enfants et moi nous ne le pouvions pas.

Ce n'était pas sa faute. Il aurait utilisé le don d'ubiquité s'il en avait été doué, mais il ne l'avait pas. Et, quand il lui avait fallu choisir, il ne nous avait pas choisis.

Pendant tout ce temps, je continuais à l'aimer et j'essayais de le soutenir, de lui montrer mon amour de toutes les manières possibles. J'étais traversée de mille émotions à la fois.

J'éprouvais un fort ressentiment pendant tout ce déploiement. En cours de certaines de nos conversations, il remarquait parfois que quelque chose n'allait pas. Il me demandait alors de quoi il s'agissait et je bottais en touche.

S'il insistait, je répondais : « Je t'en veux d'être reparti. Mais je ne veux pas te détester et je ne veux pas que tu sois en colère. Je sais que tu pourrais te faire tuer demain et je ne veux pas que notre conversation te distraie. Je ne veux même plus en parler. »

Il était finalement de retour; *et toutes les émotions que je refoulais explosèrent en moi, en un mélange de colère et de joie.*

LA SANTÉ S'AMÉLIORE

Les médecins firent subir toutes sortes d'examens à ma petite fille. Certains d'entre eux me poussèrent vraiment à bout.

Je me rappelle notamment lorsqu'ils devaient lui faire des prises de sang, ce qui arrivait régulièrement. Ils la retournaient à l'envers et lui piquaient le pied ; la plupart du temps, elle ne saignait pas et il fallait recommencer. Elle pleurait durant toute la manipulation.

Ces jours durèrent une éternité, mais finalement les médecins comprirent qu'elle n'avait pas de leucémie. Elle avait bien une jaunisse et d'autres complications, mais ils purent résorber les infections dont elle souffrait. Elle alla bientôt mieux.

L'une des choses que je trouvais extrêmement frustrante avec elle était la manière dont elle réagissait à mon contact. Elle semblait sur le point de pleurer chaque fois que je la prenais dans mes bras. Elle voulait sa mère. Taya m'expliqua qu'elle réagissait de cette manière avec tous les hommes : à chaque fois qu'elle entendait une voix masculine, elle se mettait à pleurer.

Quelle qu'en fût la raison, cela me blessa. J'avais fait tout ce chemin, je l'aimais vraiment, et elle me repoussait.

Les choses se passèrent mieux avec mon fils, qui se souvenait de moi et avait grandi, de sorte que nous pouvions plus facilement jouer ensemble. Mais, une fois encore, les petits soucis que les parents

peuvent avoir avec leurs enfants ou entre eux étaient exacerbés par la séparation et le stress que nous avions tous subis.

Des petits riens pouvaient se révéler horripilants.

J'attendais de mon fils qu'il me regarde dans les yeux lorsque je le grondais. Taya en était ennuyée car elle avait le sentiment qu'il n'était pas habitué à ma présence ou à ma voix et que j'en demandais trop à un enfant de 2 ans. Pour ma part, j'avais un sentiment totalement inverse. J'agissais comme il le fallait avec lui. Il n'était pas réprimandé par un étranger. Il était éduqué par quelqu'un qui l'aimait. C'était une question de respect dans un sens comme dans l'autre. Je te regarde dans les yeux, tu me regardes dans les yeux - nous nous comprenons mutuellement.

Taya n'hésitait pas à dire : « Attends une minute. Tu t'es absenté combien de temps, déjà ? Et maintenant que tu es revenu, tu veux réintégrer la cellule familiale et imposer tes règles ? Eh bien non, car tu vas repartir dans un mois pour recommencer à t'entraîner. »

Nous avions tous les deux raison, selon notre point de vue. Toute la difficulté était de comprendre celui de l'autre et de vivre avec.

Je n'étais pas parfait, j'avais tort sur quelques points. Il fallait que j'apprenne à devenir un père. J'avais mon idée sur ce que devait être la paternité, mais elle n'était pas basée sur la réalité. Au fil du temps, mes idées évoluèrent.

Plus ou moins. J'attends toujours de mes enfants qu'ils me regardent dans les yeux quand je leur adresse la parole. Et réciproquement. Et Taya est d'accord là-dessus.

MIKE MONSOOR

J'étais rentré depuis environ deux semaines lorsqu'un de mes amis du DevGru me passa un coup de fil et me demanda comment ça allait.

— Rien de neuf, répondis-je.

— Qui est le gars que vous avez perdu ?, demanda-t-il.

— Pardon ?

— Je ne sais pas qui c'est, mais j'ai appris que vous aviez perdu quelqu'un d'autre.

— Putain !

Je raccrochai et commençai à passer des coups de fil à tous ceux qui étaient aux États-Unis. Je tombai enfin sur quelqu'un qui avait des informations, bien qu'il ne puisse pas encore en parler car la famille n'avait pas été prévenue. Il m'indiqua qu'il me rappellerait dans quelques heures.

Ces heures me semblèrent très longues.

J'appris enfin que Mike Monsoor, un gars de notre section sœur, avait été tué alors qu'il cherchait à sauver la vie de ses camarades à

Ramadi. Son groupe avait établi un poste d'observation dans une maison, mais un insurgé s'en était rapproché assez près pour y lancer une grenade.

Je n'étais bien sûr pas présent sur place, mais voici une description de ce qui est arrivé selon un compte-rendu d'action :

La grenade l'a frappé en pleine poitrine avant de rebondir sur le sol. Il s'est immédiatement relevé en hurlant « Grenade » pour prévenir ses camarades du danger, mais il leur était impossible d'évacuer la cache dans les délais impartis sans se faire blesser. Sans la moindre hésitation, et sans égard pour sa propre vie, il s'est jeté sur la grenade, la recouvrant de son corps pour protéger ses camarades allongés à proximité. La grenade a explosé alors qu'il était allongé dessus, le blessant mortellement.

Les actions du quartier-maître Monsoor n'auraient pas pu être plus désintéressées ou intentionnelles. Des trois SEALs présents sur le toit à cet instant, il était le seul à disposer d'une voie de repli le mettant à l'abri de l'explosion et, s'il l'avait voulu, il aurait facilement pu y échapper. Au lieu de cela, Monsoor choisit de protéger ses camarades en sacrifiant sa propre vie. Son courage et son dévouement lui permirent de sauver la vie de ses deux camarades SEALs.

Il fut décoré de la Medal of Honor à titre posthume.

De nombreux souvenirs de Mike me revinrent en mémoire lorsque j'appris sa mort. Je ne l'avais pas si bien connu que ça, car il avait intégré l'autre section, mais j'avais été présent pour son bizutage.

Je me rappelle que nous l'avions immobilisé pour pouvoir lui raser le crâne. Il n'avait pas particulièrement apprécié ; je crois avoir conservé quelques bleus de cette séance de coiffure.

Je partis en camionnette récupérer quelques gars à l'aéroport et aidai à préparer la veillée funèbre de Mike.

Les funérailles des SEALs ressemblent aux veillées funèbres irlandaises, à cette différence près qu'on y boit beaucoup plus de bière. Ce qui amène à poser une question essentielle : quelle quantité de bière faut-il pour les funérailles d'un SEAL ? Cette information est classifiée, mais je peux vous assurer qu'il en faut une quantité phénoménale.

Je me tenais dans mon uniforme bleu quand l'avion atterrit. Mon bras se plia dans un salut rigide lorsque le cercueil descendit la rampe, puis, avec les autres porteurs, nous le transportâmes lentement jusqu'au corbillard qui attendait.

Nous attirâmes l'attention des gens. Certaines personnes réalisèrent ce qui se passait et nous observèrent silencieusement, immobiles, témoignant ainsi leur respect. C'était touchant : elles honoraient l'un de leurs concitoyens bien qu'elles ne le connaissent pas. Je fus ému de ce dernier hommage envers notre camarade tombé sur le champ de bataille, de cette reconnaissance muette envers son sacrifice.

La seule chose qui indique que nous soyons des SEALs vient du Trident SEAL, l'insigne de métal qui montre que nous en sommes membres. Si nous n'avez pas cet insigne sur la poitrine, vous n'êtes qu'un de ces baltringues de la Navy.

C'est devenu une marque de respect que de le dégrafer et le frapper contre le cercueil de votre camarade à l'occasion de son enterrement. Vous lui montrez ainsi que vous ne l'oublierez jamais, qu'il restera dans votre mémoire pour le restant de vos jours.

Tandis que les gars de la section Delta s'alignaient pour frapper le cercueil de Mike de leurs Tridents, je reculai de quelques pas, tête baissée. Il se trouve que la tombe de Marc Lee se trouvait à quelques mètres seulement de celle dans laquelle Mark allait être enseveli. Je n'avais pas assisté à l'enterrement de Marc parce que j'étais alors à l'étranger, et je n'avais toujours pas eu l'occasion de lui rendre un

dernier hommage. Je trouvai aujourd'hui l'idée appropriée que de poser mon Trident sur sa tombe.

Je m'avançai en silence, posai mon insigne et dis un dernier au revoir à mon ami.

L'une des choses qui permit de supporter plus facilement ces funérailles fut que Ryan eut la permission de sortir de l'hôpital pour y assister. Ce fut formidable de le revoir, bien qu'il fût désormais aveugle.

Peu avant de perdre conscience après avoir été touché, Ryan avait encore été capable de voir. Mais, quand son cerveau s'était gorgé du sang de sa blessure, des fragments d'os ou de balle avaient sectionné ses nerfs optiques. Il n'y avait aucun espoir qu'il recouvre un jour la vue.

Lorsque je le vis, je lui demandai pourquoi il avait tenu à continuer à descendre l'escalier sur ses jambes. Cela m'avait semblé incroyablement courageux, typique venant de sa part. Ryan me répondit que nos procédures exigeaient que deux hommes au moins l'accompagnent s'il ne pouvait pas se déplacer seul. Il n'avait pas voulu dégarnir nos défenses d'un homme supplémentaire.

Je crois même qu'il avait dû penser qu'il aurait pu redescendre tout seul. Et il l'aurait sans doute fait si nous l'avions laissé faire. Il aurait peut-être même ramassé un fusil et tenté de continuer le combat.

Ryan quitta la Navy en raison de ses blessures, mais nous restâmes proches. On dit que les amitiés forgées au cours d'une guerre sont durables. La nôtre prouverait cette vérité.

BOXER SALE GUEULE

Après l'enterrement, nous nous rendîmes dans un bar pour la veillée funèbre.

Comme d'habitude, il se passait pas mal de choses dans l'un de nos lieux de prédilection nocturne, y compris une petite fête pour quelques SEALs et membres de l'UDT plus âgés qui célébraient

l'anniversaire de leur réussite aux épreuves de sélection. Parmi eux se trouvait quelqu'un que j'appellerai Sale Gueule.

Sale Gueule avait été militaire ; la plupart des gens semblaient croire qu'il avait été SEAL. Pour autant que je le sache, il avait servi durant la guerre du Vietnam, mais il n'avait jamais été déployé.

Alors que j'étais assis avec Ryan, je lui indiquai que Sale Gueule conversait avec certains de ses camarades.

— J'aimerais vraiment le rencontrer, me confia Ryan.

— Bien sûr.

Je me levai, allai voir Sale Gueule et me présentai.

— M. Sale Gueule, je suis avec un jeune SEAL qui revient d'Irak. Il a été blessé, mais il aimerait vraiment faire votre connaissance.

Eh bien, Sale Gueule m'envoya plus ou moins chier. Pourtant, Ryan persista à vouloir le rencontrer, aussi je l'amenai à ses côtés. Sale Gueule fit mine de ne pas vouloir être dérangé.

Bien, c'est noté.

Nous retournâmes nous asseoir de notre côté du bar et bûmes quelques verres de plus. Pendant ce temps-là, Sale Gueule pérorait sur la guerre et sur tout et n'importe quoi qui pouvait y avoir trait. Le président Bush était un connard. Nous n'étions en guerre que parce que Bush avait voulu impressionner son père. Nous ne faisions pas ce qu'il fallait, à part massacrer hommes, femmes et enfants.

Et j'en passe. Sale Gueule affirma haïr l'Amérique, raison pour laquelle il s'était installé en Basse-Californie, au Mexique. Le 11-Septembre n'était qu'un complot.

Et j'en passe encore.

Les gars commençaient à s'énerver. Finalement, je me levai et tentai de le raisonner.

— Nous sommes en train de pleurer un ami, lui indiquai-je. Vous ne pourriez pas baisser le ton ? Vous détendre un peu ?

— Vous méritiez d'en perdre quelques-uns, répondit-il.

Il se redressa comme s'il s'apprêtait à me foutre sur la gueule.

J'avais exceptionnellement réussi à garder la tête froide jusque-là.

— Écoutez, continuai-je. Pourquoi ne pas prendre nos distances et que chacun retourne à ses affaires ?

Cette fois, Sale Gueule se leva, puis il frappa.

Garder la tête froide et rester calme ne vaut qu'un temps. Je l'allongeai d'un coup de poing.

Les tables volèrent. Une bagarre éclata. Sale Gueule se retrouva au sol.

Je fichai le camp.

Vite.

Je n'en ai aucune certitude, mais la rumeur prétend qu'il se présenta à la cérémonie d'anniversaire avec un œil au beurre noir.

Se battre est une constante lorsque vous êtes un SEAL. J'ai participé à quelques bonnes bagarres.

En avril 2007, nous nous retrouvâmes dans le Tennessee. Nous atterrîmes dans une ville où venait de se dérouler une rencontre mêlant arts martiaux et lutte organisée par l'Ultimate Fighting Championship. Par la plus grande des coïncidences, nous finîmes la soirée dans un bar où trois combattants célébraient leurs premières victoires sur le ring. Nous ne cherchions pas les problèmes ; en fait, je me trouvais dans un coin calme avec un copain, sans grand-monde autour de nous.

Pour je ne sais quelle raison, trois ou quatre gars s'approchèrent et bousculèrent mon copain. Des paroles furent échangées. Quelles qu'elles fussent, elles ne plurent pas aux aspirants combattants de l'UFC, aussi ils voulurent lui faire la peau.

Bien sûr, il n'était pas question que je laisse mon ami se battre seul. J'entrai dans le bal. À nous deux, nous leur mîmes une raclée.

Cette fois-là, je ne suivis pas le conseil du chef Primo. En fait, je m'acharnais toujours sur l'un des combattants lorsque les videurs vinrent nous séparer. Les flics arrivèrent à leur tour et m'arrêtèrent. Je fus inculpé pour violence avec armes : mes poings. (Mon ami avait réussi à s'éclipser par la porte de derrière. Je ne lui en veux pas : il avait suivi la seconde règle concernant les bagarres du chef Primo.)

Je fus libéré sous caution le lendemain. Je trouvai un avocat et travaillai avec lui pour négocier avec le juge. Le procureur accepta

d'abandonner les charges, mais pour donner un soupçon de légalité à cet abandon, il fallut que je me présente devant Madame le juge.

« M. Kyle », lança-t-elle d'une voix traînante d'officier ministériel, « ce n'est pas parce que vous avez été entraîné à tuer qu'il faut faire vos preuves dans ma ville. Partez et ne revenez plus. »

C'est ce que je fis, et je ne revins jamais.

Cette petite mésaventure me valut quelques problèmes à la maison. Quoi qu'il puisse se passer au cours de mes entraînements, je passais toujours un coup de fil à Taya avant d'aller me coucher. Mais cette fois, ayant passé la nuit en cellule de dégrisement, j'en avais été incapable.

Il faut savoir que je n'avais droit qu'à un coup de fil, et Taya n'aurait pas pu me faire sortir de cellule, aussi j'en avais fait bon usage.

Cela n'aurait peut-être pas posé un tel problème si je n'avais pas été censé rentrer à la maison pour l'anniversaire de l'un de nos enfants. En raison de la procédure de jugement, j'avais dû prolonger mon séjour en ville.

— Où es-tu ?, me demanda Taya lorsque je pus enfin la joindre.

— J'ai été arrêté.

— OK, aboya-t-elle. Peu importe.

Je ne pourrais pas dire que je lui en voulais d'être furieuse. Je ne m'étais pas conduit de manière très responsable. Mais compte tenu de la situation que nous traversions, cela faisait une source d'irritation de plus parmi toutes celles que nous avions ; notre relation prenait une mauvaise pente.

TAYA :

Je n'étais pas tombée amoureuse d'un fichu Navy SEAL.

J'étais tombée amoureuse de Chris.

Être un SEAL est peut-être cool et tout ce que Ton veut, mais ce n'était pas ce que j'aimais en lui.

Si j'avais su à quoi m'attendre, ç'aurait été différent.

Mais il est impossible de savoir à quoi s'attendre. Personne ne le peut. Pas vraiment, pas dans la vraie vie. Et tous les SEALs

n'enchaînent pas non plus les déploiements les uns après les autres.

Plus le temps passait, plus il prenait sou travail à cœur.

D'une certaine manière, il n'avait pas besoin de moi comme famille, il avait ses copains.

Peu à peu, je réalisais que je n'étais pas ce qu'il y avait de plus important dans sa vie. Il connaissait les mots pour me rassurer, mais il ne les pensait pas vraiment.

DES BAGARRES ET ENCORE DES BAGARRES

Je ne suis en aucun cas un dur à cuire, ni même un guerrier d'élite, mais j'ai dû m'adapter aux circonstances. Il est arrivé à plusieurs reprises que je préfère me faire défoncer la gueule plutôt qu'avoir l'air d'un lâche devant mes amis.

J'ai également fait quelques rencontres inopinées avec des lutteurs professionnels. J'aime à penser que je me suis bien comporté face à eux.

Alors que je servais encore au sein de ma toute première section, tout le team SFAL partit pour Fort Irwin, à San Bernardino, dans le désert du Mojave. Après nos séances d'entraînement, nous allâmes en ville et y dénichâmes un bar baptisé La Librairie. À cette époque, un célèbre pratiquant d'arts martiaux donnait des cours en ville.

A l'intérieur du bar, quelques policiers et des pompiers qui avaient fini leur service avaient organisé une petite fête. Quelques-unes de leurs amies s'intéressèrent à nous. Évidemment, les gars du coin eurent un accès de jalousie et déclenchèrent les hostilités.

Ce qui démontrait un manque de jugement de leur part puisque nous devions être une bonne centaine dans ce bar. Une centaine de SEALs est une force à ne pas sous-estimer, et nous ne nous sous-estimâmes pas ce soir-là. Tous les videurs étaient censés être des amis du célèbre expert en arts martiaux, des gens qu'il formait et ses protégés. Cela ne les aida pas. Le prof d'art martial vint lui-même dans le bar, et nous lui mîmes une raclée ainsi qu'à deux de ses amis. Puis nous sortîmes et renversâmes quelques voitures.

Les flics intervinrent. Ils arrêtèrent 25 d'entre nous.

Vous avez sans doute entendu parler du « Captain's Mast » : c'est là que l'officier commandant prend connaissance de ce que vous avez fait et répond par une sanction non judiciaire s'il pense qu'elle est motivée. Cela peut aller d'un « Tss, tss, ne recommencez plus » à une destitution de grade ou même une « garde à vue », ce qui correspond plus ou moins à ce que vous pouvez imaginer.

Des audiences similaires existent, mais tenues par des officiers d'un grade intérieur à celui de l'officier commandant. Dans notre cas, nous dûmes aller voir l'officier adjoint et l'écouter tandis qu'il nous expliquait d'une manière très imagée combien nous étions stupides. En même temps, il nous lut toutes les charges qui pesaient contre nous, tous les dégâts que nous avions provoqués - j'ai oublié combien de personnes nous avions blessées et quel montant de dommages nous avions infligé, mais lire toute la liste lui prit du temps. Il finit par nous dire à quel point il avait honte.

« Bien », conclut-il une fois son sermon terminé. « Faites en sorte que ça ne recommence jamais. Maintenant, foutez le camp d'ici. »

Nous partîmes, dûment réprimandés, nos oreilles vibrant du son de ses paroles pendant… cinq secondes au moins.

Mais l'histoire ne s'achève pas là.

Les gars du Team 5 entendirent parler de nos démêlés et décidèrent de faire un tour dans ce bar pour voir si l'histoire se répéterait.

Elle se répéta.

Ils remportèrent la victoire, mais d'après ce que j'ai compris, la lutte fut plus difficile. Le résultat ne fut pas aussi flagrant.

Le Team 7 devait s'entraîner dans le même coin. Il flottait alors comme un parfum de compétition. Le seul problème, c'est que les gens qui vivaient là savaient eux aussi que les choses tournaient à la compétition. Ils s'y étaient préparés.

Les gars du Team 7 se firent défoncer.

À partir de là, la ville fut interdite aux SEALs.

Vous pourriez croire qu'il est difficile de se saouler dans un bar du Koweït, puisqu'on n'y trouve pas vraiment de bars où l'on peut acheter de l'alcool. Mais il se trouve que nous avions déniché un

restaurant où nous aimions prendre nos repas et où il était possible d'introduire de l'alcool en douce.

Nous nous y trouvions un soir et nous commencions à être légèrement éméchés. Certains des locaux s'insurgèrent ; nous nous disputâmes et tout cela finit en bagarre. Quatre d'entre nous, dont moi, fûmes arrêtés par la police et conduits en prison.

Nos autres camarades se rendirent au poste de police et demandèrent notre libération.

« Pas question », répondirent les policiers. « Ils vont passer en jugement. »

Ils exprimèrent leur position encore plus clairement en braquant leurs armes de service sur mes camarades.

Si je peux vous donner un conseil, c'est de ne jamais braquer une arme sur un SEAL à moins que vous ne comptiez en faire usage. Les gars de la section rentrèrent à la base, prirent *leurs* armes et revinrent lourdement équipés. Les Koweïtis se rangèrent à leurs arguments et nous libérèrent.

Je fus également arrêté à Steamboat Springs, dans le Colorado, mais je pense que les circonstances de cette arrestation jouent plutôt en ma faveur. J'étais assis au bar lorsqu'une serveuse passa à côté de moi avec un demi de bière. Un gars assis à une table à côté recula sa chaise sans savoir qu'elle se trouvait derrière et la bouscula, se faisant éclabousser par un peu de bière au passage.

Il se leva et la gifla.

Je m'interposai et défendis l'honneur de cette femme comme je savais le faire. Cela me valut d'être arrêté. Ces ploucs sont de sacrés costauds dès lors qu'il s'agit de se battre avec une femme.

Les charges furent abandonnées, comme pour les fois précédentes.

LE SHÉRIF DE RAMADI

L'offensive sur Ramadi sera finalement considérée comme une étape importante et cruciale de cette guerre, l'un des événements clés qui permirent à l'Irak de sortir du chaos. Pour cette raison, les

soldats qui y avaient participé attirèrent l'attention sur eux. Et une part de cette attention fut consacrée à notre team.

Ainsi que je l'ai expliqué, je ne pense pas que les SEALs devraient être connus du public. Nous n'avons pas besoin de publicité. Nous sommes tous des professionnels silencieux ; plus nous sommes discrets, mieux nous pouvons faire notre travail.

Malheureusement, cela ne correspond pas au monde dans lequel nous vivons. S'il en avait été autrement, je n'aurais pas jugé utile d'écrire ce livre.

Laissez-moi affirmer une bonne fois pour toutes que les succès que nous avons remportés à Ramadi et dans tout l'Irak doivent aussi être portés au crédit de l'armée de terre et des Marines qui ont combattu, et pas seulement à celui des SEALs. Les choses sont équilibrées entre ces différentes forces. C'est vrai, les SEALs ont fait du bon travail et ont payé le prix du sang. Mais, comme nous l'avons répété aux officiers et aux engagés de l'armée de terre et des Marines auprès desquels nous avons combattu, nous ne valons pas mieux qu'eux en termes de courage ou de valeur sur le terrain.

Cependant, dans le monde moderne, les gens veulent en savoir plus sur les SEALs. Après que nous lûmes rentrés de déploiement, le commandement nous réunit pour un briefing afin que nous puissions expliquer à un célèbre auteur et ancien SEAL la manière dont la bataille s'était déroulée. L'auteur n'était autre que Dick Couch.

Ce qu'il y a de drôle, c'est qu'il commença la réunion en parlant plutôt qu'en écoutant.

Non, en fait, il ne parla pas. Il arriva et nous fit la leçon sur notre caractère borné.

J'ai beaucoup de respect pour la carrière de M. Couch au cours de la guerre du Vietnam, lorsqu'il servit au sein d'une unité UDT, puis au sein du SEAL. Mais plusieurs choses qu'il nous dit ce jour-là ne me firent guère plaisir.

Il se leva et commença à nous expliquer que nous faisions les choses à l'envers. Il nous indiqua que nous aurions mieux fait de chercher à gagner les cœurs et les esprits plutôt que tuer les gens.

« Les SEALs devraient être plus orientés FS », souligna-t-il, faisant référence (j'imagine) à l'une des missions traditionnelles des forces spéciales qui consiste à entraîner les forces locales.

La dernière fois que j'ai vérifiée, j'ai constaté qu'il était toujours dans les attributions des forces spéciales de tirer sur ceux qui leur tiraient dessus, mais peut-être ce point était-il hors sujet.

Je restai assis là, à fulminer. Tous les gars du team étaient aussi furieux que moi, même s'ils gardaient la bouche fermée. Couch demanda finalement si nous avions des questions.

Je levai la main.

Je fis quelques remarques désobligeantes sur ce que je pensais que nous pourrions faire pour le pays, puis je redevins sérieux.

« Les Irakiens ne sont venus négocier la paix qu'après que nous ayons tué suffisamment de ces salopards », affirmai-je.

Je pense avoir prononcé quelques autres phrases colorées tandis que je rappelais ce qui s'était réellement passé là-bas. Nous eûmes quelques échanges verbaux avant qu'un de mes supérieurs ne m'ordonne de quitter la pièce. J'obéis avec plaisir.

Mon chef de corps et mon officier commandant exprimèrent ensuite leur colère à mon égard, mais ils ne pouvaient pas y faire grand-chose. Ils savaient que j'avais raison.

Plus tard, M. Couch voulut m'interviewer. Je n'y étais pas favorable. Le commandement voulait que je réponde à ses questions. Même mon chef me prit à part pour me convaincre.

Alors, je m'exécutai. Oui, non.

Après m'avoir interviewé, il m'envoya une transcription que je corrigeai. Malgré cela, même la distance de mon tir le plus long est mal rapportée dans son livre, *The Sheriff of Ramadi*.

En toute honnêteté, son livre n'est pas aussi négatif que son discours aurait pu le faire craindre. Peut-être que quelques-uns de mes camarades SEAL eurent une bonne influence sur lui.

Vous savez comment nous avons remporté la bataille de Ramadi ?

Nous avons investi la ville et nous avons tué tous les salopards que nous pouvions y trouver.

Lorsque nous avions commencé ce travail, les bons Irakiens (ou potentiellement bons) ne craignaient pas les États-Unis ; ils craignaient les terroristes. Les États-Unis affirmaient : « Nous rendrons ce monde meilleur pour vous. »

Les terroristes affirmaient quant à eux : « Nous vous trancherons la gorge. »

De qui auriez-vous eu peur ? Qui auriez-vous écouté ?

Quand nous entrâmes dans Ramadi, nous assurâmes aux terroristes : « Nous *vous* trancherons la gorge. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous éliminer. »

Cela ne nous permit pas seulement d'être pris au sérieux par les terroristes, mais de l'être par tout le monde. Nous leur prouvâmes que nous étions une force avec laquelle compter.

C'est alors que le Grand Réveil se produisit, non pas parce que nous avions baisé les pieds des Irakiens, mais parce que nous leur avions botté le cul.

Les chefs tribaux comprirent que nous étions des durs et qu'ils feraient mieux de se réunir, de travailler ensemble et d'arrêter de servir la soupe aux insurgés. C'est notre force qui fit pencher la bataille en notre faveur. Nous éliminâmes les salopards et obligeâmes les chefs à s'asseoir à la table des négociations.

C'est ainsi que fonctionne le monde.

CHIRURGIE DU GENOU

Je m'étais blessé aux genoux à Fallouja lorsque le mur s'était écroulé sur moi. Des infiltrations de cortisone m'avaient soulagé dans un premier temps, mais la douleur n'arrêtait pas de revenir en empirant.

Les médecins m'avaient prévenu qu'il faudrait que je subisse une opération, mais cela m'obligeait à m'absenter et à rater la guerre.

Aussi, je n'avais cessé de reporter. J'avais pris l'habitude d'aller voir le médecin, de me faire faire une infiltration, puis de retourner au boulot. Les délais entre deux infiltrations étaient devenus de plus en plus courts. Ils étaient passés à deux mois, puis à un.

J’avais tenu le coup à Ramadi, mais tout juste. Mes genoux avaient commencé à se bloquer et j’avais du mal à descendre les escaliers. Je n’avais plus le choix et, peu après mon retour en 2007, je passai sur le billard.

Les chirurgiens coupèrent mes tendons afin de soulager la pression et de permettre à mes rotules de se remettre en place. Il leur fallut également les poncer car elles avaient développé des rainures. Ils injectèrent une matière synthétique et poncèrent les ménisques. Au passage, ils réparèrent un déchirement du ligament croisé antérieur.

J’étais comme une voiture de course, bénéficiant d’une remise à neuf dans le paddock.

Lorsqu’ils eurent fini, ils m’envoyèrent voir Jason, un kinésithérapeute qui s’était spécialisé dans le travail avec les SEALs. Il avait tout d’abord travaillé pour l’équipe des Pittsburgh Pirates, puis pour celle des San Diego Chargers. Après le 11-Septembre, il avait choisi de se consacrer à son pays. Pour ce faire, il avait rejoint l’armée - et subi en même temps une forte baisse de salaire.

Je ne savais pas tout cela la première fois que nous nous rencontrâmes. Tout ce que je voulais savoir, c’était combien de temps durerait la rééducation.

Il me regarda d’un air pensif.

« Pour ce type d’opération, les civils ont besoin d’un an », fit-il enfin. « Les joueurs de football, c’est plutôt huit mois. Pour les SEALs, c’est difficile à dire. Vous détestez rester les bras croisés et vous ferez tout ce que vous pouvez pour en finir au plus vite. »

Il me dit finalement qu’il pensait que le processus prendrait six mois. Il m’en fallut cinq. Mais tout au long de cette période, je crus que j’en crèverais avant de terminer.

Jason m’installa dans un appareil qui devait plier ma jambe. Tous les jours, je devais aller le plus loin possible. Je ruisselais de sueur tandis que la machine me tordait le genou. Je parvins finalement à 90 degrés.

— C’est formidable, me dit-il. Maintenant, continuez.

— Plus ?

— Plus !

Il avait aussi un appareil qui m'envoyait des décharges électriques via un réseau d'électrodes. Selon le muscle sur lequel elles étaient placées, je devais plier ou relever les orteils. Ça n'a pas l'air de grand-chose, mais c'est incontestablement un type de torture qui devrait être interdite par la Convention de Genève, y compris lorsqu'elle est utilisée contre des SEALs.

Bien évidemment, Jason ne cessait d'augmenter le voltage.

Mais le pire de tout cela était aussi le plus simple : l'exercice. Il fallait que je m'exerce toujours plus. Je me rappelle avoir appelé Taya à plusieurs reprises pour lui dire que j'étais certain de dégobiller ou de crever avant la fin de la journée. Elle semblait éprouver de la compassion mais, maintenant que j'y pense, je me demande si elle et Jason n'étaient pas de mèche.

Il y eut des périodes au cours desquelles Jason me fit faire des quantités astronomiques d'exercices abdominaux.

« Vous ignorez donc que ce sont mes genoux qui ont été opérés ? », lui demandai-je un jour alors que j'avais atteint mes limites.

Il se contenta de rire. Il avait peut-être une multitude d'explications scientifiques sur la manière dont tout notre corps dépendait des muscles abdominaux, mais je pense pour ma part qu'il aimait tout simplement m'en faire baver sur le tapis de gym. Je jurerais même avoir entendu un jour des claquements de fouet chaque fois que je commençais à me relâcher.

J'ai toujours cru que je n'avais jamais été aussi en forme qu'à l'issue de ma formation BUD/S. Mais j'étais dans une forme encore meilleure après ces cinq mois passés avec lui. Non seulement mes genoux étaient réparés, mais tout mon corps était en parfaite condition. Lorsque je retrouvai les gars de la section, ils me demandèrent si je n'avais pas été dopé aux stéroïdes.

DES TEMPS DIFFICILES

J'avais poussé mon corps aussi loin que possible avant de passer sur le billard, mais ce qui était désormais en train de se dégrader

était plus important encore que mes genoux : il s'agissait de mon mariage.

Nous en étions à l'étape la plus difficile de toute une série d'étapes chaotiques. Nous éprouvions beaucoup de rancœur l'un envers l'autre. De manière ironique, nous ne nous engueulions jamais, mais il y avait toujours beaucoup de tension entre nous. Chacun d'entre nous faisait le minimum pour prétendre qu'il faisait des efforts - et sous-entendre que l'autre n'en faisait pas.

Après plusieurs années passées en zone de guerre, séparé de mon épouse, je pense que j'avais oublié ce que pouvait signifier être amoureux, et les responsabilités qui vont avec, comme faire preuve d'une écoute sincère et partager. Cet oubli de ma part m'avait permis de prendre mes distances. Au même moment, une ancienne petite amie reprit contact avec moi. Elle appela tout d'abord à la maison, et Taya me transmit le message en partant du principe que je n'étais pas le genre de gars à aller voir ailleurs.

Cela me fit tout d'abord sourire, puis la curiosité prit le dessus. Bientôt, mon ancienne copine et moi échangions coups de fil et textos.

Taya se dit qu'il y avait quelque chose. Une nuit, je revins à la maison et elle me demanda de m'asseoir avant de me confier tout ce qu'elle avait sur le cœur, très calmement, très rationnellement - en tout cas aussi rationnellement que vous pouviez le faire dans ce genre de situation.

« Nous devons nous faire mutuellement confiance », dit-elle à un moment. « Et compte tenu de la direction que nous sommes en train de prendre, ça ne fonctionnera plus longtemps. Vraiment plus longtemps. »

Nous eûmes une discussion sincère au sujet de tout cela. Je crois que nous nous mîmes tous deux à pleurer. Je sais que je le fis. J'aimais ma femme. Je ne voulais pas la quitter. Divorcer ne m'intéressait pas.

Je sais : cela peut sembler de la foutaise. Un putain de SEAL qui parle d'amour ?

Je préférerais me faire étrangler une centaine de fois plutôt que de l'avouer en public, plutôt que de l'écrire là et que tout le monde le

sache.

Mais c'était la réalité. Si je veux être honnête avec moi-même, je dois l'écrire.

Nous établîmes quelques règles que nous nous engageâmes à respecter. Et nous allâmes voir un conseiller conjugal.

TAYA :

Les choses en étaient arrivées au point où j'avais l'impression de me trouver dans un tunnel sans fin. Nous ne nous disputions pas seulement au sujet des enfants. Nous n'étions tout simplement plus liés l'un à l'autre. Je pouvais voir qu'il s'était mentalement éloigné de notre mariage, et de nous.

Je me rappelle en avoir parlé à une amie qui en avait pas mal bavé. Je lui vidai mon sac.

Elle me répondit : « Voilà ce que tu dois faire. Tu dois tout lui dire. Tu dois lui dire que tu l'aimes, que tu veux qu'il reste, mais que s'il veut partir, il est libre de le faire. »

Je suivis son conseil. Ce fut une conversation difficile, très difficile.

Mais je savais plusieurs choses au fond de mon cœur.

Tout d'abord, je savais que j'aimais Chris. Secundo, et c'était très important pour moi, je savais qu'il était un bon père.

Je l'avais vu avec notre fils et notre fille. Il avait le sens de la discipline et du respect, et en même temps il savait si bien jouer avec eux qu'ils avaient tous mal au ventre à la fin à force d'avoir ri. Ces deux convictions me firent comprendre qu'il fallait que je sauve mon mariage.

De mon point de vue, je n'avais pas été une épouse parfaite non plus. Oui, je l'aimais, sincèrement, mais je m'étais parfois comportée comme une garce. Je l'avais éloigné de moi.

Il fallait donc que nous voulions tous les deux sauvegarder notre mariage et que nous fassions en sorte d'y arriver.

J'aimerais pouvoir dire que les choses se sont tout de suite arrangées à partir de ce moment-là. Mais la vie ne se déroule pas vraiment comme cela. Nous avons encore beaucoup parlé. J'ai

commencé à faire plus attention à mon mariage, à faire plus attention à mes responsabilités au sein de ma famille.

Un point sur lequel nous n'étions pas entièrement d'accord concernait mon engagement et la manière dont il cadrait avec la vision familiale à long terme. Mon contrat prendrait fin dans environ deux ans ; nous avions déjà commencé à en parler.

Taya me signifia clairement que notre famille avait besoin d'un père. Mon fils grandissait rapidement. Les garçons ont besoin d'une figure masculine forte dans leur vie ; j'étais en total accord avec cela.

Mais je me sentais également redevable envers mon pays. J'avais été entraîné à tuer, et j'y réussissais très bien. J'avais le sentiment de devoir protéger mes camarades SEALs et mes concitoyens.

Et j'aimais le faire. Beaucoup.

Mais…

Je n'arrêtais pas de peser le pour et le contre. Il s'agissait d'une décision très difficile.

Incroyablement difficile.

En final, je décidai que Taya avait raison : d'autres que moi pouvaient prendre ma relève pour défendre le pays ; personne en revanche ne pourrait me remplacer au sein de ma famille. Et j'avais déjà consacré beaucoup de ma vie à mon pays.

Je lui dis que je ne me réengagerais pas lorsque le moment viendrait.

Je me demande encore parfois si j'ai pris la bonne décision. Dans mon esprit, aussi longtemps que je suis apte physiquement et qu'il y a une guerre, mon pays a besoin de moi. Pourquoi permettrais-je d'envoyer quelqu'un d'autre à ma place ? Une partie de moi avait l'impression que j'étais un lâche.

Servir au sein des teams consiste à servir le bien commun. En tant que civil, je ne sers que mon propre bien. Être SEAL ne se résumait plus seulement à ce que je faisais, mais à ce que j'étais.

UN QUATRIÈME DÉPLOIEMENT

Si les choses avaient fonctionné selon la procédure « normale », j'aurais eu le temps de prendre une longue permission et d'être affecté sur terre après mon second déploiement. Pour une raison ou pour une autre, ça ne s'était pas déroulé comme ça.

Le team m'avait promis que je bénéficierais d'une permission après ce nouveau déploiement. Mais le chef de la force opérationnelle décida que je partirais pour un quatrième déploiement.

J'aimais la guerre et j'aimais mon boulot, mais je trouvais agaçant que la Navy ne puisse pas respecter sa parole. Avec tout le stress qui régnait à la maison, une affectation me permettant de rester près de chez moi aurait été la bienvenue. J'allai donc voir le chef afin de discuter avec lui de ce qui pourrait être fait.

« On m'avait promis un poste à terre », indiquai-je au major.

Il m'envoya balader.

« Il faut s'adapter aux besoins de la Navy », répondit-il, « et c'est là que la Navy a besoin de vous. »

J'étais si furieux contre lui que je lui lançai ma canette de soda au visage. Heureusement pour moi, certains de mes hommes étaient entrés dans son bureau avec moi et ils m'évacuèrent prestement.

Le major décida d'ignorer mon accès de colère.

J'avais toujours une tension élevée.

Les médecins la mirent sur le compte du café et de la chique. Selon eux, ma tension était aussi élevée que si j'avais bu dix tasses de café juste avant de me la faire prendre. Je buvais du café, mais pas tant que ça. Ils me conseillèrent vivement d'arrêter d'en boire et d'arrêter le tabac à mâcher.

Bien sûr, je ne les contredis pas. Je ne voulais pas me faire renvoyer du SEAL ou emprunter une route qui conduirait à la décharge médicale. Je suppose, a posteriori, que certains pourraient me demander pourquoi je n'ai pas choisi de le faire, mais cela m'aurait semblé être quelque chose de lâche. Je ne m'en serais jamais senti le droit.

Finalement, le fait d'être à nouveau programmé pour un déploiement me convenait. J'aimais toujours la guerre.

SECTION DELTA

Normalement, quand vous rentrez chez vous, des gars quittent la section. Des officiers sont mutés. Souvent, c'est le second maître qui part et le quartier-maître qui devient chef, tandis qu'un autre prend sa place. En dehors de cela, il n'y a pas de grands bouleversements. Dans notre cas, les gars de la section avaient l'habitude de travailler ensemble depuis des années.

Jusqu'à ce jour.

Afin de partager l'expérience au sein du team, le commandant décida de dissoudre les sections Charlie et Cadillac. Je fus affecté à Delta, en qualité de second maître d'une section qui se trouvait être celle de l'un de mes instructeurs BUD/S.

Nous sélectionnâmes notre personnel, affectâmes les postes et envoyâmes certains hommes en formation. Maintenant que j'étais second maître, non seulement j'avais plus de paperasserie à gérer, mais je ne pouvais plus être en tête d'un groupe d'assaut.

Ce fut difficile à encaisser.

Je dus mettre le holà lorsqu'ils parlèrent de me reprendre mon fusil de sniper. J'étais toujours sniper, quel que pût être mon véritable rôle au sein de la section.

En dehors de sélectionner les hommes de tête pour mes groupes d'assaut, l'une de mes décisions les plus difficiles consista à choisir un responsable effraction. Le responsable effraction gère, entre autres choses, la charge explosive qui permettra de lancer l'assaut, puis il l'installe et la fait détoner. Une fois la section en position, c'est lui qui s'occupe de tout. Le sort de la section repose entre ses mains.

Il existe de nombreuses autres fonctions ou formations importantes que je n'ai pas encore mentionnées, mais qui méritent l'attention. Parmi elles figure la fonction de JTAC (Joint Terminal Attack Controller) : le JTAC est la personne qui pourra demander un appui feu. C'est une fonction populaire au sein des teams. Tout d'abord, le boulot est assez amusant : vous regardez les choses se faire exploser. Ensuite, vous êtes souvent requis pour des missions spéciales, donc vous voyez beaucoup d'action.

La transmission et la navigation ne sont pas forcément les responsabilités les plus demandées, mais ce sont des tâches nécessaires. La formation ASO était la moins prisée de toutes. Il s'agit du renseignement. Les gars ont horreur de ça. Ils ont intégré les SEALs pour défoncer des portes, pas pour recueillir des renseignements. Pourtant, tout le monde doit y apporter sa contribution.

Bien sûr, il y en a aussi qui aiment sauter des avions, ou nager au milieu des requins.

Des fous.

L'éparpillement des talents était peut-être bénéfique au team en général, mais en tant que second maître j'avais à cœur de récupérer les meilleurs éléments au sein de la section Delta.

Le major en charge du personnel avait préparé les affectations à l'aide d'une grande charte organisationnelle installée sur un tableau magnétique. Un après-midi, alors qu'il s'était absenté de son bureau, j'entrai en douce et modifiai son organigramme. Soudain, tous ceux qui avaient compté au sein de Charlie se retrouvaient affectés à Delta.

Mes modifications avaient sans doute été un peu extrêmes, car dès qu'il fut de retour dans son bureau, mes oreilles sifflèrent plus que d'habitude.

« N'entrez *jamais* dans mon bureau quand je n'y suis pas », m'indiqua-t-il lorsque je me rendis à sa convocation. « Ne touchez *plus jamais* mon tableau, plus jamais. »

En vérité, j'y retournai.

Cette fois, j'en fis un minimum, me contenant de réaffecter Dauber dans ma section. J'avais besoin d'un bon sniper et d'un bon infirmier. Cette fois-ci, le major ne se rendit compte de rien, ou du moins ne changea rien.

J'avais déjà préparé ma réponse au cas où. « Je l'ai fait pour le bien de la Navy. »

Ou, en tout cas, pour le bien de la section Delta.

Toujours en rééducation pour mes genoux, je manquai plusieurs entraînements au cours des mois qui suivirent la formation de la

section. Mais je ne quittais pas les gars des yeux, les observant chaque fois que je le pouvais. J'allais notamment traîner en boitillant du côté des cours consacrés à la guerre terrestre, pour surveiller les petits nouveaux. Je voulais savoir avec qui j'irais à la guerre.

J'avais retrouvé ma forme depuis peu lorsque je fus impliqué dans deux bagarres, celle qui avait eu lieu dans le Tennessee, dont j'ai parlé plus tôt et pour laquelle j'avais été arrêté, mais également dans une autre, à proximité de Fort Campbell, où, comme l'explique mon fils, « un monsieur a décidé de se casser le visage contre le poing de mon papa ».

Ce « monsieur » me cassa également la main au passage.

Mon chef de section était furieux.

« Tu t'absentes pour une opération au genou, on te récupère, tu te fais arrêter, et maintenant tu te casses la main ? C'est quoi, ces conneries ? »

Peut-être a-t-il également proféré quelques obscénités. Pendant un bon moment.

En y repensant, j'ai l'impression de m'être retrouvé dans pas mal de bagarres au cours de cette période d'entraînement. Dans mon esprit, ce n'était en tout cas jamais ma faute - dans ce dernier exemple, j'étais en train de partir quand la petite amie du « monsieur » a essayé de provoquer l'un de mes amis, un SEAL. Ce qui est aussi bête dans la vraie vie que ça peut apparaître sur cette page.

Mais l'un dans l'autre, cela se produisait souvent. Ce n'était pas une bonne chose, c'était peut-être même inquiétant. Malheureusement, je ne m'en rendais pas compte.

DANS LE COLTARD

Il y a un addendum au sujet de l'histoire du « monsieur » et de ma main cassée.

L'entraînement avait lieu dans une ville de garnison. Je savais pertinemment que je m'étais cassé la main en frappant, mais il était hors de question que j'aille me faire soigner à l'hôpital de la base ; si je le faisais, ils réaliseraient (a) que j'étais saoul et (b) que je m'étais

bagarré, et la police militaire me tomberait sur le paletot. Rien ne pouvait faire plus plaisir à un prévôt que de mettre un SEAL au trou.

Aussi, j'attendis le lendemain. Dégrisé, je me présentai à l'hôpital en expliquant que je m'étais brisé la main en tapant contre un mur pendant l'entraînement. (Théoriquement faisable, même si improbable.)

Alors que je me faisais soigner, je vis un jeune à l'hôpital qui semblait avoir la mâchoire cassée.

Peu de temps après, des prévôts vinrent me voir et m'interroger.

— Cette personne prétend que vous lui avez cassé la mâchoire, m'indiqua l'un des prévôts.

— De quoi parle-t-il ?, fis-je en roulant des yeux. Je viens de rentrer d'un entraînement. Je me suis cassé la main. Demandez aux gars des forces spéciales, nous étions ensemble.

Comme par coïncidence, tous les videurs du bar en question étaient des anciens des forces spéciales de l'armée de terre ; ils confirmeraient sans doute ma version s'il fallait en arriver là.

Je n'en eus pas besoin.

« C'est bien ce que nous pensions », firent les prévôts. Ils retournèrent voir le jeune soldat et lui passèrent un savon pour avoir menti et leur avoir fait perdre leur temps.

Que cela lui serve de leçon pour être entré dans une bagarre déclenchée par sa copine.

Je retournai sur la côte ouest avec la main cassée. Les gars se moquèrent de ma faible constitution. Mais cette blessure n'était pas si amusante que ça, car les médecins étaient incapables de déterminer s'il fallait m'opérer ou non. L'un de mes doigts s'était déplacé dans ma main, pas exactement là où il aurait fallu qu'il soit.

À San Diego, un médecin jugea qu'il devait être possible de le soigner en tirant dessus et en le replaçant dans sa cavité articulaire.

Je lui dis de tenter le coup.

— Vous voulez des antidouleurs ?, demanda-t-il.

— Non, répondis-je.

Ils avaient fait la même chose à l'hôpital de l'armée de terre, et ça n'avait pas été très douloureux.

Les médecins de la Navy tirent peut-être plus fort. Tout ce que je sais, c'est que je me retrouvai allongé sur une table en salle de soins. Je m'étais évanoui et pissé dessus à cause de la douleur.

Mais au moins, cela avait fonctionné et je n'avais plus besoin d'être opéré.

Et, pour information, j'ai changé ma manière de me battre de façon à préserver ma main la plus faible.

BON POUR LE DÉPART

Je dus porter un plâtre pendant quelques semaines, mais peu à peu je me laissai happer par les événements. Le rythme s'accélérait alors que l'heure du déploiement approchait. Il n'y avait qu'une seule note négative : nous serions déployés dans une province de l'ouest de l'Irak. D'après ce que j'avais entendu dire, il ne s'y passait rien. Nous essayâmes d'obtenir l'Afghanistan, mais le commandement s'y opposa.

Cela ne nous convenait pas trop, à moi en tout cas. Si je devais retourner à la guerre, je voulais que ce soit au cœur de l'action, pas à me tourner les pouces (cassés) au milieu du désert. Quand vous êtes un SEAL, vous ne voulez pas bayer aux corneilles, vous voulez vous rendre là où il y a de l'action.

Et pourtant, ça n'en était pas moins agréable de retourner en guerre. J'étais rentré complètement épuisé, aussi bien physiquement qu'émotionnellement. Mais j'avais rechargé mes batteries et j'étais prêt à y retourner.

J'étais de nouveau prêt à tuer des salopards.

Chapitre 13

Mortalité

AVEUGLE

Tous les chiens de Sadr City semblaient aboyer de concert.

Je balayai l'obscurité à travers mes optiques de vision nocturne, les muscles tendus tandis que nous progressions à pied dans l'une des rues les plus traîtresses de la ville. Nous dépassâmes un alignement de ce qui aurait pu constituer des immeubles d'habitation dans une ville normale mais, ici, il ne s'agissait que de taudis infestés de rats. Il était minuit passé en ce mois d'avril 2008 et, contre toute logique mais pour obéir à nos ordres, nous avancions vers le cœur du dispositif insurgé.

Comme de nombreux autres bâtiments ocre sombre, celui vers lequel nous nous dirigions disposait d'un portail de fer en guise d'entrée. Nous nous alignâmes pour donner l'assaut. Quelqu'un apparut alors à la porte principale, derrière le portail d'accès, et nous interpella en arabe.

Notre interprète s'avança et lui ordonna d'ouvrir le portail.

L'homme à l'intérieur répondit qu'il n'avait pas la clé.

L'un des SEALs lui ordonna d'aller la chercher. L'homme disparut en s'engouffrant dans les escaliers.

Merde !

Allons-y, criai-je.

Nous nous élançâmes et commençâmes à sécuriser le bâtiment. Les deux premiers étages étaient vides.

J'avalai l'escalier menant au troisième étage et avançai vers la porte d'une pièce qui donnait sur la rue, puis m'appuyai contre le

mur tandis que mes camarades arrivaient à leur tour. Alors que je m'apprêtais à faire un pas, la pièce explosa.

Par miracle, je ne fus pas blessé même si je ressentis l'effet de souffle.

« Quel est le connard qui a balancé une grenade ? », hurlai-je.

Personne. Et la pièce elle-même était vide. Quelqu'un avait simplement tiré au RPG dans la chambre.

Une fusillade s'ensuivit. Nous nous regroupâmes. L'Irakien qui se trouvait dans la maison avait visiblement pris le large et prévenu les insurgés qui étaient dans les parages. Pire encore, les murs de la maison se révélaient plutôt fragiles et incapables de supporter la puissance des roquettes qu'on nous tirait dessus de l'extérieur. Si nous restions fixés sur place, nous mourrions.

Dehors ! Tout de suite !

Le dernier de mes hommes venait à peine de quitter la maison quand toute la rue trembla sous le coup d'une puissante explosion : les insurgés venaient de faire détoner un IED un peu plus bas. L'effet de souffle fut si important qu'il renversa plusieurs d'entre nous. Les oreilles sifflantes, nous courûmes nous réfugier dans une maison proche. Mais, alors que nous nous préparions à l'investir, l'enfer se déchaîna. Nous fûmes pris pour cible de toutes les directions possibles, y compris d'au-dessus.

Une balle s'écrasa dans mon casque. La nuit devint noire. J'étais aveugle.

C'était ma première nuit à Sadr City, et tout semblait laisser penser que ce serait également la dernière.

PLEIN OUEST

Jusque-là, les choses s'étaient plutôt déroulées calmement pour ce quatrième déploiement en Irak, avec même un soupçon d'ennui.

La section Delta était arrivée grosso modo un mois plus tôt à Al-Qa'im, à l'ouest de l'Irak, à proximité de la frontière syrienne. Nos ordres de mission étaient censés inclure des patrouilles en profondeur dans le désert, mais nous avions passé notre temps à

construire un camp de base avec l'aide de quelques Seabees. Il n'y avait non seulement aucune action, mais les Marines qui géraient la base étaient en train de la fermer, ce qui signifiait que nous devrions partir peu après avoir fini de nous installer. Je n'avais aucune idée de la logique qu'il y avait derrière tout cela.

Le moral était au plus bas lorsque mon chef décida de risquer sa vie un matin tôt ; je veux dire par là qu'il entra dans ma chambre et me réveilla en me secouant l'épaule.

— Qu'est-ce qui se passe ?, hurlai-je en me redressant.

— Cool, fit mon chef. Tu dois t'habiller et venir avec moi.

— Je viens juste de me coucher.

— Tu regretterais de ne pas être venu. Ils sont en train de monter une force opérationnelle pour Bagdad.

Une force opérationnelle ? *Parfait !*

C'était un peu comme dans le film *Un jour sans fin,* mais dans le bon sens. La dernière fois que ça m'était arrivé, je me trouvais à Bagdad en partance pour l'ouest. Maintenant, je me trouvais à l'ouest en partance pour Bagdad.

Pour quelle raison, je n'en savais rien.

À en croire le chef, j'avais été choisi pour intégrer la force opérationnelle parce que j'étais second maître, mais surtout en raison de mes compétences de sniper. Ils essayaient de rameuter des snipers de tout le pays en prévision d'une opération à venir, mais il n'avait aucun détail sur ce qui se préparait. Il ne savait même pas si je partais sur un théâtre urbain ou rural.

Putain, pensai-je, *on va aller en Iran.*

Ce n'était un secret pour personne que l'Iran armait et entraînait les insurgés, et parfois même participait aux attaques contre les troupes occidentales. Une rumeur circulait selon laquelle une force allait être constituée afin de stopper les infiltrations à la frontière.

Je partis en convoi jusqu'à Al-Assad, la grande base aérienne de la province d'Al-Anbar, où nos galonnés étaient cantonnés. Je découvris alors que nous ne partions pas pour la frontière, mais pour un endroit bien pire : Sadr City.

Située dans les faubourgs de Bagdad, Sadr City était devenue une véritable fosse à serpents depuis la dernière fois que j'avais été dans le pays. Deux millions de chiites y vivaient. L'imam farouchement antiaméricain Moqtada Al-Sadr avait soigneusement constitué sa milice, l'armée du Mahdi (connue en arabe sous le nom de Jaish Al-Mahdi). D'autres insurgés opéraient dans la région, mais l'armée du Mahdi était de loin la force la plus puissante et la plus redoutable.

Bénéficiant de l'aide clandestine de l'Iran, les insurgés avaient amassé des armes et commencé à lancer des attaques au mortier ou à la roquette dans la Zone verte de Bagdad. Le coin était un nid de vipères. Comme à Fallouja ou à Ramadi, les insurgés étaient divisés en plusieurs factions et possédaient différents niveaux d'expertise. Les gens ici étaient surtout chiites, alors que nos précédents combats avaient surtout impliqué des sunnites. En dehors de cela, cet endroit infernal m'était très familier.

Ça ne me posait pas de problème.

Notre commandement rassembla des snipers, des JTAC, des officiers et des chefs originaires des Teams 3 et 8 afin de constituer une force opérationnelle dédiée. Nous nous retrouvâmes à une trentaine. D'une certaine manière, nous constituions une équipe de première ligue, avec certains des meilleurs gars du pays. Et la force était très orientée snipers, car l'idée était d'appliquer certaines des recettes que nous avions utilisées à Fallouja, à Ramadi et ailleurs.

Beaucoup d'entre nous étaient talentueux, mais comme nous provenions d'unités différentes, nous avions besoin de passer un peu de temps ensemble pour nous habituer aux uns et aux autres. Des petites différences dans la manière dont les personnels opéraient sur la côte ouest ou la côte est pouvaient dégénérer en de gros problèmes au cours d'une fusillade. Nous avions également de nombreuses décisions à prendre, comme former les groupes d'assaut ou désigner les hommes de tête.

L'armée avait décidé d'établir une zone tampon afin de repousser les insurgés suffisamment loin pour que leurs roquettes ne puissent plus s'abattre sur la Zone verte. Un élément clé de cette stratégie consistait à ériger un mur dans Sadr City - en gros, un énorme mur en béton appelé « T-Wall » qui prendrait place au milieu d'une artère principale sur un quart de sa longueur pour s'enfoncer jusqu'au cœur

des taudis. Notre travail consistait à protéger ceux qui construiraient ce mur - et à descendre autant de salopards que possible dans la foulée.

Ceux qui construisaient le mur avaient un travail incroyablement dangereux. Une grue venait prendre une des sections du mur à l'arrière d'un camion avant de la déposer à la verticale. Une fois qu'elle était en place, un soldat devait grimper sur la section de béton pour la libérer du crochet de la grue.

Sous le feu, généralement. Et il ne s'agissait pas seulement de tirs de foire : les insurgés utilisaient toutes les armes qu'ils avaient sous la main, depuis les AK jusqu'aux RPG. Ces gars de l'armée avaient de sacrées couilles.

Une unité des forces spéciales opérait déjà à Sadr City et elle nous refila quelques tuyaux. Il nous fallut environ une semaine pour tout mettre au point et décider de la manière de gérer l'affaire. Quand tout fut réglé, nous fûmes déposés sur une FOB (Forward Operating Base), une base avancée de l'armée.

C'est à ce moment-là que le chef de la force opérationnelle prit une décision stupide. Nous reçûmes pour ordre de pénétrer de nuit et à pied dans Sadr City. Quelques uns d entre nous affirmèrent que cela n'avait aucun sens : l'endroit pullulait de gens qui voulaient nous tuer et, à pied, nous ferions des cibles faciles.

Mais le commandant pensait que ce serait malin de se positionner au milieu de la nuit. Infiltrez-vous en douceur, et vous n'aurez aucun problème.

C'est donc ce que nous fîmes.

TOUCHÉ DANS LE DOS

Il avait tort.

Et maintenant je me retrouvais touché à la tête et aveugle. Du sang coulait sur mon visage. Je portai la main à mon crâne. Je fus surpris - ma tête était toujours là, mais elle était également intacte. Je savais pourtant que j'avais été touché.

Je ne sais trop comment, je réalisai que mon casque - dont je n'avais pas fermé la jugulaire - avait été poussé en arrière. Je le remis droit. Soudain, je recouvrai la vue. Une balle avait frappé mon casque mais, par une chance incroyable, elle avait ricoché sur mon dispositif de vision nocturne, culbutant mon casque sans me blesser. En le remettant en place, j'avais replacé la vision nocturne devant mes yeux et j'avais recouvré la vue. Je n'avais pas été aveuglé, mais, dans la confusion du moment, je n'avais pas compris ce qui m'était arrivé.

Quelques secondes plus tard, je fus touché dans le dos par un gros calibre. La balle me fit m'écrouler au sol. Heureusement, elle se fracassa contre l'une des plaques de mon gilet pare-balles et, même si elle l'avait traversée, la blessure n'avait rien de fatal.

Elle me laissa pourtant étourdi. Parallèlement, nous nous retrouvâmes encerclés. Nous nous interpellâmes les uns les autres et organisâmes notre repli vers une place de marché devant laquelle nous étions passés un peu plus tôt. Nous commençâmes à riposter et à nous extraire.

Les bâtiments autour de nous semblaient sortis tout droit des pires scènes du film *La Chute du Faucon noir*. Ils donnaient l'impression que tous les insurgés, peut-être même tous les occupants de ces taudis, voulaient faire le coup de feu sur ces imbéciles d'Américains qui s'étaient bêtement aventurés dans Sadr City.

Nous ne pûmes nous replier dans le bâtiment voulu. Nous appelâmes une QRF (Quick Response Force), une force de réaction rapide, en gros, la cavalerie. Nous avions besoin de renforts et d'une voie de repli - SOS en lettres majuscules.

Un groupe de Stryker de l'armée de terre vint à la rescousse. Les Stryker, des transports de personnels puissamment armés, firent feu avec tout ce qu'ils avaient. Ils disposaient d'un nombre de cibles incalculable - jusqu'à une centaine d'insurgés alignés sur les toits des bâtiments environnants, qui essayaient de nous cribler de balles. Lorsque ces derniers virent les Stryker approcher, ils changèrent de cibles et essayèrent de se payer les blindés, mais ils ne faisaient pas le poids. Cela commençait à ressembler à un jeu vidéo : les insurgés tombaient des toits les uns après les autres.

« Putain, merci ! », gueulai-je lorsque les véhicules atteignirent notre position. J'aurais juré qu'une sonnerie de clairon retentissait quelque part en arrière-plan.

Ils abaissèrent les rampes et nous nous ruâmes à l'intérieur.

— Vous avez vu combien il y avait de connards sur les toits ?, demanda l'un des hommes d'équipage tandis que le blindé fonçait pour rentrer sur base.

— Négatif, répondis-je, j'étais trop occupé à tirer.

— Il y en avait partout!, fit le gamin, encore sous le coup de l'émotion. On les fiinguait les uns après les autres, mais ça ne changeait rien. On tirait sans s'arrêter. On pensait que vous étiez baisés.

Nous avions été au moins deux à le penser.

Cette nuit fut terrifiante. C'est à ce moment-là que je réalisai que je n'étais pas un surhomme. Je pouvais mourir.

À plusieurs reprises, je m'étais dit : *Je vais mourir*.

Mais je n'étais jamais mort. Ce genre de pensée me troublait un moment, puis elle finissait par se diluer.

Je recommençais à nouveau à penser qu'ils ne pouvaient pas me tuer. Ils ne peuvent pas nous tuer. Nous sommes increvables.

J'ai un ange gardien et je suis un SEAL et j'ai de la chance et je ne sais quoi encore, mais *je ne peux pas mourir*.

Puis, soudain, en moins de deux minutes, je m'étais fait plomber à deux reprises.

Putain, *mes jours sont comptés*.

LA CONSTRUCTION DU MUR

Nous étions heureux et reconnaissants d'avoir été secourus. Nous avions également le sentiment d'être de vraies billes.

Une infiltration dans Sadr City n'était pas près de fonctionner, et le commandement aurait dû s'en douter. Les salopards sauraient toujours où nous nous trouverions. Il fallait donc faire avec.

Deux jours après avoir pris notre branlée, nous revînmes, cette fois à bord de Stryker. Nous nous emparâmes d'un endroit connu sous le nom d'« usine à bananes ». Il s'agissait d'un bâtiment de quatre ou cinq étages rempli de cageots de fruits et de matériels industriels, la plupart détériorés par les pillards passés par là. Je ne sais pas exactement ce que cela avait à voir avec des bananes ou ce que les Irakiens y avaient fait ; tout ce que je savais, c'est qu'il s'agissait d'une bonne planque pour des snipers.

Cherchant à avoir une meilleure protection que celle dont j'aurais bénéficié sur le toit, j'optai pour le troisième étage. Vers 9 heures du matin, je réalisai que le nombre de piétons dans la rue commençait à diminuer. C'était toujours un bon indicateur de combat - les piétons repéraient quelqu'un et faisaient demi-tour pour ne pas finir dans sa ligne de mire.

Quelques minutes plus tard, la rue étant désormais déserte, un Irakien sortit d'un bâtiment à moitié détruit. Il était armé d'une AK-47. Lorsqu'il atteignit la rue, il se baissa, scrutant l'horizon en direction de nos ingénieurs qui travaillaient plus bas dans la rue, essayant visiblement de choisir une cible. Aussitôt que je fus persuadé de ses intentions, je visai le centre de sa masse corporelle et tirai.

Il se trouvait à une quarantaine de mètres. Il s'écroula, mort.

Une heure plus tard, un autre gars sortit la tête de derrière un mur situé dans une autre partie de la rue. Il jeta un coup d'œil dans la direction du T-Wall, puis recula.

Cela aurait pu sembler un geste innocent aux yeux de n'importe qui - et ça ne rentrait certainement pas dans les critères de nos règles d'engagement - mais je savais y regarder à deux fois. Cela faisait des années que je voyais des insurgés agir de cette manière. Ils passaient la tête, jetaient un coup d'œil, puis disparaissaient. Je les avais surnommés « les coucous » - ils faisaient coucou pour savoir si quelqu'un les observait. Je suis certain qu'ils savaient qu'ils ne se feraient pas tirer dessus pour avoir jeté un coup d'œil.

Je le savais également. Mais je savais aussi qu'avec un peu de patience, le gars en question ou celui pour lequel il travaillait ne manquerait pas de se montrer à nouveau. Bien évidemment, le gars réapparut quelques minutes plus tard.

Il avait un RPG dans les mains. Il s'agenouilla rapidement et visa sa cible.

Je le tuai avant qu'il ait pu tirer.

Mon travail se transforma alors en un jeu de patience. Le RPG était trop précieux pour que les insurgés l'abandonnent. Tôt ou tard, je savais que quelqu'un essaierait de le récupérer.

J'observais. L'attente sembla durer une éternité. Finalement, une silhouette apparut et ramassa le RPG.

C'était un gamin. Un enfant.

Je l'avais dans ma ligne de mire, mais je ne tirai pas. Je n'allais pas tuer un enfant, innocent ou non. Je devais attendre que le salopard qui l'avait envoyé dans la rue se montre à son tour.

DE NOMBREUSES CIBLES

Je finis par abattre sept insurgés ce jour-là, et beaucoup plus le jour suivant. Nous nous trouvions dans un environnement riche en cibles.

En raison de la disposition des rues et du nombre d'insurgés, la plupart des tirs se faisaient à courte distance - nombreux furent ceux que je fis à moins de 200 mètres. Ma plus longue distance de tir à cette époque fut de seulement 800 mètres ; la moyenne était de 400 mètres.

La ville autour de nous était schizophrène. Vous aviez des citoyens ordinaires qui vaquaient à leurs occupations, vendaient leurs marchandises, allaient au marché... Et puis vous aviez des gars armés qui essayaient de s'infiltrer le long des rues pour attaquer les soldats qui érigeaient le mur. Après avoir commencé à engager les insurgés, nous devenions nous-mêmes la cible de leurs tirs. Tout le monde savait alors où nous nous trouvions et les salopards surgissaient de leurs trous pour essayer de nous abattre.

J'en arrivai au point où je tuais tant de gars que je devais marquer des pauses pour laisser les autres faire quelques cartons. Je leur attribuais les meilleurs emplacements dans les bâtiments que nous investissions. Même ainsi, j'avais de nombreuses opportunités de tir.

Un jour, nous investîmes une maison et, après avoir laissé mes gars choisir leurs emplacements, je me rendis compte qu'il n'y avait plus de fenêtre de laquelle je pourrais tirer. Je pris donc une masse et perçai un trou dans le mur. Il me fallut un moment avant d'y parvenir.

Lorsque je m'installai finalement en position, je disposais d'une vue sur environ 300 mètres. Alors que je me postais derrière mon fusil, trois insurgés débouchèrent dans la rue sur ma droite, à une quinzaine de mètres.

Je les tuai tous les trois. Je roulai sur le côté et lançai à un officier qui était venu voir : « Tu veux essayer ? »

Au bout de quelques jours, nous réalisâmes que les attaques se concentraient désormais sur les périodes au cours desquelles la construction du mur atteignait un carrefour. C'était logique : les insurgés souhaitaient attaquer depuis un endroit dont ils pourraient facilement s'enfuir.

Nous apprîmes à surveiller les rues latérales. Puis nous matraquâmes ces gars dès qu'ils se montraient.

Fallouja était un sale coin. Ramadi était pire. Sadr City était le pire de tous. Les opérations de surveillance duraient deux ou trois jours. Nous repartions pour une journée de repos, rechargions nos batteries, puis retournions sur le terrain. C'était à chaque fois un combat dos au mur.

Les insurgés n'utilisaient pas que des AK au cours des combats. Nous nous faisions taper à la roquette tous les jours. Nous répondions en demandant un appui aérien, des Hellfire ou ce qu'il y avait en stock.

Le dispositif de surveillance aérienne avait été grandement amélioré au cours des années passées et les Américains savaient faire bon usage des Predator ou des autres moyens aériens. Mais, en ce qui nous concernait, les salopards se baladaient en plein air et étaient faciles à repérer. Et ils étaient nombreux.

À un moment, le gouvernement irakien protesta contre le fait que nous tuions des innocents. C'était bien sûr un gros mensonge. À chaque fois qu'une fusillade se calmait, le renseignement militaire

interceptait les communications des téléphones mobiles des insurgés qui rendaient compte.

« Ils ont tué Untel et Untel », révéla l'une de ces écoutes. « Nous avons besoin de mortiers et de snipers… Ils ont tué 15 d'entre nous aujourd'hui. »

Nous n'avions compté que 13 cartons lors de cette bataille - j'imagine que nous pouvions désormais retirer deux personnes de la colonne « probable » pour les ranger dans la catégorie « confirmé ».

RÉCUPÉRER MON FLINGUE

Comme toujours, des périodes d'angoisse intense se mêlèrent à des événements bizarres ou cocasses.

Un jour, à l'issue d'une opération, je me ruais vers un Bradley avec le reste des gars. Alors que j'atteignais le chenillé, je me rendis compte que j'avais oublié mon fusil de sniper derrière moi - je l'avais laissé dans une des pièces, et j'avais oublié de le récupérer quand nous avions donné le départ.

Ouais, je sais, c'est stupide.

Bien sûr, je fis demi-tour. LT, l'un de mes officiers, croisa mon chemin.

— Hé, il faut qu'on y retourne, fis-je. J'ai oublié mon fusil dans la maison.

— OK, on y va, répondit LT avant de m'emboîter le pas.

Nous retournâmes à la maison au pas de course. Pendant ce temps, les insurgés avaient continué à se rapprocher - si près que nous pouvions les entendre. Nous traversâmes la cour, persuadés que nous allions leur tomber dessus.

Heureusement, il n'y avait personne. J'attrapai mon fusil et nous repartîmes à fond de train en direction du Bradley, deux secondes avant qu'une attaque à la grenade ne soit lancée. À peine la rampe refermée, l'explosion retentit.

— C'était quoi, ce bordel ?, interrogea l'officier en charge du véhicule lorsqu'il démarra.

LT se contenta de sourire.

— Je t'expliquerai plus tard.

Je ne suis pas sûr qu'il le fit jamais.

LA VICTOIRE

Il fallut près d'un mois pour ériger ce mur. Lorsque l'armée en vint à bout, les insurgés commencèrent à baisser les bras.

Cela venait probablement de ce qu'ils réalisaient enfin que le mur serait achevé, qu'ils le veuillent ou non, et du fait que nous avions tué un si grand nombre d'entre eux qu'il n'en restait sans doute pas suffisamment pour monter une véritable attaque. Alors qu'il y avait eu jusqu'à 30 ou 40 insurgés armés d'AK ou de RPG pour prendre une seule équipe d'ouvriers pour cible au début des travaux, il n'y en avait plus que deux ou trois, vers la fin des opérations, susceptibles de passer à l'attaque en même temps. Ils disparurent peu à peu dans l'immensité des taudis autour de nous.

Pendant ce temps, Moqtada Al-Sadr jugea qu'il était temps pour lui de s'asseoir à la table des négociations avec le gouvernement irakien. Il déclara un cessez-le-feu et entama les pourparlers.

Qui l'aurait imaginé ?

TAYA :

Les gens me disaient toujours que je ne connaissais pas vraiment Chris ni ce qu'il faisait puisque c'était un SEAL.

Je me rappelle être allée voir un jour un conseiller financier.

Il m'indiqua qu'il connaissait quelques SEALs et que ces gars lui avaient confié que personne ne savait jamais où ils allaient.

— Mon mari est parti pour un entraînement, répondis-je. Je sais où il se trouve.

— Vous rien savez rien.

— Si, je le sais. Je viens de lui parler.

— Mais vous ne savez pas vraiment ce qu'il fait. C'est un SEAL.

— Je…

— Vous ne le saurez jamais.

— Je connais mon époux.

— Vous ne pouvez pas le connaître. Il a été entraîné à mentir.

Les gens affirmaient souvent ce genre de choses. Cela m'énervait passablement quand il s'agissait de quelqu'un que je ne connaissais pas très bien. Les gens que je connaissais respectaient le fait que, ne sachant peut-être pas tout dans les détails, je savais ce que j'avais besoin de savoir.

DANS LES VILLAGES

Les choses s'étant calmées à Sadr City, nous reçûmes une nouvelle zone comme terrain d'opération. Les insurgés et leurs artificiers en IED avaient établi des bases dans différents villages autour de Bagdad à partir desquels ils agissaient discrètement pour fournir des armes ou des hommes dans le combat contre les Américains ou les forces loyalistes irakiennes. L'armée du Mahdi s'y trouvait, et cette zone nous était interdite.

Nous avions travaillé avec des membres de la 4-10 Mountain Division au cours de la bataille de Sadr City. C'étaient des guerriers. Ils aimaient mettre les mains dans le cambouis - et ils l'avaient fait là-bas. Alors que nous allions taper les villages environnants, nous eûmes la chance de travailler à nouveau avec eux. Ils connaissaient le coin. Leurs snipers étaient excellents, et les avoir à nos côtés améliora grandement notre efficacité.

Nos boulots étaient les mêmes, mais il y avait quelques différences entre les snipers de l'armée de terre et ceux de la Navy - ne serait-ce que parce que les biffins utilisaient des spotters, ce que nous ne faisions pas dans la Navy. Leur gamme d'équipements est également moins importante que la nôtre.

Mais la plus grande différence, en tout cas au début, concernait les tactiques respectives et la manière dont nous nous déployions. Les snipers de l'armée de terre étaient plus habitués à partir en groupes de trois ou quatre hommes, ce qui signifiait qu'ils ne pouvaient pas rester longtemps dehors, en tout cas pas toute la nuit.

À l'inverse, la force opérationnelle SEAL débarquait en force et verrouillait toute une zone, de manière à chercher la bagarre et à inciter l'ennemi à venir au contact. Ce n'était pas tant une opération de surveillance qu'un défi : *Nous voilà, venez nous affronter si vous l'osez.*

Et ils le faisaient : village après village, les insurgés venaient pour essayer de nous tuer ; mais c'est nous qui les neutralisions. Généralement, nous passions la nuit dans un village, parfois plusieurs, nous y infiltrant après le crépuscule.

Dans cette zone, nous finissions par revenir plusieurs fois dans le même village, investissant généralement une maison différente à chaque fois. Nous recommencions autant de fois que nécessaire, jusqu'à ce que tous les salopards aient été tués, ou tout au moins qu'ils aient compris qu'il n'était pas très malin de vouloir nous attaquer.

C'est étonnant le nombre d'idiots qu'il nous fallait tuer avant qu'ils finissent par se rendre à l'évidence.

COUVERT DE MERDE

Il y eut des moments plus légers, mais même quelques-uns d'entre eux furent merdiques. Au sens littéral.

Notre homme de tête Johnny, était un gars formidable, mais un éclaireur terrible. Il avait d'ailleurs plutôt le comportement d'un canard que celui d'un éclaireur. S'il y avait une flaque entre l'objectif et nous, Johnny nous la faisait traverser. Plus elle était profonde, plus il était content. Il nous conduisait toujours sur les pires itinéraires.

Cela devint si ridicule que je le prévins : « Si tu recommences encore une fois, je te botte le cul et je te vire. »

Au cours de la mission suivante, il dénicha un sentier dont il était sûr qu'il était à sec et qu'il menait à un village. Pour ma part, j'éprouvai quelques doutes et je lui en fis part.

« Oh, non, non », insista-t-il. « Il n'y aura pas de problème. »

Une fois sur le terrain, nous le suivîmes à travers champs jusqu'à un sentier de boue traversé par une canalisation. Je me trouvais à l'arrière du groupe, l'un des derniers à devoir enjamber la canalisation. Alors que je reposais le pied par terre, je glissai et m'enfonçai dans la merde jusqu'au genou. La boue n'était en réalité qu'une fine couche durcie recouvrant un bassin d'eaux usées.

Cela puait encore plus que l'Irak ne puait habituellement.

« Johnny », gueulai-je, « je vais te botter le cul dès que nous serons arrivés sur l'objectif. »

Nous progressâmes jusqu'à la maison. Je me trouvais toujours à l'arrière. Nous sécurisâmes la maison et, une fois que les snipers furent en position, j'allai trouver Johnny pour lui mettre la raclée que je lui avais promise.

Mais Johnny payait déjà pour ses fautes : lorsque je le trouvai en bas des escaliers, il était sous intraveineuse et vomissait toutes ses tripes. Il était tombé, lui aussi, et était couvert de merde. Il fut malade pendant toute une journée et empesta pendant une semaine.

Tous les vêtements qu'il avait portés furent détruits, sans doute par une équipe de décontamination.

Bien fait pour lui.

Je passai entre deux et trois mois dans les villages. J'accumulai une vingtaine de tués confirmés au cours de cette période. L'action pouvait être féroce au cours de n'importe quelle opération, comme elle pouvait être calme. Il n'y avait aucun moyen de le prévoir.

La plupart des maisons que nous investissions appartenaient à des familles qui prétendaient être neutres ; je suppose que la majorité d'entre elles haïssaient les insurgés pour les troubles qu'ils provoquaient et auraient été heureuses qu'ils s'en aillent. Mais il y avait des exceptions, et nous étions véritablement frustrés quand nous ne pouvions rien y changer.

Dans l'une des maisons que nous investîmes, nous découvrîmes des uniformes de police. Nous sûmes aussitôt que le propriétaire était un moudj - les insurgés volaient des uniformes, qu'ils utilisaient pour se déguiser et lancer des attaques.

Bien sûr, le propriétaire nous raconta un paquet de mensonges, prétendant qu'il avait intégré la police à temps partiel, ce qu'il avait

mystérieusement oublié de nous dire la première fois que nous l'avions interrogé.

Nous rendîmes compte à l'armée de terre, leur donnâmes l'information et attendîmes les ordres.

Ils n'avaient aucun renseignement sur le gars. Au final, ils décidèrent que les uniformes ne prouvaient rien.

Nous reçûmes pour consigne de le relâcher. Ce que nous fîmes.

Cela nous donna matière à réfléchir au cours des mois suivants, toutes les fois où nous entendîmes parler d'attaques menées par des insurgés déguisés en policiers.

EXFILTRÉS

Une nuit, nous pénétrâmes dans un autre village et investîmes une maison bordée de grands champs, dont l'un était utilisé pour jouer au football. Nous nous installâmes sans problèmes, surveillant le village et nous préparant aux ennuis que nous pourrions rencontrer au lever du soleil.

Le rythme des opérations s'était quelque peu ralenti au cours des deux dernières semaines ; les choses semblaient se calmer, en tout cas pour nous. Je songeais déjà à revenir à l'ouest et à retrouver ma section.

Lorsque l'aube se leva, nous commençâmes à être pris sous des tirs d'AK et de RPG. La fusillade monta en puissance rapidement. Les roquettes percèrent des trous dans les murs de ciment ou de boue, puis passèrent au travers et déclenchèrent des débuts d'incendie.

Nous décidâmes qu'il était temps de partir et demandâmes à être exfiltrés.

Envoyez les RG-33 ! (Les RG-33 sont de grands véhicules à l'épreuve des balles et des IED, équipés d'une mitrailleuse en tourelle au sommet.)

Nous attendîmes, continuant à nous défendre et à baisser la tête sous les rafales ininterrompues des insurgés. Enfin, la force

d'extraction nous prévint qu'elle se trouvait à 500 mètres, de l'autre côté du terrain de football.

Ils n'avaient pas pu s'approcher plus.

Une paire de Hummer traversa le village à fond de train et apparut devant la porte de notre maison, mais ils ne pouvaient pas nous emmener tous. Ceux qui restèrent en plan commencèrent à courir vers les RG-33.

Quelqu'un balança une grenade fumigène, dans l'espoir sans doute de couvrir notre retraite. Elle nous empêcha en réalité de voir quoi que ce soit. (Ces grenades devraient être utilisées pour dissimuler vos mouvements : vous courez derrière l'écran de fumée. Mais, dans notre cas, il nous fallut courir *à travers* la fumée.) Nous quittâmes la maison au milieu de la fumée, évitant les balles et zigzaguant à travers le terrain de football.

On aurait dit une scène de film. Les balles claquaient et soulevaient des nuages de poussière dans le sol.

Le gars à côté de moi s'écroula. Je crus qu'il avait été touché. Je m'arrêtai mais, avant que j'aie pu le saisir, il se releva d'un bond - il n'avait fait que trébucher.

« Ça va ! Ça va ! », hurla-t-il.

Nous continuâmes ensemble vers les blindés, les balles sifflant toujours autour de nous. Enfin, nous arrivâmes aux camions. Je m'engouffrai à l'arrière de l'un des RG-33. Alors que je reprenais mon souffle, une balle s'encastra dans l'un des hublots latéraux à l'épreuve des balles, fissurant le verre.

Quelques jours plus tard, je repartis à l'ouest pour retrouver la section Delta. Le transfert que j'avais demandé m'avait été accordé.

Le timing était parfait. Les choses commençaient à me peser. Le stress n'avait cessé d'augmenter. Je ne me doutais pas encore que j'allais en baver encore plus, alors même que l'ardeur des combats allait diminuant.

MAÎTRE KYLE

Mes gars avaient alors quitté Al-Qa'im pour aller s'installer dans un endroit, baptisé Rawah, qui se trouvait également à l'ouest, près de la frontière syrienne. Une fois encore, ils avaient été mis à contribution pour construire des baraquements.

Par chance, j'avais évité cette corvée. Mais malheureusement, lorsque j'arrivai, il ne se passait pas grand-chose.

Je me présentai cependant à temps pour participer à une patrouille en profondeur vers la frontière, dans le désert. Nous roulâmes pendant plusieurs jours sans croiser personne, encore moins un insurgé. Nous avions reçu des informations selon lesquelles la contrebande était active dans le coin, mais soit il ne se passait réellement rien, soit les choses se déroulaient ailleurs que là où nous allions.

N'empêche qu'il faisait chaud. Près de 50 °C, alors que nous conduisions des Hummer sans air conditionné. J'avais grandi au Texas, donc je connaissais la chaleur, mais là c'était pire. Et permanent : vous ne pouviez trouver de fraîcheur nulle part. Il faisait à peine plus frais la nuit ; le thermomètre descendait peut-être à 45 °C. Ouvrir nos fenêtres signifiait courir des risques en cas d'IED, mais le pire était encore le sable qui s'engouffrait dans le véhicule et vous recouvrait.

Je choisis cependant de préférer le sable et les IED à la chaleur, et je baissai les fenêtres.

Il n'y avait que le désert à contempler en conduisant. Parfois, nous pouvions tomber sur un campement nomade ou un minuscule village.

Nous fîmes jonction avec notre section sœur, puis nous nous arrêtâmes le lendemain sur une base des Marines. Mon chef alla discuter avec les responsables, puis il ressortit et vint me trouver.

« Hé », me dit-il en souriant. « Devine quoi ? Tu viens d'être promu chef ! »

J'avais passé l'examen aux États-Unis avant d'être à nouveau déployé.

Dans la Navy, il faut habituellement passer un examen écrit pour être promu, mais j'avais eu de la chance jusque-là. J'avais été promu quartier-maître sur le terrain, au cours de mon second déploiement,

et j'avais progressé jusqu'au grade de second maître avant mon troisième déploiement grâce à un programme de promotion au mérite - sans que j'aie à passer un examen écrit pour aucun des deux.

(Dans les deux cas, j'avais fais pas mal d'heures supplémentaires au sein du Team et je m'étais forgé une certaine réputation sur le terrain. Il s'agissait alors de facteurs déterminants dans l'octroi d'un grade supérieur.)

Cela n'avait pas fonctionné ainsi pour l'examen de maître. Il avait fallu que je passe l'épreuve écrite, et je l'avais réussie de justesse.

Il faudrait que je vous explique un peu mieux ces histoires d'épreuves écrites et de promotions. Je ne suis pas allergique aux épreuves, en tout cas pas plus que n'importe qui d'autre, mais elles représentaient un fardeau supplémentaire pour les SEALs.

À l'époque, pour être promu, vous deviez passer une épreuve axée sur votre formation initiale - non pas en tant que SEAL, mais celle que vous aviez avant de devenir SEAL. Dans mon cas, cela aurait signifié être évalué dans le domaine du renseignement.

Évidemment, je ne savais plus grand-chose dans ce domaine. J'étais un SEAL, je n'étais pas un analyste du renseignement. Je n'avais aucune idée du matériel ou des procédures que les analystes pouvaient utiliser pour faire leur boulot.

Compte tenu de la précision des renseignements que nous recevions généralement, j'aurais penché pour les fléchettes, ou simplement une bonne paire de dés.

Afin d'être promu, il aurait fallu que je révise pour cette épreuve, ce qui aurait impliqué que je me rende dans une salle de lecture sécurisée, un endroit où il m'aurait été possible de compulser des documents top secret. Bien sûr, il aurait fallu que je fasse cela sur mon temps libre.

Il n'y avait aucune salle de ce genre à Fallouja ou à Ramadi, où je combattais. Et la littérature qu'on y trouvait dans les chiottes ou dans les piaules ne m'aurait pas beaucoup aidé.

(Les épreuves concernent désormais le domaine des opérations spéciales et tiennent compte de ce que les SEALs font réellement. Elles sont extrêmement précises, mais au moins elles ont désormais un rapport avec notre boulot.)

Devenir chef était autre chose. Cette épreuve concernait des matières que les SEALs devaient connaître. Pourtant, je ne la réussis que de justesse.

Cet obstacle passé, mon cas devait être maintenant débattu en conseil, puis poursuivre son parcours administratif jusqu'aux échelons supérieurs. Le conseil consistait en un aréopage de premiers maîtres et de maîtres principaux qui étudiait un dossier consignant tous mes faits et gestes passés en tant que SEAL (à l'exception des bagarres de bistrot).

Ce dossier n'était rien de plus que mon dossier militaire, et il n'avait pas été mis à jour depuis que j'avais achevé le stage BUD/S. Il ne faisait même pas mention de mes Silver Stars ou de mes médailles de bronze.

Je n'étais pas emballé à l'idée de devenir maître. J'étais heureux de mon sort. En tant que maître, il me faudrait abattre toutes sortes de travaux administratifs et prendre moins souvent part à l'action. D'un autre côté, cela signifiait aussi un plus gros salaire pour la famille et la maison, mais ce n'était pas ce à quoi je pensais.

Le chef Primo, de retour sur base aux États-Unis, faisait partie du conseil. Il était assis à côté de l'un des autres chefs lorsqu'ils commencèrent à passer mon dossier en revue.

— C'est qui, ce branleur ?, s'exclama l'autre chef quand il vit la minceur de mon dossier. Pour qui se prend-il ?

— Pourquoi n'irions-nous pas déjeuner tous les deux ?, répondit Primo.

Il acquiesça, puis revint avec une nouvelle vision des choses.

— Tu me dois un sandwich, salopard, me lança Primo lorsque je le revis ensuite. Il me raconta alors l'histoire.

Je lui dois un sandwich, et bien plus encore. La promotion me fut accordée et, pour être honnête, je dois dire qu'être chef ce n'est pas aussi mal que je le croyais.

En vérité, je ne me suis jamais trop soucié des grades. Je n'ai jamais essayé d'atteindre le plus élevé. Je n'avais pas cherché non plus à être parmi les mieux classés au lycée.

Je faisais mes devoirs dans la voiture le matin. Lorsqu'ils m'avaient élu membre de la Honor Society, j'avais fait en sorte que mes notes redescendent juste assez pour en être exclu le semestre suivant. Puis je les avais remontées pour que mes parents ne me crient pas dessus.

Peut-être que cette affaire de grade avait à voir avec le fait que je préférais commander sur le terrain plutôt qu'administrer les choses de l'arrière. Je ne voulais pas avoir à m'asseoir devant un ordinateur, à tout planifier, puis à tout expliquer. Je voulais faire ce que j'aimais faire : être sniper, partir au combat, tuer l'ennemi. Je voulais être le meilleur dans mon domaine de prédilection.

Je pense que cela ne plaît pas à tout le monde. Ils pensent naturellement que tous ceux qui sont bons doivent nécessairement avoir un grade élevé. Pour ma part, j'ai croisé pas mal de hauts gradés qui n'étaient pourtant pas assez bons pour faire leur boulot sans se laisser influencer.

ÇA COGITE TROP

« *On the road again…* »

Le lendemain, la chanson de Willie Nelson déferlait à travers les enceintes de notre Hummer tandis que nous rentrions de notre patrouille. La musique était la seule distraction que nous avions ici, en dehors des arrêts occasionnels dans les villages pour discuter avec les gens. En dehors de la vieille country que mon pote derrière le volant préférait, j'écoutais Toby Keith et Slipknot, de la country et du heavy métal qui réclamaient toute votre attention.

Je suis convaincu de l'impact psychologique de la musique. Je l'ai vu fonctionner sur le champ de bataille. Si vous partez au combat, vous avez besoin d'être à fond. Vous ne voulez pas être cinglé, mais vous voulez être galvanisé. La musique peut aider à chasser la peur. Nous écoutions Papa Roach, Dope, Drowning Pool, tout ce qui pouvait nous donner de l'énergie. (Ils tournent désormais en boucle sur ma compilation « spéciale muscu ».)

Mais aucune de ces musiques ne put me redonner la pêche lors de notre retour sur hase. Malgré la bonne nouvelle de ma promotion,

j'étais d'humeur sombre, à la fois mort d'ennui et tendu.

À la base, les choses se déroulaient très lentement. Il ne se passait rien. Et cela commençait à me peser.

Aussi longtemps que j'avais été au cœur de l'action, j'avais pu négliger l'idée que je pouvais être vulnérable ou mortel. J'étais trop occupé pour m'en inquiéter. Ou plutôt, j'avais tant d'autres pensées en tête que je ne me focalisais pas trop dessus.

Mais maintenant, je n'avais plus que cela en tête.

J'aurais eu le temps de me reposer, mais je n'y arrivais pas. Chaque fois que j'étais allongé sur mon lit, je repensais à ce que j'avais traversé, et notamment aux tirs qui m'avaient touché.

Je revivais l'impact des balles qui m'avaient frappé à chaque fois que je me couchais. Mon cœur accélérait dans ma poitrine, sans doute bien plus vite qu'il ne l'avait fait cette nuit-là à Sadr City.

Les choses semblèrent s'aggraver au cours des jours qui suivirent notre retour de patrouille frontalière. Je ne pouvais trouver le sommeil. Je me sentais nerveux. Très nerveux. Extrêmement nerveux. Et ma tension artérielle montait à nouveau en flèche, encore plus haut qu'auparavant.

J'avais le sentiment que j'allais bientôt exploser.

Physiquement, j'étais fracassé. Ces quatre longs déploiements avaient prélevé leur tribut. Mes genoux allaient mieux, mais mon dos me faisait mal, mes chevilles me faisaient souffrir, j'avais perdu l'ouïe. Mes oreilles sifflaient. Je m'étais blessé à la nuque et je m'étais cassé quelques côtes. J'avais eu les doigts et les articulations brisés. Je souffrais de myodésopsie et d'une vision diminuée de l'œil droit. Tout mon corps était douloureux, constellé d'hématomes et de contusions.

Mais c'était surtout ma tension qui m'inquiétait. Je transpirais des litres de sueur et mes mains tremblaient. Mon visage, naturellement pâle, pâlissait encore plus.

Plus j'essayais de me reposer, plus les choses empiraient. Mon corps semblait avoir commencé à vibrer et tendait à vouloir vibrer toujours plus.

Imaginez que vous grimpiez sur une gigantesque échelle au-dessus d'un fleuve, à des milliers de kilomètres de hauteur, et que vous soyez frappé par la foudre. L'électricité traverse votre corps, mais vous êtes toujours vivant. En fait, vous n'êtes pas seulement conscient de tout ce qui vous arrive, mais vous savez aussi comment réagir. Vous savez ce qu'il faut faire pour redescendre.

Et vous le faites. Vous redescendez. Mais quand vous touchez terre, l'électricité ne s'échappe plus de votre corps. Vous essayez de réagir, de trouver un moyen de décharger cette électricité, mais vous êtes incapable de trouver le putain d'interrupteur qui couperait l'alimentation.

Incapable de dormir ou de manger, j'allai finalement voir les médecins pour leur demander de m'examiner. Ils me jetèrent un coup d'œil, puis me demandèrent si je voulais prendre des médicaments.

Pas vraiment, répondis-je. Mais je les pris quand même.

Ils me suggérèrent aussi, comme il n'y avait pratiquement plus de missions et que nous n'étions plus qu'à quelques semaines du départ, de rentrer chez moi.

Ne sachant pas quoi faire d'autre, j'acceptai.

Chapitre 14

Chez moi et à la rue

JE ME DÉFILE

Je partis fin août. Comme toutes les autres fois, cela me laissa un goût d'irréalité : un jour j'étais en guerre, le lendemain je me retrouvais à la maison. J'avais eu des scrupules à partir. Je n'avais pas voulu parler de mes problèmes de tension artérielle, ou de quoi que ce soit d'autre. J'avais tout gardé pour moi.

Pour être honnête, j'avais l'impression d'abandonner mes gars, de me défiler parce que mon cœur faisait des siennes ou pour je ne sais quelle autre raison.

Rien de ce que j'ai accompli avant ne pourra me faire oublier ce sentiment que j'abandonnais mes gars derrière moi.

Je sais que ce n'est pas logique. Je sais que j'avais beaucoup fait. J'avais besoin de repos, mais je ne me sentais pas le droit d'en prendre. J'aurais voulu être plus fort qu'il ne m'était possible de l'être.

Pour couronner le tout, certains médicaments ne me convenaient pas. Pour m'aider à trouver le sommeil, un médecin de San Diego m'avait prescrit un somnifère. Celui-ci m'avait complètement assommé, au point que je me réveillai à la base sans me rappeler que j'étais repassé à la maison avant de repartir pour la base. C'est Taya qui me le dit, et je sus que j'avais conduit jusqu'à la base puisque ma voiture s'y trouvait.

À partir de ce jour-là, je ne pris plus de somnifère. Mauvais pour moi.

TAYA :

Il m'a fallu des années pour essayer de comprendre tout cela. En surface, Chris veut juste passer du bon temps. Cependant, quand les

gens ont besoin de lui - quand des

vies sont en jeu - il n'y a pas plus fiable que lui. Il a le sens des responsabilités et sait s'occuper des autres.

Je l'ai vu réagir à ses promotions ; il s'en fichait. Il ne souhaitait pas les nouvelles responsabilités qui allaient avec ce grade supérieur, même si elles signifiaient de meilleures conditions de vie pour sa famille. Et pourtant, s'il y avait un travail à faire, il était présent. Il relevait toujours les défis. Et il était préparé, car il n'avait pas cessé d'y penser.

C'était vraiment contradictoire, et je ne pense pas que beaucoup de personnes l'aient compris. Moi-même, j'avais parfois du mal à l'admettre.

PROTÉGER LES GENS

Quand je fus de retour chez moi, je me retrouvai impliqué dans des programmes scientifiques d'évaluation en situation de combat et de stress assez intéressants.

Ils utilisaient les procédés de réalité virtuelle pour déterminer l'effet qu'une bataille pouvait avoir sur votre organisme. Dans mon cas précis, ils surveillèrent ma tension artérielle, en tout cas ce fut la seule mesure qui m'intéressa vraiment. Je portais un casque et des gants électroniques de manière à être projeté dans un environnement simulé. Il s'agissait en somme d'un jeu vidéo, mais c'était assez cool.

Au cours de cette simulation, ma tension artérielle et mon rythme cardiaque débutèrent au niveau habituel. Puis, quand démarra une phase combat, elles tombèrent. Je pouvais faire tout ce que j'avais à faire, sans aucune gêne.

Aussitôt que la fusillade cessa et que le paysage fut à nouveau paisible, mon rythme cardiaque remonta en flèche.

Intéressant.

Les scientifiques et les médecins qui supervisaient l'expérience pensaient que mon entraînement reprenait le dessus au plus fort de la bataille et me permettait de me détendre, d'une certaine manière.

Ils étaient vraiment intrigués, car ils n'avaient encore jamais observé un tel phénomène.

Bien sûr, moi, je l'avais vécu quotidiennement en Irak.

Une autre simulation me fit une profonde impression. Dans celle-ci, un Marine s'effondrait en hurlant. Il avait été touché au ventre. Alors que je visionnais la scène, ma tension artérielle grimpa plus haut qu'elle ne l'avait jamais fait.

Je n'eus pas besoin d'un médecin ou d'un scientifique pour m'en expliquer la raison. Je revoyais encore ce gamin qui mourait dans mes bras à Fallouja.

Les gens me disent que j'ai sauvé des centaines et des centaines de vies. Mais il faut que je vous dise une chose : ce ne sont pas les personnes qu'on a sauvées dont on se souvient ; ce sont celles qu'on n'a pas sauvées.

Ce sont celles-là dont vous parlez. Ce sont ces visages et ces situations qui vous hantent pour toujours.

DEDANS OU DEHORS ?

Mon contrat d'engagement touchait à sa fin. La Navy essaya de me convaincre de rester en me proposant plusieurs offres : m'occuper de l'instruction, aller travailler en Angleterre, tout ce que je voulais, pour autant que je reste dans la Navy.

Bien qu'ayant assuré à Taya que je ne signerais pas de nouveau contrat, je n'étais pas encore prêt à partir.

Je voulais repartir en guerre. J'avais l'impression d'avoir été escroqué par mon dernier déploiement. Je cogitais ferme pour essayer de me décider. J'en avais parfois marre de la Navy ; à d'autres moments, j'avais envie de dire merde à ma femme et de signer à nouveau.

Nous en discutâmes beaucoup.

TAYA :

Je dis à Chris que nos deux enfants avaient besoin de lui, surtout notre Jils à ce moment-là. S'il ne devait pas rester avec nous, alors

je déménagerais près de chez mon père afin que notre fils puisse au moins grandir avec un grand-père à ses côtés.

Je ne souhaitais vraiment pas en arriver là.

Et Chris nous aimait vraiment. Il voulait réellement prendre soin de sa famille et renforcer nos liens.

Une partie du problème venait du conflit qui nous avait toujours opposés, sur les priorités : Dieu, la famille, le pays (ma version), ou Dieu, le pays, la famille (la version de Chris).

Dans mon esprit, Chris avait déjà donné beaucoup à son pays, vraiment beaucoup. Les dix années précédentes avaient été remplies par la guerre. De lourdes périodes de combat à l'étranger combinées avec les périodes d'entraînement l'avaient tenu éloigné de son foyer. Il avait eu une plus grande part de combat - et d'absence - que n'importe quel autre SEAL. Je le savais. Il était temps qu'il se consacre un peu plus à sa famille.

Mais comme toujours, je ne pouvais pas prendre la décision à sa place.

La Navy proposa de m'envoyer au Texas en qualité de recruteur. L'idée paraissait plutôt bonne, car ce travail m'aurait permis d'avoir des horaires réguliers et de rentrer à la maison le soir. Le compromis me semblait acceptable.

« Il faudra nous laisser un peu de temps pour arranger cela », m'expliqua le major avec lequel je traitais. « Ce n'est pas quelque chose que nous pouvons organiser en une nuit. »

Je donnai mon accord pour prolonger mon contrat d'un mois tandis qu'il prenait l'affaire en main.

J'attendis, et attendis encore. Aucun ordre d'affectation n'arriva.

« Ça arrive, ça arrive », dit-il. « Il faut prolonger votre contrat à nouveau. »

Je le fis.

Quelques semaines de plus s'écoulèrent - nous étions alors presque en octobre, mais les ordres ne tombaient toujours pas. Je l'appelai donc et demandai à savoir ce qui se passait.

« C'est le serpent qui se mord la queue », expliqua-t-il. « Ils veulent vous donner le poste, mais c'est un contrat de trois ans. Il ne

vous reste pas assez à faire. »

En d'autres mots, il fallait d'abord que je signe pour trois ans, après quoi ils me donneraient le poste. Mais il n'y avait aucune certitude, aucun engagement de leur part.

J'étais déjà passé par là. Je leur dis finalement merci, mais non merci : *je me barre*.

TAYA :

Il disait toujours : « Je me sens comme un dégonflé. »

Je sais qu'il a fait sa part du travail, mais c'est pourtant ce qu'il ressent. Il pense que s'il y a quelqu'un qui doit aller se battre, c'est lui. Et de nombreux autres SEAl.s pensent la même chose d'eux. Mais je pense qu'aucun d'entre eux ne lui en veut d'être parti.

LE MARIAGE DE RYAN

Ryan et moi restâmes proches après son rapatriement aux États-Unis ; en fait, notre amitié se renforça encore, ce que je n'aurais pas cru possible. Je me sentais attiré par son incroyable mental. Il s'était comporté en guerrier pendant les combats ; à présent, il en était un encore plus grand dans la vie civile. Vous ne pouviez pas oublier qu'il était aveugle, mais vous n'aviez jamais l'impression que ce handicap influait sur lui.

Il devait porter une prothèse oculaire en raison de ses blessures. Selon LT, qui l'avait accompagné pour aller les chercher, il en avait en réalité deux : l'une d'elles était un œil « ordinaire », l'autre avait un Trident SEAL doré à la place de l'iris.

SEAL un jour, SEAL *toujours*.

J'avais pas mal côtoyé Ryan avant qu'il ne soit blessé. Beaucoup de gars de ma promotion avaient le sens de l'humour tordu, mais Ryan était à part. Il pouvait vous faire tordre de rire.

Il ne changea pas après avoir été blessé. Il avait simplement un humour très noir. Un jour, une jeune fille s'approcha de lui, observa son visage et lui demanda : « Que vous est-il arrivé ? »

Il se pencha vers elle et lui répondit d'un ton très sérieux : « Il ne faut jamais courir avec des ciseaux à la main. »

Humour noir, tordu, mais un cœur d'or. Vous ne pouviez vous empêcher de l'aimer.

Nous étions tous prêts à haïr sa copine. Nous étions persuadés qu'elle le laisserait tomber après sa blessure. Mais elle resta à ses côtés. Il la demanda finalement en mariage, ce dont nous fûmes tous ravis. C'est une femme formidable.

S'il devait exister un poster pour aider les enfants à surmonter leurs handicaps, alors Ryan aurait figuré dessus. Après s'être remis de ses blessures, il alla à l'université, fut diplômé avec mention et trouva un travail. Il escalada le mont Hood, le mont Rainier et tout un paquet d'autres sommets ; il partit chasser et tua un élan avec l'aide d'un spotter et d'un fusil doté de je ne sais quelle technologie d'enfer ; il participa à un triathlon. Je me rappelle une nuit où Ryan affirma qu'il était préférable que ce soit lui qui ait été touché plutôt qu'un des autres gars. Bien sûr, il avait tout d'abord ressenti de la colère, mais il vivait maintenant en paix et profitait de la vie. Il pensait pouvoir être heureux, quoi qu'il lui arrive. Il avait raison.

Quand je pense au sentiment de patriotisme qui motive les SEALs, je pense à chaque fois à Ryan, se remettant de ses blessures dans un hôpital de Bethesda, dans le Maryland. Il était allongé, blessé depuis peu, presque mortellement, et aveugle pour le restant de ses jours, avec pour seule perspective des séances de reconstruction faciale. Vous savez ce qu'il a demandé ? Que quelqu'un le conduise en fauteuil roulant jusqu'à un drapeau et le laisse seul un moment.

Il est resté assis dans son fauteuil pendant près d'une demi-heure, le bras plié pour saluer le drapeau qui flottait dans le vent.

Un vrai patriote, voilà ce qu'est Ryan.

Un véritable guerrier, avec un cœur d'or.

Bien sûr, nous nous moquâmes tous de lui en lui disant qu'on l'avait sans doute laissé devant une benne à ordures en prétendant qu'il s'agissait d'un drapeau. Mais Ryan étant ce qu'il était, il encaissait toutes les mauvaises blagues que nous lui faisions et nous faisait tordre de rire chaque fois que nous discutions.

Lorsqu'il déménagea, nous continuâmes à nous téléphoner et à nous retrouver chaque fois que nous le pouvions. En 2010, j'appris que lui et sa femme attendaient leur premier enfant.

Les blessures qu'il avait reçues en Irak nécessitaient cependant d'autres soins. Il retourna à l'hôpital un matin ; l'après-midi même, je reçus un coup de fil de Marcus Luttrell me demandant si j'avais entendu parler de ce qui était arrivé à Ryan.

— Ouais. Je lui ai parlé hier, lui dis-je. Lui et sa femme vont avoir un enfant. C'est pas génial ?

— Il vient de mourir, m'annonça alors Marcus d'une voix blanche.

Quelque chose s'était mal passé à l'hôpital. C'était une fin tragique pour une vie héroïque. Je ne suis pas sûr que, parmi tous ceux qui l'ont connu, quelqu'un ait pu s'en remettre. Je ne pense pas que je m'en remettrai un jour.

Le bébé est une magnifique petite fille. Je suis sûr que l'esprit de son père vit en elle.

DE PUISSANTS GUERRIERS

Après la mort de son fils, Debbie, la mère de Marc Lee, devint quasiment une mère de substitution pour tous les autres membres de la section. Très courageuse, elle se dévoua pour aider ces autres guerriers à passer du champ de bataille à la paix. Elle est aujourd'hui présidente de l'association America's Mighty Warriors (www.AmericasMightyWarriors.org) et s'est beaucoup impliquée auprès des vétérans avec ce qu elle appelle « des petits actes aléatoires de générosité » inspirés par la vie de Marc et une lettre qu'il lui avait écrite avant de disparaître.

Il n'y a rien d'aléatoire avec Debbie : c'est une femme dévouée et travailleuse, aussi dévouée à sa cause que l'était Marc.

Avant de mourir, Marc avait envoyé une lettre poignante chez lui. Disponible sur le site, elle raconte une histoire émouvante au sujet de certaines choses qu'il a vues en Irak - un hôpital terrible, des gens haïssables et ignorants. Mais c'était également une lettre très positive, pleine d'espoir et nous encourageant tous à accomplir quelque chose pour les autres.

Dans mon esprit, cependant, ce qu'il a écrit à l'attention de sa famille ne correspond pas totalement au Marc que nous connaissions

tous. Il valait plus encore que cela. C'était quelqu'un de coriace doté d'un grand sens de l'humour. C'était un guerrier redoutable, et un grand ami. Il avait une foi inébranlable en Dieu et aimait sa femme de toute sa force. Le paradis est sûrement un endroit meilleur que la terre, mais nous avons perdu l'un des meilleurs d'entre nous.

CRAFT

Ce n'était déjà pas évident de décider de quitter la Navy. Mais en plus j'allais me retrouver sans boulot. Il était temps que je me préoccupe de ce que j'allais faire de ma vie.

Je disposais de plusieurs options et opportunités. J'avais évoqué avec un de mes amis dénommé Mark Spicer l'éventualité d'ouvrir une école de sniping aux États-Unis. Après vingt-cinq ans passés au sein de l'armée britannique, Mark avait pris sa retraite en qualité d'adjudant-chef. Il était l'un des meilleurs snipers de cette armée et avait servi vingt ans comme sniper ou chef de groupe sniper. Mark avait écrit trois livres sur le sujet et était reconnu comme l'un des meilleurs experts au monde sur ce sujet.

Nous avions tous les deux réalisé qu'il y avait des besoins - et qu'il y a des besoins - pour des formations militaires ou policières très spécifiques. Personne ne dispensait les formations clés en main qui pouvaient aider à préparer les personnels aux situations qu'ils rencontreraient. Compte tenu de notre expérience, nous pouvions organiser des cours sur mesure et offrir suffisamment de temps sur le champ de tir pour faire la différence.

Le problème consistait à rendre tout cela possible.

L'argent, bien sûr, était une donnée essentielle. Puis, presque par hasard, je rencontrai quelqu'un qui réalisa que cette école pourrait se révéler un bon investissement et qui avait également confiance en moi : J. Kyle Bass.

Kyle avait amassé pas mal d'argent avec ses investissements et je le rencontrai alors qu'il recherchait un garde du corps. J'imagine qu'il pensait : « Quoi de mieux qu'un SEAL ? » Mais, lorsque nous discutâmes, je lui touchai deux mots de mon projet d'école. Il fut intrigué et, au lieu de m'embaucher comme garde du corps, il me

fournit la mise de départ nécessaire. C'est ainsi que naquit Craft International.

En réalité, ce fut un peu plus compliqué que cela - nous nous sommes démenés pour faire démarrer la société, sans compter nos heures et en élaborant toutes sortes de business plans comme le font tous les entrepreneurs. Deux autres personnes nous ont rejoints Mark et moi en qualité d'associés : Bo French et Steven Young. Leur domaine de compétence tourne plutôt autour du commercial et de la gestion, mais ils s'y connaissent tous deux en armes et dans les techniques que nous enseignons. Aujourd'hui, le siège social de Craft International est basé au Texas. Nous disposons de sites d'entraînement au Texas et dans l'Arizona, et nous travaillons à l'international sur l'implémentadon de mesures de sécurité ou d'autres projets particuliers. Vous pouvez de temps en temps voir Mark sur History Channel. Il est plutôt à l'aise devant les caméras, même s'il retombe parfois dans le travers de son insupportable accent anglais. History Channel est alors assez aimable pour fournir des sous-titres. Nous n'avons pas encore besoin de sous-titres pour les cours que nous offrons chez Craft International, mais nous n'avons pas pour autant exclu cette éventualité.

Nous avons formé une équipe dont nous pensons qu'elle rassemble les meilleurs spécialistes dans tous les domaines que nous enseignons (vous trouverez plus d'informations sur www.craftintl.com).

Créer une société implique de nombreuses qualités que je ne pensais pas posséder. Cela implique également une tonne de paperasserie.

Et merde !

Cela ne me gêne pas de travailler dur, même dans un bureau. L'un des inconvénients de ce boulot, c'est que j'ai désormais une poigne de fer - force de passer du temps il pianoter sur mon clavier. Et il faut aussi que je porte un costume et une cravate de temps à autre. En dehors de cela, c'est un travail idéal. Je ne deviendrai peut-être jamais riche, mais j'aime ce que je fais.

Le logo de la société est inspiré du symbole du Punisher, avec un réticule en forme de croix de croisé calé sur l'œil droit, en l'honneur

du travail accompli par Ryan. C'est également lui qui a inspiré notre slogan.

En avril 2009, après que des pirates somaliens eurent pris d'assaut un voilier et menacé d'exécuter le capitaine, des snipers SEAL les abattirent depuis un destroyer mouillant à proximité. Un journaliste local demanda à Ryan ce qu'il en pensait.

« En dépit de ce que prétend votre mère », railla-t-il, « la violence peut résoudre les problèmes. »

Un slogan approprié pour des snipers.

DE RETOUR AU TEXAS

J'éprouvais toujours des scrupules à quitter la Navy, mais savoir que j'allais monter Craft me motivait. Lorsque l'heure sonna, j'étais impatient de commencer.

Après tout, je retournais chez moi. Étais-je pressé ? Je quittai la Navy le 4 novembre ; le 6, je foulais la poussière du Texas.

Pendant que je travaillais au lancement de Craft, ma famille resta près de San Diego afin que les enfants puissent achever leur trimestre scolaire et que Taya puisse vendre la maison. Ma femme comptait avoir fini de tout emballer d'ici à janvier afin que nous puissions être réunis au Texas.

Ils arrivèrent à Noël. Les enfants m'avaient terriblement manqué, ma femme aussi.

Je l'attirai dans une chambre chez mes parents et lui demandai : « Que dirais-tu de rentrer toute seule et de me laisser les enfants ? »

Elle fut séduite. Elle avait tant à faire, et même si elle adorait nos enfants, elle était épuisée à l'avance à l'idée de s'occuper d'eux et du déménagement en même temps.

J'adorais avoir mon fils et ma fille avec moi. Je reçus beaucoup d'aide de la part de mes parents, qui les gardaient pendant la semaine. Les vendredis après-midi, je les emmenais en week-end et nous passions trois ou quatre jours ensemble.

Les gens pensent que les pères ne sont pas forcément capables de passer du bon temps avec de jeunes enfants. Je ne pense pas que ce

soit vrai. Bon Dieu, je m'amusais autant qu'eux. Nous pouvions faire du trampoline et jouer au ballon pendant des heures. Nous allions au zoo, au parc, au cinéma... Ils me donnaient un coup de main pour le barbecue. Nous passions du très bon temps ensemble.

Bébé, ma fille avait mis pas mal de temps à s'habituer à moi. Mais, peu à peu, elle avait appris à me faire confiance et s'était habituée à m'avoir dans les pattes. Maintenant, elle ne jure plus que par son papa.

Bien sûr, elle a découvert comment le mener à la baguette dès le premier jour.

Je commençai à apprendre le tir à mon fils alors qu'il avait 2 ans, tout d'abord avec un fusil à air comprimé. Ma théorie veut que les enfants rencontrent des problèmes en raison de leur curiosité - si vous ne la satisfaisez pas, vous pouvez vous attendre à de gros soucis. Si vous les éduquez et leur enseignez les règles de sécurité alors qu'ils sont jeunes, vous évitez une bonne part des problèmes.

Mon fils a appris à respecter les armes. Je lui ai toujours dit : « Si tu veux te servir d'une arme, tu le fais avec moi. » Le tir, il n'y a rien que je préfère au monde. Il possède déjà un 22 long rifle à levier, et il tire plutôt bien avec. Il se débrouille aussi très bien au pistolet.

Ma fille est encore un peu jeune et n'a pas encore montré d'intérêt envers les armes. Je suppose que cela ne tardera pas, mais, quoi qu'il en soit, elle subira une instruction obligatoire avant de commencer à sortir avec des garçons... ce qui devrait se produire quand elle aura une trentaine d'années.

Mes deux enfants m'ont accompagné à la chasse. Ils sont encore un peu jeunes pour se concentrer sur une longue période, mais j'imagine qu'ils deviendront accros d'ici peu.

TAXA :

Chris et moi avons discuté en détail de la manière dont nous réagirions si nos enfants devaient choisir une carrière militaire. Bien sûr, nous ne souhaitions pas qu'ils puissent être blessés ou qu'il leur arrive quoi que ce soit de grave. Mais il y a beaucoup d'aspects positifs à cette carrière. Nous serions fiers d'eux, quoi qu'ils puissent décider.

Si mon fils devait envisager d'intégrer les SEALs, je lui dirais d'y réfléchir à deux fois. Je lui dirais qu'il doit être préparé.

Je pense que c'est quelque chose de très difficile pour une famille. Si vous partez faire la guerre, vous en revenez changé et vous devez également être préparé à cela. Je lui demanderais de discuter de la réalité de la guerre avec son père.

Parfois, j'ai envie de pleurer uniquement parce que je l'imagine au milieu d'un combat.

Je pense que Chris a suffisamment fait pour son pays pour que nous puissions sauter une génération. Mais quoi qu'il arrive, nous serons fiers de nos deux enfants.

M'installer au Texas m'a permis de me rapprocher de mes parents. Depuis que je suis revenu auprès d'eux, ils me font savoir qu'une partie de la carapace que je m'étais construite au cours de la guerre s'est diluée. Mon père explique que je m'étais refermé sur moi-même, que je recommence enfin à m'ouvrir, en partie du moins.

« Je ne pense pas qu'il soit possible de s'entraîner à tuer pendant des années », admet-il, « et s'attendre à que tout cela disparaisse en l'espace d'une nuit. »

AU FOND DU TROU

Compte tenu de toutes ces bonnes perspectives, vous pourriez croire que je vivais un conte de fées ou la vie idéale. Et peut-être le devrais-je.

Mais la vraie vie ne se déroule pas sur une parfaite ligne droite ; elle ne comporte pas forcément le passage « et ils vécurent heureux ». Vous devez travailler pour arriver où vous souhaitez aller.

Et ce n'est pas parce que j'avais une famille adorable et un boulot intéressant que tout était parfait. Je m'en voulais toujours d'avoir quitté les SEALs. J'en voulais toujours à ma femme de m'avoir posé ce que je ressentais comme un ultimatum.

Alors, même si la vie aurait dû être douce, j'eus l'impression de tomber au fond d'un puits sans fin pendant les mois qui suivirent mon départ de l'armée.

Je commençai à boire, à enfiler les bières. Je pense que je traversais une dépression, m'apitoyant sur mon sort. Bientôt, après les bières, je passai aux alcools forts, et ce même dans la journée.

Je ne voudrais pas que cela paraisse plus dramatique que ça ne l'était en réalité. D'autres personnes ont dû faire face à des problèmes bien plus graves. Mais, quoi qu'il en soit, j'avais pris le mauvais chemin. Je dévalais la pente, et la vitesse ne faisait que s'accroître.

Puis, une nuit, je pris un tournant trop vite dans un virage avec ma voiture. Peut-être qu'il y avait certaines circonstances atténuantes, peut-être que la route était glissante ou qu'il y avait un ennui mécanique… Ou peut-être que l'ange gardien qui m'avait sauvé la vie à Ramadi s'était décidé à intervenir.

Qu'importe. Tout ce que je sais, c'est que je bousillai ma voiture, mais m'en sortis sans une égratignure.

Aucune blessure corporelle. Il en allait autrement de mon ego.

L'accident me sortit de mon apathie. Je regrette d'avoir à dire qu'il me fallut en passer par là pour me remettre les idées en place.

Je bois toujours de la bière, mais sans excès.

Je crois que j'ai réalisé tout ce que j'avais, et tout ce que j'aurais pu perdre. Et j'ai compris non seulement quelles étaient mes responsabilités, mais également comment je devais les assumer.

PARTAGER

Je commence à comprendre ce que je peux apporter aux autres. Je réalise que je peux être un homme complet - prendre soin de ma famille et aider à prendre soin des autres à mon niveau.

Marcus Luttrell a fondé une association baptisée Lone Survivor Foundation. Elle permet de faire sortir certains de nos guerriers de l'hôpital et de leur procurer un peu de bon temps. Après avoir été blessé en Afghanistan, Marcus affirme s'être remis deux fois plus vite dans le ranch de sa mère qu'il n'avait pu le faire à l'hôpital. L'air pur, les grands espaces et le fait de pouvoir se promener dehors l'y aidèrent évidemment. C'est l'une des sources d'inspiration de sa

fondation, et c'est devenu une de mes lignes de conduite dans ma tentative d'y apporter une modeste contribution.

Je me suis rapproché de différentes personnes que je connais au Texas et qui possèdent des ranches, et je leur ai demandé s'ils pouvaient prêter leurs maisons pour quelques jours de temps en temps. Ils ont fait preuve d'énormément de générosité. Nous avons ainsi reçu de nombreux groupes de vétérans blessés à la guerre qui sont venus passer du temps au Texas pour chasser, tirer ou simplement se reposer. L'idée consiste uniquement à prendre du bon temps.

Je devrais mentionner que mon ami Kyle, celui-là même qui a permis à Craft de démarrer, fait lui aussi preuve d'un grand sens patriotique et soutient ardemment nos troupes. Il nous autorise à utiliser gracieusement son magnifique ranch Barefoot à l'occasion de retraites pour nos soldats blessés. L'association de Rick Kell et de David Feherty, Troops First, travaille également avec Craft pour aida autant de blessés que possible.

Moi-même, je me suis bien amusé avec eux. Nous sommes partis chasser, nous avons grillé un peu de poudre sur le champ de tir, puis nous avons trinqué et échangé nos histoires le soir.

Ce ne sont pas tant des histoires de guerre que les souvenirs drôles dont nous nous rappelons. Ce sont celles-ci qui vous marquent. Elles soulignent la résilience dont peuvent faire preuve ces gars ils étaient de vrais guerriers au cours des combats, ils continuent à garder celle même attitude face à leurs handicaps.

Comme vous pouvez l'imaginer puisque je suis impliqué, nous racontons également pas mal de blagues, et faisons endurci des horreurs aux autres. Je n'ai pas toujours le dernier mot, mais je me débrouille pas mal. La première fois que j'ai reçu des vétérans dans l'un des ranches, je les ai emmenés à l'arrière du bâtiment pour une séance de tir, mais j'ai aussi fait leur instruction.

« OK », leur indiquai-je en attrapant mon fusil, « puisque aucun de vous n'est un SEAL, je vais devoir vous enseigner quelques principes de base. Ceci s'appelle la détente. »

« Va t'faire foutre, branleur ! », crièrent-ils d'une même voix, À partir de là, nous passâmes un bon moment, à nous moqua les uns des autres et à rigoler.

Ce dont les vétérans blessés n'ont pas besoin, c'est la compassion, Ils ont besoin d'être considérés pour ce qu'ils sont : nos égaux, des héros, et des gens qui peuvent encore apporter beaucoup à notre société.

Si vous souhaitez les aider, commencez par là.

D'une certaine manière, se moquer d'eux et plaisanter avec eux est une plus grande preuve de respect que de leur demanda d'une voix douce : « Ça va ? »

Nous ne faisons que commencer, mais nous avons suffisamment bien réussi pour que les hôpitaux coopèrent volontiers, Nous avons pu ouvrir notre programme aux couples. Nous avons pour ambition d'organiser jusqu'à deux retraites par mois.

Notre travail m'a incité à voir plus grand. Cela ne me chagrinerait pas de monter une émission de téléréalité axée sut la chasse avec ces gars-là - je pense que cela pourrait vraiment inspirer beaucoup d'Américains et les encourager, à leur tour, à donner à ces vétérans et à leurs familles.

Nous aider les uns les autres : c'est cela, l'Amérique.

Je pense que l'Amérique fait beaucoup pour aider les gens. C'est formidable pour ceux qui se trouvent réellement dans le besoin. Mais je pense aussi que nous créons des situations de dépendance en offrant de l'argent à ceux qui ne souhaitent pas travailler, tant dans notre pays qu'en dehors de notre pays. Aider les gens à se prendre en main, voilà ce qu'il faudrait faire.

Je voudrais juste que nous nous souvenions des souffrances de ces Américains qui furent blessés au service de leur pays avant que nous ne distribuions des millions aux tire-au-flanc et aux parasites. Regardez les sans-abri : plusieurs d'entre eux sont des vétérans. Je pense que nous leur devons plus que notre gratitude. Ils étaient prêts à signer un chèque en blanc à l'Amérique, au prix de leur vie. S'ils étaient prêts à agir ainsi, pourquoi ne serions-nous pas capables de prendre soin d'eux ?

Je ne suggère pas que nous versions des allocations aux vétérans ; ce dont les gens ont besoin, c'est d'un coup de main - une petite opportunité et un peu d'aide stratégique.

L'un des vétérans blessés que je rencontrai lors d'une de nos retraites dans un ranch avait une idée qui consistait à aider les vétérans sans abri en leur faisant construire ou rénover des maisons. Je pense que c'est une très bonne idée. Ce ne sera peut-être pas une maison dans laquelle ils passeront le restant de leurs jours, mais au moins cela les remettrait sur la route.

Des emplois, des formations… nous pouvons faire énormément.

Je sais que certaines personnes prétendront que quelques-uns ne chercheront qu'à en tirer avantage. Mais cela peut se gérer. Vous ne pouvez pas tout gâcher pour quelques-uns seulement.

Il n'y a aucune raison pour que quelqu'un qui s'est battu pour son pays se retrouve sans emploi ou sans domicile.

CE QUE JE SUIS

Il m'a fallu du temps, mais j'en suis arrivé au point où être un SEAL n'est plus ce qui me définit. J'ai besoin d'être un mari et un père. Ce sont désormais mes premiers rôles.

Avoir été un SEAL est une part importante de mon histoire. J'en ressens encore l'attraction. J'aurais certainement aimé avoir le meilleur de ces deux mondes - le boulot *et* la famille. Mais, dans mon cas, le boulot ne le permettait pas.

Je ne suis pas sûr non plus que j'aurais pu. D'une certaine manière, il fallut que je prenne de la distance avec mon travail pour devenir l'homme dont ma famille avait besoin.

Je ne sais ni où ni quand ce changement se produisit. Ça n'est pas arrivé avant que je ne quitte l'armée. Il fallut d'abord que je passe par une phase de ressentiment. Il fallut que je passe par de bonnes et de mauvaises périodes avant d'en arriver à un point où je pourrais vraiment avancer.

Je souhaite aujourd'hui être un bon père et un bon mari. J'ai redécouvert l'amour que j'avais pour ma femme. Elle me manque réellement quand je suis en voyage d'affaires. Je voudrais alors pouvoir la serrer dans mes bras et m'endormir à ses côtés.

TAYA :

Ce que j'aimais au début, chez Chris, c'est qu'il était franc et sincère. Il ne jouait pas avec mes sentiments ou avec mes pensées. Il allait droit au but et exprimait ses sentiments par des actes : conduire une heure et demie pour me voir, puis repartir à 5 heures du matin pour aller travailler ; faire avec mon humeur du moment…

Son sens de l'humour contrebalançait mon côté sérieux et réveillait ma gaieté. Il était toujours prêt à soutenir ce que je voulais faire ou ce dont je rêvais. Il s'entendait très bien avec ma famille, et moi avec la sienne.

Quand notre mariage traversa une crise, je lui avouai que je ne l'aimerais plus de la même manière s'il signait un nouveau contrat d'engagement. Ce n'est pas que je ne l'aimais plus, mais j'avais le sentiment que cette décision ne ferait que confirmer ce qui devenait de plus en plus évident.

Au début, je croyais qu'il m'aimait plus que tout. Peu à peu, les teams devinrent l'objet de son premier amour. Il continua à prononcer les mots et à me dire ce qu'il pensait que j'avais besoin d'entendre, ce qu'il m'avait toujours dit dans le passé pour exprimer son amour. La différence, c'est que ses paroles ne concordaient plus avec ses actes. Il m'aimait toujours, mais il se comportait différemment. Il était tout entier dévoué aux teams.

Quand il était absent, il rue disait des choses comme « Je ferais n'importe quoi pour être h la maison avec toi », ou « Tu me manques », ou encore « Tu es pour moi ce qui compte le plus au monde ». Je savais que s'il renouvelait son contrat, tout ce qu'il m'avait dit au cours des années passées n'auraient été que des mots ou des sentiments virtuels, plutôt que des sentiments concrétisés par des actes.

Comment aurais-je pu L'aimer avec autant de confiance en sachant que je n'étais pas ce qu'il disait que j'étais ? Au mieux, j'aurais fait figure de second couteau.

Il était prêt à mourir pour des étrangers et pour son pays.

Les épreuves que je traversais et mes souffrances ne pouvaient pas être partagées. Il voulait vivre sa vie et retrouver une épouse joyeuse quand il rentrait.

En même temps, cela signifiait que tout ce que j'avais aimé chez lui au début était en train de changer et qu'il fallait que je l'aime différemment. J'aurais pu penser qu'il fallait que je l'aime moins, mais il fallait surtout que je l'aime différemment.

Comme dans n'importe quelle relation, les choses évoluèrent. Nous évoluâmes. Nous fîmes des erreurs tous les deux, et nous apprîmes beaucoup tous les deux. Nous nous aimions peut-être différemment, mais c'était peut-être aussi une bonne chose. Peut-être s'agit-il de capacité à pardonner ou de maturité, à moins que ce ne soit juste différent.

Ça n'en reste pas moins agréable. Nous nous soutenons toujours l'un L'autre et nous avons appris, malgré Les moments difficiles, que nous ne souhaitions pas nous perdre ou perdre notre famille.

Plus le temps passe, plus nous sommes capables de montrer notre amour à l'autre, de façon à ce qu'il le comprenne et le ressente.

J'ai l'impression que mon amour envers ma femme s'est renforcé au cours de ces dernières années. Taya m'a acheté une nouvelle alliance faite dans un alliage de tungstène : je pense que ce n'est pas une coïncidence s'il s'agit du métal le plus résistant qu'elle ait pu trouver.

Cette alliance est ornée de croix de croisé. Elle affirme en plaisantant que c'est parce que le mariage, c'est comme une croisade.

Ça l'a peut-être été pour nous.

TAYA :

Quelque chose émane de lui que je n'avais pas ressenti avant.

Il n'est certainement plus celui qu'il était avant la guerre, mais il possède toujours les mêmes qualités : son sens de l'humour, sa gentillesse, sa chaleur, son courage et son sens des responsabilités. Son assurance tranquille est pour moi une source d'inspiration.

Comme tous les autres couples, nous avons toujours des petites prises de bec au quotidien qu'il nous faut surmonter mais, plus important, je me sens aimée. Et j'ai le sentiment que les enfants et moi comptons pour lui.

LA GUERRE

Je ne suis plus celui que j'étais avant que je parte à la guerre.

Personne ne peut rester le même. Avant de prendre part au combat, vous gardez une part d'innocence en vous. Puis, tout à coup, vous découvrez l'autre visage de la vie.

Je ne regrette rien. Je le ferais à nouveau s'il fallait recommencer. En même temps, la guerre vous transforme.

Vous étreignez la mort.

En tant que SEAL, vous pénétrez du côté obscur. Vous vous y plongez. En ne cessant de guerroyer, vous orbitez autour des facettes les plus sombres de l'existence. Votre mental construit ses propres défenses - c'est pourquoi vous riez devant des choses atroces comme des têtes qui explosent, voire pire.

Enfant, je voulais devenir militaire. Je me demandais alors ce que cela pouvait faire, de tuer un homme.

Maintenant, je le sais. Cela ne fait pas grand-chose.

Je l'ai fait beaucoup plus que je n'aurais imaginé devoir le faire ou, dans mon cas, plus qu'aucun sniper américain ne l'a fait avant moi. Mais, dans mon réticule, j'ai aussi contemplé le mal que faisaient mes cibles ou le mal quelles projetaient de faire et, en les tuant, je protégeais les vies de mes frères d'armes.

Je ne passe guère de temps à cogiter au sujet des personnes que j'ai tuées. J'ai la conscience tranquille quant au rôle que j'ai tenu dans cette guerre.

Je suis un chrétien convaincu. Pas un chrétien parlait, pas du tout. Mais je crois sincèrement en Dieu, en Jésus et dans la Bible. Quand je mourrai, Dieu me tiendra pour responsable de tout ce que j'ai lait sur terre.

Il me retiendra peut-être au purgatoire le temps que tous les autres me passent devant, car cela prendra une éternité d'évoquer tous mes péchés.

« M. Kyle, passons donc dans la salle d'attente… »

Honnêtement, je ne sais pas trop ce qu'il m'arrivera le jour du Jugement dernier. Mais ce que je tends à croire, c'est que chacun connaît ses fautes, que Dieu les connaît toutes, et que vous éprouvez

de la honte à l'idée qu'il les connaisse toutes. Je crois au fait qu'avoir accepté Jésus comme mon sauveur sera mon pardon.

Mais que ce soit au purgatoire ou dans n'importe quel autre endroit que Dieu choisira pour me confronter à mes péchés, je ne crois pas qu'il évoquera aucun des tirs létaux que j'ai accomplis au cours de la guerre. Tous ceux que j'ai tués incarnaient le mal. J'avais de bonnes raisons pour chacun de ces tirs. Ils méritaient tous de mourir.

Mes seuls regrets vont aux personnes que je n'ai pas pu sauver : des Marines, des soldats, mes camarades.

Je ressens toujours leur perte. Je m'en veux toujours de n'avoir pas réussi à les protéger.

Je ne suis pas naïf et je ne fais pas de romantisme déplacé à l'égard de la guerre et de ce que j'ai dû y accomplir. Les pires moments de ma vie ont été vécus en ma qualité de SEAL. Perdre mes amis. Voir un gamin mourir dans mes bras.

Je suis sûr que ces épreuves ne peuvent être comparées à celles que vécurent tant d'autres hommes au cours de la Seconde Guerre mondiale ou lors d'autres conflits. En plus de toutes les souffrances qu'ils durent subir au Vietnam, nos soldats se firent également cracher à la figure quand ils revinrent au pays. Lorsqu'on me demande de quelle manière la guerre m'a transformé, je réponds que cela a surtout changé ma manière de voir les choses.

Vous savez, tous ces petits riens qui vous ennuient au quotidien ?

Je m'en fiche complètement. Il peut arriver des choses bien pires et bien plus importantes que ces petits riens susceptibles de vous pourrir la vie. J'en ai été témoin.

Plus encore, je les ai vécues.

Remerciements

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans mes frères SEAL qui m'ont soutenu au cours des combats et tout au long de ma carrière dans la Navy. Et je ne serais plus là sans les SEALs, les matelots, les Marines et les soldats qui m'ont soutenu au cours de la guerre.

J'aimerais également remercier mon épouse, Taya, pour m'avoir aidé à rédiger ce livre et y avoir contribué. Mon frère et mes parents m'ont gentiment transmis leurs souvenirs et apporté leur soutien. Plusieurs de mes amis ont fourni des informations qui m'ont été précieuses. Parmi elles, j'aimerais tout particulièrement remercier un de mes lieutenants et un camarade sniper qui apparaissent respectivement sous les noms de LT et de Dauber. La mère de Marc Lee m'a également aidé avec quelques suggestions très pertinentes.

Mes remerciements et toute mon estime vont Jim DeFelice pour sa patience, son esprit, sa compréhension et son talent d'écriture. Sans son aide, ce livre ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui. J'aimerais également exprimer ma gratitude à l'épouse de Jim et à son fils pour nous avoir accueillis, Taya et moi, chez eux pendant l'écriture de l'ouvrage.

Nous avons travaillé sur ce livre dans de multiples endroits. Aucun d'entre eux n'était à la hauteur du confort offert par le ranch de Marc Myer, qu'il mit très généreusement à notre disposition lorsque nous travaillâmes.

Scott McEwen vit l'intérêt de mon récit avant moi, et il joua un rôle essentiel dans l'achèvement du projet.

J'aimerais remercier mon éditeur, Peter Hubbard, qui m'a contacté directement pour me suggérer d'écrire ce livre et qui m'a mis en relation avec Jim DeFelice. Merci également à toute l'équipe de William Morrow/HarperCollins.